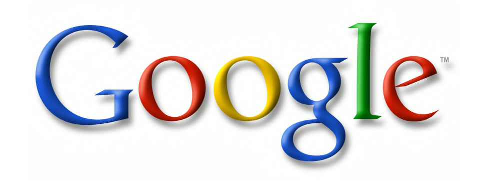
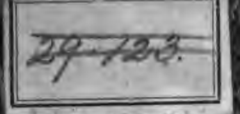
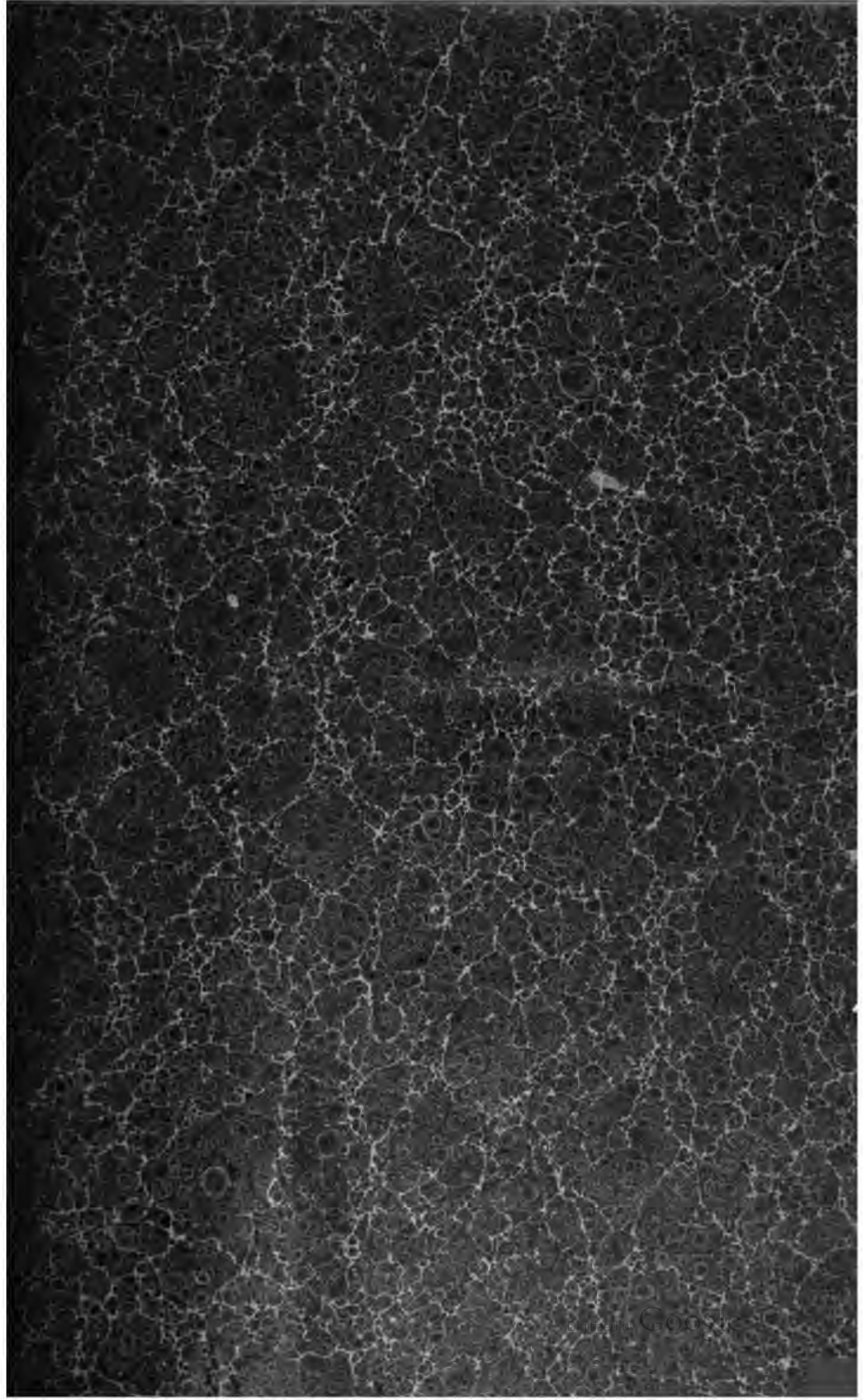



WIDENER LIBRARY
HX K2IW -



~~29-123.~~



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES
SCIENCES, BELLES-LETTRES, ET ARTS,
FAISANT SUITE
A LA BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE.
Rédigée à Genève

PAR LES AUTEURS DE CE DERNIER RECUEIL.

TOME CINQUIÈME.
Seconde année.

LITTERATURE.

A GENÈVE,

De l'Imprim. de la BIBLIOTHÉQUE UNIVERSELLE.

1817.

LÉGISLATION.

Defense of Usury. Défense de l'usure : Exposé des inconvéniens résultant des lois qui limitent le taux de l'intérêt dans les conventions pécuniaires. Par Mr. Jér. Bentham. 3e. édit. Londres 1816, vol. in-12.

(*Extrait communiqué par Mr.* Dumont).

Cet ouvrage, quoique didactique pour le fonds, est épistolaire dans la forme : il contient treize lettres dont chacune renferme une portion distincte du sujet. L'auteur qui voyageoit en Russie, les adressa en 1787 à un de ses amis qui les fit imprimer. En 1790, il y en eut une seconde édition ; et la troisième étoit d'autant plus desirée, que la question de l'usure a pris un nouveau dégré d'intérêt pour l'Angleterre, par la proposition faite en Parlement dans la dernière session, d'une revision générale des lois relatives à cet objet. Cette proposition, quoique très-bien accueillie, fut toutefois ajournée à raison des circonstances extraordinaires et de la détresse du commerce. Il y a toujours du danger à faire des lois permanentes sur la piqûre du moment.

Les écrits de Mr. Bentham sont si pleins, si substantiels, ses raisonnemens forment une chaîne si serrée, qu'en cherchant à les analyser, on sent le besoin de les traduire ; et si on veut les présenter par extrait, on se reproche le tort qu'on leur fait.

Au lieu de suivre l'ouvrage chapitre par chapitre, nous nous bornerons à en donner une idée générale.

L'*usure* consiste à exiger un plus haut prix pour l'usage de l'argent que la loi ne le permet. Elle est précisément

analogue à l'acte d'un marchand qui vend ses marchandises trop cher, ou d'un propriétaire qui afferme ses terres trop haut.

L'usure suppose donc une loi qui fixe le plus haut prix de l'intérêt qu'il est permis de prendre en prêtant de l'argent.

L'intérêt légal ne sera donc pas le même par tout, ni dans tous les temps. Il variera selon les circonstances. Ce qui est usure dans un pays, ne l'est pas dans un autre.

La loi n'a d'autre objet que de protéger les emprunteurs, de les favoriser. Les protège-t-elle en effet? et doit-elle les favoriser aux dépens des prêteurs? voilà les questions à examiner.

L'effet le plus ordinaire des lois contre l'usure est d'en agraver les inconvéniens. Elles sont de nature à être toujours éludées, et on les élude constamment par divers expédiens bien connus de tous ceux qui empruntent et qui prêtent.

Il s'établit dès lors une espèce de monopole en matière de prêt, qui tourne au désavantage des emprunteurs. Ce monopole s'établit, parce que la loi tend à diminuer le nombre de ceux qui seroient disposés à prêter. Les uns ne veulent pas encourir les hasards de la peine : les autres ne veulent pas s'exposer au deshonneur attaché à l'usure, en conséquence de la loi prohibitive.

Ces lois ont une tendance à soumettre les prêteurs à des fraudes et à des vexations, attendu qu'en général tout acte clandestin dégénère facilement en mauvaise foi, et que l'usure, devenant exclusivement le métier de quelques hommes qui n'ont point de réputation à perdre, il n'y a guère de frein qui les retienne. *Nemo dignitati perditæ parcit.* Le sentiment de l'honneur une fois détruit, celui de la cupidité occupe l'ame toute entière. Le pire de leur état seroit de s'être deshonorés

sans s'être enrichis, au lieu qu'ils peuvent espérer que l'opulence même mal acquise, sera un moyen de reconquérir une sorte de considération.

Il s'ensuit delà que les lois contre l'usure ne protègent point du tout l'homme qui se trouve dans la nécessité d'emprunter. Elles auroient cet effet, si elles obligeoient le riche à lui prêter au taux légal; mais, comme le riche ne veut prêter que sur de bonnes suretés, celui qui ne peut tenter un prêteur qu'en lui offrant un taux plus fort que l'intérêt ordinaire, est obligé d'avoir recours à ces expédiens plus coûteux, par lesquels la loi est éludée.

Si la loi restrictive avoit son plein effet, il est mille circonstances où l'homme qui est dans le besoin, seroit réduit aux plus fâcheuses extrémités, faute d'un secours qui lui seroit refusé, parce qu'il n'est pas libre de le payer selon sa valeur.

Mais envisageons la question sous un autre point de vue. Hors les cas de nécessité, ou de pressante convenance, pourquoi emprunte-t-on? Pour un objet de dépense, ou pour un objet de spéculation. On veut jouir ou on veut gagner. Le marché est-il désavantageux à celui qui emprunte? C'est, dans le premier cas, un acte de prodigalité; c'est, dans le second cas, un acte de témérité, semblable à celui d'un individu qui, en mettant à la loterie, sacrifie un bien certain et présent à des espérances éloignées et incertaines.

La prodigalité et la témérité sont donc les deux espèces d'inconduite que les lois contre l'usure se proposent de prévenir. Les *prodigues* et les *projeteurs* sont les deux classes d'hommes que la loi veut favoriser *au préjudice du prêteur*. Les motifs de cette préférence ne sont rien moins que solides. Le prêteur est-il déterminé par des motifs personnels? celui qui emprunte agit par des motifs de la même nature: il est injuste de montrer de la défaveur aux uns et de la faveur aux au-

tres pour des dispositions absolument semblables. Mais non : il y a une différence entr'eux à cet égard, différence qui vaut bien la peine d'être observée : celui qui prête fait certainement l'acte d'un homme économe et prudent : celui qui emprunte n'offre point le même caractère ; il peut être et il est probablement un homme imprudent, un dissipateur. Le premier est utile à la société, comme tendant par son économie à augmenter le fonds de la richesse générale ; le second est nuisible à proportion de sa prodigalité même.

Le prodigue n'a aucune obligation à ces lois, c'est-à-dire, qu'elles ne tendent ni à le contenir dans ses excès, ni à lui sauver des pertes. Tant qu'il a de bonnes sûretés à offrir, il n'emprunte qu'au taux ordinaire : dès que son crédit diminue, il souffre de tous les expédiens plus coûteux auxquels il est obligé de recourir pour éluder les lois contre l'usure : il vend ses effets à perte ; il crée des annuités, s'il le peut ; il emprunte sur gages ; il obtient des fournitures de la part des marchands, des artisans, des traiteurs, des tailleurs, etc. ce mode d'emprunt se prolonge même après que tout emprunt pécuniaire lui est devenu impossible, soit parce que ces divers fournisseurs se laissent éblouir et tromper par ce luxe même dont ils sont les artisans, soit parce qu'une fois engagés, ils craignent de rompre avec des hommes qui peuvent les servir ou leur nuire, mais sur-tout parce que portant leurs marchandises à un prix plus haut que le plus haut intérêt usuraire, ils peuvent hasarder davantage. Quoiqu'il en soit, ce moyen d'emprunt est le dernier qui tarit, et celui qui coûte le plus aux prodigues : ainsi la loi contre l'usure n'a d'autre effet que de les réduire, pour se procurer de l'argent, à des ressources secrètes et détournées, qui accélèrent leur décadence.

Uue autre classe de personnes que le législateur croit protéger en fixant le taux de l'intérêt, ce sont les hommes

à projets, ou plutôt, ceux qui se laisseroient séduire par leurs promesses. Leur imagination bâtit des palais et découvre des mines d'or, mais pour arriver à ces richesses, il faut commencer par des dépenses qui ne cessent que par l'impuissance et la pauvreté. Moitié dupes, moitié fripons, tous ces grands projeteurs dédaignent les fortunes lentes qu'on amasse par des routes fréquentées; et cherchant parmi les riches, des hommes d'une imagination vive et d'un jugement foible, ils leur montrent comme le tentateur des royaumes à gagner, et finissent par les réduire à un hôpital. Oter à ces aventuriers du commerce, les moyens d'emprunter, c'est un acte de prudence et d'humanité. Or, c'est ce qui résulte de la fixation d'un intérêt, car, dès qu'ils ne peuvent pas offrir un intérêt plus fort, les capitalistes ayant à choisir entre des commerces connus et des entreprises douteuses, aimeront mieux, à profit égal, placer leur argent du côté le plus sûr, que de courir des hasards. Fixer l'intérêt, c'est donc favoriser le véritable commerce, et empêcher que les fonds qui l'alimentent ne soient absorbés dans des entreprises téméraires. Voilà l'argument qui a déterminé l'auteur de la *Richesse des nations* en faveur de cette mesure restrictive, si contraire à tous ses principes. Examinons.

S'il y avoit un caractère auquel on pût reconnoître les projets nuisibles, il seroit convenable de les prévenir. Mais comme il n'y a aucun moyen général de les distinguer d'avec les bons, le législateur ne peut, en fixant l'intérêt, que défavoriser les nouvelles entreprises; ainsi l'effet de cette loi seroit de mettre des obstacles à l'esprit d'invention, de le ralentir. Est-ce là un but utile? Ce philosophe qui avoit tracé avec tant de plaisir et de sagacité les progrès de l'industrie humaine, n'avoit-il pas vu que nous devions tout à cet esprit d'invention; que cet esprit a civilisé le monde; qu'il a métamorphosé quelques cabanes sauvages en villes su-

perbes; qu'il a fait connoître à l'homme tous ses moyens de puissance et de bonheur? Depuis l'homme de génie qui creusa le tronc d'un chêne avec le feu pour en faire un canot, jusqu'à Christophe Colomb, qui soupçonna un autre hémisphère, tous les progrès des arts ne sont-ils pas dus à l'esprit inventif, qui ose se croire lui-même et tenter une route inconnue? Ce qui est *routine* dans le commerce a été *projet*: ce qui est *établissement* été *innovation*: ce qui est *vérité* a été *paradoxe*. Les sots peuvent décrier le génie inventif, et même le persécuter, pour la consolation de leur amour-propre: mais il ne convient pas au législateur de lui donner des entraves.

Dans le nombre des projets qu'on met en avant, il y en a, dit-on, beaucoup d'insensés. Cela est vrai, mais qu'importe? Laissez faire les intéressés: avant d'y hasarder leur fortune et leur réputation, ils sauront bien les étudier et peser les probabilités du succès. Les loteries improductives sont celles où l'un perd ce que l'autre gagne; mais la grande loterie de l'invention a toujours enrichi les nations qui l'ont laissée libre.

Un projet qui a ruiné les entrepreneurs ne doit pas toujours être considéré comme inutile. On peut se figurer la carrière de l'industrie comme une vaste contrée, qui a bien des terres inconnues. Des aventuriers s'élancent avec ardeur de côté et d'autre. Plusieurs trouvant un gouffre sous leurs pas sont engloutis, mais le gouffre est comblé. Ce sont des enfans perdus, qui se détachent de la masse et s'exposent pour le bien commun. En les retenant, on les rendroit plus malheureux encore; on les priveroit de tous les plaisirs de l'espérance, plaisirs proportionnés à cette vive persuasion, à cette foi presque religieuse, qui caractérise les inventeurs. Pourquoi mettre des obstacles à cet instinct courageux? Ces volontaires serviront le public par leurs succès ou l'éclaireront par leurs revers.

Il résulte, de tout ce que nous avons dit, une proposition, qu'on peut réduire à des termes simples. « *Tout individu, majeur et en son bon sens, doit être en liberté d'emprunter au taux d'intérêt qu'il juge convenable pour lui-même*, et ce qui en est une conséquence nécessaire, *tout homme, agissant sans fraude, doit être libre de placer son argent au prix le plus favorable qu'il puisse obtenir.*

L'argent doit donc être laissé à son prix naturel, ainsi que toute autre marchandise. Il n'y a pas plus de raison pour fixer ce prix, que pour fixer celui des maisons et des terres.

Après avoir discuté les raisons, il n'est pas hors de propos d'examiner les préventions populaires : il faut avouer qu'elles sont toutes contre les prêteurs, toutes en faveur des lois contre l'usure. Cela tient peut-être en partie à la situation comparative des individus ; celui qui emprunte est dans le besoin ; celui qui prête est dans l'aisance ; et il y a un sentiment de compassion pour l'emprunteur, dont la fortune décline à proportion que celle du prêteur s'élève. Mais exige-t-on de celui-ci, qu'il ne reçoive pas le prix du service qu'il rend, et des hasards qu'il court ? Pourquoi lui imposeroit-on d'autres règles qu'aux marchands des denrées les plus nécessaires ? Entre deux emplois de son argent, pourquoi devroit-il préférer le plus incertain ou le moins lucratif ?

Les hommes sont portés à envisager le prodigue avec plus de faveur que l'économe : celui-ci vaut mieux pour l'Etat et pour sa famille : l'autre est plus agréable pour la société. S'il a un train brillant, il ne jouit pas seul ; le cercle qui l'entoure en profite. S'il dépense trop, on ne s'en inquiète pas ; ses compagnons de plaisir, toujours plus nombreux que ses amis, ont de quoi flatter leurs goûts dans sa prodigalité, et leur vanité dans sa chute. L'économe, au contraire, au milieu de son opu-

lence, est considéré comme un débiteur qui refuse de faire honneur aux demandes qu'on lui adresse, et on s'en venge autant qu'on le peut par la raillerie.

Voyez comment les auteurs dramatiques, ces esclaves des préjugés populaires, malgré leurs superbes prétentions de les corriger, se plaisent à mettre en contraste celui qui prête et celui qui emprunte. Manquent-ils jamais d'accumuler tous les ridicules sur le premier, et de concilier l'affection publique au second? Tromper un usurier, c'est une action méritoire. S'il redemande ce qui lui est dû, c'est un oppresseur. Si on lui vole ce qu'on lui doit, c'est une gentillesse. Ils ne font en cela que suivre l'opinion et la renforcer. L'envie dispose à l'injustice contre ceux qui sacrifient le présent à l'avenir. Les enfans qui ont mangé leur gâteau sont les ennemis naturels de ceux qui ont gardé le leur.

Au lieu de ces déclamations stériles d'une pitié mal entendue, au lieu de ces lois impuissantes, qui ne font qu'augmenter le mal, il y a un moyen efficace et connu de soulager les personnes peu fortunées, qui ont besoin d'emprunts momentanés et bornés: ce sont les *Monts de piété*. Un établissement de ce genre ne cherche pas à gagner; il se met seulement à l'abri des pertes. Il n'y a plus de mystère, plus de fraude, plus de piéges tendus à l'ignorance des emprunteurs. On ne leur offre plus des facilités perfides qui les conduisent tout doucement à leur ruine; et si on ne peut empêcher les prodigues de courir à leur perte, on sauve à une infinité d'honnêtes gens, le danger des moyens qui altèrent autant la probité que la fortune.

Voilà les principaux argumens de Mr. Bentham. Ce résumé est beaucoup trop succinct: mais nous n'avons voulu qu'exciter la curiosité de ceux qui s'intéressent à ces questions et les porter à lire l'ouvrage même (1).

(1) Il a été traduit à Paris: il seroit à désirer qu'on fît une nouvelle édition de cette traduction.



Les raisons qu'on peut alléguer en faveur des lois qui fixent le taux de l'intérêt, ne sont ni dissimulées ni affoiblies : au contraire, l'auteur les présente dans toute leur force pour assurer d'autant mieux le triomphe des argumens qui les combattent. C'est un modèle de discussion. Le nom de Mr. Bentham répond d'une logique sévère, mais on trouve de plus, dans ces lettres, un style élégant et facile, et souvent une manière piquante de réduire ses antagonistes à l'absurde. La plus remarquable est la treizième, adressée à Adam Smith, auteur des *Recherches sur la richesse des nations*. Cet illustre écrivain avoit fait le procès aux hommes à projets, et les rangeoit dans la classe des prodigues les plus dangereux. Mr. Bentham professe pour le philosophe Ecossais, tous les égards qu'un disciple reconnoissant doit à son maître en économie politique, et il le réfute, avec autant de politesse que de force, en lui opposant des principes tirés de son propre ouvrage (1).

---

(1) Autrefois on traitoit cette matière d'une toute autre façon. On prétendoit que la loi Mosaïque ayant défendu le prêt à intérêt entre les Juifs eux-mêmes, (quoiqu'elle le leur permît avec des étrangers) il étoit contraire à la loi divine, en conséquence, il y avoit une partie de l'Europe où le Souverain temporel permettoit un intérêt et où il étoit prohibé par le Souverain spirituel. Cependant les ecclésiastiques eux-mêmes savoient bien recevoir le prix de leur argent sous une formule qui paroissoit associer le prêteur à une entreprise de commerce. Par tout où une défense si contraire à l'avantage public et privé existe, il y aura des moyens de l'éluder.

On a cité pendant des siècles l'autorité d'Aristote contre le prêt à intérêt. Ce philosophe avoit prononcé que l'*argent étoit stérile* et qu'en conséquence il étoit injuste d'en tirer un profit. Il est vrai qu'une pièce d'argent n'a pas la faculté générative, ou que, semée dans la terre, elle n'en produit pas une autre :

VOYAGES.

TRAVELS IN THE IONIAN ISLES, etc. C'est-à-dire, Voyages aux Isles Ioniennes, en Albanie, en Thessalie, en Macédoine, etc. en 1812 et 1813, par Henri HOLLAND, D. M. F. R. S., etc. Londres, 1815, in-4.° de 550 pages.

(*Cinquième extrait. Voy. pag.* 277 *du vol. précéd.*)

(SANS suivre pas à pas notre savant voyageur, nous continuerons à extraire rapidement de ses récits, ce qui peut servir à faire connoître les mœurs et le caractère des peuples qu'il visite ou quelques faits liés à des objets intéressans).

Le nombre de ceux qui étoient à l'église de Larisse s'élevoit probablement au-dessus de cinq cents. Les femmes y assistoient sans être vues, selon l'usage des églises grecques, dans une galerie masquée par une grille en bois. Après le service, nous revînmes chez l'Archevêque. Il nous fit voir les vêtemens qu'il porte à l'église les jours

mais si le philosophe eût prêté une darique à un cultivateur pour acheter un bélier et deux brebis, celui-ci auroit pu avoir à la fin de l'année deux agneaux et deux toisons, rembourser la darique, avec intérêt, et se trouver plus riche qu'auparavant. Il faut avouer qu'on seroit mal reçu de nos jours à soutenir de pareils sophismes.

Le principe de l'utilité générale devient peu-à-peu le guide du raisonnement: ceux même qui le combattent, faute de l'entendre, y sont continuellement ramenés dans les applications pratiques.

de fêtes. Ils étoient fort riches, sur-tout la mitre, où brilloient des saphirs et des rubis au milieu d'une éclatante broderie en or. L'histoire d'Adam et d'Eve en dentelle d'or, embellie de perles décoroit un de ces habits sacerdotaux; et fournit à l'Archevêque certaines remarques, qui, de sa part, me causèrent quelque surprise.

Dans le cours de la matinée, et après le dîner, sa maison se remplit de monde. Les uns se présentoient pour lui faire quelques demandes, les autres, pour qu'il terminât leur différens. En entrant tous s'agenouilloient et lui baisoient la main; souvent même, après s'être relevés, ils répétoient la même cérémonie. L'Archevêque, remplissoit ses fonctions pastorales, avec beaucoup de grâce et de douceur, sans rien perdre de sa dignité.

Velara et Lucas, médecins grecs de Véli Pacha, dînèrent et soupèrent avec nous. La conversation du premier indiquoit de l'intelligence et de l'élévation. Je lui demandai si nous trouverions à Athènes des Académiciens, des Stoïciens, et des Péripatéticiens. « Je ne connois, me dit-il, ni Stoïciens ni Académiciens. Tous » les Grecs de nos jours sont Péripatéticiens. » En parlant du caractère des Grecs modernes, il me dit: « C'est » un peuple qui met au premier rang l'intérêt personnel; » au second la religion. »

Mais tout en frondant certains défauts de ses compatriotes, leur foiblesse, leur servilité, il leur ressembloit par le penchant qu'il avoit à exalter leur génie, et à se plaindre de l'indifférence des Européens à leur égard. Quant à leurs sentimens politiques, il divisoit les Grecs en trois classes; qui toutes aspiroient à un changement d'état, mais par des moyens différens. Les Grecs des isles, livrés au commerce, ainsi que ceux de la Morée, attendoient des Anglais leur délivrance; un autre parti, comprenant les gens de lettres et les

marchands du continent, se confioit à la France et au gouvernement qui la régissoit à cette époque; enfin les classes inférieures, et tout ce qui tenoit le plus à la religion nationale, envisageoient les Russes comme leurs libérateurs. Ces distinctions ont beaucoup de vérité. En suivant cette discussion nous fumes conduits à parler du mérite des anciens Grecs comparés aux nations les plus civilisées de l'Europe moderne; et Velara développa à cette occasion une grande connoissance des auteurs anciens, et un sentiment très-vif de l'antique gloire de son pays. En reportant ses regards sur l'état dégradé où il est tombé, il s'exprimoit avec un mélange de douleur et de sarcasme, qui peignoit bien son caractère et convenoit assez au sujet.

Dans le cours de cet entretien et de quelques autres, je trouvai dans Velara, beaucoup de lumières sur des objets variés, de l'instruction en physique et en métaphysique. Il passe, et je crois avec raison, pour le premier botaniste de la Grèce. Il étoit au fait des progrès les plus récens de la chimie; et sur ce sujet et sur d'autres qui s'y trouvoient liés par quelques rapports, il se montroit ardent à me faire des questions, et ingénieux dans les remarques dont il les accompagnoit. On voyoit que, sur les sujets de morale et de métaphysique, il avoit beaucoup réfléchi; et sa conversation sur ces matières prenoit aisément un ton satirique et sceptique, analogue à tout ce que j'avois aperçu de ses opinions et de son caractère.

Velara est poëte en même temps que savant et littérateur; et quoiqu'il n'aît, je crois, rien publié, ses vers manuscrits ont beaucoup de réputation. J'ai reçu de lui, et je me suis procuré d'ailleurs des copies de quelques-uns de ces poëmes. Ils sont en langue romaïque. Les uns, même en parlant d'amour, ont une forme épigrammatique; les autres sont satiriques et railleurs. J'eus occasion de reconnoître la facilité de son

talent, en lui présentant un ou deux passages de nos poëtes anglais traduits en italien, qu'il mit en vers romaïques en très-peu de minutes. Il me parla avec beaucoup d'estime des poëmes de Christopulo que l'on m'avoit donnés à Joannina, et me dit qu'il l'envisageoit comme un des principaux ornemens de la littérature moderne de la Grèce.

J'ai déjà dit qu'indépendamment du goût et des lumières, il y avoit dans Velara quelques traits de caractère assez remarquables, et en particulier une sorte de stoïcisme railleur, qui lui donne quelquefois un air de hauteur et d'orgueil plus assorti aux temps de l'antique liberté qu'à l'état d'humiliation où la Grèce est tombée. C'est à cette disposition que je suis tenté d'attribuer une sorte d'indifférence affectée aux progrès des autres contrées, indifférence qui ne s'accorde point avec tant de pénétration et de lumières. Excepté sur la médecine et la chimie, Velara faisoit peu de questions et sembloit réprimer sa curiosité. J'ai observé la même retenue chez d'autres Grecs voués à l'étude des lettres, et je n'ai pu l'attribuer qu'à un mélange d'orgueil et de honte, produit par la comparaison du temps passé et du temps présent.

Si j'entre dans ces détails, c'est parce que je considère Jean Velara, comme un des exemples les plus favorables que l'on puisse choisir pour donner une idée de ce que sont en Grèce les gens de lettres. Il est supérieur à la plupart de ses compatriotes par ses lumières, et son caractère est plus fortement prononcé. Mais tous les traits du caractère national y sont empreints et s'y démêlent aisément. Il jouit d'une réputation brillante. J'ai entendu souvent les Grecs le nommer avec un sentiment d'orgueil que justifie le mérite de celui qui l'inspire.

Velara est né à Joannina. Larisse a aussi produit récemment des hommes qui ont fait honneur à leur pays.

De ce nombre est Kouma, l'un des professeurs les plus distingués du collége de Smyrne (1). L'ouvrage le plus considérable de ce professeur est un recueil, en huit volumes, de dissertations sur divers sujets de physique et de mathématiques, qui m'a paru très-bien fait (2). Kouma a aussi traduit l'ouvrage d'Adet sur la chimie. La traduction romaïque des sections coniques de La Caille et de Constantin Michaël, natif de Larissa.....

Les deux ou trois premiers jours de notre résidence à Salonique furent principalement employés à parcourir la ville. C'est une des plus considérables de la Turquie. Elle étoit connue autrefois sous le nom de Thessalonique, et plus anciennement sous celui de Therma, qui, ainsi que celui du golfe, venoit des sources chaudes qui se trouvent en plusieurs endroits sur la côte. Ce fut à l'honneur de sa femme, fille de Philippe, que Cassandre de Macédoine l'appela Thessalonique. Cicéron y passa quelque temps pendant son exil, et plusieurs de ses lettres à Atticus, alors en Epire, sont datées de ce lieu. Quand l'apôtre St. Paul la visita, c'étoit, à ce qu'il paroît, une ville grande, riche et peuplée. Ce qu'en disent les historiens byzantins suppose qu'elle avoit de l'importance et de l'éclat (3). On se rappelle le massacre de

(1) On trouvera quelques détails sur le professeur Kouma, et sur l'état actuel du collége de Smyrne, dans une lettre grecque, insérée en traduction dans la *Bibl. Brit.* T. XLIX, page 479. (R)

(2) *Seiras stoicheiodous tôn mathematikôn k. t. l.* — Ce livre a été publié à Vienne à-peu-près sept ans avant le temps où écrit notre voyageur, c'est-à-dire, apparemment en 1806.

(3) Voyez la description de Jean Cameniates, dans son récit de la prise de la ville par les barbares (*au temps de Léon.*) Voyez aussi l'éloge pompeux de Démétrius de Cydon. Tzetzes, dans ses Chiliades, la nomme *une ville brillante*, (*polis lamprotaté*). (A)

de ses habitans, au nombre de 19 000; et la sévère expiation imposée à ce monarque par l'intrépide Ambroise. Au déclin de l'empire grec, la ville fut prise par Guillaume, roi de Sicile; et plus tard livrée aux Vénitiens par un des Paléologues. Mais Venise jouit peu de cette acquisition. En 1431, Thessalonique tomba aux mains des Turcs, auxquels dès lors elle a été constamment assujettie.

Dans son état actuel, Salonique ne le cède en population qu'à Constantinople, ou peut-être encore à Adrianople, dans toute l'étendue de la domination turque en Europe; et pour le commerce, elle n'est probablement inférieure qu'à la capitale seule.

On y trouve peu de monumens antiques. Une porte triomphale, érigée après la bataille de Philippi (1), à l'honneur d'Auguste, a perdu son éclat en devenant une partie des murailles modernes qui forment l'enceinte de la ville. Un ouvrage plus remarquable est l'arc triomphal en briques romaines, revêtues de marbre, qui traverse une des rues principales. On dit qu'il fut érigé en l'honneur de Constantin le Grand. Il y avoit, dans l'origine, un petit arc de chaque côté; mais ils ont été détruits, et en général ce monument a beaucoup souffert de l'injure du temps. Il reste encore quelques bas-reliefs sur les piles, dont l'un représente une procession triomphale, et un autre, placé plus bas, décrit les évènemens de la bataille. Pococke en parle avec admiration, Mr. Beaujour les décrie; la vérité est peut-être entre deux. Au milieu de la ville est une ruine, qui sert d'entrée à la cour d'une maison grecque. On y voit quatre colonnes, reste d'une colonnade corin-

(1) Nous croyons indispensable de conserver à cette ville sa terminaison latine. (R)

thienne, soutenant un entablement, sur lequel reposent des pilastres de six pieds de haut. De part et d'autre de cette colonnade supérieure, sont quatre figures en pied, tellement détruites qu'il est difficile d'en reconnoître le caractère. Il paroît que trois d'entr'elles représentoient la Victoire, Bacchus et Ganymède. On croit que cet édifice formoit l'entrée de l'ancien cirque de Thessalonique; et qu'il fut par conséquent le lieu où fut exécuté l'horrible massacre ordonné par Théodose. On ajoute, je ne sais sur quelle autorité, qu'il fut construit au temps de Néron. Il ne semble pas qu'il y ait eu jamais plus de cinq colonnes.

Les murailles de Salonique sont hautes et bien bâties. La citadelle occupe un espace distinct, séparé de la ville par une muraille transversale. Au point le plus élevé est la forteresse, surmontée de sept tours, comme celle de la capitale. A cette hauteur, la vue est fort étendue et magnifique. On a sous les yeux la ville et ses nombreux minarets; au-delà, le golfe et la chaîne de l'Olympe à l'ouest; au nord, les vastes plaines de la Macédoine, et les replis tortueux des rivières qui les traversent pour se rendre à la mer. C'est dans ces plaines qu'étoit Pella, l'ancienne résidence des Rois; la place en est marquée par le cours des rivières et par une éminence sur laquelle étoit située la citadelle, éminence fort bien décrite par Tite-Live, comme une isle qui s'élève du sein des marais.

La population de Salonique s'élève probablement au-dessus de soixante et dix mille ames. Je l'ai entendu porter à quatre-vingt-dix mille, mais c'est, je crois, une estimation exagérée. Il est pourtant avéré qu'elle s'est accrue dans le cours de ces dernières années, soit par l'augmentation du commerce, soit par le nombre des émigrans qui y ont cherché un refuge contre la tyrannie d'Ali Pacha. Cette population se compose de Turcs, de Grecs, de Juifs et de Francs. Sous cette der-

nière dénomination sont compris tous ceux qui sont originaires de quelque autre partie de l'Europe, Anglais, Français, Allemands, ou Italiens. Les Turcs forment probablement la moitié de toute la population; et quoique mêlés aux autres habitans, ils conservent toutes leurs habitudes, bien plus qu'à Joannina. En traversant les quartiers où ils sont en plus grand nombre, nous fumes souvent exposés aux insultes des enfans turcs, qui nous lançoient des pierres, en les accompagnant de quelques dures épithètes. Il auroit été fort inutile de leur adresser quelques remontrances, et fort dangereux de les réprimer.

Le nombre des familles grecques à Salonique est, dit-on, d'environ deux mille. Ces Grecs, livrés au commerce, ne passent pas pour aussi instruits que ceux de Joannina. J'en ai pourtant vu, qui avoient de belles bibliothéques, où la littérature romaïque n'excluoit point celle des autres pays de l'Europe. . . . .

Les vaisseaux à Salonique sont à l'ancre devant la ville; mais la forme du golfe rend le port sûr, et l'accès n'en est pas difficile. Les droits d'importation et d'exportation sont, comme dans toute la Turquie, de 3 pour cent sur la valeur. Ces droits sont toujours affermés au gouverneur de la ville. Le gouverneur actuel, Yusuf Bey, a montré constamment le désir d'encourager le commerce; et l'on ne peut en être surpris, puisqu'il en retire d'immenses profits. Il est juste d'ajouter qu'en tout son caractère et sa manière de gouverner a de bons effets, et qu'il paroît exempt de plusieurs préjugés communs à tous ses compatriotes. Quoique réservé dans ses manières, il a de la curiosité, du desir d'apprendre et de faire des progrès en tout genre. Il a coutume de visiter en personne les vaisseaux de guerre anglais qui entrent dans le port; il a établi à Salonique une fonderie de canons, sous la direction d'un Français, et l'on y fait des pièces en fonte d'une bonne cons-

truction. Yusuf Bey passe pour fort riche. Il réside dans la partie la plus élevée de la ville; et la maison qu'il occupe n'a rien à l'extérieur qui annonce la magnificence; mais il est occupé à élever un palais, qui lui coûtera, dit-on, environ deux millions de piastres.

Ishmaël Bey de Seres, père de Yusuf, est un de ces personnages qui ont profité de l'espèce de démembrement qu'éprouve l'empire turc, pour obtenir une espèce d'indépendance; et qui, en reconnoissant la suprématie de la Porte, et gagnant le Divan par leurs largesses, ont affermi leur pouvoir et l'ont rendu permanent. Ali Pacha règne sur quelques parties montagneuses de la Macédoine; Ishmaël Bey en maîtrise la plaine; sa juridiction s'étend, à ce qu'on assure, jusqu'à cinq journées de marche au nord de Salonique. Cette distance, selon l'estimation commune, équivaut à 100 ou 120 milles; mais à la vérité sur une largeur fort petite. Seres, siège de son gouvernement, contient cinq ou six mille maisons et plusieurs riches habitans. Ishmaël est de ce pays même; il est vieux; sa puissance a été toujours croissant pendant un espace de quarante années, et il la maintient par une force armée considérable; en partie aussi, à ce qu'il semble, par l'attachement de ses sujets; mais plus encore par ses richesses qui ont leur source dans le revenu d'un sol fertile et dans ceux d'un port de mer commerçant. Cette puissance toutefois ne peut se comparer à celle d'Ali Pacha. L'active ambition de ce dernier a été long-temps un sujet d'inquiétude pour le Bey de Seres; et si une entreprise formée contre ce Bey n'eût été aux yeux de la Porte l'équivalent d'une déclaration de guerre contr'elle, il est probable que ces craintes eussent été justifiées. Quelques troubles occasionnés par le voisinage des soldats albanois ont fourni un prétexte à Ishmaël et à son fils pour fortifier leurs frontières. Mais leur sureté dépend moins de ces précautions, que de l'état futur de l'empire turc.

Salonique passe pour un séjour mal sain, sur-tout en automne, à cause des marais du golfe. Les fièvres intermittentes et rémittentes y sont très-communes, et j'ai souvent été consulté, pendant le temps que j'y ai passé, pour des fièvres d'accès et pour des maladies chroniques des viscères, qui, d'après le récit des malades, étoient évidemment la suite d'attaques anciennes et répétées des fièvres produites par le mauvais air. Il paroît que le kina est fort altéré, ainsi que d'autres drogues, dans le transport au-delà de la Méditerranée. La plus grande partie de celui que l'on trouve dans les boutiques à Salonique, et que l'on y donne dans les fièvres d'accès, est tel qu'on ne doit point y avoir confiance, et que l'effet en est fort incertain.

Notre premier plan avoit été de retourner de Salonique à Larisse par terre; mais les désagrémens que nous avions éprouvés dans cette route nous en firent préférer une autre; et comme une polacre grecque se trouva prête à faire voile pour Zeitun, nous nous décidames à y prendre place. Le vent et le beau temps paroissoient nous promettre une heureuse traversée, mais ces espérances furent cruellement déçues; car, au lieu de deux jours que nous nous promettions d'employer pour arriver au terme de notre voyage maritime, nous en mimes treize à faire cette course, pendant laquelle nous eumes beaucoup à souffrir, et où nous nous estimames heureux d'avoir échappé au naufrage. Nous partimes le 6 décembre. La nuit du six, la tempête éclata, tandis que nous étions en vue du mont Athos. Nous chassames sur nos ancres. Le capitaine nous dit de nous préparer aux plus tristes événemens. Nous le vimes, qui prioit avec ferveur dans sa cabine aux pieds d'une image, devant laquelle brûloit constamment une lampe. Cependant, l'équipage ne restoit pas oisif. Heureusement le vaisseau fut poussé derrière un cap formé par des rochers, qui nous servit d'abri. Au point du jour, nous vimes d'au-

tres rochers à peu de distance, et une côte escarpée qui ne nous auroit laissé presque aucun refuge, si notre vaisseau s'étoit brisé. Le vent continuoit quoiqu'avec moins de force; il tomboit de la neige et il faisoit froid; le thermomètre à midi ne s'élevoit pas au-dessus de 35° F (1 ⅓ R); et nous n'avions à bord aucune espèce de combustible. Du reste le temps étoit beau, la baie présentoit l'aspect d'un grand lac sans issue; et le rivage, quoiqu'en pente roide et sans arbres, étoit couvert d'arbrisseaux de genres divers. Nous n'abordions pas, en partie à cause du ressac, en partie, et plus encore, par la crainte des pirates, qui fréquentent souvent ces isles, et y portent, dit-on, le pillage et la mort

L'Archipel, dans ses isles et ses nombreux canaux, a été dès long-temps le théâtre de leurs déprédations. La foiblesse du gouvernement turc leur assure l'impunité. Le groupe d'isles, qui est à l'entrée du golfe de Salonique, a été leur principal repaire, soit à cause du grand nombre de vaisseaux qui y passent et peuvent devenir leur proie, soit par la facilité qu'ils ont de s'y recruter d'un nombre d'Albanois venus à la côte. Du reste, on comprend qu'ils changent de place selon leurs convenances, et ces changemens mêmes, en répandant l'incertitude, augmentent la terreur. Quelques mois avant notre séjour à Salonique, ils s'étoient montrés fort actifs et nombreux sur les rivages voisins de Katrina; et l'on nous raconta beaucoup d'anecdotes à ce sujet, qui attestoient leur audace, leur rapacité, et leur naturel féroce. Quelques-uns d'entr'eux avoient été pris et les autres délogés de cette station; mais on considéroit encore comme dangereux pour de petits bâtimens de descendre le long du golfe. . . . .

(Ici l'auteur, étendant ses vues, remarque que toute la Méditerranée est infectée de pirates, et fait à ce sujet une note, que nous allons transcrire. Elle servira à rappeler la résolution, si honorablement prise et exécutée,

à une époque postérieure au voyage du Dr. Holland, de réprimer de tels brigandages).

Plus d'une fois, dans mon voyage sur la Méditerranée, j'ai été témoin de la tyrannie qu'exerce dans ces mers les pirates de Barbarie. Près de l'isle Majorque, j'ai vu l'escadre d'Alger poursuivre, dans le but d'en faire capture, deux bâtimens grecs, sortis probablement de l'isle d'Hydra. Peu de jours après, en vue de Cagliari, je vis une autre escadre de pirates, portant le pavillon rouge de Tunis, qui, après avoir donné chasse à un autre vaisseau grec jusques dans un port de Sardaigne, mit à terre une troupe d'hommes armés, qui emmenèrent et réduisirent en esclavage neuf habitans de cette isle. Un mois auparavant, un vaisseau tunisain isolé avoit enlevé par force vingt-neuf paysans sur la même côte. Tels sont les outrages qui se répètent chaque jour dans des mers bordées de ports appartenant à l'Europe civilisée.

Notre appréhension des pirates parut en quelque sorte justifiée par l'apparence suspecte de quelques hommes qui se montrèrent sur le rivage le lendemain de notre arrivée en ce lieu. On ne vit d'abord que deux hommes, qui nous présentoient du poisson et nous faisoient signe d'avancer. Comme nous ne leur répondimes point, trois autres sortirent tout-à-coup de derrière les buissons. Ils restèrent quelque temps sur la grève, puis disparurent. Le jour suivant, la tempête continuoit encore, mais avec moins de violence. Enfin le 10, au matin, voyant que nous étions toujours détenus dans ce lieu, nous hasardames d'aller à terre dans la chaloupe, en prenant les précautions convenables pour nous garantir de toute surprise. Heureusement elles se trouvèrent inutiles. Nous ne trouvames que deux bergers, qui par leur vêtement et toute l'apparence extérieure auroient fort bien pû être pris pour deux sauvages; mais qui parurent fort satisfaits de nous voir, et s'empressèrent de

nous donner du lait de chèvre dans un grand seau de bois contre un morceau de pain. Ils parloient un romaïque grossier, et nous dirent, qu'ils passoient leur vie dans ces isles, occupés à garder leurs chèvres et leurs moutons; qu'ils avoient été, il y avoit peu de jours, à Sarakino; qu'ils vivoient là ou près de là, dans des isles inhabitées, en se retirant dans des grottes ou dans des huttes, faites de pierres et de branchages. Ils nous apprirent que des pirates étoient venus dans ces parages quelques semaines auparavant; et ils croyoient qu'ils devoient s'être retirés dans l'isle de Scopélos. Du reste, ils n'avoient aucune connoissance, du moins à ce qu'ils nous dirent, des hommes que nous avions vus sur la grève deux jours auparavant.

L'isle de Sarakino, que nos mariniers appeloient Spalmador, n'est qu'une étroite arrête de rocher, qui s'étend en forme de croissant, de l'est à l'ouest; elle a huit milles de longueur, et dans sa plus grande largeur, elle n'en a jamais plus de deux. Le point le plus élevé de l'isle peut avoir six cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Au milieu des débris de rochers qui la couvrent croît en abondance l'arboisier, dont le fruit, alors en sa maturité, fut cueilli et porté dans notre vaisseau comme une agréable provision de bouche. Mêlé au lait de chèvre avec du sucre, il nous faisoit d'autant plus de plaisir, que nos provisions fraîches commençoient à s'épuiser.

Un jour encore de détention me donna lieu de faire, avec l'équipage de la chaloupe, une excursion à la petite isle de Chilidromi, où nos bergers de Sarakino nous avoient appris que nous trouverions un petit village. Outre les matelots grecs, deux ou trois passagers de la même nation se joignirent à moi pour cette expédition. L'un d'eux étoit natif de Mistra, ville située près du lieu où étoit l'ancienne Sparte. Après avoir ramé pendant six ou huit milles entre les deux isles, nous

abordames au rivage méridional de Chilidromi, et nous suivimes, pendant deux milles, un sentier fort rude, qui nous conduisit au village. Cette isle a douze milles de long, mais elle est partout fort étroite. La terre y est plus haute qu'à celle de Sarakino; le sol y est orné çà et là de bosquets, qui jettent une agréable variété dans l'aspect des buissons répandus de toutes parts. Les rochers que je remarquai étoient le plus souvent de marbre, ou blanc ou jaune.

Le village de Chilidromi est situé sur une colline à la pointe ouest de l'isle; il consiste en 150 misérables cabanes, dont plusieurs sont désertes, parce que la crainte des pirates les a fait abandonner. Le reste de la population vit de la pêche, et du lait, et de la chair des chèvres qui paissent tout autour. J'aperçus, en deux ou trois endroits, quelques traces de labourage. La charrue étoit menée par des bœufs, comme dans la Grèce continentale. Je m'approchai seul de quelques-uns de ces insulaires, qui exprimèrent une extrême surprise de voir un étranger, dans le costume des Francs, sur leur isle solitaire. Ils m'abordèrent très-poliment et me pressèrent de leur donner du tabac, en quoi j'eus le regret de ne pouvoir les satisfaire (1).

A mon retour au vaisseau, je trouvai l'un de nos bergers qui m'attendoit avec son fils, jeune garçon, affligé d'une ophtalmie chronique, pour laquelle le père vouloit me consulter. Cet homme entra dans la cabine, à-peu-près comme auroit pû faire un habitant des isles de la mer du Sud; regardant avec étonnement tout ce

(1) Depuis mon retour en Angleterre, j'ai entendu raconter un événement malheureux, arrivé l'année dernière sur la côte de Chilodromi, à la suite de quelque mal-entendu entre les naturels et le capitaine d'un vaisseau de guerre anglais. On disoit que plusieurs hommes de l'équipage avoient été tués dans cette querelle. (A)

qui s'offroit à lui, et exprimant le plaisir qu'il en ressentoit par un rire déréglé, qui attestoit son ignorance et sa rusticité. Ni le fils, ni le père, n'avoient jamais vu une montre; et en conséquence cet objet excita chez eux la plus vive surprise et une vraie admiration.

Le 12 de décembre, nous profitames d'un air de vent pour sortir du port; mais à peine eumes-nous atteint le haut promontoire qui forme l'angle méridional de Scopélos, que le vent devint contraire et nous fit chercher de nouveau un asyle dans la petite baie de Panermos. Nous y fumes détenus deux jours, non à la vérité sans des remontrances de notre part, parce que nous commençions à soupçonner notre capitaine d'une extrême timidité. Cette disposition s'expliqua, lorsque nous sumes qu'il avoit part à la propriété du bâtiment et qu'il n'étoit point assuré. C'est un usage assez commun dans les ports du Levant.

Le temps étoit très-froid, de 38 à 42 degrés F. (5 ou 7 R.) avec un vent du N E. Comme nous en souffrions beaucoup, nous abordames à Scopélos; les matelots firent un grand feu de broussailles dans une grotte au milieu des rochers. Les diverses figures de nos matelots grecs, de notre tartare, autour du feu dans cette sombre retraite, auroient fait un sujet de tableau assez piquant.

L'isle de Scopélos, comme son nom l'indique, est haute et taillée en précipice. Elle est beaucoup plus grande que Chilidromi; mais elle lui ressemble et paroît en avoir été détachée. La population de cette isle est exclusivement grecque; et comme celle des autres isles de l'Archipel, elle est plus immédiatement soumise au gouvernement du capitan Pacha, grand amiral de Turquie. Ce gouvernement maritime est en somme moins oppressif que celui des provinces continentales; et cela tient sur-tout à ce que l'accès des isles est moins facile; car j'ai observé que cette circonstance avoit une grande in-

fluence sur la liberté des villes et des districts. Les habitudes des Turcs sont singulièrement défavorables à la puissance maritime; les efforts qu'ils ont faits quelquefois à cet égard ont été l'effet de l'activité personnelle d'un capitan Pacha, mais jamais des dispositions permanentes de la nation. Le gouvernement intérieur de la plupart des isles de l'Archipel est abandonné aux Grecs, qui en composent la population; et la levée irrégulière d'un tribut est presque le seul signe de sa puissance que la Porte laisse apercevoir à ses possessions insulaires d'une petite étendue.

Le vin de Scopélos a joui long-temps d'une assez grande réputation; et il est certainement meilleur que la plupart de ceux du continent de la Grèce. Cette circonstance pourroit porter à croire que l'ancien nom de cette isle étoit Péparethos; car les écrivains anciens parlent souvent de l'excellent vin de cette dernière isle. Pline entr'autres dit que le médecin Apollodore en recommanda l'usage au roi Ptolémée; mais il ajoute que ce vin n'est agréable que quand il a été gardé six ans (1). Les anciens peignent les habitans de cette isle-là, comme actifs et industrieux, mais assez mal élevés et sans culture. Les Grecs modernes se plaisent, comme leurs ancêtres, à discerner certaines différences caractéristiques dans les diverses parties de leur pays et jusques dans les plus petits districts et dans les villes. Un dictionnaire géographique, publié récemment en romaïque, entre là-dessus dans de grands détails.

Le 14 nous sortimes de Panermo et nous efforçames d'atteindre ou le golfe de Volo ou l'isle de Skiathos; mais le vent contraire nous força encore de nous reti-

---

(1) Plin. l. 14, c. 7. Démosthène parle aussi du vin de Péparéthos, et Ovide dit que cette isle produisoit de bonnes olives, *nitidæ ferax olivæ*, Metam. l. 7. v. 470. (A)

rer dans le port d'Agnotas, sur la côte occidentale de Scopélos, et à peu de distance au sud de la ville de Glossa.

Le 15 nous mimes en mer de nouveau, et côtoyames l'isle de Skiathos, dont le nom dérive, dit-on, de l'ombre du mont Athos qui l'atteint au lever du soleil le jour du solstice d'été. Cette isle est plus grande que celle de Scopélos et le sol en est plus fertile; mais les habitans passent pour manquer d'industrie et de probité; et le premier de ces reproches semble avoir quelque fondement, puisque leurs terres sont cultivées en grande partie par des paysans venus de Scopélos et du Négrepont.

La côte du continent qui est opposée à Scopélos fut le théâtre des premiers revers de Xerxès. Une tempête soudaine, venue de l'est, jeta plusieurs de ses vaisseaux à la côte; et il y en eut, au rapport d'Hérodote, plus de cinq cents entièrement perdus, ainsi que nombre d'hommes, et une partie des provisions et des trésors destinés à l'entretien de son armée (1).

Le soir de ce même jour nous entrames dans le détroit placé entre la côte septentrionale du Négrepont de la partie de la Thessalie qui portoit autrefois le nom de Magnésie, et à la nuit close nous étions à la hauteur des rochers qui bordent l'entrée du golfe de Volo. La ville de Trikéri que domine ce cap est une des villes de Turquie qui jouit de plus de liberté, et qui en conséquence prospère le plus.

C'est sur le golfe de Volo, autrefois nommé Pélas-

---

(1) Cette partie de mer située entre le golfe de Salonique et le Négrepont paroît avoir été appelée dans l'antiquité *Artemisium*, probablement du nom d'*Artémis* (Diane) qui avoit un temple sur cette côte à l'angle S. E. de Magnésie. La montagne appelée *Tisæus*, dont Apollonius de Rhodes fait mention, est facile à reconnoître à l'est de Trikéri. (A)



gique (1), qu'étoit située la ville d'Iolcos, d'où Jason partit avec les Argonautes. Cette ville n'existe plus, mais la nature, toujours la même, présente encore le Pélion couvert d'antiques forêts dont les arbres servirent autrefois à construire le vaisseau célèbre qui servit à cette expédition.

Les Grecs, dans tout le pays qui s'étend de Tempé au golfe de Volo, jouissent de quelques avantages de situation et de commerce, qui leur donnent plus de liberté et plus de moyens d'activité. La littérature moderne de la Grèce doit beaucoup à cette contrée. Anthimus Gazi, rédacteur du Mercure (2) grec, qui s'imprime à Vienne, est natif de Méliès. Il est auteur d'un dictionnaire hellenico-romaïque et de quelques autres ouvrages. Kavra, médecin d'Amphilochia, a traduit l'algèbre d'Euler et les élémens d'histoire de Millot. Daniel Philippidi de Méliès a publié des traductions de l'astronomie de Lalande et de la logique de Condillac. Velestrino et Coronius, victimes de leur zèle pour l'affranchissement de leur pays, et connus par quelques traductions, étoient originaires des environs de Volo.

Notre voyage fut encore retardé par les vents contraires, et deux jours furent employés à effectuer notre passage de Trikéri dans le golfe de Zeitun. Il nous étoit impossible de regretter ce temps perdu tandis que nous jouissions de la vue magnifique que nous offroient les isles dont nous rasions les côtes. En avançant lentement dans le golfe, j'observai près du rivage septentrional les deux rochers à pic et isolés que les anciens nommoient Deucalion et Pyrrha, et qui marquent le point de la côte où la Phtiotide succédoit à la Magnésie. A quelque distance au-delà mais à deux ou trois milles du rivage, étoit Cremaste, ou la Larisse pélasgique,

(1) *Sinus Pagaseticus* ou *Pelasgicus*.
(2) *Hermès o logios.*

capitale des états d'Achille. La Phtiotide est d'ailleurs célèbre, entre les cinq divisions de l'ancienne Thessalie, comme ayant été la première habitation des Hellènes. On sait que ce peuple, après diverses transmigrations fut la base de la grande émigration Dorique, qui porta leur nom, leur langue et leur gouvernement dans le Péloponnèse. La Phtiotide faisoit partie du royaume de Deucalion, réputé le fondateur de la race hellénique (1). L'histoire grecque lie l'événement du déluge avec cette partie de la Thessalie, et avec le pays plus à l'ouest, qui touche au fleuve Achéloüs.

(La suite à un autre Cahier).

NARRATIVE OF A JOURNEY, etc. C'est-à-dire, Relation d'un voyage en Egypte et dans le pays situé au-delà des Cataractes, par Th. LEGH, Esq. M. P. Londres, 1816. In-4.° de 160 pages.

(Second extrait).

NOUS primes congé de notre ami le Cheik, et quittames Essouan, le 13 (février 1813), pour nous rendre à un village en face de l'isle de Philæ, à la distance d'environ quatre milles, où le petit bâteau à un seul mât, que nous avions loué, étoit à l'ancre. En pénétrant dans le désert, et nous séparant du domestique Suisse à qui nous laissions le soin de notre bagage, en attendant notre retour, il nous fut impossible de ne pas ressentir quelque inquiétude sur le succès de

---

(1) Hérodot. liv. 1. 56. Hellenus étoit fils de Deucalion; et Dorus, fils d'Hellenus. (A)

notre voyage. Nous étions à plus de mille milles du port d'Alexandrie ; nous avancions vers le sud; et en violant les ordres précis du Pacha d'Egypte, nous nous placions évidemment hors des limites où son autorité pouvoit nous protéger. Nous ne pouvions prévoir les obstacles qui pouvoient s'offrir à nous dans un pays aussi nouveau. Peut-être devions-nous nous attendre à être arrêtés par la première tribu de Nubiens que nous rencontrerions, sans pouvoir pénétrer plus avant ; ou si nous obtenions la permission de passer, peut-être devions-nous craindre de tomber aux mains des Mamelouks.

Comme notre dessein étoit de remonter le Nil aussi haut que nous pourrions le faire, nous profitames du vent favorable, et nous arrêtames rarement pour visiter les ruines que nous apercevions sur la rive, nous réservant de les étudier au retour.

Nous passames devant Debodé, sur la rive occidentale, à dix milles de Philæ, où sont les ruines d'un petit temple. A la nuit nous jetames l'ancre près de Siala, village situé sur la rive orientale, à dix-huit milles de Philæ et à un mille de la rivière.

Le matin, le reis ou capitaine de notre barque nous dit qu'il falloit faire visite à Douab Cachef, campé dans le voisinage. Le cheik d'Essouan nous avoit donné une lettre pour la première tribu de Barabras que nous rencontrerions. Nous partimes donc pour implorer la protection du cachef. Nous trouvames un camp d'environ 400 personnes, les hommes d'un côté dans des cabanes de feuillages (1), de l'autre les femmes et les enfans dans des tentes. Les chevaux et les chameaux paissoient tout autour.

Nous attendimes hors du camp, pendant une heure

(1) L'auteur dit dans des *wigwams*. Ce nom est Américain, et désigne les cabanes des sauvages. (R)

l'arrivée du cachef. Les Nubiens nous entouroient et exprimoient, en nous voyant, beaucoup de surprise et de curiosité. Ce long délai commençoit à nous inquiéter, lorsqu'enfin le cachef parut. Après nous avoir fait beaucoup de questions sur le lieu d'où nous venions et sur l'objet de notre voyage, il nous offrit le café. Cette marque de bienveillance nous engagea à lui présenter notre lettre d'Essouan. Puis, ayant vu qu'il ne pouvoit lire le turc, nous produisimes notre firman écrit en cette langue, et nous l'assurames qu'il contenoit une permission du Pacha d'Egypte de pénétrer aussi loin qu'il nous plairoit dans le pays situé au-delà des Cataractes. Quoique les Nubiens se regardent comme indépendans du gouvernement d'Egypte, ils désirent toutefois d'être avec le Pacha dans des termes d'amitié; ainsi une recommandation de sa part eut sur le cachef quelque influence. Il fit quelques objections à notre plan, et nous dit qu'il enverroit un exprès à Dehr, pour informer Hassan Cachef du dessein où nous étions de visiter sa capitale. Il nous offrit du lait, de la farine et du beurre; et nous invita à boire avec lui dans sa propre jatte. Nous le priames, en prenant congé, d'envoyer quelqu'un à notre barque, pour que nous pussions lui offrir à notre tour du café et du tabac. En retour il nous fit présent d'un mouton. Nous demeurames enchantés d'une réception si gracieuse et si différente de celle que nous avions redoutée, de celle même que nous avions généralement éprouvée dans la Haute Egypte. Car du Caire à Essouan, partout où nous abordions pour acheter des vivres, les habitans s'enfuyoient et poussoient leur bétail dans le désert ou dans les montagnes. Nous n'avions d'autre ressource que de saisir quelques enfans, qui se cachoient dans les cannes à sucre; de leur donner quelques paras, et de les relâcher ensuite. Ce procédé ramenoit les habitans et les engageoit à traiter avec nous. Ils commençoient par

nous

nous demander deux ou trois paras pour un œuf; mais ils finissoient par donner six œufs pour un para.

La frayeur que nous leur causions est l'effet de la tyrannie des Turcs; l'absence de cette tyrannie explique l'hospitalité commune à tous les Barâbras.

Nous continuames à remonter la rivière. A trois milles au-dessus de Siala est le village de Deghimeer, situé sur la même rive. Cinq milles au-dessus à l'ouest est Sardab, où sont les ruines d'un temple et d'autres ruines. Quatre milles au-delà est le village d'El Umbarakat. Ces noms désignent plutôt des districts qu'un village unique. Le pays est foiblement peuplé, les habitans vivent communément dans des cavernes pratiquées dans les montagnes, et cultivent les rives du Nil après l'inondation.

A El Umbarakat les montagnes granitiques se rapprochent de la rivière et forment une passe étroite et difficile. Deux milles plus haut est l'isle de Kalaptchi, et trois milles au-dessus de l'isle, un village de même nom, avec de vastes ruines. Huit milles encore au-delà, nous jetames l'ancre à la nuit au village d'Abougor. Nous estimames que nous étions alors précisément sous le tropique. Nous nous baignames, au clair de la lune, dans les eaux du Nil.

En face de Dondour, quatre milles plus loin qu'Abougor, est un petit temple fort bien conservé. L'enceinte est presque entière, le propylée a peu souffert; mais l'intérieur n'a jamais été achevé. Il y a deux colonnes, ornées de serpens, qui formoient l'entrée du temple. Le sanctuaire, *sékos* est, comme à l'ordinaire, composé de trois appartemens, dont le premier est de 18 pieds sur 30. Les colonnes ont trois pieds de diamètre; et environ 17 pieds de haut. Les globes aîlés sur les architraves sont supportés, comme ailleurs, par deux serpens. Les hiéroglyphes en relief sont d'un bon style, et présentent les sujets ordinaires; des prêtres avec des vases faisant des offrandes à Isis et Osiris;

ce dernier avec une tête d'épervier, et tenant une crosse. Derrière le temple est une petite grotte, qui semble d'une date plus récente, et qui est probablement l'ouvrage des premiers chrétiens (1), puisque nous y trouvames une inscription portant ces caractères, Α + Ω.

Le jour étoit très-chaud, la chaleur du sable étoit insupportable à mes pieds. J'y enfonçai la boule d'un thermomètre, qui s'éleva à 125° F. (41 R.); dans la cabine de notre barque, il se tenoit à 86 F. (24 R.); et à l'air extérieur, à 96 F. (28 $\frac{4}{9}$). Un peu plus haut, nous fumes arrêtés plus d'un jour par le vent contraire. Les habitans nous montrèrent les dispositions les plus pacifiques; ils nous apportèrent des dattes, du miel et tout ce que leurs minces ressources leur permettoient de nous offrir. Nous passames ensuite le village ruiné de Guerche, et les restes des magnifiques monumens de la rive opposée de Guerfé-Hassan, que nous examinames à notre retour avec l'attention qu'ils méritent. Cinq milles au-delà nous ancrames à Costambi, et le lendemain matin les villageois nous apportèrent un mouton, du lait, et une espèce de laitage appelé yaourt. Quatre milles au-dessus, à un angle que forme le fleuve, sont les ruines de Dakki sur la rive occidentale. Ici le désert touche presque à la rivière; et la plaine est couverte de petits tertres, qui de loin ont toute l'apparence de pyramides. La ressemblance étoit telle, qu'elle nous rappeloit l'opinion, soutenue par quelques auteurs, que les pyramides de la basse Egypte ont été construites en coupant de petites montagnes sous cette forme. Nous

(1) Au temps d'Adrien, il y avoit à Alexandrie une église chrétienne. Mais Gibbon remarque que ce ne fut qu'à l'époque où le christianisme s'assit sur le trône, que les villes d'Egypte se remplirent d'évêques, et les déserts de la Théhaïde, d'ermites. (A)

abordames sur cette plaine, où nous vîmes des gazelles et des anteloppes, mais trop sauvages pour les approcher à la portée du fusil. Sept milles plus loin, nous vîmes les restes d'une église chrétienne, bâtie probablement avec les matériaux d'un temple voisin, dont il reste encore quelque partie de mur couverte d'hiéroglyphes. Une immense quantité de débris de vases en terre cuite, nous fit conjecturer qu'il devoit y avoir eu en ce lieu une ville considérable. Neuf milles plus loin est la ville ruinée de Bardé. Là, les montagnes se rapprochent du Nil.

A douze milles de Bardé, sur la rive occidentale, est le temple de Sibhoi. Nous abordames pour l'examiner. Il répond parfaitement à la description générale que fait Strabon des édifices sacrés de l'Egypte.

A cinquante verges du propylée du côté du sud, sont deux statues, d'environ dix pieds de haut, qui devoient former l'entrée. De là s'ouvroit une avenue bordée par deux rangs de sphinx, chacun de dix pieds de haut. Il n'en reste que six; les autres sont ensevelis dans le sable. A l'ouverture du propylée, étoit de chaque côté une statue de quatorze pieds de haut, d'un seul bloc, non de granit, mais de grès. Ces statues ont été renversées; l'une est encore entière, mais la tête et les épaules sont ensevelies dans le sable; l'autre s'est brisée dans sa chute.

En dedans du propylée, dont la façade a environ quatre-vingts pieds, de chaque côté du Pronaos, est une avenue de colonnes carrées, à chacune desquelles sont attachées des statues de prêtres, semblables à celles du Memnonium. Ces colonnes, que l'on peut comparer aux caryatides des Grecs, ont beaucoup souffert et sont fort défigurées. L'entrée du temple, et le temple lui-même sont complétement ensevelis dans le sable du désert, et il est probable que la même cause fera disparoître en entier tout l'édifice. Ce monument doit être antérieur

à ceux d'Egypte. Les murs sont d'un style plus rude ; et les hiéroglyphes, bien que d'une exécution hardie, sont mal finis. Les statues paroissent, par leurs vêtemens, être celles de quelques héros.

Le 21 [février], le vent nous étant toujours contraire, nous quittames notre barque, et nous nous procurames des ânes et des chameaux pour nous transporter à Dehr, distant d'environ quatorze milles. C'étoit la résidence de Hassan Cachef, que l'on nous avoit représenté comme le plus puissant des petits chefs Barâbras.

Ce nom de Dehr s'appliquoit plutôt au district qu'au village ; et nous fumes surpris, en approchant de cette résidence, de voir qu'elle n'étoit distinguée que par une population un peu plus forte et par un nombre un peu plus grand de cabanes de boue. Nous arrivions au moment des fêtes de mariage du Cachef, que nos bateliers, bien que natifs du pays, appeloient d'un nom emprunté de la langue franque, *fantasia*. Ces fêtes durèrent dix jours. Après avoir passé plusieurs huttes éparses parmi les dattiers, nous arrivames à la maison du chef, qui n'étoit distinguée des autres, que parce qu'elle avoit deux étages et qu'elle étoit bâtie en briques.

Notre arrivée attira un grand nombre de naturels, qui, n'ayant jamais vu d'Européen, nous contemploient avec étonnement. Quoique plusieurs, par une suite des réjouissances du moment, fussent dans un état d'ivresse, aucun ne fut incivil ; nous restames assis sous une arcade en briques, attendant patiemment d'être admis à l'audience du Cachef. Au bout d'une heure, on nous servit un abondant repas, consistant en une couche de mauvaise pâte, sur laquelle étoit placée de la chair de chèvre bouillie et nageant dans du beurre fondu. Nous invitames ceux qui nous entouroient à le partager avec nous ; ils parurent fort satisfaits de notre procédé, et nous montrèrent beaucoup de bienveillance et d'hospitalité. La nouvelle de notre arrivée s'étant répandue

on accourut de tous côtés pour nous voir. Après environ quatre heures d'attente, nous vimes venir à nous le Cachef, suivi de cinq ou six de ses principaux officiers, et d'une garde nègre, chargée d'écarter la foule. Il nous parut avoir environ vingt-cinq ans; une taille de six pieds (1), une figure agréable; mais il étoit évidemment ivre; la liqueur qui l'avoit mis en cet état est l'araki, tirée des dattes par la distillation. Il commença par nous demander avec emportement ce que nous voulions, et qu'est-ce qui nous amenoit à Dehr. Nous répondimes que nous étions venus pour lui rendre nos devoirs, et pour observer les monumens antiques répandus dans ses états. Il repliqua qu'en tout cela il n'y avoit rien de curieux à voir; mais, ajouta-t-il, « je suppose que vous êtes venus visiter les tombeaux de vos ancêtres. » — Nous lui demandames la permission d'aller à Ibrim, qu'il nous refusa tout net, alléguant, premièrement, qu'il n'y avoit là rien à voir, et ensuite, qu'il n'avoit point de chevaux pour nous y conduire. — En un mot, il ne se montra nullement disposé à contenter nos desirs; et nous commençames à nous repentir de nous être mis imprudemment dans les mains d'un homme, entouré de 300 esclaves nègres armés, tout prêts à exécuter les ordres qu'une cruauté capricieuse pourroit lui dicter dans un moment d'ivresse.

Nous sumes ensuite que ces 300 esclaves n'étoient qu'une foible partie des troupes que Hassan avoit à sa disposition; et dont l'ensemble, répandu dans le pays, s'élevoit au nombre d'environ 3000. Ce Cachef peut être considéré comme un grand marchand d'esclaves. Ses troupes sont sa propriété, et il les vend à Dongola, Sennaar, et en d'autres parties du Soudan. Il les emploie à lever des contributions et à la garde de son harem.

Nous ne savions qu'augurer du rude accueil du Ca-

(1) Cinq pieds sept pouces et demi de Paris.

chef, qui nous avoit refusé d'une manière si péremptoire la permission d'aller plus avant. Sentant que nous étions en sa puissance, nous laissames patiemment ceux qui nous entouroient satisfaire leur curiosité, en examinant nos armes, et en tirant du fourreau nos épées. Ce dernier mouvement les amusoit plus que tout le reste. Le Cachef resta encore quelques momens avec nous, probablement dans l'attente d'un présent. Mais il n'eut pas satisfaction à cet égard, parce que nous crumes devoir nous réserver de renouveler notre requête le soir, après que son ivresse auroit cessé. Nous nous contentames de demander un logement; il ordonna aussitôt à son secrétaire de nous en donner un; puis il nous quitta, en disant qu'il nous reverroit le lendemain. Le secrétaire, qui étoit un Barâbra, mais qui parloit et écrivoit l'arabe, nous conduisit dans une méchante hutte de boue, dont les murs avoient douze pieds de haut, sans toît, mais ombragée par quelques branches de dattiers, placées aux deux extrémités. Toute misérable qu'elle étoit, cette habitation paroissoit être, après celle du Cachef, la meilleure de celles de Dehr; car elle avoit deux chambres. Quand le secrétaire se retira, il laissa un nègre armé à notre porte, ou comme garde d'honneur, ou pour prévenir notre évasion. Livrés à nos réflexions, nous nous demandions si nous pourrions aller plus loin, ou si peut-être le Cachef ne nous retiendroit point à Dehr, et si nous n'y serions point exposés aux extorsions et aux durs traitemens qu'il plairoit à ces barbares de nous faire endurer.

Les esclaves nègres sont tous armés de piques et de boucliers, faits de peaux de chameaux ou d'hippopotames; et portent des épées qui, par la construction du fourreau, semblent beaucoup plus larges à la pointe que vers la garde. Quelque supériorité qu'eussent pu avoir nos armes, leur nombre étoit tel, que nous ne pouvions guères nous flatter de leur faire résistance. A la fin

nous fumes tirés de peine par l'envoi d'un souper venu de la maison même du Cachef. Il étoit tout pareil au dîner.

Devenus dès-lors les hôtes de Hassan, et acquérant ainsi des droits à sa protection, nous nous arrangeames de notre mieux dans notre chétif réduit, et nous passames la nuit avec espérance. Nous eumes de bon matin la visite du secrétaire, qui nous dit, sans détour, que le Cachef, son maître, s'attendoit à un présent, et nous fit entendre que l'une de nos épées lui seroit agréable. Nous répondimes, que nous nous proposions de lui offrir une montre; mais que nos armes nous étoient nécessaires pour notre défense. Il nous dit en nous quittant que le Cachef recevroit notre visite à onze heures. Nous le trouvames, à cette heure-là, fumant à l'extrémité d'une longue chambre. Il avoit des pantalons de toile, un turban, et un châl (*bournous*) jeté sur les épaules. Le seul symbole d'autorité qui le distinguât étoit un morceau de fer, qu'il tenoit à la main. Après le premier salut, nous nous assimes et on nous apporta du café et des pipes. A l'aide de notre interprête, nous commençames à parler d'affaires; et d'abord nous lui offrimes une montre. Nous en avions plusieurs, dont nous nous étions pourvus à Malte, dans le but de faire des présens. Le Cachef nous remercia; mais comme il nous fut impossible de lui faire comprendre l'usage de ce que nous lui présentions, il ne voulut pas l'accepter. La manière dont ce refus nous fut déclaré, et l'admiration que nos armes avoient excitée la veille, nous convainquirent que nous n'obtiendrions la continuation de notre voyage, que par le sacrifice d'une épée. Je détachai donc la mienne, qui étoit un très-beau damas d'environ 500 piastres, et m'approchant du Cachef, je lui demandai la permission de la placer sur ses épaules. L'effet de ce présent fut soudain. Le Cachef prit un air satisfait et tout-à-fait amical. Il me demanda si j'avois laissé mon harem aux Catarac-

tes. Je crois que son dessein étoit de me donner une esclave en présent pour ma femme. Sur ma réponse négative, il parla à son secrétaire, qui sortit et revint aussitôt avec un jeune nègre d'environ dix ans. Le Cachef fit venir cet enfant à lui, lui dit quelques mots, et lui donna sa main à baiser. L'enfant, d'un air ému, vint à moi, me baisa la main et la mit sur son front. Cette simple cérémonie étoit le signe du transport de propriété de l'esclave que le Cachef me donnoit (1).

Nous saisimes ce moment pour réitérer la demande d'aller à Ibrim. La permission nous en fut aussitôt accordée sans aucune hésitation, et le Cachef nous offrit des chevaux, des dromadaires, et tout ce qui pouvoit dépendre de lui. Le soir il nous fit visite, et nous le régalames d'eau-de-vie anglaise. Il s'amusa encore à manier nos armes, et paroissoit fier de posséder un fusil anglais, que nous avions en effet remarqué chez lui. Nous lui montrames nos thermomètres; et ne pouvant point lui en faire concevoir le véritable usage, nous lui fimes entendre que ces instrumens marquoient l'état de la santé. Il ne fut pas moins difficile de lui faire comprendre l'intérêt que nous mettions à visiter des ruines; il parut persuadé que nous y cherchions des trésors cachés. Il nous quitta, en nous promettant de nous fournir tout ce qui nous seroit nécessaire pour nous mettre en route le lendemain.

L'espérance de voir Ibrim, et peut-être la seconde Cataracte, nous réjouit fort, et nous nous félicitames de trouver dans ce Cachef des dispositions si bienveillantes.

---

(1) Je sus ensuite qu'il avoit été l'esclave favori de la mère de Hassan, et qu'il avoit été emmené de Dongola à l'âge de six ans; en sorte qu'il n'a presque pas conservé le souvenir de son pays natal. Quand je quittai l'Egypte, je l'emmenai avec moi en Angleterre, où il vit actuellement dans la famille de mon ami, Mr. Smelt.

Le seul voyageur européen, qui aît pénétré dans la Nubie, fut forcé de s'arrêter à Dehr, où il éprouva diverses vexations. Ce fut en vain que Norden fit des efforts pour aller plus loin ; il ne put vaincre l'avarice ou les jaloux scrupules des chefs du pays. Ils usèrent de vains prétextes et de détours mensongers pour le retenir. Ils lui dirent que, s'il vouloit attendre quelques jours, ils alloient faire la guerre à une nation voisine des Cataractes, et qu'il les accompagneroit dans cette expédition ; mais il découvrit que cette proposition n'avoit d'autre objet que de l'égarer dans le désert. Une autre fois, ils lui dirent que le Nil avoit si peu de fonds au-dessus de leur contrée, qu'il ne pourroit pas avancer avec sa barque. Ce fut en vain qu'il fit valoir la protection que lui accordoit le Grand Seigneur. Baran, l'un des chefs, lui repartit : « Je me moque des cornes du Grand Seigneur ; je suis moi-même un Grand Seineur ; je vous apprendrai à me porter le respect qui m'est dû. Je vois enfin quelle race d'hommes vous êtes. J'ai consulté ma coupe, et j'y ai vu que vous êtes de ceux, dont un des nôtres a dit, qu'il viendroit ici des Francs déguisés, qui, par de petits présens et des manières insinuantes, s'efforceroient de passer partout, observeroient l'état du pays, en feroient leur rapport, et ramèneroient ensuite avec eux une armée de Francs, qui conquerroient le pays et en extermineroient les habitans ; mais, ajouta-t-il, j'y mettrai bon ordre. » Les présens ne réussirent pas mieux au voyageur ; et après s'être vu dépouillé de presque tout ce qu'il portoit avec lui, il fut obligé d'abandonner toute idée d'avancer plus au sud, et s'estima heureux de s'échapper sain et sauf des mains de l'avare et traître Cachef.

Nous nous mimes en marche de bon matin, en nous dirigeant sur Ibrim. A demi heure (1) de distance de

(1) On comprend qu'il s'agit d'heures de marche. Nous con-

Dehr, la route nous conduisit sur les montagnes, et deux heures plus loin nous redescendimes dans la vallée du Nil, que nous suivimes jusqu'à Ibrim.

Près du village de Gatter est une petite grotte taillée dans le roc, au fond de laquelle nous vimes trois statues, mutilées et défigurées.

En cinq heures nous atteignimes Ibrim, situé sur la rive orientale du Nil, à l'extrémité méridionale d'une chaîne de montagnes, qui, pendant près de deux milles, s'élèvent perpendiculairement au-dessus du fleuve, en laissant à peine assez de place pour le chemin qui les en sépare.

La ville est sur le penchant de la montagne du côté de l'est; et la citadelle, bâtie au sommet, devoit être autrefois très-forte. Elle est élevée de 200 pieds au-dessus du fleuve, qui baigne le pied du rocher sur lequel elle repose. Quoiqu'en cet endroit le Nil aît environ la largeur d'un quart de mille, l'impression que produisoit sur nous le précipice à pic, vu d'en haut et sur le bord même du rocher, nous faisoit illusion au point de tenter à plusieurs reprises de lancer une pierre sur la rive opposée.

Les murailles d'enceinte de la citadelle et les ruines de la maison du Gouverneur peuvent encore être distinguées. Nous entrames dans la citadelle par une porte ruinée, et nous nous assimes pour dîner avec les provisions que nous avions apportées de Dehr; c'étoit de la chair de chèvre, les derniers restes de quelques biscuits du Caire, du café et du tabac. Pas un vestige de vie ne se laissoit apercevoir. La destruction d'Ibrim par les Mameloucs, quand ils passèrent dans Dongola deux années auparavant, avoit été si complète, qu'il ne paroissoit pas un seul des naturels errant parmi ces ruines;

---

servons l'expression de l'auteur, qui ne donne lieu à aucune équivoque. [R]

on n'y voyoit pas même un seul dattier. Les murs des maisons, qui subsistent encore çà et là, attestent seuls qu'une fois c'étoit un lieu habité. La population en a été en partie enlevée par les Mameloucs, en partie transportée à Dehr.

Pendant notre séjour à Essouan et dans notre excursion en Nubie, nous apprimes les détails suivans sur les Mameloucs. Le dernier point où ils firent résistance au Pacha d'Egypte fut Ibrim; de là ils firent retraite au Dongola, où ils s'établirent, après avoir détrôné et expulsé le roi indépendant qui y commandoit.

Dongola, capitale d'un grand royaume de même nom, est à douze ou quatorze journées de la seconde Cataracte. Ce pays est fameux par ses chevaux, dont le prix, sur les lieux, est de huit, dix ou douze esclaves. J'ai ouï dire au Caire, qu'au temps des Mameloucs, un cheval dongolois se vendoit mille livres sterling. On dit que depuis leur expulsion, les Mameloucs ont renoncé à leurs anciennes habitudes de magnificence extérieure, pour se livrer aux travaux de l'agriculture et acquérir ainsi de nombreux troupeaux. On dit aussi qu'ils ont un petit nombre de grands bâtimens qui font le commerce sur le Nil. Nous avons entendu dire, qu'ils ont repoussé avec succès les attaques d'une tribu d'Arabes établis à l'ouest, qui ont fréquemment cherché à les surprendre. Leur plus formidable ennemi est une nation de noirs, à l'est de Dongola.

On ne porte pas le nombre des anciens Mameloucs à plus de cinq cents; mais ils ont armé de piques et d'épées quatre ou cinq mille Nègres. Ils ont élevé une grande muraille autour ou près de leur ville, et l'ont sur-tout rendue forte du côté du désert, afin de protéger leurs troupeaux contre les incursions des Arabes. Quelques-uns des Beys les plus riches se sont établis, dit-on, dans des enceintes séparées. En général ils sont fort pauvres, et le petit trésor qu'ils avoient apporté

d'Egypte est presque épuisé. La ville de Dongola, d'après ce que nous en avons appris, est beaucoup plus grande qu'aucune de celles de la Haute Egypte; elle s'étend sur les deux rives du Nil, dans une vaste plaine. Telles sont les informations que nous avons recueillies à Dehr et dans la conversation de quelques marchands faisant le commerce d'Abyssinie, qùe nous rencontrames dans la Haute Egypte.

Osman Bey Bardissi est à la tête des Mameloucs, et nous apprimes à Dehr qu'il a fait vœu de ne se raser ni la tête ni la barbe avant d'être rentré au Caire en triomphe; et que, dans les visites qu'il fait quelquefois à la capitale de la Nubie, pour y lever des contributions, ses cheveux flottans, sa longue barbe touffue, et sa belle figure basanée, présentent un aspect imposant et terrible.

Nous passames quelques heures à Ibrim; et abandonnant l'idée d'aller à la seconde ou grande Cataracte, que l'on nous dit être trois journées plus loin vers le sud, nous nous déterminames enfin à revenir sur nos pas. Nous nous sentions découragés de pénétrer dans un pays où l'argent commençoit à devenir presque inutile, et où les vivres étoient fort rares. A Dehr, les naturels ne se soucioient pas de notre argent en échange de leurs volailles, de leurs œufs, etc. et nous demandoient du blé; mais ce que nous avions de farine, faisant partie de nos provisions d'Egypte, suffisoit simplement à notre subsistance, et nous ne pouvions nous en dessaisir. L'espérance de faire de nouvelles découvertes étoit fort douteuse; et il étoit difficile de nous assurer jusqu'où nous pourrions avancer en sûreté, sans nous exposer à tomber dans les mains des Mameloucs.

Depuis mon retour d'Egypte, j'ai appris, par une lettre du colonel Missett, que notre ami le Cheik Ibrahim avoit pénétré jusqu'à Moscho, le lieu même où Poncet passa le Nil en allant dans le Dongola et le Sennaar.

Le capitaine Light a visité Ibrim après nous; et j'entends dire que Mr. Bankes a été même au-delà.

Ibrim, le point le plus avancé vers le sud où nous ayons pénétré, étoit connu des anciens sous le nom de *Premis* et distinguée par l'épithète de *parva* d'une autre ville de même nom beaucoup plus éloignée, et aujourd'hui inconnue. Ces rives du Nil, selon d'Anville étoient occupées par les Blemmies, peuples dont la figure devoit avoir quelque chose d'extraordinaire, puisque des captifs de cette nation amenés à Rome sous le règne de Probus, parurent si difformes qu'on les envisagea en quelque sorte comme étrangers à notre espèce (1).

Ibrim étoit ci-devant la résidence du Cachef et la capitale de la Nubie. Le pays à l'entour produisoit une grande quantité de dattes; et la ville d'Essouan subsistoit principalement d'un petit droit de transit sur cette denrée que l'on transportoit au Caire. Les Turcs avoient étendu leur domination jusqu'à Ibrim. Cambyse autrefois poussa son expédition au-delà des limites de l'Egypte, et il y a, près de la ville de Moscho, une position connue sous le nom de Cambysis Ærarium. Une insulte faite au nom romain sur les frontières de l'Egypte, au temps d'Auguste, fit avancer une armée romaine jusqu'à Napata, située encore plus au sud.

Nous retournames à Dehr le soir du même jour; le lendemain nous fimes de nouveau visite au Cachef; le soir il nous fit demander la montre qu'il avoit refusée. Nous la lui donnames sur le champ; et il nous envoya en retour une quantité de dattes, un mouton et du beurre. Dans notre dernière entrevue, nous sollicitames la délivrance d'un jeune garçon chargé de chaînes. Le Cachef ne put absolument comprendre le motif de cette

(1) *Intra, si credere libet, vix homines magisque semiferi; Ægipanes, et* Blemmyes, *et satyri* POMPON. MELA, L. I. c. 4.

requête; mais il nous dit : « Puisque vous le désirez, soit. » Et aussitôt il le fit mettre en liberté.

En partant, nous lui dîmes que nous rendrions compte à nos compatriotes de sa réception amicale. A quoi il répondit : « Ils seront les bien venus. »

Le seul monument qui soit à Dehr est un temple ou une grotte creusée dans le roc.

La cour (area) qui y conduit est ouverte par dessus, et consiste en dix colonnes, toutes renversées. Le *pronaos* ou la première chambre de la grotte offre deux rangs de pilastres, d'environ quatre pieds en carré. Ils mènent au *Sékos*, ou temple intérieur, où sont de part et d'autres deux petites chambres, qui semblent avoir été des lieux de sépulture. Dans l'une d'elles est un sarcophage taillé dans le roc. Le Sékos a quinze pieds de long sur douze de large. L'appartement extérieur est de quarante-cinq pieds carrés, et haut d'environ dix-huit pieds. L'espace compris entre les pilastres, est de six pieds. Ces pilastres ou colonnes n'ont point de chapiteaux. Au portique, les hiéroglyphes représentent l'exploit d'un héros; on y découvre clairement les roues des chariots et les figures des captifs. En dedans ces hiéroglypes représentent des offrandes faites à Osiris, qui a la tête d'épervier et le globe.

Nous quittames Dehr le 25 au matin; et après une marche d'une heure nous arrivames à quelques ruines dans le désert, sur la rive occidentale. On nomme ce lieu Amada. Ces ruines sont celles d'un beau temple, changé postérieurement en église par les chrétiens des premiers siècles. En conséquence, les hiéroglyphes ont été recouverts en stuc; mais partout où ce recouvrement est tombé, les figures peintes sont dans un état de parfaite conservation. Le style d'architecture de cet édifice est rude, assez semblable à celui du temple de Dehr, dont il ne diffère que parce qu'il est bâti tandis que l'autre est creusé dans le roc. Ce monument est presque

entièrement enseveli dans le sable; il n'en reste que la hauteur de six pieds qui s'élève au-dessus du sol; il est d'ailleurs défiguré par de nombreuses huttes de boue bâties sur l'édifice et tout autour, et qui datent probablement du temps où il servoit d'église aux chrétiens.

Le 26, nous abordames en face des ruines de Sibhoi. Pendant que nous y étions, un Mameloucavec sa suite vint au Nil pour abreuver leurs chevaux. A l'instant nos bateliers nous firent rentrer dans la barque, et nous ne nous arrêtames qu'à minuit. Le fils du Cheik, qui nous avoit accompagné depuis Essouan, étoit extrêmement alarmé; il ôta sur le champ son coftan et son brillant turban pour éviter d'être reconnu, espérant se faire passer pour un des naturels du pays. Il avoit combattu contre les Mameloucs dans la Haute Egypte, et avoit une grande frayeur d'être connu de ces ennemis. Notre équipage craignoit aussi beaucoup que nous ne fussions attaqués et pillés. Ils nous dirent, qu'il y avoit toujours eu quelques Mameloucs retirés dans ces montagnes depuis leur expulsion d'Egypte.

Le jour suivant, comme nous continuions à descendre le Nil, nous aperçumes deux Arabes, montés sur des chameaux, qui s'approchèrent de la rive orientale, et nous hélèrent en arabe.

La crainte des Mameloucs continuant d'opérer sur les gens de l'équipage, ils firent force de rames pour nous rejeter sur la rive opposée. Là nous fumes encore hélés en arabe. Nous répondimes, et demandames ce qu'on nous vouloit, et à notre grand étonnement, on nous répondit en anglais; et nous reconnumes aussitôt la voix de notre ami, le Cheik Ibrahim, que nous avions laissé à Siout, dans la Haute-Egypte; il étoit paré à la manière turque, en bonne santé et content à tous égards. Du reste il avoit pris la tournure d'un Arabe, il étoit devenu maigre et défait. Il avoit vécu plusieurs jours avec

les cheiks des villages qu'il avoit traversés, n'ayant pour se nourrir que des lentilles, du pain, du sel et de l'eau. En venant à bord, il ne put contenir la joie qu'il ressentoit de pouvoir goûter de la nourriture animale. Nous avions acheté, le jour précédent, un mouton maigre et en assez mauvais état, au prix (exorbitant pour le pays) d'un dollar; notre ami nous apportoit de l'excellent pain d'Essouan. Nous nous mimes à fumer, en nous félicitant d'une si heureuse rencontre, et en nous racontant nos aventures et nos projets. Nous fimes connoître au Cheik Ibrahim le bon accueil d'Hassan Cachef, et ce que nous avions vu à Dehr et à Ibrim. L'apparition des Mameloucs l'inquiéta. Il nous étoit impossible de transporter ses chameaux à la rive occidentale sur notre petite embarcation. Il y avoit d'ailleurs si peu de villages sur cette rive-là, qu'il lui convenoit mieux de suivre l'autre. Il étoit probable en outre que les Mameloucs se seroient retirés dans le désert. Nous nous séparames donc en faisant de notre côté des vœux bien sincères pour le succès de l'expédition courageuse de notre ami. Personne assurément n'étoit plus propre que lui à la faire réussir. Son ardeur, ses lumières, l'avantage de posséder presque toutes les langues vivantes, son esprit observateur, sont au-dessus de nos éloges (1).

Le 28, nous arrivames à Dakki. Le propylée et le temple y sont dans un état de conservation parfaite, les hiéroglyphes y sont mieux conservés qu'aucun de ceux que nous avons eu occasion de voir au-dessus d'Essouan; ils sont en haut relief.

Le temple consiste en quatre appartemens, dont deux ont été restaurés ou sont de plus récente date que les autres.

(1) Ce n'est que depuis mon retour en Angleterre que j'ai appris le nom de ce voyageur. Le public ne tardera probablement pas à recevoir de lui une relation fort instructive. [A].

autres. A l'endroit où ils se rapprochent à l'extérieur sur le mur de l'ouest, est une inscription où il est question d'Adrien, mais que nous ne pumes déchiffrer. Deux colonnes forment l'entrée du temple ; et dans le dernier appartement, dont les hiéroglyphes sont d'une grande beauté, est un piédestal de granit rouge.

La hauteur du propylée est d'environ 50 pieds ; il a quatre-vingt-dix pieds de face et dix-huit de profondeur à sa base.

L'espace entre le propylée et le temple est de quarante-huit pieds. Le temple même en a quatre-vingt-quatre en longueur, trente en largeur, et en hauteur vingt-quatre.

Le propylée est chargé d'inscriptions grecques, qui paroissent toutes destinées à attester la dévotion de ceux qui ont visité cet édifice sacré.

Guerfé Hassan est à neuf milles au-dessous de Dakki. Nous y trouvames un temple creusé dans le roc, qui surpasse tout ce que nous avions vu au-dessous et au-dessus d'Essouan. C'est un monument vraiment étonnant des travaux accumulés par les anciens sur leurs lieux de dévotion. L'*area* ou cour extérieure (*dromos*) est formée par six colonnes de chaque côté, auxquelles sont attachées des statues de prêtres, d'un travail grossier, comme à Sibhoi. Cette cour a soixante-quatre pieds sur trente-six. La largeur de la porte du temple est de six pieds, et l'entrée en est indiquée par trois immenses colonnes, placées de part et d'autre, auxquelles sont attachées des statues de prêtres de grandeur colossale. Ces statues sont posées sur des piédestals de trois pieds trois pouces de haut ; les statues même sont de dix-huit pieds six pouces. Elles ont très-peu souffert ; elles sont ornées de ceintures, tiennent à la main une crosse ; et leurs riches vêtemens, autrefois chargés d'or et de couleurs variées, ont, dans leurs proportions gigantesques, un aspect im-

posant. En entrant dans la première chambre du temple, nous trouvames dans chaque mur de côté, quatre niches, et dans chacune trois figures autrefois peintes, offrant toutes quelques attributs d'Isis et d'Osiris; quoique mutilées, elles sont d'ailleurs bien conservées. Les niches ont six pieds six pouces en carré.

La première chambre est longue de quarante-six pieds six pouces, large de trente-cinq pieds trois pouces, et haute de vingt-deux pieds trois pouces.

Les hiéroglyphes sont fort détruits.

De la seconde chambre (qui a 34 P. 6 p. sur 15 P. 6 p.) Nous passames dans quatre appartemens plus petits, semblables à ceux que nous avions trouvés dans le temple excavé à Dehr. Au fond du plus grand, nous observames des blocs de pierre, posés en retraite dans les murs. Le son creux qu'ils rendoient en les frappant nous fit faire quelques tentatives pour les soulever, mais nous n'y pumes parvenir. Il est probable que ce sont des tombeaux.

La troisième chambre, qui peut proprement être appelée le *sékos* (sanctuaire) a quinze pieds sur onze. Au fond est un autel, haut de trois pieds trois pouces, et large de trois pieds. Immédiatement au-dessous sont quatre statues assises sur une espèce de banc, long de onze pieds, taillé, ainsi que les figures mêmes, dans le roc solide. Nous nous demandions quelles étoient ces figures. — Etoient-ce Isis, Osiris, Apis et Sérapis? — Elles se ressemblent beaucoup entr'elles. Nous n'aperçumes aucune inscription dans ce temple, admirable monument de travail et d'antique magnificence. Les divers appartemens que nous avons reconnus, et les statues qui les décorent, sont toutes taillées dans le roc vif (1).

---

(1) Les rapports de ce temple creusé dans le roc à Guerfé Hassan, et des grottes d'Eléphanta, petite isle du port de Bombay sont assez frappans. Voyez *Asiat. researches*, Vol. IV.

Le 2 mars, nous visitames les ruines du temple de Kalaptchi. Sur la rive même du fleuve est un quai, d'où l'on arrive au temple par un pavé en pierre, large d'environ dix-huit pieds.... Ce temple est dans un tel état de dilapidation, qu'il paroît avoir été ruiné par quelque cause violente. Les carrières qui en ont fourni les matériaux en sont tout-à-fait rapprochées. Ces matériaux sont de très-beaux grès.

Nous partimes de Kalaptchi, et le même soir, vers les cinq heures, nous abordames au pied des montagnes d'El Umbarakat. Le rocher est de granit rouge et gris. La plaine entière est couverte de ruines, consistant principalement en certaines clôtures ou enceintes, d'environ cinquante pieds en carré, formées par des murs, aux angles desquels on a pratiqué un talus, qui arrive jusqu'au milieu de l'enceinte. Il nous fut impossible de former aucune conjecture sur le but de ces constructions, dont nous comptames au moins douze dans cette plaine Parmi les fragmens épars çà et là, nous vimes des pierres chargées de riches ornemens; et plusieurs qui offroient le globe ailé. Indépendamment des enceintes carrées, dont je viens de parler, il y a deux petits temples, dont l'un, qui a été converti en maison, est fort bien conservé. On voit en dedans quatre belles colonnes avec de riches chapiteaux et les autres ornemens extérieurs fort bien sculptés. Le temple a environ dix-huit pieds en carré; et les colonnes, trois pieds six pouces de diamètre.

Le second temple, qui a été employé comme église, est fort ruiné; il n'y reste que deux colonnes debout.

A Sardab, quatorze milles plus bas, nous vimes une

— *Some account of the cave in the Island of Elephanta*, *by J. Goldingham*. [A] — Nos lecteurs trouveront une description des grottes d'Eléphanta dans la *Bibl. Brit.* Tome LIV et ailleurs. [R]

autre enceinte carrée, toute semblable à celle d'El Umbarakat, mais beaucoup plus grande. . . . . .

Le 4 au matin, nous nous rendîmes aux ruines de Debodé, qui consistent en un temple avec trois entrées. . . . . Après avoir satisfait notre curiosité nous remontames dans notre barque, et arrivames dans l'isle de Philée vers les onze heures.

On ne peut contempler la profusion de magnifiques ruines qui couvrent cette isle, sans un sentiment d'étonnement et d'admiration. Mais tout pleins des souvenirs de l'Ethiopie, dont nous venions de visiter les antiques monumens, nous ne pouvions être entièrement de l'avis de Denon à ce sujet: « En revenant, dit-il, je fus de nouveau frappé de la somptuosité des édifices de Philée: je suis persuadé, que c'est pour produire cet effet, que les Egyptiens avoient porté à leur frontière cette splendeur de monumens. Philée étoit l'entrepôt d'un commerce d'échange de l'Ethiopie et de l'Egypte; et voulant donner aux Ethiopiens une grande idée de leurs moyens et de leur magnificence, les Egyptiens avoient élevé nombre de somptueux édifices jusqu'aux confins de leur empire, à leur frontière naturelle, qui étoit Syène et les Cataractes (1).

A nos yeux, le temple excavé de Guerfé Hassan, et les ruines de Dakki et Kalaptchi pouvoient rivaliser avec les plus beaux restes de l'architecture égyptienne. Le même caractère de solidité massive est commun aux ouvrages des deux peuples; mais en général, les pierres des temples de Nubie ne paroissent pas avoir été taillées avec autant d'art, ni jointes aussi délicatement que celles d'Egypte. Quant au style et à l'exécution des hiéroglyphes et des autres ornemens, ils supposent de part et d'autre, tant de perfection dans les arts, qu'il n'est pas

(1) Vol. II, page 85, in-8.

facile de déterminer leur antiquité relative. . . .

Pendant toute l'excursion intéressante que nous venions de faire, nous avions trouvé les naturels polis, disposés à nous conduire aux monumens antiques, sans témoigner la moindre défiance, et empressés à nous fournir ce que leurs foibles moyens de subsistance pouvoient leur permettre d'offrir. Il est vrai qu'ils nous regardoient avec curiosité, et qu'ils s'étonnoient que nous nous hasardions à venir les visiter. A Kalaptchi, ils demandèrent à notre guide: « Comment ces gens-là osent-ils venir ici ? » Ne savent-ils pas que nous avons cinq cents fusils dans » notre village, et que Douab Cachef n'a pas le courage » d'y venir lever les contributions ? » A quoi notre guide répondit : « Nous ne savons rien de tout cela, mais comme » nous ne faisons de mal à personne, nous espérons » que l'on ne nous en fera point. » Ils témoignèrent être satisfaits de cette réponse, et nous offrirent tout ce qui dépendoit d'eux.

Une autre fois, pendant que nous visitions les ruines de Dakki, l'un de nous qui marchoit en avant, tira sur un pigeon qu'il tua, et éveilla quelques naturels qui dormoient dans les ruines du temple. A l'instant même il tira son second coup avec le même succès. Les Barâbras s'approchèrent de lui dans le plus grand étonnement, et ne pouvant comprendre comment il avoit tiré deux coups de suite sans recharger. Il ne fut pas difficile de leur faire croire que, dans les mains des Francs, cette arme possédoit un pouvoir magique. Ils l'examinèrent avec soin et s'en retournèrent pleins de respect et d'admiration. Loin de témoigner aucune crainte, ou de vouloir prendre avantage de l'isolement d'un étranger, ils lui offrirent de partager leur repas, qui consistoit en lentilles et en lait, et allèrent lui chercher de l'eau fraîche à la rivière.

Les hommes, chez les Barâbras, sont vifs, ont les dents et la peau belle, et sous un teint fort rembruni,

un air de vie et d'animation. Ils sont maigres et fluets ; ce qu'il faut peut-être attribuer à l'insuffisance de la nourriture et à la chaleur du climat. Du reste, ils paroissent se bien porter ; ils ont l'intelligence prompte ; l'avidité du gain fait un trait de leur caractère. Les hommes ont les cheveux frisés aux côtés, et liés avec de la graisse, de manière à ressembler parfaitement à la projection extraordinaire que l'on remarque sur la tête du sphinx. Les femmes sont généralement laides ; on n'en voit point qui ait un air de jeunesse, elles semblent passer immédiatement de l'enfance à la décrépitude.

Telles sont les observations que nous avons faites pendant notre court séjour chez ce peuple singulier. Nous avons eu beaucoup d'obligation au Cheik d'Essouan, des moyens qu'il nous a procurés d'entreprendre ce voyage en Nubie.

(*La suite à un autre Cahier*).

Reise des Prinzen Maximilian von Neuwied nach Brasilien. Voyage du Prince Maximilien de Neuwied au Brésil, tiré du *Morgenblatt*.

(*Article communiqué*).

(Je me réjouis de pouvoir communiquer aux amis de son Altesse le Prince de Neuwied la nouvelle de son heureuse arrivée à Rio-Janeiro. Le trajet a été de 72 jours. Il est entré dans le port le 17 juillet 1815. Le Prince se porte parfaitement bien, et n'a pas souffert de la mer. Il regrette de s'être embarqué sur un bâtiment marchand ; les capitaines ne veulent pas s'arrêter : les beautés de la nature n'ont point de charme pour eux,

Il se plaint aussi de la mauvaise nourriture et du défaut de toutes sortes de commodités) (1).

Madère se présentoit à nos yeux, sous un point de vue charmant. Elle est entourée de rochers surmontés d'un tapis vert que forment les vignobles et les arbres; le sommet de ces collines est orné de petites maisons blanches, qui me rappeloient les montagnes de Suisse. Vers le soir nous nous approchames de la côte occidentale de Madère. Des groupes d'arbres, contrastant avec les rochers arides qui bordent la mer, nous donnoient l'envie de les voir de plus près. Déjà la chaloupe alloit être mise en mer, déjà les habitans allumoient du feu sur le rivage, lorsque tout-à-coup nous vimes des nuages sombres s'élever sur l'horizon. Le capitaine effrayé du danger d'être jeté par la tempête contre les rochers, s'éloigna précipitamment, et à neuf heures du soir l'isle avoit disparu à nos yeux.

Le 6 juin avant midi nous passames le tropique septentrional. Jusqu'alors je n'avois pu me procurer ni mollusques, ni poissons, ni plantes; là nous aperçumes des poissons volans en grande quantité. Le ciel étoit couvert, et vers le midi, malgré le vent, nous eumes 30° R. le 14, 25°.

Le 15. Nous avons dépassé les isles du cap Vert. Quoiqu'il y eût en l'air beaucoup de poissons volans, je ne pus m'en procurer qu'un seul. Ils ressemblent beaucoup aux insectes, que nous appelons demoiselles (libellules), et font avec leurs nageoires un effet charmant sur le fond bleuâtre de la mer. Je me procurai aussi une mollusque (*physalis*).

Tous ces jours ont été très-désagréables à cause des grandes chaleurs, d'autant plus que des torrens de pluie,

(1) Je n'ai pas eu, dit le voyageur, la satisfaction de voir la belle Flore do Porto Santo. Nous avions dépassé l'isle du grand matin sans que je m'en fusse aperçu.



qui tomboient fréquemment nous empêchoient de nous tenir sur le pont. Les Anglais appellent ces pluies *squalls*; des nuages noirs, qui s'élèvent avec une rapidité étonnante, et qui souvent sont accompagnés de tempêtes, amènent cette pluie qui tombe avec beaucoup de force. L'année passée deux gros vaisseaux ont péri dans ces orages subits et violens. Nous avons pris une *physalie* superbe, que j'ai dessinée dans l'eau-de-vie. Voici le nom des animaux que je possède dans ce moment : je n'ai qu'un seul poisson volant (*Exocoetus evolans*), deux *physalia pelagica*; deux étoiles de mer (*asterias rubens et cibiaris*); cinq meduses (*medusa pelagica*); une *lestutaria* et quelques coquilles, ainsi que cinq ou six espèces de *fucus*.

Le 22. Ce matin nous avons traversé la ligne. Hier à neuf heures du soir, par un beau clair de lune et 20° de chaleur, on vint nous dire « que Neptune avoit envoyé un ambassadeur pour s'informer de nos passeports, et annoncer pour le lendemain la visite de Sa Majesté. » Le capitaine répondit avec le porte-voix; et après avoir échangé quelques paroles, l'envoyé se précipita dans la mer sous la forme d'un fantôme ardent, (c'étoit un tonneau goudronné que l'on avoit mis en feu.)

Le 22 notre vaisseau étoit orné du pavillon anglais et de banderoles de toutes sortes de couleurs. A huit heures nous entendimes une voix de tonnerre, et nous courumes sur le pont pour voir ce que c'étoit. Nous aperçumes sa Majesté accompagnée de son auguste épouse s'avancer lentement, traînées sur un affût de canon, auquel on avoit ajusté une vieille porte. Sa Majesté tenoit dans ses mains un vieux hareng desséché et un trident. La reine des eaux étoit barbouillée de poudre de brique et avoit une figure hideuse. Le char étoit traîné par des matelots couverts de grands manteaux; ils s'étoient peint la figure; quelques caricatures

monstrueuses les accompagnoient. Neptune fit un discours, dans lequel il demanda les droits de passage, en menaçant ceux qui les refuseroient de les précipiter dans la mer. Chacun de nous donna une bouteille de rhum, et leurs Majestés s'avancèrent sur la proue du vaisseau, pour baptiser les quatre mousses, *Jeack*, *Bob*, *Bill* et *Ned*. Un tambour, un fifre, un porte-étendard, un hérault, un médecin et le barbier précédoient le char : nous le suivimes tous. On fit asseoir ces pauvres mousses, l'un après l'autre, sur une planche posée sur une cuve remplie d'eau. On leur banda les yeux, et on leur demanda leur pays natal. Dans le moment où ils alloient répondre en appliquant la bouche au porte-voix, le médecin de Neptune y versa de l'eau, et ces pauvres enfans faillirent en étouffer. Ensuite on leur barbouilla la figure de noir, on les rasa et on enleva tout-à-coup la planche sur laquelle ils étoient assis, et ils tombèrent dans la cuve. Quelques matelots, qui attendoient ce moment, les inondèrent impitoyablement en leur versant sur la tête des sceaux d'eau qu'ils tenoient prêts à cet effet. Pendant qu'on baptisoit ainsi les marins arrivés pour la première fois sous la ligne, le tambour et le fifre faisoient un bruit effroyable. Cette farce amusa beaucoup l'équipage.

Le 23 nous aperçumes pour la première fois quelques *pélicans;* nous eumes du regret de ne pas pouvoir les atteindre. Pendant le dîner il se forma un *squall* violent précédé de l'apparition d'une quantité innombrable d'oiseaux de toute espèce, qui disparurent bientôt à nos yeux. Un *squall* semblable me procura le lendemain un oiseau charmant, le *sterna stolida* petite espèce de mouette couleur de café foncé. Nous nous trouvons aujourd'hui à peu près à la hauteur de l'isle Fernando de Noronha.

Le 27 nous découvrimes la côte d'Amérique. Un bateau de pêcheurs portugais (*balsa*) conduit par trois

noirs, passa très-près de nous. Déjà l'on apercevoit la couleur rougeâtre des toits, les églises, et quelques palmiers sur les hauteurs lorsque un grand coup de vent nous força de nous éloigner du continent. Nous essuyames une tempête affreuse; échappés à ce péril nous cinglames le long de la côte; un vent très-doux fit bientôt place à un calme parfait. La jouissance que nous procura, à nous autres hommes du nord, l'aspect des arbres et des plantes, que nous n'avious jamais vus, est une chose indéfinissable; des bosquets de *cactus*, ombragés d'immenses palmiers, formoient une touffe impénétrable. Il faut avoir vu ces magnifiques palmiers pour s'en faire une idée.

Le 15 juillet nous avançames encore jusqu'à un mille de *Santa Cruz* dans l'entrée du bassin, en passant entre deux grands rochers, semblables aux hautes sommités des montagnes de Suisse, qui pour la plupart sont nues, quelquefois couvertes d'épaisses forêts, séparées les unes des autres par de profondes vallées et assiégées de nuages. Je regrette beaucoup de ne pas avoir amené un paysagiste.

Le 17, deux pilotes côtiers portugais nous firent traverser le détroit. La mer étoit calme, unie et transparente comme une glace; nous avançames doucement en zig-zag jusqu'au fort *Santa-Cruz* et *Rio-Janeiro*. La ville est bâtie sur plusieurs collines d'une pente fort douce, très-près de la mer; elle présente un aspect riant. Son étendue est assez considérable, elle est ornée d'un aqueduc élevé. Elle a beaucoup d'églises et de couvens. Lorsque nous eumes jeté l'ancre nous vimes arriver un grand nombre de douaniers et de gens de la police. Ils portoient une épaulette en or, le chapeau et la cocarde noire et rouge, et un petit stilet doré au côté. Quelques momens après arriva un officier avec des soldats, il nous en laissa un avec un douanier pour garder le vaisseau. Tous ces gens-là s'approchèrent de

nous dans des bateaux de huit à douze rameurs composés de Portugais et de Nègres de très-belle taille. Ils avoient les cheveux coupés d'une singulière façon. Sur le front ils avoient laissé une touffe de cheveux, le reste de la tête étoit rasé; quelques-uns d'entr'eux avoient orné cette touffe d'une plume de coq. Nous sommes arrivés ici à l'entrée des pluies qui doivent durer un mois; il commence déjà à pleuvoir; quoique ce soit maintenant l'hiver ici, le temps y est doux comme chez nous au milieu de l'été. Les chaleurs de la belle saison doivent être prodigieuses. . . . . .

. . . .

Du 2 Août 1815.

« Je vais commencer mon voyage sous des auspices favorables. Deux naturalistes allemands de Berlin, *Freyreis* et *Sello*, qui habitent ce pays depuis plusieurs années, sont chargés par le gouvernement, d'entreprendre dans l'intérieur du pays, un voyage dont les résultats seront sans doute extrêmement intéressans, relativement sur-tout à l'histoire naturelle du Brésil. Ils ont l'intention de suivre les côtes jusqu'à *Carvelas*; de diriger de là leur course dans l'intérieur pour rechercher les nations sauvages *Coropos Butooudos* et de pénétrer ainsi par une route jusqu'à présent inconnue vers *Villarica* et *Minas Geraes*. Je me suis réuni à eux et nous nous mettrons en route dans sept ou huit jours; notre caravane est composée de dix hommes et de dix-neuf mulets; nous prenons avec nous un Indien *Coropos* qui sait quatre langues indiennes et qui nous sera d'une grande utilité.

Les ministres, le marquis d'*Agiar*, mais sur-tout d'*Aaraujo d'Azevedra* s'intéressent vivement à nous et le Prince-Régent a approuvé nos plans de voyage.

Nous portons des recommandations aux gouverneurs

des provinces. Nous avons le droit d'exiger des soldats, des mulets, en général tout ce dont nous pourrions avoir besoin, et d'envoyer nos collections à Rio-Janeiro sur le premier bâtiment que nous rencontrerons. Il y a quelques jours qu'un capitaine de vaisseau portugais nous conduisit au village de St. Lorenzo où l'on trouve les descendans des indigènes *Soitacases*, jadis établis dans ces contrées. Leurs habitations sont dispersées dans une épaisse forêt d'orangers, de palmiers et de pisangs. Ils gagnent leur vie en fabriquant des vases d'argile, qu'ils travaillent simplement à la main, et qu'ils polissent avec des coquilles. Les hommes sont obligés de conduire les bateaux au service du Roi. Ils ont assez bien conservé les caractères distinctifs de leur nation; ils ne sont pas, comme on le prétend, couleur de cuivre, mais d'un brun jaunâtre, avec des cheveux brillans et très-noirs, qui flottent sur leurs épaules. On m'a assuré que tous les sauvages du Brésil sont de cette couleur.

Depuis que je séjourne ici, j'ai rempli plusieurs caisses d'animaux mammifères; d'environ soixante oiseaux; d'un grand nombre de papillons; de graines; d'insectes et de quelques fruits. Tout cela est parti pour l'Europe. On sera étonné de la beauté de ces productions du Brésil. Le cocos, la magnifique crythrina aux fleurs écarlattes, le cactus avec son superbe tronc, l'oranger, le melonier, *l'agave fœtida* forment des groupes très-agréables. La *paniflora*, l'*aristolochia*, le *bignonia* et sur-tout l'*épidendron cactus*, décorent le tronc et les branches des arbres. Ceux-ci sont également couverts d'un grand nombre de fougères, qui n'ont jamais été décrites. J'ai compté trente nids de l'*oriolus haemorrhous* (il y a un de ces nids dans la caisse) sur un seul arbre, ils ressemblent à des boucles de cheveux.

On vient de m'apporter mon costume de voyage, composé d'une veste arrondie de cotonne, avec des grandes poches, d'un pantalon de la même étoffe et

d'un grand chapeau de paille; quoique ce costume soit très-léger, nous aurons beaucoup à souffrir des chaleurs et des mosquites qui se plaisent à tourmenter les étrangers.

LETTRE ADRESSÉE A MR. LE DR. S. A ZURICH.

Villa de San Salvador dos Campos de Guita casas.

Septembre 1815.

Je suis arrivé à Rio-Janeiro dans le mois de juillet. Réuni à MM. Heyreis et Sello, je me suis dirigé sur Capo Frio. De Capo Frio nous sommes venus ici. Dans deux mois et demi, nous avons fait une collection d'à-peu-près 1500 oiseaux, mais nous n'avons point trouvé d'insectes. Je me suis procuré douze espèces de serpens, dont un seul est venimeux. Un *boa*, dont je n'ai que la peau, me paroît être le *boa divina* de Daudin. L'espèce venimeuse dont je vous parle est une véritable vipère, toutes les autres sont du genre *coluber*; deux de ces couleuvres ont plus de six pieds de long. Il reste bien des découvertes à faire sur les amphibies; j'ai l'intention de bien employer les deux années que je séjournerai dans ce pays, et d'étudier sur-tout cette partie, car ici personne ne s'en occupe. Ces animaux sont très-difficiles à conserver et à transporter. Un de nos mulets est chargé d'un tonneau de genièvre, mais je ne sais pas où trouver des vases quand j'aurai l'occasion de les envoyer en Europe. J'ai déjà fait partir pour Rio-Janeiro un assez grand nombre de serpens, une tupinambis et plusieurs lézards; je suis impatient d'apprendre que tout cela soit arrivé sans accident. Dernièrement, nous avons fait un petit voyage le long du Parweiler; nous y trouvames plusieurs peuplades indiennes, les Coroados et les Puris; ces deux dernières sont entièrement sauvages. Nous leur achetames beaucoup de choses, sur-tout des arcs, qui

ont cinq à six pieds de long. Leurs flèches sont à-peu-près de la même longueur. Nous trouvames de très-beaux oiseaux de marais sur le bord de la mer; Azara en décrit plusieurs; j'ai son livre, mais le temps nous manque; il est absorbé par nos chasses. Nous avons une excellente manière de préparer les oiseaux; nous leur faisons une incision sous l'aîle. Mr. Freyreis en prépare quelquefois quarante dans une seule journée.

Nous possédons déjà onze espèces de perroquets. Chacun de nous a un chasseur portugais à son service; je suis accompagné outre cela de quelques Allemands; Freyreis a deux jeunes Indiens, un Corobi et un Puri; notre suite est composée de dix hommes et de quinze mulets, sans compter ceux que nous montons. Nous espérons établir nos quartiers d'hiver à Caravela, peut-être que de là je pourrai vous envoyer quelque chose d'intéressant. Les oiseaux abondent, et il est important d'être muni de bon savon d'arsenic. La saison des insectes va commencer; quand les chaleurs arrivent avec les pluies, on prend beaucoup de papillons.

Capo Frio. Promontoire qui sépare la côte orientale du Brésil de celle du midi. *4 septembre 1815.*

Depuis notre départ de Rio-Janeiro nous avons parcouru les forêts et les déserts, et en arrivant ici, nous avons appris qu'à la nouvelle de la chute de Napoléon on avoit illuminé la ville. Comme nous nous étions arrêtés quelquefois trois à quatre jours à la même place pour enrichir nos collections, nous ne sommes arrivés ici (à vingt-trois legaos ou milles de la ville) qu'un mois après notre départ. Notre voyage s'est fait sans accident extraordinaire, si ce n'est que les mulets se sont débarrassés souvent de leur fardeau, et que d'autres fois ils se sont perdus dans les bois épais. Une caisse remplie de papier destiné à sécher les plantes et plusieurs oiseaux très-

intéressans, que je venois de tirer, tombèrent dans l'eau, beaucoup de choses se perdirent; dix livres de poudre à canon, entr'autres, furent mouillées (perte irréparable, parce que même dans les villes la poudre est généralement très-mauvaise et très-chère). Ayant fait l'expérience que sans connoître la manière de chasser propre à ce pays on ne tuoit rien, nous engageames des chasseurs portugais. Ces gens vont nuds pieds dans des forêts extrêmement épaisses, hérissées de troncs de cactus, et de mille autres arbres et plantes épineuses; ils traversent les marais et les bourbiers; ils sont endurcis à la fatigue; ils ont la vue excellente et parcourent les bois avec une agilité remarquable. Ils portent sur eux un *fugon* (c'est ainsi qu'on appelle un couteau large et droit, dont le manche a environ la moitié de la longueur de la lame) ils s'en servent pour se faire jour, quand les plantes entortillées et entrelacées leur barrent le chemin. Par le défaut de cet instrument j'ai perdu les plus beaux oiseaux. Quelquefois il est absolument impossible de pénétrer dans ces bois. Les fusils de ces chasseurs sont très-longs et de forme gothique.

Je possède un fort beau singe *rugissant (brülleffe)* barbu. Ce singe a une longue barbe, d'un brun noirâtre, et une longue queue. Son gosier est muni d'une capsule très-considérable, qui rend sa voix forte et rauque. Jusqu'à présent je n'ai pas vu un seul singe vivant. Ces animaux se cachent à quelque distance de la mer dans l'épaisseur des bois. Au lieu de bivouaquer dans les forêts, nous passions souvent la nuit dans des cabanes portugaises dispersées çà et là. Ici, à Capo Frio, dans une presqu'isle sablonneuse couverte de marais et de broussailles, nous demeurons dans la maison du capitaine, qui a bien voulu nous la prêter. Nous avions fait connoissance avec cet homme dans le village de San Pedro das Indias, où nous avions séjourné. Ce village est un établissement fait par une tribu d'Indiens, qui

ont là un prêtre et une église portugaise. Ils ont conservé leur langage, et portent sur leur figure, à quelques légères différences près, tous les caractères qui désignent la race tartare. Ils ont le visage large et plat, les os de la pommette très-prononcés, le nez étiré en long et peu saillant, les lèvres épaisses, les yeux et les cheveux noirs; la couleur de leur peau, comme celle de tous les habitans du Brésil, est d'un brun rougeâtre. Ils se couchent dans des filets suspendus dans leurs cabanes, comme tous ceux qui habitent le Brésil. Leurs enfans se servent avec beaucoup d'adresse du bodock, petit arc, qu'ils fabriquent avec la tige de la feuille du palmier *bréjicoba*, qui est très-dure et très-élastique. Ils lancent avec cet arc, de petites boulettes d'argile et des pierres, j'ai vu un petit garçon, tirer à trente ou trente-cinq pas de distance, sur un tronc d'arbre qui n'avoit pas trois pouces d'épaisseur, sans jamais le manquer. Je ne saurois décrire l'effet que fait sur moi l'aspect des forêts primitives (*urwald*); en y entrant on éprouve une espèce de frisson, et il faut les avoir vues pour se faire une idée de la beauté majestueuse de ce spectacle.

Pendant les plus grandes chaleurs, l'air y est frais, le feuillage est vert foncé, les feuilles sont épaisses et transparentes, entremêlées de fleurs vivement colorées; la forme des troncs est d'une grande variété, ils sont presque tous forts, couverts d'une écorce blanchâtre ou rougeâtre, richement décorés et enveloppés de plantes parasites. Le chant des oiseaux étonne l'oreille de l'Européen à cause de sa nouveauté; rien de plus singulier que le cris pénétrant du Finanne, qui raisonne dans l'épaisseur des forêts, et le cri de l'*arobanga*, oiseau blanc comme la neige : ce cri ressemble au bruit que fait le marteau du maréchal quand il tombe sur l'enclume. Dans dix ou douze jours nous serons à Campos où j'espère trouver la première lettre d'Europe.

Campos

Campos ou Villa de San Salvador sur le Rio Paraibá,

le 30 *septembre.*

Campos est une jolie petite ville sur le fleuve de Paraiba qui se jette dans la mer à huit milles d'ici. Notre voyage a été heureux, nous n'avons perdu qu'un seul mulet. Souvent nous avons suivi les bords de la mer en traversant des forêts et des déserts. Nos collections d'oiseaux et de plantes se sont considérablement augmentées. Les côtes de la mer n'ont pas été visitées. Nous trouvames une quantité d'objets entièrement nouveaux; et par exemple de grandes troupes d'oiseaux à bec cuillier (*löffelreiher*) dont le plumage est rouge; mais nous ne pumes les atteindre. Nous restames quelques jours dans le grand couvent des bénédictins de *St. Bento*; habitués à passer la nuit dans de mauvaises cabanes nous oubliames là les fatigues du voyage en jouissant pleinement de l'hospitalité que nous accorda *Fré José Ignazio de St. Marfaldas*, le seul prêtre qui se trouvât dans le couvent. Nous avions de bons lits, de bon pain, du bon vin. Dans le voisinage du couvent je me suis servi pour la première fois de mes chiens d'arrêt; on y trouve une espèce de perdrix (*Tinamu*) que les chiens arrêtent parfaitement et qui sont d'un goût très-délicat. Nous traversames plusieurs rivières, le *St. Juan*, le *Rio dos Oistres* (fleuve des huitres) le *Rio de Macahé* et le *Rio de Barganza*. Le passage des fleuves dans les canots est très-pénible et très-long à cause de la petitesse de ces bateaux. Les mulets passent à la nage, ce qui présente un spectacle assez curieux.

Les cabanes des pêcheurs (*ranja*) ne sont que des toits de feuilles de palmier qui couvrent deux chambrettes bien étroites. Dans la belle forêt primitive (que

les Portugais appellent *matto virgi*) de St. Juan, David tua un serpent que j'avois aperçu entortillé autour d'un tronc d'arbre; il avoit six pieds six pouces de long. Sur le Paraiba il y a de grandes et de riches *Fasendes*; on y fait beaucoup de sucre et le pays y est mieux cultivé que partout ailleurs.

Non loin de là on trouve des Indiens sauvages et indépendans, qui dernièrement encore ont tenté une sortie de leurs forêts et ont même attaqué un poste portugais. Nous serons obligés de passer dans ces contrées; (*Los Barreros*.) on nous donnera six soldats pour nous escorter. Ces peuplades sont de la nation des *Puris* (l'accent sur la dernière syllabe) qu'on dit peu méchans; plus loin, au-delà de Villa de Vittoria, il y en a de plus cruels, qui coupent leurs prisonniers en morceaux et les mangent; ce sont les Butocudos. Dans ces contrées il faut faire serrer les rangs aux mulets, car les sauvages les tuent quelquefois pour satisfaire leur faim, et les bagages alors sont perdus. Ils se servent aussi d'arcs faits avec la tige de la feuille du palmier *Bréjéuba*, avec lesquels ils lancent fort adroitement des flèches de quatre pieds de long. Plusieurs tribus sont paisibles; cependant il ne faut pas s'y fier quand ils sont nombreux. Ils craignent beaucoup les chiens, et les nôtres heureusement sont très-vigilans.

Le 13 Octobre.

Ce pays étoit autrefois habité par la nation des Indiens Soitacases que les Jésuites ont transporté depuis à San Pedro das Indias. Il y a environ trente ans que quelques capucins, missionnaires italiens, fondèrent l'Aldea ou la mission San Fidelis, sur la rive droite du Paraiba. Ils la peuplèrent d'indigènes Coroados, et y ajoutèrent quelques Corobos. Ces Corobos étoient continuellement en guerre avec la nation des *Puris*. Ceux-ci s'étendent

depuis la rive gauche du Paraiba jusqu'à Minas Geraes, et vivent de la chasse qu'ils font dans les forêts. Les moines donnèrent des cabanes aux Coroados et parvinrent à les fixer; ils se servent encore de l'arc et des flèches, ils couchent dans des filets comme autrefois; mais à côté de leur ancien langage ils savent le portugais, et se mettent comme les Portugais du peuple; c'est-à-dire, ils vont nuds pieds et la tête découverte. Ils portent une chemise blanche et des pantalons de lin. Les enfans vont tout nuds; les femmes se cachent un sein. Près de San Fidelis ils vivent en paix avec les Puris, mais à huit legaos de là, ils ont tué tout récemment un homme de cette peuplade. La fête qu'ils célébrèrent à cette occasion dura plusieurs jours; ils aiment beaucoup le vin. Ici l'on prétend que les Puris mangent quelquefois de la chair humaine; on croit aussi que ceux qui dernièrement ont fait des sorties près de *Moribacà* et *Bàrreros*, se tiennent dans le bois vis-à-vis de San Fidelis, et quoique très-paisibles ils sont à charge aux planteurs, parce que souvent ils leurs mangent des provisions considérables de cannes à sucre. On voit quelquefois paroître tout-à-coup une troupe de Puris occupés de la chasse des singes. La troupe disparoît quand la chasse est terminée. Le colonel d'un régiment de milice qui commande ici, nous donna un soldat très-adroit et un senhor-tenente (lieutenant) pour nous conduire et avoir soin de nous. Nous amenâmes avec nous nos chasseurs et suivîmes les rives pittoresques du Paraiba, qui souvent est aussi large que le Rhin à Neuwied. Dans le voisinage de ce fleuve, la nature est imposante. De hautes montagnes couronnées d'aiguilles arides, et couvertes d'épaisses forêts présentent une perspective majestueuse. C'est là que l'on voit l'arbre colossal qu'on appelle *Sapakaya* surmonté d'une couronne d'un rouge éclatant. Nous arrivames vers le soir près du Rio do Colege, et nous eumes

assez de peine à le traverser; quelques-uns des mulets glissèrent et entraînèrent leurs cavaliers dans leur chûte; ils n'eûrent cependant aucun mal.

(La suite à un autre Cahier).

MÉLANGES.

SOCIÉTÉ DE LA BIBLE.

NOUS avons fait connoître dans notre 57e. volume de la *Bibliothéque Britannique*, division *Littérature*, p. 386, l'origine de la Société créée en Angleterre pour la circulation de la Bible, et dont l'existence date de 1805. Si l'on peut dire qu'il manque quelque chose à l'excellent rapport, publié à Pétersbourg, et que nous consignons ici, c'est l'hommage dû aux fondateurs de cette belle entreprise, dont les succès dépassent toutes les espérances qu'on avoit pû en concevoir. En renvoyant nos lecteurs aux détails que nous avons publiés en 1815, nous réparons cette omission, et nous les disposons ainsi à lire avec plus d'intérêt les rapports que nous aurons à leur faire sur l'état de prospérité croissante de cette grande association. L'esprit de son institution et de ses travaux est fidèlement représenté dans le morceau suivant. Toutes les impressions erronnées, tous les doutes à cet égard doivent se dissiper à cette lecture.

PÉTERSBOURG 19 MARS 1817.

Tiré du *Conservateur Impartial* (Journal Russe).

LA Société Biblique de Russie, qui a son siége à St. Pétersbourg, ne pouvoit manquer de prospérer sous l'influence d'une autorité protectrice de toutes les entre-

prises utiles, et sur-tout de celles qui (comme la Société Biblique), ont la propagation de la religion chrétienne pour objet. Cependant il est des esprits prévenus qui voudroient lui contester ce caractère d'utilité. Il importe de ne pas laisser subsister cette erreur. Rien d'aussi simple que le principe d'après lequel la Société Bib. règle ses travaux. Rien d'aussi évident que son utilité. Dans un siècle où l'abus de la parole écrite a produit des maux incalculables, où l'art de faire circuler les erreurs avec une funeste rapidité, n'a plus de bornes, ni d'entraves : quoi de plus salutaire ! quoi de plus légitime que de se servir des mêmes ressources de la civilisation pour propager la vérité, pour lui donner une impulsion également rapide et soutenue, pour offrir partout le remède à côté du poison !

Telle est la tâche que la Société Bib. s'est imposée par rapport à l'Europe. Elle ne prêche point, elle n'enseigne point, elle n'interprète pas le texte sacré, parce que c'eût été empiéter sur les droits de l'Eglise. En sa qualité d'institution auxiliaire, elle se borne à fournir le glaive de la parole, sans prétendre le manier.

On doit encore l'envisager sous un autre point de vue. Sa sollicitude s'étend sur le reste du globe. Une réunion de connoissances, d'efforts et de sacrifices pécuniaires, opérée par elle, procure aux missionnaires chrétiens le moyen de seconder et d'affermir la prédication de l'Evangile, par le livre dépositaire de toutes les consolations et de toutes les vérités. Graces aux Sociétés Bib. les lois divines, gravées sur l'airain, se propagent par l'impression sur toute la surface de la terre. C'est aux ministres de l'autel à les graver dans les cœurs.

On ne sauroit rien exiger de plus d'une Société humble et active, qui contribue à l'avancement de l'œuvre, mais qui ne s'en arroge point la conduite. Cette manière d'envisager les Sociétés Bib. est la seule qui soit juste et raisonnable, la seule qui puisse faire apprécier le mérite de leurs travaux.

S'il est vrai que la religion revelée constitue le patrimoine de toutes les races humaines, le plus sûr moyen de les faire fraterniser entr'elles, c'est de les appeler indistinctement à la jouissance de leur héritage commun. Sous cet aspect général, les Sociétés Bib. ne sauroient donc encourir aucun blâme en traduisant dans tous les idiômes le texte sacré; car toutes les nations étant appelées à recevoir la vérité, pourquoi les langues qu'elles parlent seroient-elles jugées indignes d'en transmettre l'expression? Il est donc nécessaire, il est utile de propager la connoissance de la Bible; mais en revanche il est essentiel de veiller à ce qu'il ne s'y introduise aucune altération. C'est à quoi le gouvernement a pourvu en Russie avec une extrême sollicitude, en invitant les prélats des différens cultes à prendre part aux travaux de la Société. Leur présence, leur participation, offrent la plus sûre garantie du respect religieux avec lequel on y reproduit le texte sacré, sous toutes les formes requises par les besoins spirituels des diverses communions, et consacrées par leurs disciplines respectives. La même surveillance a lieu pour les peuples plongés dans l'ignorance des voies de la Rédemption.

Conformément à ce système invariable de prudence, de charité, et de circonspection, la Société Bibl. de Russie ne se permet pas la moindre note explicative du texte, afin de ne point encourir le reproche d'usurpation ou de témérité.

Après un aperçu aussi impartial de l'essence des Sociétés Bib. et des bornes de leurs attributions, il seroit difficile de les déprécier, sans trahir une mauvaise foi qui repousse la conviction et se refuse à l'évidence. En effet, toutes les imputations dirigées contr'elles, se réduisent à une irréfragable alternative: ou bien l'on accuse la Société Bib. d'agir isolément et sans égard à l'autorité ecclésiastique, or l'on vient de démontrer qu'elle subordonne ses travaux aux formes consacrées

par chaque église en particulier, qu'elle ne fait que subvenir à l'insuffisance des exemplaires du texte sacré sans se permettre aucune innovation ni interpolation, quelqu'insignifiante qu'elle soit. Ou bien l'on trouve mauvais que les ministres de l'autel prennent part à cette association? Mais il vient d'être prouvé que leur participation est la plus forte garantie des opérations de la Société; qu'ils sont responsables au gouvernement de l'intégrité des textes destinés aux différens cultes, ainsi que de la fidélité des traductions exécutées sous leur surveillance.

Les deux principales objections se détruisent donc l'une par l'autre. Les résultats obtenus jusqu'ici viennent encore à l'appui de cette conclusion satisfaisante. Le débit est immense; les demandes sont continuelles. Les premiers essais stéréotypes qu'on aît fait en Russie se trouvent avoir parfaitement réussi.

La Société acquiert tous les jours une nouvelle expérience des voies qu'elle doit suivre, et des écueils qu'il faut éviter.

Enfin, l'on ne sauroit douter que la marche progressive de cette grande entreprise, considérée dans toutes ses ramifications ne soit liée aux destinées de la race humaine. C'est peut-être le seul fruit impérissable de la civilisation Européenne, le seul moyen de racheter les fléaux que l'Europe a répandus sur le reste du globe, par sa navigation et ses colonies; le seul présent qu'elle puisse faire aux peuples simples dont elle a absorbé l'or et le sang, la seule compensation des maux qu'a causés l'art funeste de propager à l'infini les erreurs. Puissent ces sociétés respectables servir d'auxiliaires à l'église, et de véhicule à la lumière de l'Evangile, pour la porter aux régions les plus reculées; afin que si jamais les connoissances humaines venoient à déserter leur antique patrie, l'Europe pût encore se faire gloire d'avoir

légué au reste du monde, le dépôt sacré de la religion du Dieu Sauveur !

CHILDE HAROLD'S PILGRIMAGE. CANTO THE THIRD. Le Pélérinage de CHILDE HAROLD. Troisième chant. Par Lord Byron, Londres 1816.

LA muse de la haute poésie est descendue sur un jeune homme que la fortune sembloit appeler à d'autres destinées ; elle a trouvé en lui une ame déjà en guerre avec les réalités de la vie, et disposée à s'aigrir par le malheur ; elle l'a pénétré de ses influences ; elle l'a armé de la lyre, pour chanter ces afflictions inconnues des hommes vulgaires, qui prennent leur source dans l'imagination, dans le caractère même des poëtes, et qui ont empoisonné les jours d'un grand nombre des enfans du Pinde.

Lord Byron, pressé par son talent, signala son adolescence en publiant des poésies, qui furent critiquées avec amertume. Il se vengea par des satires; et il quitta l'Angleterre, emportant avec lui un vif ressentiment de l'injustice du public littéraire de son pays.

Après quelques années d'absence, il revint en 1812, et fit paroître les deux premiers chants du *Pélérinage de Childe Harold* (Childe Harold's Pilgrimage). L'effet en fut prodigieux. Le personnage principal (dans lequel chacun reconnut l'auteur lui-même) étaloit son mépris ou son indifférence sur les attributs que les hommes recherchent, et sur ce qu'ils sont d'accord à respecter. Cette fiction annonçoit peu de sollicitude sur l'opinion des contemporains ; mais cet audacieux dédain fut une

des causes même du succès du poëme. Tout ce qui a un caractère d'indépendance et de force nous dispose favorablement. Nous nous admirons dans une énergie dont notre espèce est capable. Si la hardiesse qui fait braver l'opinion est secondée de la vigueur du génie, de toutes les séductions d'une poésie abondante en images, les juges sont subjugués, entraînés, éblouis : la raison même ne résiste pas toujours à un tel ascendant.

L'originalité, la force sans égale, la richesse, l'éclat de cette poésie firent placer sur la tête du jeune auteur, et par une sorte d'acclamation, la couronne que tant d'hommes de génie n'ont obtenue qu'après de longs travaux ! Ses compatriotes, après avoir censuré avec dureté ses premiers essais, l'applaudirent avec enthousiasme ; et ceux-là même qui déploroient la tendance immorale et décourageante des principes et des sentimens du personnage fictif, exprimèrent leur admiration des talens du poëte. On s'attacha à excuser sa superbe indifférence sur tout ce que les hommes respectent, en rappelant que les hommes avoient été injustes avec lui, et que les blessures d'une ame fière sont les plus douloureuses comme les plus profondes. On rappela que des pertes sensibles, des chagrins domestiques pouvoient avoir aigri cet esprit altier ; on se plut à découvrir, et à faire valoir certaines expressions qui sembloient supposer des sentimens bienveillans et doux, derrière ce nuage de tristesse dont il avoit environné son héros. Enfin lord Byron fournit un exemple inouï, peut-être, du triomphe du talent : il passa de la disgrace à une haute faveur, sans avoir rien fait pour flatter l'opinion, et il emporta d'autorité la réputation du premier poëte de son temps.

Tout cela a été à-peu-près ignoré sur le continent. L'impossibilité de rendre dans notre poésie la haute poésie anglaise, (impossibilité démontrée par les efforts mêmes de nos grands poëtes) décourage de toute ten-

tative pour en indiquer les beautés par une imitation en prose. Cette considération nous a toujours détournés de ce genre. Mais aujourd'hui que lord Byron remplit l'Europe de sa renommée, il n'est plus permis, en quelque sorte, de passer sous silence, dans un ouvrage européen, les chefs-d'œuvres dont il a enrichi la littérature de son pays.

Ces chefs-d'œuvres sont en grand nombre. Entre la publication des deux premiers chants de *Childe Harold*, et celle du troisième, qui s'imprime aujourd'hui, lord Byron a fait paroître successivement, à intervalles rapprochés, le *Giaour*, l'*Epouse d'Abydos*, le *Corsaire*, *Lara*, le *Siège de Corinthe*, *Parisina*, et plusieurs pièces détachées.

Le trait dominant de tous ces ouvrages est une sombre grandeur, et un enthousiasme délirant. Ce poëte cherche les lieux et les scènes d'horreur; il se plaît dans les tableaux du désespoir; il peint les tourmens d'une ame en proie aux passions furieuses, et au souvenir des maux qu'elles ont produits, mais toujours entraînée par la fatalité. Le caractère du héros a les mêmes traits dans tous ces poëmes: c'est toujours un courage plutôt féroce que brillant; une sensibilité mobile; une imagination ardente et vagabonde; un orgueil hostile envers les hommes, ingrat et rebelle envers la nature et la destinée; c'est toujours une profonde indifférence sur la vie, sur les formes sociales, sur les croyances adoptées, sur les vertus obscures, sur les choses qui ne sont que bonnes. Son héros est envieux, par accès, des êtres mêmes qu'il affecte de mépriser; il a l'idolatrie de ces voluptés que suivent les dégoûts, sans amener ni remords ni amendement; enfin le personnage qui, sous différens noms, a toujours le même caractère, montre par momens une sorte de foiblesse généreuse ou de bonté enfantine, trait qui le distingue nettement du héros du *Paradis perdu*, le Prince des ténèbres, avec lequel il a d'ailleurs de grandes affinités.

Nous ne nous permettrons guères de parler de lord Byron sous les rapports littéraires, qu'en transcrivant des morceaux choisis de son poëme; mais nous allons le considérer d'abord comme moraliste. Un grand poëte a toujours une vaste influence sur les opinions et les sentimens des hommes. Si la tendance de ses ouvrages est moralement mauvaise, son existence ne sauroit être comparée aux accidens naturels qui causent un mal local ou passager. Un volcan n'est dangereux que pour la contrée qui l'avoisine; les grands fléaux de la nature sont rares, et séparés par des intervalles réparateurs; mais dans un temps où tout le monde lit, les ouvrages dont le coloris est attrayant, qui flattent les penchans secrets de notre nature, ont une action en quelque sorte universelle; et s'ils sont marqués au coin du génie, cette action peut se prolonger pendant des siècles.

Il est bien vrai, qu'en général, la poésie est en rapports avec les attributs brillans de l'esprit humain, et les grandes énergies de l'ame, plutôt qu'avec les vertus paisibles et les qualités usuelles. Un héros de poëme est rarement un héros de morale. Depuis Achille jusqu'au Corsaire de lord Byron, la force d'ame et le courage, même féroce, ont captivé notre admiration, et excité notre sympathie, en dépit de la raison. Mais aucun poëte, avant lord Byron, n'avoit concentré exclusivement l'intérêt sur des êtres de ce caractère. Les héros des poëmes célèbres ne sont ni si méchans ni si bons que ceux du poëte Anglais. Il s'est plû à réunir des contraires que la nature refuse d'admettre. Ses caractères sont fabuleux comme les hippogriffes et les centaures: ils ne présentent à un homme raisonnable que des impossibilités, dont il est mal-aisé de dire si elles ne sont pas plus haïssables qu'elles ne sont brillantes.

Faisons d'ailleurs une distinction qui a son importance. Les grands poëtes emploient les caractères odieux, les tyrans farouches, les guerriers cruels et sanguinaires,

comme les agens de la fable qu'ils racontent : ce sont des personnages nécessaires au développement de l'intrigue, et dont les vertus et les vices entrent comme élémens dans un travail qui doit amener la catastrophe avec la vraisemblance convenable ; l'attention et l'intérêt se partagent entre les évènemens, les caractères, et les sentimens. Dans les poëmes de lord Byron, la fable est d'un intérêt foible, et toujours subordonné à l'effet du caractère principal. Il entre dans les développemens de celui-ci avec une force sans égale, avec une sollicitude qui trahit la personnalité. Quand le héros n'est plus en scène, l'auteur continue à prêcher, à persuader, à inculquer d'autorité les sentimens auxquels la conduite du personnage a dû préparer le lecteur. Un poëte qui s'identifie ainsi avec le caractère d'un héros séduisant et odieux, qu'il reproduit sans cesse sous divers noms, peut à bon droit être accusé de sacrifier la morale à l'effet ; de faire un usage funeste de ses talens, et de se rendre l'apôtre d'une misanthropie sombre et fière, d'une fausse et dangereuse doctrine sur les devoirs, sur le bonheur, et sur la destination de l'homme.

Ceux que la nature a doués d'une imagination vive et mobile ont sur-tout besoin des puissans secours de la raison et de la froide analyse, pour pénétrer sans péril dans les palais magiques, où tous les prestiges sont préparés par le génie. L'effet en est d'autant plus sûr, que les tableaux voluptueux y contrastent avec les scènes d'horreur ; que le langage brûlant des passions y fait vibrer en nous des cordes muettes ; que les touches délicates d'une sensibilité enfantine s'y mêlent aux traits de la férocité ; et que l'enthousiasme qui subjugue ce détracteur obstiné de l'espèce humaine, qui le force à rendre hommage à la grandeur des œuvres de la nature, gagne peu-à-peu le lecteur à la cause du poëte.

Il faut le dire cependant, lord Byron, en rompant la chaîne qui lie la terre au ciel, s'est ainsi privé d'un puissant moyen d'influence sur ses lecteurs. La haute poésie doit une grande partie de son charme à ce vague mystérieux d'un avenir inconnu auquel s'élève l'espérance, ce besoin constant du cœur de l'homme. En resserrant la perpective, en remplaçant les consolations de l'espoir par de tristes incertitudes; en dirigeant toujours vers d'impénétrables ténèbres, cette belle faculté de l'imagination, que le ciel nous donna pour nous élever à lui, l'auteur a affoibli tous ses moyens d'émouvoir et de charmer. De quelle magie n'a-t-il pas eu besoin pour produire encore les ravissemens de l'admiration! et quels regrets ne fait pas naître dans les esprits droits et dans les cœurs honnêtes, l'abus de tant de belles facultés!

Essayons maintenant l'imitation de quelques fragmens détachés de *Childe Harold*. Nous y joindrons le texte, pour ceux qui peuvent jouir des beautés de l'original. Voici le début du 3[e]. chant, après une invocation du poëte à sa fille.

(1) « Encore une fois lancé sur les ondes! La mer me

---

(1) « Once more upon the waters! yet once more!
And the waves bound beneath me as a steed
That knows his rider. Welcome to their roar!
Swift be their guidance, wheresoe'er it lead!
Though the strain'd mast should quiver as a reed,
And the rent canvas fluttering strew the gale,
Still must I on; for I am as a weed
Flung from the rock, on Ocean foam, to sail
Where'er the surge may sweep, the tempest's breath prevail.
» In my youth's summer, I did sing of one,
The wandering outlaw of his own dark mind.
Again I seize the theme then but begun,
And bear it with me, as the rushing wind

» porte comme un coursier qui connoît son maître. Salut, » ô vagues mugissantes ! transportez-moi rapidement, » n'importe en quels lieux ! Dussent les mâts se briser » comme des roseaux, et les voiles se déchirer en pièces, » il faut suivre ma destinée ; car je suis comme le brin » d'herbe enlevé du rocher par l'écume des flots, et qui » devient le jouet des tempêtes.

» Dans l'ardeur de ma jeunesse, j'ai chanté la course » vagabonde d'un fugitif de lui-même, d'un proscrit » poursuivi de ses sombres pensées. Je reprends aujour-

---

Bears the clould onwards. In that tale I find
The furrows of long thought, and dried up tears,
Which, ebbing, leave a sterile track behind,
O'er which all heavily the journeying years
Plod the last sands of life, where not a flower appears.
» Since my young days of passion, joy or pain,
Perchance my heart and harp have lost a string,
And both may jar. It may be that in vain
I would essay as I have sung to sing,
Yet, though a dreary strain, to this I cling:
So that it wean me from the weary dream
Of selfish grief or gladness, so it fling
Forgetfulness around me, it shall seem
To me, though to none else, a not ungrateful theme.

. . . .

» Yet I must think less wildly. I have thought
Too long and darkly, till my brain became,
In its own eddy boiling and o'er wrought,
A whirling gulf of phantasy and flame;
And thus, untaught in youth my heart to tame,
My springs of life were poisoned. . . . . »
» Something too much of this. . . . but now 'tis past,
And the spell closes with its silent seal.
Long absent Harold reappears at last. »

» d'hui mon sujet ; je le porte avec moi, comme les » vents portent les nuages ; j'y retrouve la trace profonde » de mes souvenirs, et de ces larmes dont la source » est tarie, mais qui ont laissé à découvert des sables » stériles, lesquels ne portent aucune fleur, et où la » vie se traîne avec lenteur et avec effort.

» Depuis les jours passionnés de ma jeunesse, depuis » ces jours de plaisirs et de peines, mon cœur et ma » lyre ont peut-être perdu leur accord. J'essayerai en » vain de chanter comme j'ai fait jadis. N'importe ! je » m'obstine à ce triste sujet : pourvû qu'il détourne de » moi le rêve fatigant de mes chagrins et de mes joies, » pourvu qu'il m'environne d'un nuage d'oubli, j'y trou» verai du charme, et je serai le seul peut-être. . . .

. . . .

» Allons ! il faut penser avec plus de sagesse. Trop » long-temps je me suis nourri d'idées sombres. Les » ébullitions de mon cerveau en ont fait un tourbillon » de flamme, et un gouffre de bizarres fantaisies. Je n'ai » point appris dans ma jeunesse à modérer les élans de » mon cœur, et c'est ainsi que les sources de ma vie » ont été empoisonnées. . . . Mais c'en est trop sur moi» même ! Tout cela est passé ; et le sceau du silence » doit clorre les funestes enchantemens. Voici ! Harold va » reparoître après sa longue absence. . . . . . .

L'auteur trace avec de grands développemens le caractère et les sentimens de son personnage, puis il le fait arriver dans ce lieu célèbre où les destins de l'Europe furent décidés par la valeur anglaise.

(1) « Plaines de Waterloo ! orgueil des champs de

(1) » In, pride of place, where late the Eagle flew
Then tore with bloody talon the rent plain,
Pierced by the shaft of banded nations through ?
Fit retribution ! Gaul may champ the bit,
And foam in fetters ; but is earth more free ?

» bataille ! L'aigle qui naguères planoit sur vous, qui » vous a déchirées de ses serres sanglantes, est tombé » percé du trait des nations liguées ; et il l'avoit mé» rité ! . . . .

» Les enfans des Gaules rongent leur frein, et sècouent » leurs chaînes. . . . . Mais la terre en est-elle plus » libre ? . . . . Les peuples se sont-ils ligués pour triom» pher d'un homme, ou pour apprendre aux Rois com» ment ils doivent régner ? Quoi ! ce siècle de lumières » verroit restaurer l'idôle de l'esclavage ? Nous rendrions » hommage au loup après avoir abattu le lion ! Ah ! » s'il doit en être ainsi, cessons de nous vanter de la » chûte d'un despote ! . . . .

Il est difficile de fournir une meilleure preuve du grand talent de lord Byron, que ne la donne le tableau plein de vérité, de la marche des troupes sortant de Bruxelles, quartier-général des Anglais, avant la bataille. On a souvent remarqué que les poëtes échouent dans les descriptions des événemens récens qui sont d'un grand intérêt. Il n'y a pas place pour les prestiges de la poésie dans les choses réelles et comme présentes, dont les détails nous sont transmis par les gazettes et par les témoins oculaires. Nous sommes alors plus avides d'un fait important, que des plus vives descriptions. Mais les poëtes qui prennent leur intérêt à un grand événement pour de la vocation à le chanter, se lancent dans une entreprise presque nécessairement ingrate. Une foule de productions en vers, qui ont paru en Angleterre

---

Did nations combat to make one submit ?
What ! shall reviving thraldom again be
The patched-up idol of enlighten'd days ?
Shall we, who struck the Lion down, shall we
Pay the Wolf homage ?
If not, o'er one fallen despot boast no more ! »

terre sur la bataille de Waterloo, prouvent cette vérité ; et l'ouvrage de lord Byron y fait une exception. Il entre dans son sujet avec une force et une aisance incomparables, puis il revient bientôt à sa veine favorite de sentimens et de diction.

(1) « On entendoit, pendant la nuit, un bourdonne-

---

(1) » There was a sound of revelry by night,
And Belgium's capital had gathered then
Her beauty and her chivalry, and bright
The lamps shone over fair women and brave men,
A thousand hearts beat happily, and when
Music arose with its voluptuous swell,
Soft eyes look'd love to eyes which spake again,
And all went merry as a marriage-bell;
But hush! hark! a deep sound strikes like a rising knell? »

. . . .

» Ah! then and there was hurrying to and fro,
And gathering tears, and tremblings of distress,
And cheeks all pale, which but an hour ago
Blush'd at the praise of their own loveliness;
And there were sudden partings, such as press
The life from out young hearts, and choking sighs
Which ne'er might be repeated. Who could guess
If ever more should meet those mutual eyes,
Since upon nights so sweet such awful morn could rise? »
» And there was mounting in hot haste the steed,
The mustering squadron, and the clattering car
Went pouring forward with impetuous speed,
And swiftly forming in the ranks of war;
And the deep thunder, peal on peal afar;
And near, the beat of the alarming drum
Roused up the soldier ere the morning star. . . . . .

. . . .

» And ardennes waves above them her green leaves,
Dewy withd nature's tear drops, as they pass,

» ment de joie dans la capitale des Belges. Toutes les
» beautés de la contrée, et la fleur des chevaliers s'y
» trouvoient réunis ; les flambeaux brilloient pour les
» guerriers et pour les belles ; mille cœurs battoient
» pour la félicité. Quand les sons d'une musique volup-
» tueuse s'élevoient, de doux regards parloient d'amour
» à des yeux amoureux, et tous étoient heureux comme
» des époux invités à l'autel par le son de la cloche
» nuptiale.

» Mais silence ! Ecoutons ! Un bruit sourd et sinistre
» s'est fait entendre ! A ce funèbre signal, chacnn s'a-
» gite et s'empresse. Et voilà les larmes qui coulent ;
» voilà le tremblement de la détresse ; voilà la pâleur
» de l'angoisse sur ces joues qui, une heure auparavant,
» rougissoient à l'éloge de leur beauté. . . . . . .

» Ah ! que de séparations cruelles ! Combien de ces
» adieux qui font exhaler la vie d'un jeune cœur ! Com-
» bien de soupirs qui, peut-être, hélas ! ne seront plus
» répétés ! Qui pourroit se promettre en effet que ces

Grieving, if aught inanimate e'er grieves,
Over the unreturning brave, Alas !
Ere evening to be trodden like the grass
Which now beneath them, but above shall grow
In its next verdure, when this fiery mass
Of living valour, rolling on the foe
And burning with high hope, shall moulder cold and low. »
» Last noon beheld them full of lusty life,
Last eve in beauty's circle proudly gay,
The midnight brought the signal-sound of strife,
The morn the marshalling in arms, the day
Battle's magnificently stern array !
The thunder-clouds close over it, which when rent
The earth is covered thick with other clay,
Which her own clay shall cover, heaped and pent,
Rider and horse, friend and foe, in one red burial blent ! »

» regards se rencontreront encore, puisqu'après une nuit » si douce, naît un jour si menaçant !

» Chacun monte à cheval, en toute hâte. Les esca- » drons, les chars bruyans, se répandent sur la plaine » avec une impétueuse vélocité. Les rangs se forment; » le tonnerre des batailles gronde au loin, et le tambour » d'alarme a réveillé les soldats avant le lever de l'étoile » du matin. . . . . Les rameaux verts de la forêt » d'Ardenne se balancent sur les phalanges, à mesure » qu'elles défilent. Le feuillage est trempé des pleurs de » la nature : les arbres même déplorent le destin de » tant de braves guerriers qui ne reviendront point. » Avant que le soleil aît fourni sa carrière, ils seront » foulés aux pieds, comme cette herbe sur laquelle » ils marchent ! L'herbe, au retour du printems, s'élé- » vera sur eux ! Hélas ! cette masse vivante de courage » et d'ardeur, ces guerriers qui, pleins d'espérance, » se précipitent sur l'ennemi, ne seront plus alors » qu'une froide poussière !

» Hier le soleil de midi les vit brillans de santé. Hier » les heures du soir les appelèrent aux plaisirs. A mi- » nuit le signal du danger. Au matin l'ordre de bataille. » Puis un magnifique et terrible combat, que couvre » bientôt un nuage épais de fumée. Elle se dissipe, » et laisse voir la terre couverte d'une autre argile, » qu'elle va couvrir à son tour : hommes et chevaux, » amis et ennemis vont être accumulés, pressés ensem- » ble, et cette plaine sanglante ne sera plus qu'un vaste » tombeau ! »

Une apostrophe à Napoléon, suivie de réflexions générales, respire cette misantropie dédaigneuse, que le poëte saisit toutes les occasions d'exprimer; mais ce morceau est embelli d'images dont l'effet est magique : le voici.

(1) « Là est tombé celui qui ne fut ni le plus grand » ni le plus méchant des hommes. Composé d'élémens » contraires ; tour-à-tour mettant sa fermeté aux plus » vastes projets et aux plus petites choses, il fut extrême

---

(1) » There sunk the greatest nor the worst of men;
Whose spirit antithetically mixt,
One moment the mightiest, and again
On little objets with like firmness fixt,
Extreme in all things ! hadst thou been betwixt,
Thy throne had still been thine, or never been;
For daring made thy rise as fall : thou seek'st
Even now to re-assume the imperial mien
And shake again the world, the Thunderer of the scene !
» Conqueror and captive of the earth art thou !
She trembles at thee still, and thy wild name
Was never more bruited in men's minds than now
That thou art nothing, save the jest of Fame,
Who wooed thee once, thy vassal, and became
The flatterer of thy fierceness, till thou wert
A god unto thyself; nor less the same
To the astounded kingdoms all inert,
Who deem'd thee for a time whate 'er thou didst assert. »
» Oh, more or less than man — in high or low!
Battling with nations, flying from the field;
An empire thou couldst crush, command, rebuild,
But govern not thy pettiest passion, nor,
However deeply in men's spirits skill'd,
Look through thine own, nor curb the lust of war,
Nor learn that tempted Fate will leave the loftiest star.
» Yet well thy soul hath brook'd the turning tide
With that untaught innate philosophy,
Which, be it wisdom, coldness, or deep pride,
Is gall and wormwood to an enemy,
When the whole host of hatred stood hard by,
To watch and mock thee shrinking, thou hast smiled

» en tout..... Si tu avois connu la modération, le trône
» seroit encore à toi, ou ne l'auroit jamais été; car
» l'audace fit ton élévation et ta chûte. Tonnerre de
» théâtre! tu essayes d'ébranler de nouveau la terre, et
» tu affectes encore le port d'un Empereur!

With a sedate and all enduring eye;
When Fortune fled her spoil'd and favorite child
He stood unbowed beneath the ills upon him piled. »
» Sager than in thy fortunes; for in them
Ambition steel'd thee on too far to show
That just habitual scorn which could contemn
Men and their thoughts. T'was wise to feel, not so
To wear it ever on thy lip and brow,
And spurn the instruments thou wert to use
Till they were turn'd unto thine over throw:
Tis but a worthless world to win or lose!
So hath it proved to thee, and all such lot who choose. »
» But quiet to quick bosoms is a hell,
And there hath been thy bane; there is a fire
And motion of the soul which will not dwell
In its own narrow being, but aspire
Beyond the fitting medium of desire;
And, but once kindled, quenchless evermore,
Preys upon high adventure, nor can tire
Of aught but rest; a fever at the core,
Fatal to him who bears, to all who ever bore. »
» This makes the madmen who have made men mad!
By their contagion; Conquerors and kings,
Founders of sects and systems, to whom add
Sophists, bards, statesmen, all unquiet things
Which stir too strongly the soul's secret springs,
And are themselves the fools to those they fool;
Envied, yet how unenviable! What stings
Are theirs! One breast laid open were a school
Which would unteach mankind the lust to shine or rule. »
» Their breath is agitation, and their life

» Tu es le conquérant et le captif du monde. Il tremble encore à ton souvenir; et ton nom sauvage n'a » jamais plus résonné parmi les hommes que depuis que » tu n'ès rien, sinon le jouet de cette renommée qui » te courtisoit autrefois en sujette, qui a flatté ta violence jusqu'à te persuader que tu étois un Dieu : illusion qui avoit gagné les royaumes frappés de stupeur! » Ils t'ont crû, pour un temps, ce que tu affirmois être.

» O toi, qui fus plus et moins qu'un homme, en » hauteur et en bassesse! toi qui tenois tête aux nations, » et qui abandonnois un champ de bataille! Tu savois » écraser, commander, reconstruire un Empire, mais » non gouverner la plus petite de tes passions. Profondément habile dans la connoissance des hommes, tu » t'ignoras toi-même : tu ne sus point réprimer ta fureur » guerrière, et comprendre que la fortune trop souvent » tentée, abandonne enfin la plus heureuse étoile!

» Toutefois ton ame a supporté les revers avec cette

A storm whereon they ride, to sink at last;
And yet so nurs'd and bigotted to strife,
That should their days, surviving perils past,
Melt to calm twilight, they feel overcast
With sorrow and supineness, and so die;
Even as a flame unfed, which runs to waste
With its own flickering, or a sword laid by
Which eats into itself, and rusts ingloriously. . . . .

. . . .

» He who ascends to mountain-tops, shall find
The loftiest peaks most wrapt in clouds and snow;
He who surpasses or subdues mankind,
Must look down on the hate of those below.
Though high above the sun of glory glow,
Round him are icy rocks, and loudly blow
Contending tempests on his naked head,
And thus reward the toils which to those summits led. »

» philosophie innée, qui ne s'enseigne point. Sagesse, » insensibilité, ou orgueil, elle est du fiel et du poison » pour un ennemi. Quand les phalanges de la haine t'en- » touroient pour jouir de ton abaissement et railler ton » malheur, tu as souri, tu as paru calme et fort. Quand » la fortune a abandonné son enfant, son favori, il n'a » point fléchi sous le poids des maux accumulés sur » lui. Tu as été plus sage que dans les jours de sa fa- » veur; car alors ton ambition te poussoit à montrer » à découvert un juste mépris habituel pour les hom- » mes et pour leurs opinions. Tu devois l'éprouver en » effet, mais non l'afficher sans cesse sur tes lèvres et » sur ton front. Tu as affecté le dédain pour les instru- » mens dont tu avois besoin, et tu les as tournés contre » toi-même. Le monde ne vaut pas qu'on se tourmente » pour le conquérir ou pour le perdre. Tu l'as éprouvé, » et avant toi tous ceux qui avoient choisi cette car- » rière.

» Mais le repos est un enfer pour les ames ardentes. « Voilà ce qui a empoisonné ta vie. Il est un mouve- » ment de l'ame, une flamme qui ne sauroient être » renfermés dans les limites étroites de l'individu, et dans » l'enceinte des vœux raisonnables. Ce feu une fois » allumé ne peut plus s'éteindre. Il se nourrit des hau- » tes entreprises, et ne connoît plus alors de fatigue » que par le repos. C'est une fièvre dans le cœur même : » fièvre fatale à tous ceux qu'elle a atteints ! C'est elle » qui trouble la raison de ceux qui ont troublé la raison » des hommes par leur influence. Rois et conquérans, » fondateurs de sectes et de systêmes, sophistes, poëtes, » grands politiques, êtres inquiets qui agitez trop for- » tement les ressorts secrets de votre ame, vous êtes » victimes vous-mêmes des illusions que vous faites » naître ! . . . . . On les envie : ah ! qu'on a tort ! A » quels poignans chagrins ne sont-ils point en proie ! Le » cœur d'un de ces ambitieux, ouvert à l'examen, seroit

» une leçon qui nous feroit perdre à jamais l'envie de
» briller ou de dominer. Ils respirent l'agitation. Leur
» vie est un tourbillon qui les emporte, jusqu'à-ce qu'ils
» tombent. Et pourtant ils sont tellement fascinés par
» l'habitude des difficultés à combattre, que si après
» avoir échappé aux périls, ils arrivent à des jours tran-
» quilles, ils languissent dans une oisiveté douloureuse,
» et meurent. La flamme n'a plus d'aliment : elle jette
» quelques lueurs foibles et convulsives, puis elle s'é-
» teint. C'est l'épée qui, dans le repos, se mange elle-
» même, et se rouille sans gloire. . . . .

» Ceux qui hantent les montagnes savent que les plus
» hautes sommités sont entourées de plus de nuages.
» Celui qui surpasse ou subjugue les hommes, doit
» apprendre à regarder d'en haut ceux qui le haïssent.....
» Le soleil de la gloire l'éclaire de ses feux ; la terre
» et l'océan sont bien loin sous ses pieds ; mais il est
» environné de rochers de glace ; et les tempêtes fu-
» rieuses se combattent sur sa tête dépouillée. Ainsi sont
» récompensées ses peines et ses fatigues pour parvenir
» à ces hautes régions ! . . . . . . »

Voilà de la belle poésie assurément. Mais y a-t-il autant de lumière que de chaleur ? Ce droit de mélanger le vrai et le faux, qui appartient aux élèves d'Apollon, tant qu'ils ne sont que poëtes, est-il applicable aux réflexions morales recouvertes d'un voile poétique? En assimilant les mécomptes de l'ami des muses aux tourmens de l'ambition, l'auteur se fait soupçonner d'avoir pensé à lui-même; mais quand il parle des Rois, des chefs de sectes, des sophistes et des hommes d'Etat, on voit qu'il a voulu faire passer les poëtes dans le nombre, comme pour amortir le ridicule attaché aux prétentions exagérées, et à un amour-propre desordonné. Disons-le, ce n'est point un génie élevé et vigoureux, ce n'est point le développement de grandes facultés, ce n'est point la supériorité en aucun genre qui rend l'hom-

me malheureux. Il le devient par la violence et l'essor mal dirigé des passions, par une vicieuse application de ses moyens, par le défaut d'accord entre ses vœux et ses espérances, ses devoirs et ses désirs, ses prétentions et ses succès, entre ses travaux et leur but. Il le devient, lorsque mettant son existence entière dans un seul résultat, comme celui de dominer les hommes, soit par la pensée soit par la force, il voit son existence perdue, parce que ce but est manqué.

La sage nature a voulu que nous fussions heureux par l'usage plein et entier de nos facultés bien dirigées, c'est-à-dire, vers l'utilité générale. Dire que le Créateur a attaché le malheur à la distinction, seroit blasphêmer contre ses décrets. Il a ordonné qu'à des dons supérieurs se trouveroient attachées et une responsabilité plus grande, et une tâche plus difficile. Il a voulu que les hommes, qui se meuvent dans une sphère élevée, et qui ont reçu de plus grands moyens de jouissances intellectuelles, fussent obligés à plus de sacrifices, à plus de dévouement, à plus de travaux pour fournir la carrière d'utilité imposée à tous. Si lord Byron, au lieu de confondre, comme il l'a fait, les Rois paisibles, les sectaires de bonne foi, les raisonneurs subtils, et les véritables hommes d'Etat, avec les conquérans insatiables, avoit orné de ses belles fictions certaines vérités salutaires ; s'il nous eût rappelé, par son exemple, qu'on devient malheureux en bravant l'opinion, lorsqu'on a mis son existence dans l'opinion; s'il eût fait sentir combien il importe au bonheur d'établir l'équilibre entre nos facultés, de discipliner nos désirs, de fortifier le jugement à mesure que l'imagination s'exalte et se déploie, de donner un frein, un guide aux passions, et de bien choisir l'aliment à la flamme du génie, la palme de la poésie auroit été également sa conquête, et il auroit rempli le devoir que lui imposoient ses beaux talens, celui de ne les employer qu'en harmonie avec la saine morale.

Revenons au poëme. Harold, après avoir parcouru les bords du Rhin, arrive en vue des montagnes de Suisse.

(1) « Voilà les Alpes au-dessus de ma tête ! Voilà ces » palais de la nature, dont les vastes murailles poussent » dans les nues leurs sommets blanchis ; ces palais où » l'éternité siège sur un trône de glace, dans cette ri- » gide sublimité, où l'avalanche, la foudre de neige, » se forme et se précipite. Tout ce qui donne de l'ex- » pansion à l'ame, et l'effraye, se trouve rassemblé au- » tour de ces montagnes, pour nous montrer comment » la terre, peut percer jusqu'au ciel, en laissant l'or- » gueilleux dans la plaine. »

C'est sur le seuil de cet édifice imposant que le poëte s'arrête pour sacrifier aux mânes des hommes libres. morts dans les champs de Morat, et pour offrir un hommage à la prêtresse d'*Aventicun*. Il se félicite ensuite de sa solitude auprès des bords du Léman.

(2) » La carrière de la vie est dénuée d'espérance,

---

(1) » Above me are the Alps,
The palaces of nature, whose vast walls
Have pinnacled in clouds their snowy scalps,
And throned Eternity in icy halls
Of cold sublimity, where forms and falls
The avalanche, the thunderbolt of snow!
All that expands the spirit, yet appalls.
Gather around these summits, as to show
How Earth may pierce to Heaven, yet leave vain man below. »

(2) » The race of life becomes a hopeless flight
To those that walk in darkness : on the sea,
The boldest steer but where their ports invite,
But there are wanderers over Eternity
Whose bark drives on and on, and anchored ne'er shall be.
Is it not better, then, to be alone
And love Earth only for its earthly sake?

» pour celui qui marche dans l'obscurité. Les plus hardis » ne se basardent sur les flots que dans l'espoir de par- » venir au port. Mais il est des hommes qui naviguent » sur l'éternité, dont la barque toujours et toujours » errante, ne jettera jamais l'ancre. Ne vaut-il pas mieux » pour eux de rester seuls? d'aimer la terre seulement » pour ses beautés matérielles? sur les bords de ce Rhône » bleuâtre et rapide, vers le sein si pur de ce lac qui » le nourrit et le caresse, comme une tendre mère ap- » paise son nourrisson qui pleure, en arrêtant ses cris » par des baisers. »

A la vue de rochers de Melleirie, et des bois de Clarens, le poëte évoque l'ombre de Rousseau. Il rend hommage à son génie, il déplore ses bizarreries, et ses malheurs.

(1) » Sa vie (dit-il) fut une longue guerre avec des » ennemis qu'il cherchoit, ou avec des amis qu'il éloi- » gnoit lui-même; car son ame étoit devenue le sanc- » tuaire du soupçon; il choisissoit ses victimes parmi les » meillenrs des hommes; il exhaloit contre eux ses

---

By the blue rushing of the arrowy Rhone,
Or the pure bosom of its nursing lake,
Which feeds it as a mother who doth make
A fair but froward infant her own care,
Kissing its cries away as these awake. »

(1) » His life was one long war with self-sought foes,
Or friends by him self-banish'd; for his mind
Had grown suspicion's sanctuary, and chose
For its own cruel sacrifice, the kind,
Gainst whom he raged with fury strange and blind.
But he was phrenzied; wherefore, who may know?
Since cause might be which skill could never find;
But he was phrenzied by disease or woe,
To that worst pitch of all, which wears a reasoning show. »

» aveugles et étranges fureurs. Mais sa raison étoit al-
» térée. Qui sait par quelle cause ? Cette cause n'étoit
» peut-être point du domaine de l'art. La maladie ou le
» malheur avoient altéré sa raison, jusqu'à ce point qui
» est le pire de tous, où elle conserve l'apparence du
» raisonnement. . . . .
. . . .

Lord Byron parle des effusions de cette tête exaltée, en véritable poëte, qui ne peut se défendre de la sympathie, même alors qu'il juge les écarts de l'imagination.

(1) » Son amour étoit l'essence même de la passion.

---

(1) » His love was passion's essence; as a tree
On fire by lightning, with ethereal flame
Kindled he was, and blasted; for to be
Thus, and enamoured, were in him the same.
But his was not the love of living dame,
Nor of the dead who rise upon our dreams,
But of ideal beauty, which became
In him existence, and o'erflowing teems
Along his burning page, distempered though it seems. »
» This breathed itself to life in Julie, this
Invested her with all that's wild and sweet.
. . . .
. . . .
» Clarens ! sweet Clarens, birth-place of deep love!
Thine air is the young breath of passionate thought,
Thy trees take root in Love; the snows above
The very Glaciers have his colours caught,
And sun-set into rose-hues sees them wrought
By rays which sleep there lovingly : the rocks,
The permanent crags, tell here of love, who sought
In them a refuge from the worldly shocks,
Which stir and sting the soul with hope thal woos, then mocks.
» All things are here of him; from the black pines,
Which are his shade ou high; and the loud roar
Of torrents, where he listeneth, to the vines

» Comme un arbre enflammé par le feu du ciel, il » étoit dévoré par la flamme éthérée. Pour lui, être » amoureux c'étoit se consumer ainsi. Il ne se trans- » portoit d'amour ni pour un être matériel, ni pour » les vives images que produisent les songes, mais pour » la beauté idéale. Il lui donnoit l'existence. Il la re- » produisoit dans le désordre de ses pages brûlantes. » Il la réalisa dans sa Julie, et il investit celle-ci de » tout ce que l'amour a de plus doux et de plus aban- » donné. » . . . .

. . . .

» Clarens, délicieux Clarens ! lieu de naissance de » l'amour profondément senti ! Ton air est la jeune ha- » leine des sentimens passionnés. Tes arbres jettent leurs » racines dans une terre d'amour. Les neiges, et jus- » qu'aux glaciers qui te dominent ont pris tes couleurs. » Les rayons du soleil couchant s'y reposent amoureu- » sement, en leur donnant les teintes de la rose. Ici » les rochers, les fissures profondes parlent d'amour. Il » s'y est refugié pour fuir les atteintes de ce monde qui » agite et qui blesse nos ames, en nous leurant de » trompeuses espérances.

» Tout ici est de son domaine : du noir sapin qui lui » fait hommage de son ombre, et des rugissemens pro- » longés du torrent qu'il écoute, jusqu'à la vigne qui lui » prête des sentiers verdoyans en pente douce vers le » rivage. Les eaux du lac viennent au devant de lui ; » elles s'inclinent et l'adorent ; elles baisent ses pieds

---

Which slope his green path downward to the shore,
Where the bowed waters meet him, and adore,
Kissing his feet with murmurs; and the wood,
The covert of old trees, with trunks all hoar,
But light leaves, young as joy, stands where it stood,
Offering to him, and his, a populous solitude. »

. . . .

» avec un doux murmure. Les bois, les vieux arbres » de Clarens, dont les troncs sont blanchis par la mousse, » portent des feuilles légères, et jeunes comme le plaisir. » Ils offrent à l'amour et à ceux qui lui appartiennent » une solitude peuplée. »

Ce seroit en vain que nous voudrions varier par quelques morceaux narratifs, les descriptions et les réflexions passionnées ou sentimentales du poëte. Dans l'histoire de ce pélérinage, rien n'est raconté. Voiçi une description d'un genre qui doit plaire à tous les lecteurs.

(1) » Léman placide et pur ! Tu contrastes avec le

---

(1) » Clear, placid Leman ! thy contrasted lake,
With the wide world I dwelt in, is a thing
Which warns me, with its stillness, to forsake
Earth's troubled waters for a purer spring.
This quiet sail is as a noiseless wing
To waft me from distraction; once I loved
Torn ocean's roar, but thy soft murmuring
Sounds sweet as if a sister's voice reproved
That I with stern delights should e'er have been so moved.
» It is the hush of night, and all between
Thy margin and the mountains, dusk, yet clear,
Mellowed and mingling, yet distinctly seen,
Save darken'd Jura, whose capt heights appear
Precipitously steep; and drawing near,
There breathes a living fragrance from the shore,
Of flowers yet fresh with childhood; on the ear
Drops the light drip of the suspended oar,
Or chirps the grasshopper one good-night carol more;
» At intervals, some bird from out the brakes,
Starts into voice a moment, then is still.
There seems a floating whisper on the hill;
But that is fancy, for the starlight dews
All silently their tears of love instil,
Weeping themselves away, till they infuse
Deep into nature's breast the spirit of her hues. »

» monde où j'ai vécu. Tes eaux tranquilles et limpides » m'invitent à quitter les eaux troublées de la terre. » Cette voile paisible est comme l'aîle qui me transporte » doucement pour m'éloigner des lieux du désespoir. » Jadis j'aimois les rugissemens de l'océan en fureur ; » mais le murmure de tes eaux est pour mon oreille » comme la douce voix d'une sœur qui me reproche » d'avoir mis autrefois mon plaisir à des jouissances » si sombres. »

» Voici la nuit et son silence. L'espace qui sépare les » bords du Léman, de la montagne, est obscur ; les » teintes se mêlent et se confondent, mais les objets » sont visibles encore. Le Jura seul paroît noirâtre, et » ses hautes sommités ont un aspect précipiteux. L'air » est embaumé des fleurs du rivage, qui ont la fraîcheur » de l'enfance. Le bruit des gouttes qui retombent de » l'aviron, se mêle au chant des sauterelles qui répètent » l'hymne du soir. »

» De temps en temps un oiseau fait entendre sa voix, » puis il se tait. Il semble que des paroles doucement » articulées arrivent de la montagne par les airs. Mais » cela est imaginaire ; la rosée distille en silence ses » pleurs d'amour. Elles se succèdent, et font pénétrer » dans le sein de la nature l'essence des couleurs qui » doivent parer la terre. ». . . . .

. . . .

La description d'un orage de nuit, vu des bords du Léman, est d'une beauté achevée.

(1) « Le ciel est changé. Mais quel changement ! ô

---

(1) » The sky is changed ! and such a change ! Oh night,
And storm, and darkness, ye are wondrous strong !
Yet lovely in your strength, as is the light
Of a dark eye in woman ! Far along,
Leaps the live thunder ! Not from one lone cloud,
But every mountain now hath found a tongue,

» nuit, orage, ténèbres, que vous êtes forts! mais attrayans » dans votre force, comme les éclairs que lancent les » yeux noirs d'une belle femme. De sommets en som- » mets, de rochers en rochers, le tonnerre se précipite » et gronde. Ce n'est point un nuage qui le porte : » toutes les montagnes parlent à-la-fois ; et la voix du » Jura, perçant le voile lugubre dont il est couvert, » répond à ce bruyant appel de jubilations que les » Alpes ont fait entendre. »

» Nuit glorieuse! tu ne fus point envoyée pour le » sommeil! laisse-moi partager ces plaisirs lointains et » terribles. Je veux m'associer à la tempête, et faire » partie de toi-même..... Le lac enflammé a tout l'é- » clat d'une mer phosphorique. La pluie se verse à gros » bouillons, et tout rentre dans l'obscurité. Puis la voix » retentissante des montagnes et de leurs échos ébranle » de nouveau la terre. »

Ces tableaux des scènes, des grands effets de la nature, tracés tour-à-tour avec une touche délicate et un pinceau vigoureux, portent naturellement la pensée vers l'Auteur de tant de merveilles; mais le poëte lui-même ne s'élève à la cause première ni par l'admiration ni par la reconnoissance. Avant de dire adieu à ses contemporains, il indique ses torts sans les avouer, et il rappelle ceux d'une race perverse, pour justifier sa misanthropie. . . . . (1) « Sentir

---

And Jura answers, through her misty shroud,
Back to the joyous Alps, who call to her aloud! »
» And this is in the night : — Most glorious night!
Thou wert not sent for slumber! let me be
A sharer in thy fierce and far delight,
A portion of the tempest and of thee!
How the lit lake shines, a phosphoric sea!
And the big rain comes dancing on the earth!
And now again 'tis black, — and now the glee
Of the loud hills shakes with its mountain-mirth.

. . . . . . (1). « Sentir que nous ne sommes plus ce que » nous avons été ; juger que nous ne sommes pas ce » que nous devrions être ; mais armer notre cœur contre » lui-même, pour cacher avec un soin orgueilleux, l'amour » ou la haine, les sentimens, les projets, les chagrins, » le zèle, les passions, en un mot, qui tyrannisent nos » pensées, c'est une tâche terrible pour l'ame ! .. N'im- » porte, on en vient à bout. »

» Je n'ai point aimé le monde, et il ne m'a point » aimé. Je n'ai point flatté son haleine empoisonnée. » Je n'ai point fléchi patiemment le genou devant ses » idoles. Je n'ai point façonné mes joues au sourire de » la complaisance, ni élevé ma voix pour adorer un

---

(1) . . . . » To feel
We are not what we have been, and to deem
We are not what we should be, and to steel
The heart against it-self; and to conceal,
With proud caution, love or hate, or aught,
Passion or feeling, purpose, grief or zeal,
Which is the tyrant spirit of our thought,
Is a stern task of soul : no matter it is taught. »
» I have not loved the world, nor the world me;
I have not flattered its rank breath, nor bow'd,
Nor coin'd my cheeks to smiles, nor cried aloud
In warship of an echo ; in the croud
Thay could not deem me one of such. I stood
Among them, but not of them. . . . . »
. . . .
» I have not loved the world, nor the world me,
But let us part fair foes. I do believe,
Though I have found them not, that there may be
Words which are things, hopes which will not deceive,
And virtues which are merciful, nor weave
Snares for the failing. I would also deem
O'er other's griefs that some sincerely grieve;
That two, or one, are almost what they seem,
That goodness is no name, and happiness no dream. »

» écho. Dans la foule, je n'ai jamais fait partie de la » foule : j'étois au milieu des hommes, mais je n'étois » pas un d'entr'eux.» . . . .

» Je n'ai point aimé le monde, et il ne m'a point » aimé. Séparons-nous en franche inimitié. Je veux croire, » sans les avoir trouvés, qu'il a des mots qui sont des » choses, des espérances qui ne trompent point, des » vertus qui s'allient à la pitié, et qui ne dressent pas » des embuches aux foibles. Je voudrois croire aussi » qu'il est des hommes que le chagrin d'autrui afflige » sincèrement; que deux, ou un peut-être, sont pres- » que ce qu'ils semblent être; que la bonté n'est point » un vain nom, ni le bonheur un vain songe. »

Childe Harold ne prend point formellement congé du lecteur; il se glisse hors de la scène, et le poëte finit comme il a débuté, par des vers adressés à son enfant.

(1) « Ma fille! j'ai commencé mes chants par ton » nom: je les termine de même. Je ne te vois point. » Je ne t'entends point; mais tu m'environnes de ta » présence. Tu ès l'amie sur laquelle s'étendra l'ombre » des années de ton père. Lors même que tu ne verrois » jamais son front, sa voix se mêlera un jour à tes

(1) » My daughter! with thy name this song begun,
My daughter! with thy name thus much shall end.
I see thee not, I hear thee not, but none
Can be so wrapt in thee. Thou art the friend
To whom the shadows of far years extend.
Albeit my brow thou never should'st behold,
My voice shall with thy future visions blend,
And reach into thy heart, when mine is cold:
A token and a tone even from thy fathers' mould?
. . . .
. . . .
» Sweet be thy cradled ted slumbers o'er the sea!
And from the mountains where I now respire,
Fain would I waft such blessings upon thea,
As with a sigh I deem thou might'st have been to me.»

» visions : elle arrivera à ton cœur, quand le mien sera » froid. Un son s'élévera de ma cendre comme un sou» venir d'amour. . . . . Puissent tes songes être doux, » dans ton berceau, au-delà des mers! Ah! du sein des » montagnes où je respire aujourd'hui, mes vœux et » mes soupirs te portent ma bénédiction, te souhaitent » ce bonheur que tu aurois pu, hélas! donner à ton père! »

Il manque à cet élan de l'imagination, et de la tendresse paternelle, ce qui seul peut rendre la poésie touchante, le sentiment religieux. A qui ces vœux sont-ils adressés? et que sont les vœux, sans la Divinité bienfaisante qui a le pouvoir de les exaucer?

Nous avons retranché à dessein la partie de cette apostrophe qui fait allusion à des torts que rien n'indique, et contre l'existence desquels l'opinion s'est déclarée en Angleterre. Des insinuations au public sur des querelles de ménage, loin d'aiguiser la maligne curiosité dont l'auteur se prévaut, ne devroient inspirer que du dégoût; et plus encore, peut-être, parce que ces insinuations sont revêtues des prestiges d'une poésie propre à gagner les juges, sans que l'accusée puisse se défendre.

Ce n'est point à la mélancolie, que dispose la lecture de ces fragmens, c'est à la tristesse, et à la pitié. Il est triste, en effet, de voir de si beaux talens perdus pour l'instruction des hommes, et pour le bonheur de celui qui les reçut du ciel. Il nous l'avoue lui-même : « il n'a point appris dans sa jeunesse à discipliner son » cœur (1). » Une imagination ardente et forte a besoin d'un régulateur puissant; ses illusions, ses peintures trompeuses demandent un correctif, qui adoucisse, dans la vie commune, cette hautaine susceptibilité attachée à la conscience des talens du premier ordre.

Le Distributeur Suprême qui détermina leur alliage, et qui demandera compte de leur emploi, a accordé

(1) *Untaught in youth my heart to tame.*

aux hommes qui en sont doués, la faculté de les épurer eux-mêmes, et d'en régler l'usage. Il a voulu, comme pour modérer l'arrogance du génie, que l'être privilégié par ce don sublime, fût forcé d'acheter les avantages d'une vie tranquille, par une bienveillante simplicité; de descendre des hauteurs imaginaires, pour entrer dans les vrais rapports de la vie. Les élémens du bonheur, tel qu'il nous est donné de l'atteindre, sont épars en grand nombre sur la terre, mais il faut que l'homme de génie veuille bien consentir à s'incliner pour les relever et se les rendre propres; il faut qu'il lie ses devoirs à ses droits, en réservant pour autrui l'indulgence qu'il est tenté de s'accorder à lui-même; il faut qu'il travaille sur ses penchans; qu'il oppose à la tempête des passions, le rocher d'une raison ferme, éclairée de la lumière qui vient d'en haut; qu'il revienne s'il a erré, et s'il est offensé, qu'il pardonne; il faut enfin qu'il apprenne à considérer le monde comme un ami capricieux et léger, duquel on ne doit point trop attendre, et qui n'est ni à craindre ni à mépriser. On a dit qu'il n'y avoit point de route royale pour la géométrie: on peut dire qu'il n'y a point de route poëtique qui mène à la tranquillité d'esprit et à la paix de l'ame.

Jouissons des beautés répandues dans les ouvrages de Lord Byron; et en déplorant que la carrière de leur auteur n'aît pas eu jusqu'ici une direction plus utile et plus morale, espérons qu'il trouvera le bonheur, qui semble l'avoir fui jusqu'à ce jour, lorsqu'il aura modifié lui-même, par l'énergie de sa volonté, le caractère de ses impressions, le cours habituel de ses sentimens, et l'application de son génie (1).

(1) Si ces imitations sont goûtées de nos lecteurs, nous leur donnerons une idée du *Prisonnier de Chillon*, et peut-être d'autres ouvrages du même auteur. [R]

ERRATA pour le Volume précédent.
Page 403, lig. 31, volontairement, *lisez*, involontairement

ÉCONOMIE POLITIQUE.

Lettre adressée a MM. les Rédacteurs de la Bibl. Univ. sur les travaux de la Linth.

S'il est utile de propager et de répandre les découvertes faites dans les sciences et les arts, il n'est pas moins utile de faire connoître des entreprises conçues uniquement dans la vue du bien public, et qui, malgré des difficultés insurmontables en apparence, ont été exécutées avec des moyens bornés. Ce sont de bonnes actions faites en grand, dont le récit sert à ranimer le patriotisme, à faire naître des projets bienfaisans, et à montrer ce que peut une volonté forte, dirigée par des intentions pures et désintéressées. La Suisse, notre commune patrie, peut se glorifier d'une entreprise de ce genre, commencée au milieu de circonstances défavorables, poursuivie avec une persévérance sans exemple, et couronnée d'un succès qui surpasse les espérances qu'on avoit conçues. Je veux parler de la nouvelle direction donnée à un torrent dévastateur, la Linth, qui prend sa source dans le Canton de Glaris, et alimente de ses eaux le lac de Zurich. Les travaux entrepris à cet effet ne sauroient entrer en comparaison avec les grands canaux de la France et de l'Angleterre, relativement à l'étendue et à la beauté des constructions, mais considérés sous le rapport des difficultés que présentoient la disposition du terrain où il falloit opérer, et la nature du torrent qu'il s'agissoit de maîtriser, ils sont faits pour exciter la plus grande admiration. Une courte description de ces travaux ne sera peut-être pas déplacée dans votre Journal; j'en ai tiré les matériaux des no-

tioes officielles publiées tous les six mois par les Directeurs de l'entreprise, pour informer le public de ses progrès, et du rapport sommaire, fait à la Diète helvétique par ses Commissaires; je vous l'adresse, messieurs, et vous prie d'en faire l'usage que vous jugerez à propos.

Avant d'entrer en matière, permettez que je vous fasse connoître le local où ont été exécutés les travaux dont je vais vous entretenir.

Le Canton de Glaris forme une vallée étroite, longue de sept à huit lieues; elle est bornée à l'est et à l'ouest par de hautes montagnes: et sa pente est assez forte du midi au nord. Elle se termine à son extrémité septentrionale, par une plaine de quatre lieues environ de longueur sur deux de largeur, qui se dirige vers l'ouest, et forme presque un angle droit avec la direction de la vallée. Au sommet de cet angle commence le lac de Vallenstatt, bassin resserré au nord et au midi entre deux chaînes de montagnes très-élevées, et ouvert seulement à ses deux extrémités. Là se trouvent les deux petites villes de Wesen et Wallenstatt, bâties toutes deux sur un terrain très-bas, dont le niveau ne s'élève pas au-dessus de la hauteur moyenne du lac. Ses eaux se déchargeoient jadis, à son extrémité occidentale, par une petite rivière, appelée la Maag, et alloient se joindre à la Linth, torrent impétueux, qui prend son origine dans la partie la plus élevée du canton de Glaris, le parcourt dans toute son étendue du midi au nord, et se grossit dans sa course d'un grand nombre de torrens moins considérables qui descendent des montagnes latérales. La Linth, réunie à la Maag, se dirigeoit vers l'ouest, parcouroit, en faisant mille sinuosités, la plaine dont nous avons parlé, et alloit se jeter dans la partie supérieure du lac de Zurich. La fonte des neiges, et les pluies d'été grossissent périodiquement ce torrent; il charrie alors en grande abondance du sable, du limon,

du gravier, et des débris de pierres calcaires, d'ardoise argileuse et de quartz, amoncelés au pied des montagnes voisines. Avant les travaux que nous allons décrire, la Linth entraînoit tous ces débris jusqu'au point de sa jonction avec la Maag; là son cours se ralentissoit, en raison de la diminution de sa pente : ses eaux devenues plus tranquilles, déposoient dans son lit le gravier et le limon dont elles étoient chargées, et l'exhaussoient peu-à-peu. Les atterrissemens formés par ces dépôts obstruoient le lit de la Maag et gênoient tellement l'écoulement du lac de Wallenstatt, que dans le cours du siècle passé son niveau s'éleva successivement d'environ six pieds. Resserré au nord et au midi par des rochers qui lui opposent des digues insurmontables, ce lac s'est agrandi à ses deux extrémités, et a submergé plusieurs milliers d'arpens de terrain, qu'il a rendus stériles et transformés en marais. Les villes de Wesen et de Wallenstatt partageoient le sort du sol où elles sont construites; on pouvoit en parcourir les rues en bateau pendant les mois d'été; l'eau entroit dans le rez-de-chaussée des maisons et commençoit déjà à gagner les premiers étages. Ces inondations périodiques influoient d'une manière très-fâcheuse sur la salubrité de ce pays; les eaux en se retirant, laissoient après elles une vase, dont les exhalaisons infectes, réunies aux miasmes qui s'élevoient des marais voisins et des eaux stagnantes des environs, corrompoient toute la masse d'air renfermée entre ces hautes montagnes. Le teint blême des habitans et leur extérieur languissant annonçoient l'influence funeste de ce mauvais air; la population croissante dans tout le reste du Canton de Glaris, ici faisoit des pas rétrogrades. Des fièvres intermittentes, putrides et malignes régnoient périodiquement, à Wesen, à Wallenstatt, et dans tous les villages à quatre lieues à la ronde.

La plaine qui sépare le lac de Zurich de celui de Wallenstatt ne souffroit pas moins des ravages de la

Linth, que la ville de Wesen. Là, comme au point de sa jonction avec la Maag, le torrent, ralenti dans son cours par la diminution de sa pente, avoit exhaussé successivement son lit, en y déposant une partie de son limon, et les digues par lesquelles les riverains cherchoient à se garantir de ses débordemens, aggravoient le mal au lieu d'y remédier, parce qu'elles étoient construites sans plan et sans ensemble. Peu-à-peu le lit de la Linth s'étoit élevé au-dessus du niveau de la plaine; il avoit fallu hausser les digues dans la même proportion; mais plus elles étoient hautes, moins elles avoient de solidité, et moins elles étoient en état de résister aux efforts du torrent. A chaque crue extraordinaire, elles se rompoient en plusieurs endroits; le torrent alors couvroit la plaine de sable et de gravier; les eaux n'ayant aucun écoulement, séjournoient dans les champs, les prés, les vergers et les pâturages, les détérioroient insensiblement, et finissoient par les transformer en marais. Dans l'espace de cinquante ans, plusieurs lieues carrées de terrain ont perdu leur fertilité, par les eaux stagnantes provenant des inondations, et par l'action plus lente de celles qui filtroient habituellement à travers les digues de la Linth, et qni entretenoient dans les terres voisines une humidité nuisible. A la place où jadis paissoient de nombreux troupeaux, et où croissoient des arbres fruitiers de toute espèce, on ne voyoit plus que de la laiche et des joncs. Chaque année le torrent dévoroit une portion de la propriété des malheureux riverains, chaque année il formoit de nouveaux atterrissemens, qui ralentissoient son cours et qui rendoient la navigation difficile et même dangereuse. Des mesures partielles étoient évidemment insuffisantes pour faire cesser ce fléau; il falloit travailler d'après un plan général si l'on vouloit obtenir un succès complet. En 1783, un ingénieur Bernois soumit au gouvernement de Glaris un projet pour changer la direction de la Linth; mais, soit que le gouvernement manquât de

moyens pécuniaires, soit que l'entreprise parût offrir des difficultés insurmontables, soit enfin que l'on ne fût pas encore assez pénétré de la nécessité d'un secours prompt et efficace, le projet resta sans exécution. Le mal subsista donc dans toute sa force, et fit même des progrès effrayans. On pouvoit presque calculer l'époque où toute la vallée qui s'étend du lac de Wallenstatt au lac de Zurich, ne seroit plus qu'un vaste marais, foyer de miasmes pestilentiels; où les habitans de cette malheureuse contrée, après avoir vu disparoître leurs propriétés, se trouveroient réduits à la misère, et où ceux des villes de Wallenstatt et de Wesen, seroient forcés, par les empiètemens successifs du lac, d'abandonner leurs foyers. Ils sollicitèrent long-temps des secours, mais en vain; enfin, quelques citoyens animés d'un patriotisme actif et éclairé, parmi lesquels Mr. Escher de Zurich mérite la première place, demandèrent avec instance au gouvernement fédéral de la Suisse, de diriger son attention sur les malheurs dont étoit menacé l'un des Etats de la Confédération. Ils obtinrent en 1804 un décret de la Haute Diète, qui ordonnoit l'exécution des travaux nécessaires pour corriger le cours de la Linth, et assignoit les fonds dont on avoit besoin, sur la bienfaisance des Suisses, en autorisant la création de seize cents actions, de 300 livres de France chacune, ne portant aucun intérêt; mais devant être remboursée avec le produit de la vente du terrain qu'on se proposoit d'enlever au torrent, et de rendre à la culture. Des obstacles imprévus, des difficultés impossibles à calculer d'avance, des dégâts causés par des inondations extraordinaires survenues pendant les travaux, ayant nécessité des dépenses beaucoup plus considérables que celles sur lesquelles on avoit compté, la Diète fédérale porta successivement le nombre des actions jusqu'à quatre mille, formant un capital de douze cent mille livres de France; et quoique cette entreprise n'offrît aucune chance de bé-

néfice, quoique le remboursement du capital même ne reposât que sur l'hypothèque incertaine des terres qui n'existoient pas encore, ces quatre mille actions ont été placées presqu'en totalité dans l'espace d'environ dix ans. Les gouvernemens cantonaux n'en prirent qu'une petite partie relativement au nombre total; ainsi les moyens pécuniaires qu'exigeoit l'exécution de cette entreprise, furent fournis par de simples particuliers des divers Cantons suisses, dont la plupart n'y avoient d'autre intérêt que celui de venir au secours de leurs compatriotes.

Le mal auquel il s'agissoit de remédier, tenoit à deux causes principales; l'une, la quantité de pierres, de sable et de limon que la Linth charioit, qu'elle entraînoit avec impétuosité jusque dans la plaine, et qu'elle déposoit ensuite dans son lit, lequel par conséquent s'exhaussoit continuellement; l'autre, le rallentissement qu'éprouvoit le cours de ce torrent depuis l'endroit de sa jonction avec la Maag sortant du lac de Wallenstatt; rallentissement produit par la position presqu'horizontale de la plaine qu'il parcourt, et par les nombreuses sinuosités de son lit. Quelques travaux que l'on eût entrepris dans cette dernière partie du cours de la Linth, ils ne pouvoient avoir de succès, tant que le torrent amenoit des monceaux de débris qui auroient encombré les nouveaux canaux, et détruit en peu d'heures l'ouvrage de plusieurs mois.

La première opération, celle dont dépendoit toutes les autres, devoit donc être de détourner la Linth de son ancien lit, à la distance d'une lieue au-dessus de sa jonction avec la Maag, et de la faire arriver au lac de Wallenstatt par un canal creusé à cet effet. Les localités permettoient de donner à ce canal une pente de 42 pieds, sur 13000 de longueur, ce qui fait 3 pieds 2 pouces par 1000 pieds : par cette pente le torrent acquéroit la force d'entraîner tout ce qu'il charie jusque dans

le lac, au lieu d'en former des atterrissemens nuisibles. Mais cet ouvrage présentoit de grandes difficultés. Le terrain à travers lequel il falloit conduire le torrent est très-inégal, et devient presqu'horizontal en s'approchant du lac; cependant, pour prévenir la formation des bancs de sable ou de pierres, qui auroient obstrué en peu de temps le canal qu'on se proposoit de construire, il étoit indispensable de lui donner une pente uniforme. Il falloit donc amener de fort loin la terre nécessaire pour élever les nivaux, et pour donner aux digues la hauteur convenable. Ce n'est pas tout encore; avant d'atteindre le lac, le canal avoit à traverser un vaste marais, dans lequel il étoit absolument impossible de travailler. On se borna donc à conduire les ouvrages jusqu'à l'entrée de ce marais seulement, et l'on força le torrent à le combler en y amenant le limon et les pierres qu'il charie. Cette opération a parfaitement réussi: chaque année, depuis l'ouverture de ce canal, qu'on appelle le canal de Mollis, les atterrissemens formés par la Linth ont comblé une partie des marais, et ont créé quelques centaines de toises de terrain solide, dans lequel on a pu continuer les travaux; en peu de temps cet ouvrage sera entièrement achevé.

La principale difficulté qui se présente lorsque l'on veut diriger un torrent, sujet à des crues extraordinaires, consiste à trouver les proportions qu'il faut donner à la profondeur et à la largeur de son lit. Si on les calcule d'après la hauteur moyenne de ses eaux, il en résulte nécessairement, que lors des grandes pluies ou de la fonte des neiges, le torrent se déborde; si au contraire on lui assigne un lit assez vaste, pour le temps des grandes crues, il en résulte que dans celui des basses eaux le courant n'étant pas suffisamment resserré, manque de force pour entraîner le gravier qu'il charie; il se forme alors dans son lit des bancs de sable et de pierres, entre lesquels l'eau serpente lentement en mille

sinuosités, dépose le limon qu'elle amène des montagnes, et exhausse le sol; le courant prend une fausse direction, et lorsque les pluies le grossissent, au lieu de suivre le milieu de son lit, il se jette avec violence sur ses bords, les entame, et se déborde.

Pour prévenir l'un et l'autre de ces deux inconvéniens, on résolut de creuser pour la Linth un lit calculé sur la hauteur moyenne des eaux, et d'élever ensuite, de chaque côté de ce canal, à une distance de 25 pieds de ses bords, des digues de 8 pieds de hauteur, qui formeroient un second lit, capable de contenir le torrent dans le temps des plus fortes crues.

Des observations faites avec beaucoup d'exactitude démontrèrent qu'en donnant au canal une profondeur de 8 pieds, sur une largeur de 56 pieds dans sa partie inférieure, et de 72 pieds dans sa partie supérieure, il pourroit contenir toutes les eaux de la Linth dans des crues ordinaires, et qu'en même temps, lors des basses eaux, le courant se trouveroit encore resserré dans un espace assez étroit, et conserveroit assez de force et de rapidité pour entraîner jusque dans le lac le gravier qu'il charie, Ce canal ayant à résister aux efforts continuels d'un torrent très-rapide, il a fallu lui donner plus de solidité qu'on n'en donne à l'ordinaire à des ouvrages de ce genre; ses parois inclinées sous un angle de 45 degrés, sont garnies dans toute leur longueur d'un revêtement de grosses pierres, et dont l'épaisseur varie de 4 à 10 pieds. Les pierres qui ont servi à sa construction, sont posées les unes sur les autres sans être liées par aucun ciment ou mortier; lorsque l'eau mine le terrain sur lequel elles portent, elles s'affaissent et remplissent le creu qui vient de se former, sans que pour cela le mur entier s'écroule; seulement il diminue de hauteur, inconvénient qui se répare en posant de nouvelles pierres sur le sommet du revêtement.

La pente uniforme du canal étant une condition in-

dispensable dans la conservation de tout l'ouvrage, il a fallu prendre des mesures pour empêcher que l'eau ne pût creuser dans les endroits où le fond n'est que de sable : à cet effet, on a pavé le lit du canal de grosses pierres de distance en distance, et l'on a donné une grande solidité à ces bandes de pavé qui ont de 30 à 50 pieds de largeur. L'événement a prouvé l'utilité de cette précaution ; à peine eut-on fait entrer la Linth dans son nouveau lit, qu'il s'y forma des creux assez considérables ; mais ces creux ne pouvant s'étendre à cause de ces bandes de pavé dont nous avons parlé, furent comblés tout naturellement par le gravier que le torrent charie.

Les digues extérieures, destinées à former le second lit de la Linth, n'ayant pas à résister à des efforts aussi continuels et aussi violens, ne sont construites qu'en terre recouverte de gazon ; la partie de la vallée, située à gauche du canal, étant plus basse que celle à droite, il a fallu renforcer la digue du côté gauche ; on lui a donné par conséquent 36 pieds de largeur à sa base, et 8 pieds à sa couronne, sur une hauteur de 8 pieds ; tandis que celle de droite n'a que 31 pieds à sa base, et 7 pieds et demi à sa couronne. L'espace de 25 pieds qui se trouve entre les bords du canal et les digues extérieures, est planté de peupliers, qui servent à donner plus de consistance au terrain, et à diminuer la rapidité et la force du courant dans le cas d'un débordement. Ce canal, qui a environ 13000 pieds de longueur, fut achevé dans l'espace de quatre ans, et depuis l'année 1811 il conduit la Linth directement dans le lac de Wallenstatt. Le succès de l'entreprise est complet : nulle part il ne s'est formé d'atterrissement, quoique différentes causes particulières et locales ayent augmenté momentanément la masse de gravier que le torrent charie ; les crues d'eau, qui ont eu lieu depuis l'ouverture du canal, n'ont endommagé ni le revêtement de ses bords, ni les

digues extérieures : toute la partie du canton de Glaris qui l'avoisine, a été préservée des inondations périodiques auxquelles elle étoit sujette; et déjà le limon que la Linth amène continuellement, a comblé une partie des marais qu'elle doit traverser pour atteindre le lac; ainsi l'art a forcé ce torrent, jadis si destructeur, à réparer lui-même une partie des maux qu'il a causés.

Quelqu'important que fût cet ouvrage, ce n'étoit pourtant encore que la moitié de ce qu'il falloit faire pour arriver au résultat que l'on se proposoit. En conduisant la Linth dans le lac de Wallenstatt, et en l'enfermant entre des digues solides, on empêchoit l'exhaussement progressif de son lit, et on mettoit le pays d'alentour à l'abri des inoudations, mais on ne baissoit pas le niveau du lac; on l'élevoit plutôt en y amenant une masse d'eau qui auparavant ne s'y jetoit pas; par conséquent les villes de Wesen et de Wallenstatt, ainsi que les plaines voisines, restoient toujours exposées aux mêmes inconvéniens. Pour les en délivrer il falloit baisser le niveau du lac d'environ six pieds, résultat qui ne pouvoit s'obtenir qu'en creusant au moins de six pieds l'embouchure de la Maag, par laquelle ses eaux s'écoulent, et en donnant à cette petite rivière, dont le lit étoit presque de niveau avec le lac, une pente de neuf pieds depuis son embouchure jusqu'au point où jadis elle se joignoit à la Linth, c'est-à-dire, sur une longueur de 9000 pieds. D'après des nivellemens faits avec beaucoup de précision, cette jonction se trouvoit à 64 pieds au-dessus du niveau du lac de Zurich; or le cours de la Linth, à partir de ce point, ayant une longueur d'environ 63000 pieds, il en résultoit, l'un dans l'autre, une pente d'environ un pied sur 1000; mais cette pente étoit répartie très-inégalement, dans de certains endroits elle n'étoit que de 3 pieds sur 10000; ailleurs elle alloit à 7, 10 et jusqu'à 18 pieds sur la même longueur, et cette inégalité

étoit une des principales causes des atterrissemens irréguliers formés par le torrent. En retranchant des 64 pieds de pente, les 6 pieds dont il falloit baisser le niveau du lac de Wallenstatt, et les 9 pieds de pente qu'il falloit donner au canal de la Maag, on tomboit dans l'inconvénient de n'avoir plus assez de pente à donner au courant, si du moins on vouloit conserver son ancien lit avec toutes ses sinuosités. Il fut donc résolu de creuser à la Linth un nouveau lit en ligne droite autant que les localités le permettroient, et de ne se servir de l'ancien que lorsqu'il se trouveroit dans la direction adoptée. Par ce moyen le cours du torrent du lac de Wallenstatt au lac de Zurich, se trouva réduit de 72000 pieds de longueur à 48000, ce qui permit de lui donner partout la pente nécessaire. D'après une évaluation approximative de la quantité d'eau que la Linth contient habituellement, une largeur de 76 à 80 pieds, sur une profondeur de 8 pieds environ, fut jugée suffisante, mais comme lors de la fonte des neiges cette masse d'eau est quelquefois doublée ou triplée, on construisit à une distance de 40 à 60 pieds des bords du canal, des digues solides, hautes de 6 pieds, comme on l'avoit fait pour le canal de Mollis. Le torrent, renfermé entre ces digues dont l'une sert en même temps de chemin de hallage, ne peut plus recevoir les ruisseaux qui descendent des montagnes latérales et qui autrefois se jetoient dans la Linth; pour leur procurer un autre écoulement, il a donc fallu creuser à quinze pieds au-delà des digues, des fossés de décharge, qui facilitent en même temps le desséchement des parties marécageuses de la plaine.

Creuser un canal dans un terrain ferme et solide, est une opération très-simple; mais le creuser tantôt au travers d'un marais, tantôt dans le lit d'un torrent, tantôt dans un terrain où l'eau jaillit de toute part dès qu'on arrive à une profondeur de deux pieds, ce n'étoit

pas une entreprise facile. Il fut impossible de donner par tout au canal la profondeur de 8 pieds qu'il devoit avoir; il fallut se contenter d'aller à deux ou trois pieds, et forcer ensuite la rivière à se creuser elle-même un lit plus profond. Pour y parvenir on employe une invention de l'hydrotechnique moderne, c'est-à-dire, les éperons de fascines. Ce sont des espèces de digues, composées de branches fortement entrelacées, et chargées de pierres, qui, partant d'un point d'appui solidement assuré, s'avancent obliquement dans la rivière, dans une direction opposée à celle du courant. Lorsqu'on place deux de ces éperons vis-à-vis l'un de l'autre, ils resserrent le courant, lui donnent plus de rapidité, et le forcent, pour ainsi dire, en augmentant le poids de sa masse, à entamer et creuser le fond de son lit. A mesure que la tête de l'éperon se trouve minée par l'effort des eaux elle s'affaisse et se prête à toutes les inégalités du terrain sur lequel elle repose; l'éperon en perdant sa direction horizontale se raccourcit; le courant par conséquent s'élargit et sa force diminue dans la même proportion.

En établissant une suite d'éperons de fascines dans le nouveau canal et en dirigeant par ce moyen le torrent, on réussit non-seulement à lui donner la direction et la profondeur convenable, mais encore à former le long de ses bords des atterrissemens réguliers, par le gravier et le limon qui se déposoient entre les éperons. De semblables ouvrages furent employés avec succès à enlever des islots, des bancs de sables, et des éminences qui se trouvoient dans la ligne du nouveau canal, et à combler l'ancien lit de la Linth que l'on vouloit abandonner. Ces travaux qui auroient exigé des dépenses énormes s'il avoit fallu y employer des ouvriers, et qui même auroient rencontré des obstacles insurmontables, furent exécutés par la seule force du courant. Dans les endroits où le fond du canal est de

sable, l'opération se faisoit avec assez de rapidité, mais dans les terres glaises, il falloit aider l'action de l'eau, qui à elle seule auroit été trop lente. On se servit à cet effet d'une espèce de bèche, de 13 pieds de long, pesant de 60 à 70 livres, et garnie à son extrémité d'un coin de fer large à-peu-près d'un pied, acéré et tranchant. Un ouvrier, placé dans un bateau, laboure avec cet instrument le fond du canal et en détache la terre glaise que le courant entraîne ensuite. Un autre instrument semblable, mais moins large et moins tranchant, sert à creuser dans les fonds de gravier, et à arracher les grosses pierres qui s'y trouvent. Par ces moyens ingénieux l'on réussit à rendre le lit de la Linth ou plutôt celui du nouveau canal plus profond; cet ouvrage pourtant, qui ne se fait que lentement, n'est pas entièrement achevé, et exigera pendant quelques années encore une surveillance active et intelligente.

Nous excéderions les bornes prescrites à cet extrait si nous voulions entrer dans le détail des difficultés de tout genre qui se sont présentées dans le cours de cette grande entreprise; telles que des crues d'eau extraordinaires qui non-seulement ont forcé plus d'une fois à suspendre subitement tous les travaux, mais qui ont détruit les ouvrages à moitié faits; des restes d'anciennes digues et de batardeaux d'une solidité désespérante qui se trouvoient placés de manière à gêner le cours du nouveau canal, et dont l'enlèvement exigeoit plus de peine et plus de travail que n'en avoit coûté leur construction; des ruines de vieux bâtimens, des souches d'arbres que l'on découvroit après avoir creusé à plusieurs pieds de profondeur et qu'il falloit arracher; des bancs de rochers qui traversoient le lit du canal, et qu'il falloit faire sauter sous l'eau. D'autres obstacles non moins difficiles à vaincre étoient les préjugés répandus parmi les personnes qui devoient coopérer à l'entreprise; les unes se persuadoient qu'elle étoit inexé-

cutable, tandis que les autres ne pouvoient se résoudre à sacrifier des avantages présens mais passagers, à des espérances d'amélioration. La difficulté de trouver des ouvriers capables d'exécuter les travaux qu'on leur commandoit, travaux entièrement inconnus aux habitans de cette contrée, les entravoit aussi; mais le zèle des Commissaires nommés par la Diète Helvétique pour diriger la construction du canal de la Linth, et sur-tout l'infatigable activité de leur président, Mr. Escher de Zurich, ont surmonté tous les obstacles. Le désintéressement avec lequel ces dignes citoyens ont consacré leur temps et leur peine à cette belle entreprise, a fait naître une noble émulation entre leurs compatriotes, qui se sont empressés de leur fournir les ressources nécessaires. A force de persévérance ils ont réussi à ouvrir les yeux aux habitans des pays menacés, sur leurs véritables intérêts, et à convertir les plus incrédules. Ils ont formé eux-mêmes des ouvriers et des inspecteurs; étudiant sans cesse les localités et suivant pas à pas les travaux, ils se sont mis en état non-seulement de faire exécuter, mais encore de modifier utilement les directions données par un habile architecte, Mr. le Major Tulla, ingénieur au service du Grand-Duc de Bade. Leurs efforts ont obtenu la plus douce de toutes les récompenses. Après dix années de travaux le but principal qu'on s'étoit proposé, se trouve atteint. Déjà le niveau du lac de Wallenstatt a baissé de plus de quatre pieds, et il tend à baisser encore davantage; les villes de Wésen et de Wallenstatt sont délivrées du fléau des débordemens périodiques, et les eaux n'y entrent plus. Les marais qui se trouvent dans leur voisinage, ainsi que ceux de toute la vallée, commencent à se dessécher; une grande étendue de terrain est déjà rendue à la culture; la Linth, en sortant du lac de Wallenstatt, n'est plus un torrent dévastateur, c'est une rivière calme et régulière, d'une navigation sûre

et facile, et les riverains cultivent en pleine sécurité leurs champs et leurs jardins, sans craindre que des inondations subites viennent leur ravir le fruit de leurs travaux. Ce qui reste encore à faire, c'est de perfectionner les digues, d'augmenter leur solidité, et de les mettre en état de résister pour toujours aux attaques de l'élément terrible qui jadis menaçoit d'engloutir toute cette contrée. La Diète Helvétique a pris des mesures pour assurer leur conservation, en faisant des réglemens de police destinés à les garantir de toute dégradation, en affectant à leur entretien le produit d'une certaine quantité des terres devenues cultivables, et en mettant ce canal sous la protection spéciale des cantons de Glaris, Schwitz et St. Gall dont il traverse le territoire. Ainsi tout fait espérer la durée de cet ouvrage, monument honorable du zèle et de l'intelligence des hommes qui ont dirigé l'entreprise, et des sentimens patriotiques de ceux qui ont fourni les moyens de l'exécuter.

VOYAGES.

Voyage au Mont Caucase et en Georgie, entrepris dans les années 1807 et 1808, par Jules de Klaproth, Cons. Aul. de S. M. l'Empereur de Russie, et Membre de l'Académie des Sciences à Pétersbourg. Trois vol. avec des cartes. Berlin, 1812.

(Premier extrait).

La longue chaîne du Caucase, qui s'étend de la mer Caspienne à la mer Noire, et sépare l'Europe de l'Asie, a rarement été visitée par des voyageurs instruits, et sans les soins du gouvernement russe, elle nous seroit presqu'entièrement inconnue. L'Impératrice Catherine, protectrice éclairée des sciences, ordonna dans les premières années de son règne à plusieurs Membres de l'Académie de Pétersbourg, de parcourir et de décrire toutes les provinces de son vaste empire, et quelques provinces adjacentes, dont peut-être elle méditoit dès-lors la conquête; elle assigna le Caucase et la Georgie, pays alors indépendant de la couronne de Russie, au Professeur Güldenstädt, qui consacra trois années à ce voyage. Malheureusement ce savant mourut avant d'avoir mis en ordre les matériaux qu'il avoit recueillis, et la relation qui fut publiée sous son nom quelque temps après sa mort, s'en ressent; on y trouve beaucoup de lacunes, et de l'inexactitude dans l'orthographe des noms propres. Un autre voyageur, Reineggs, a visité le Caucase quelques années après Güldenstädt; la description qu'il en donne, trop superficielle, et remplie de notions fausses, a été défigurée par un éditeur ignorant

rant, et doit être lue avec beaucoup de circonspection. Depuis ce temps plusieurs savans naturalistes ont examiné le mont Caucase, mais uniquement sous le rapport de la minéralogie, de la botanique et de la zoologie. L'Académie impériale de Pétersbourg crût donc rendre un service aux sciences en chargeant Mr. de Klaproth d'entreprendre un nouveau voyage qui auroit pour but principal la connoissance des mœurs des Circassiens, de leurs idiômes et de leur histoire. Après avoir reçu les instructions nécessaires, Mr. de Klaproth partit de Pétersbourg en 1807 au milieu de septembre, et se rendit par Moscou et Charkow à Vieux-Tscherkassk, principale ville des Cosaques du Don. Il s'y arrêta pendant quelque temps pour connoître les Calmouks qui vivent dans le voisinage de Tscherkassk, et il y recueillit beaucoup de renseignemens sur les cérémonies de la religion lamaïque. Il visita ensuite Georgiewsk, chef-lieu du gouvernement du Caucase, les ruines de Madshav sur la rivière de Kuma, et la ville de Mosdok sur le Terek, franchit la montagne Gud, et arriva au mois de janvier 1808 à Tiflis, capitale de la Georgie. De là il fit plusieurs excursions, soit pour connoître le pays, soit pour prendre des informations sur les tribus qui habitent au midi de la chaîne du Caucase. Reprenant le même chemin par lequel il étoit venu, il retourna à Georgiewsk, d'où il fit encore quelques excursions, et revint à Pétersbourg au mois de janvier 1809. Nous allons le suivre pas à pas, et nous tâcherons de donner à nos lecteurs la substance des observations qu'il a faites dans le cours de son voyage.

La route de Pétersbourg à Moscou est l'une des plus mauvaises et des moins intéressantes de tout l'empire. On la fait en poste assez rapidement et à bon marché, si l'on voyage pour le service de la couronne, mais les particuliers éprouvent souvent des vexations de la part

des maîtres de poste, qui sous prétexte de manquer de chevaux leur extorquent le double de la taxe. A chaque relais il y a plusieurs attelages réservés pour les couriers de cabinet, qui de cette manière, ne sont jamais arrêtés un instant, et font leurs courses avec une célérité incroyable. Ceux, par exemple, que l'ambassade russe destinée à se rendre en Chine, expédioit à l'Empereur, avoient ordre de faire en vingt-deux jours la route d'Irkoutzk à Pétersbourg, c'est-à-dire, 860 lieues d'Allemagne qui font environ 1400 lieues de France. Ce n'est que dans les grandes villes que l'on trouve des auberges, et le voyageur qui ne veut pas être réduit à manger du biscuit, des œufs et une mauvaise soupe aux choux, doit emporter avec lui non-seulement des provisions, mais encore des ustensiles de cuisine. Pendant le carême tous les plats sont accommodés avec de l'huile de lin, dont l'odeur suffit pour vous ôter tout appétit.

Nowogorod, située à l'extrémité septentrionale du lac Ilmen, est la première ville considérable que l'on rencontre sur la route de Moscou. S'il faut en croire les Annales russes, elle fut bâtie par les Slaves au milieu du cinquième siècle, et devint la capitale d'une puissante république; mais dans la dernière moitié du neuvième siècle les souverains de Kiew, profitant des factions qui la troubloient, s'emparèrent de Nowogorod, et Rjurik ou Rurik y établit sa résidence. Pendant tout le moyen âge, et jusqu'au commencement du dix-huitième siècle elle fut très-commerçante, mais la fondation de Pétersbourg lui porta un coup mortel. Elle n'a aujourd'hui que 8000 habitans, et à l'exception de quelques belles églises et de ses fortifications, elle ne conserve aucun vestige de son ancienne splendeur.

Les habitans de Torshok, ville bâtie sur la Twerza, sont fort industrieux, et travaillent beaucoup en cuir. Ils fabriquent des matelas, des coussins, des bottes, des

pantoufles, des bourses, et quantité d'autres objets en maroquin vert, jaune et rouge, aussi recommandables par l'élégance et par la propreté du travail, que par leur bon marché.

Twer, chef-lieu du gouvernement de ce nom, est une des plus belles villes de la Russie; l'Impératrice Catherine en a fait rebâtir en pierres plusieurs quartiers consumés par des incendies, et l'a considérablement embellie. Elle compte actuellement plus de 15000 habitans, et fait un grand commerce en blé, chanvre, fer, poisson salé et autres objets.

En approchant de Moscou on sent de loin une odeur infecte qui s'exhale de cette ville et qui résulte sans doute de l'excessive mal-propreté de ses rues. Ce défaut, poussé à un degré dont on ne se fait aucune idée, lui est commun avec la plupart des villes de la Russie méridionale et tient en partie au manque de pavé, en partie à la négligence inconcevable de la police.

La ville de Moscou a été fréquemment décrite; nous ne parlerons donc ni des contrastes de magnificence et de misère, ni du bisarre mélange des mœurs européennes et asiatiques qu'elle offre; ni de l'hospitalité de ses habitans, ni du luxe de la haute noblesse qui y fait sa résidence habituelle; nous nous bornerons à faire mention d'une curiosité moins connue, le jardin botanique du comte Alexis Rasumowski, situé à Gorenki, à cinq lieues de la ville; établissement qui peut soutenir la comparaison avec les plus beaux jardins botaniques de l'Europe, et où se trouvent rassemblées les plantes les plus rares de toutes les parties du monde. La direction de cette précieuse collection est confiée à un habile botaniste allemand, Mr. Fischer, dont la vie est entièrement consacrée aux sciences, et qui a fait des découvertes très-intéressantes relativement à la physiologie des plantes.

Tula possède une manufacture d'armes créée par

Pierre-le-Grand, qui jouissoit jadis d'une grande réputation; elle travaille toujours pour l'armée, mais les ouvrages qui sortent maintenant de ses ateliers sont moins estimés qu'ils ne l'étoient autrefois.

Orel est une ville assez considérable; cependant elle n'a point d'auberge, et les voyageurs sont obligés de se loger dans un local que la police leur assigne et où ils ne trouvent autre chose que quelques bancs pour s'asseoir et une petite provision de bois pour faire leur cuisine. Ces logemens publics, que l'on rencontre dans la plupart des villes de la Russie méridionale, fourmillent d'une espèce d'insectes appelés *tarakanes*. Si pendant la nuit on laisse un pain à la portée de ces insectes, on le retrouve le lendemain percé dans tous les sens, et parfaitement semblable à une éponge.

Le centre de la ville d'Orel est occupé par le quartier marchand : toutes les boutiques y sont réunies, de sorte que les acheteurs trouvent rassemblés dans un seul et même lieu les objets dont ils ont besoin. Toutes les villes de Russie ont de ces quartiers marchands, nommés *Gostianoi Deweri*; ils consistent en plusieurs rangs de boutiques (lawka), ouvertes du côté de la rue, et ayant un avant-toit soutenu par des colonnes, afin de mettre les acheteurs à l'abri de la pluie. Les boutiques s'assortissent d'après les marchandises qu'elles vendent, ensorte que dans les grandes villes il y a des rues entières où l'on ne vend que du sucre, du thé et du café, d'autres où l'on ne vend que du drap, etc. etc. En parcourant ces rues, on peut se faire une idée assez juste de la richesse, de l'industrie et du commerce de la ville où l'on est.

Le gouvernement de Charkow, situé entre le Don, la mer d'Asow, le Dnieper, le fleuve Worsklo, et les sources des rivières Pfiol, Donez et Oskol, comprend le territoire des anciens régimens *Slobodes* dont nous allons expliquer l'origine. Cette contrée, l'une des plus

fertiles de la Russie, et qui faisoit anciennement partie du grand duché de Kiew, fut dévastée au commencement du treizième siècle par les Mongoles et les Tartares, que commandoit Touschi-Chan, l'un des fils de Dshingis-Chan. Ses habitans, appelés alors Rusiniens, après avoir vu périr leurs chefs, abandonnèrent en masse leurs demeures, se dirigèrent vers l'ouest, et allèrent s'établir aux environs de Kiew, où ils espéroient trouver quelque sécurité. Mais les Tartares les poursuivirent dans ce refuge; Batow-Chan, petit-fils de Dshingis-Chan, envahit tout le grand duché de Kiew et en prit la capitale (1240). Pendant quatre-vingts ans ce pays resta sous la domination des Tartares; Gedimni, grand-duc de Lithuanie, le leur enleva au commencement du quatorzième siècle, et ses fils en furent dépossédés à leur tour par Casimir le Grand, roi de Pologne. Ce prince, devenu le maître de la Russie rouge et de tout le grand duché de Kiew, réunit les deux provinces à la Pologne, assura aux Rusiniens, qui prirent dans la suite le nom de Cosaques, les mêmes privilèges qu'aux Polonais, leur accorda le libre exercice de leur religion, qui étoit la religion grecque, et leur ouvrit l'accès à toutes les dignités civiles et militaires, à l'exception de la royauté, à laquelle les catholiques seuls pouvoient prétendre. Les Cosaques, heureux de la jouissance de ces privilèges, qui leur furent confirmés solemnellement par plusieurs des successeurs de Casimir-le-Grand, et par les décrets de la diète de Pologne, servirent fidèlement leurs anciens maîtres pendant plus de trois siècles, et leur rendirent de grands services en défendant les frontières du royaume contre les invasions des Tartares. La bonne harmonie entre les deux nations se soutint jusque vers le milieu du dix-septième siècle: à cette époque le clergé polonais commença à inquiéter les Cosaques au sujet de leur religion, et à disputer à tous les non-catholiques le droit de prétendre à de certaines digni-

tés; en même temps la noblesse polonaise traitoit les Cosaques avec hauteur et mépris, les vexoit dans leurs propriétés, et sollicitoit le gouvernement de restreindre leurs privilèges. En vain s'adressoient-ils aux tribunaux et au roi même pour obtenir le redressement des griefs dont ils avoient à se plaindre : leurs réclamations furent taxées de démarches séditieuses, et plusieurs de leurs chefs, traités comme des rebelles parce qu'ils avoient osé élever la voix en faveur de leurs compatriotes, furent punis du dernier supplice. Poussés à bout, les Cosaques prirent enfin les armes; mais après avoir ravagé les terres de leurs ennemis, et pillé et brûlé leurs habitations, ils furent battus à différentes reprises par les Polonais, et contraints de se soumettre. Désespérant alors de conserver leurs anciens privilèges, les Cosaques résolurent de quitter les provinces qu'ils habitoient, c'est-à-dire, la Volhynie, la Podolie et l'Ukraine polonaise, et d'aller s'établir avec leurs familles dans les plaines situées entre le Don et le Dnieper, contrée d'où leurs ancêtres avoient été chassés par les Tartares en 1220, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et qui depuis ce temps étoit restée déserte. De retour dans le pays de leurs pères, ils y fondèrent, avec l'agrément du Tzar Alekseï (Alexis) Michaïlowitsch, une colonie militaire, qui prit le nom de *régimens Slobodes* (1650). Cette colonie fut divisée en cinq districts dont chacun étoit occupé par un régiment; les officiers réunissoient au commandement militaire les fonctions de juges et d'administrateurs civils, et résidoient habituellement dans le chef-lieu du district : en temps de guerre ils marchoient tous avec leurs soldats, à l'exception de deux juges et de deux secrétaires qui ne quittoient jamais le chef-lieu. Les régimens slopodes ne payoient à la couronne ni tribut, ni impôts, mais en revanche ils étoient obligés de s'équiper à leurs frais, et de servir sans recevoir de paye. Cette organisation dura, avec quelques

légères modifications, jusqu'au règne de l'Impératrice Catherine II. Cette princesse érigea en gouvernement le pays des régimens Slobodes, y établit des administrations et des tribunaux civils, et remplaça par un impôt personnel l'obligation où étoient les Cosaques de s'équiper et de servir à leurs frais.

La ville de Charkow, éloignée de Pétersbourg d'environ deux cent cinquante lieues, contient six mille habitans. L'Empereur Alexandre y a fondé une université qui possède plusieurs professeurs allemands, avantageusement connus par leurs écrits; mais le nombre des étudians y est peu considérable. Là, comme dans tout le reste de l'empire russe, on se soucie peu de l'instruction; les nobles, seule classe de la société qui soit à même d'y prétendre, se bornent à donner à leurs enfans une teinture légère des belles-lettres, et ne les envoyent guère dans les établissemens publics où ils pourroient faire des études plus sérieuses et plus approfondies; et les jeunes gens, persuadés qu'un peu de routine et la connoissance superficielle des lois du pays, leur suffisent pour faire leur chemin dans la carrière civile, n'ont aucune envie de se consacrer à des sciences dont ils n'ont pas d'idée, ou dont ils croyent pouvoir se passer. Aussi, l'on peut prévoir, que tant qu'il n'y aura point de tiers-état en Russie, tous les efforts du gouvernement pour favoriser les sciences et répandre les lumières, resteront infructueux.

Tscherkassk, capitale du pays qu'habitent les Cosaques du Don, est sujette à des inondations qui commencent ordinairement au mois d'avril, et durent jusqu'au mois de juin; par cette raison, les maisons y sont bâties sur des pilotis qui sortent de terre, de la longueur d'environ cinq à six pieds. Lorsque l'eau se retire, il existe sous chaque maison un vide qui sert d'écurie pour les bestiaux. Pour la commodité des habitans, on a construit au milieu de la plupart des rues un grand pont de bois,

avec lequel chaque maison communique par un petit pont particulier. Dans les rues où il n'y a pas de pont, les habitans sont obligés de se servir de bâteaux lorsqu'ils veulent sortir de chez eux. Un seul quartier est à l'abri de l'inondation : c'est là que se trouvent la principale église, et les édifices publics. Une ville submergée régulièrement pendant trois mois de l'année, doit être nécessairement très-insalubre; aussi, le gouvernement russe songe-t-il à en transporter les habitans dans un local plus sain. On a déjà commencé à bâtir à deux lieues de-là, une ville qui portera le nom de Nouveau-Tscherkassk, et peut-être que dans cinquante ans il ne restera plus de vestige de l'ancienne.

Les Cosaques du Don ne sont réunis en corps d'état que depuis la construction de Tscherkassk, qui eut lieu en 1570. Lors de l'irruption que les Turcs firent dans la province d'Astracan en 1569, le Tzar Iwan Wassiljewitsch envoya contr'eux un corps de cinq mille Cosaques Saporogues, qui, réunis aux Cosaques établis près du Don, défirent complétement l'armée ottomane. Ils restèrent dans le pays, confondus avec ses anciens habitans, y bâtirent la ville de Tscherkassk et étendirent considérablement leur territoire pendant les troubles auxquels la Russie fut en proie vers la fin du seizième siècle. Bientôt ils se rendirent redoutables à leurs voisins, qui se virent forcés d'acheter chèrement leur amitié, afin de se mettre à l'abri de leurs brigandages en temps de paix, et de s'assurer leur assistance en temps de guerre. Aujourd'hui ils obéissent à l'Empereur de Russie, et peuvent être comptés parmi les plus fidèles de ses sujets. Sobres et patiens, ils supportent les plus grandes fatigues sans se plaindre; mais il n'y a pas de soldats plus pillards qu'eux. Ils ont un gouvernement particulier, et sont commandés par un Ataman ou chef, qui ne reçoit d'ordres que de l'Empereur. Aussi, quoiqu'ils soient très-soumis à leurs supérieurs, on trouve

chez eux une certaine fierté et un sentiment d'indépendance, que l'on chercheroit vainement chez les autres Russes.

Les Cosaques ne sèment de blé que ce qu'il leur en faut pour leur usage ; ils s'appliquent à la culture de la vigne, et l'on récolte sur les bords du Don plusieurs qualités de vin, qui ont du rapport avec les vins légers de France. On y fait aussi une espèce de vin mousseux, qu'on appelle *symlianskii*, et qui est recherché dans toute la Russie.

Les Cosaques en général ont la taille plus élancée et la figure plus expressive que les autres peuplades russes ; les habitans de Tscherkassk participent à ces avantages ; leurs femmes sont belles ; et le costume moitié oriental qu'elles portent, leur sied très-bien ; elles font un grand usage de rouge, comme toutes les femmes Russes.

L'église principale de Tscherkassk n'a rien de remarquable comme architecture, mais elle excite l'étonnement des voyageurs par les immenses trésors en or, en argent, en pierreries et en perles, qu'elle renferme. Ces richesses proviennent du butin que les Cosaques ont fait à la guerre ; ils ont rapporté aussi de leurs campagnes de grandes sommes d'or et d'argent monnoyé, qu'ils conservent de génération en génération sans en faire aucun usage.

Depuis la fondation de l'université de Charkow, les écoles de Tscherkassk ont été mieux organisées, et elles peuvent soutenir maintenant la comparaison avec toutes les autres écoles russes. Mr. de Klaproth assista dans cette ville à un examen public, et fut étonné des connoissances que montrèrent les jeunes Cosaques. Cette nation au reste a beaucoup de facilité, et beaucoup de finesse dans l'esprit.

La petite ville de Nachtschiwan, éloignée de Tscherkassk de sept lieues, a été bâtie en 1780 par des Arméniens émigrés de la Crimée ; ses rues sont bien alignées ;

la propreté et l'ordre qui y règnent pourroient servir de modèle à toutes les villes de la Russie. Le quartier marchand consiste en deux rangs de boutiques, séparées par une galerie couverte, qui est éclairée par le haut. Suivant l'usage oriental, les boutiques servent en même temps d'atelier.

Les Calmouks, qui habitent aux environs de Tscherkassk, sont divisés, comme les Cosaques du Don, en régimens de cinq cents hommes, dont chacun est commandé par un *Jessaul* ou colonel. Ils n'ont rien de commun avec ceux qui habitent le gouvernement d'Astracan, et vivent dans la vaste plaine située entre le Don, le Ssal, et le Manytsch.

Les Calmouks appartiennent à la nation mongole, qui a souvent été confondue avec la nation tartare, quoiqu'elle en diffère entièrement, soit par les traits, soit par le langage. Les Mongoles, et par conséquent aussi les Calmouks, occupoient encore au commencement du onzième siècle de notre ère, la Sibérie orientale, au nord du lac Baikal. Ils n'avoient alors, suivant toute apparence, d'autres animaux domestiques que le cheval, et à l'exception du cuivre, ils ignoroient l'usage des métaux; car les mots dont ils se servent aujourd'hui pour désigner les autres animaux domestiques, et les autres métaux, sont tous d'origine tartare; il est donc probable que ce sont les Tartares, peuple plus civilisé qu'eux, qui leur ont fait connoître ces objets. Toute la vaste étendue des pays entre la Chine et la Sibérie, et du fleuve Amour jusqu'à la mer Caspienne, étoit alors occupée par des peuples parlant la langue tartare.

Les Mongoles, s'il faut en croire les annales chinoises, parurent pour la première fois au midi du lac Baikal, vers le milieu du douzième siècle, sous le nom de Munn'u ou Munn'koss. C'étoient d'excellens soldats, endurcis aux fatigues, mais cruels et sanguinaires. Ils se couvroient de cuirasses faites avec la peau du poisson

Giao, impénétrables aux flèches; et voyoiént à se conduire la nuit aussi bien que le jour.

Il paroît que les Mongoles, dès les temps les plus reculés, étoient divisés en deux grandes branches; Dshingischan, en les reunissant toutes deux en un seul corps de nation, les mit en état d'envahir l'Asie entière et de faire trembler l'Europe. Mais à peine le formidable empire fondé par lui, se fut-il écroulé, qu'ils se divisèrent de nouveau. Les Mongoles proprement dits, dont le pays touche aux frontières de la Chine, forment l'une de ces deux grandes divisions, les *Uirètes* forment l'autre. Sous cette dernière dénomination, sont compris les Eleuths ou Calmouks, les Tummuts, les Choits, et les Barga-Burats ou Burètes. Toutes ces tribus relèvent de l'Empire russe, en gardant les frontières du côté de la Chine, et paient à la couronne un tribut très-modéré. Quelques-unes d'entr'elles ont des princes héréditaires appelés *Taischa*, mais la plupart ont des *Ssaissans* ou chefs nommés par les Gouverneurs russes. D'autres magistrats mongoles, appelés *Schulunga* et *Sassul*, font, dans leurs tribus respectives, les fonctions de juges civils, mais il est permis à tout accusé d'appeler de leurs jugemens aux tribunaux russes, pourvu qu'il aît de quoi en payer les frais.

Les Mongoles se distinguent de tous les autres peuples de l'Asie par leur physionomie et par la conformation de leur crâne. Quand même ils épousent des femmes d'une race différente, leurs enfans n'en conservent pas moins les traits qui les caractérisent. Ils ont l'angle de l'œil fort peu enfoncé, les sourcils minces, noirs et peu arqués; le nez large, petit et aplati, les pommettes saillantes, la tête et le visage ronds; les oreilles grandes et distantes de la tête; les lèvres grosses et charnues, et le menton court. Un autre trait caractéristique de cette nation, sont des poils de barbe noirs et forts, mais rares, qui blanchissent de bonne heure, et tombent entièrement dans l'âge avancé.

Les Mongoles sont de taille moyenne, et leurs femmes sont petites. Rarement on trouve parmi eux des gens contrefaits; en revanche, ils ont presque tous les cuisses et les jambes arquées, ce qu'il faut attribuer à l'habitude de monter à cheval dès qu'ils sont en état de s'y tenir. Leurs enfans viennent au monde avec la peau blanche; mais les petits garçons, accoutumés à être habituellement tout nus au soleil et dans leurs tentes enfumées, prennent bientôt une teinte brune, tirant sur le jaune. Les femmes, au contraire, ont en général le corps très-blanc, et celles qui s'exposent rarement au soleil, ont le visage de la même couleur.

Les Mongoles sont tous nomades et demeurent sous des tentes qu'on appelle *Jurtes* ou *Kibitkes*. Ces tentes sont rondes, et composées d'une charpente légère, facile à démonter, qui est recouverte de feutre gris ou blanc; elles n'ont qu'une seule entrée fermée par un rideau de feutre.

Les Calmouks descendent de la tribu des Oëloet ou Eleuths. Suivant leurs traditions, les Eleuths, long-temps avant Dshingischan, firent une excursion vers l'occident et pénétrèrent jusques dans l'Asie mineure; parvenus au pied du mont Caucase, ils y périrent tous, et leur nom même se perdit. Ceux de cette tribu, qui étoient restés dans la grande Tartarie, furent appelés par les Tartares leurs voisins *Ckâlimack*, nom dérivé du verbe *Ckâlmack*, rester en arrière : c'est de là que vient le nom de Calmouk.

Ce fut pendant son séjour à Tscherkassk, que Mr. de Klaproth eut occasion de se procurer des renseignemens détaillés sur la religion lamaïque; nous allons en donner l'extrait.

Suivant un ouvrage mongole, intitulé la *Source du cœur*, ce fut du temps de Dshingischan qu'ils apprirent à connoître la religion lamaïque. Ce conquérant, après s'être emparé de Pe-king en 1215, fit dire au Grand

prêtre *Bogdo-sott-nam-Dsimmo*, qui résidoit dans le Tibet: « Je t'ai choisi pour enseigner à mes sujets ta religion; » rends-toi auprès de moi pour travailler au salut pré» sent et à venir de mes peuples. Viens introduire dans » mes Etats des institutions religieuses qui servent d'ap» pui à mon trône; je te promets de les protéger et » de les conserver.» Dshingischan, malgré cette promesse, marchant toujours de conquête en conquête, et portant la dévastation partout, ne s'occupa point de la propagation de la religion lamaïque; son petit-fils, *Mongko-chan*, reprit son projet, appela auprès de lui *Garma*, lama originaire du Tibet, et lui conféra le titre de Grand prêtre. Quelques années plus tard, un autre successeur de Dshingischan, *Chubila-Zazzanchan*, somma le lama indien, *Sadscha Bandida*, de venir exercer son ministère parmi les Mongoles; la lettre qu'il lui écrivit, étoit conçue en ces termes: « Sadscha Bandida, je te mande » auprès de moi. Ne t'excuse pas sur ton grand âge; » ton devoir, ainsi que celui de tes collègues, est de » travailler au salut de toutes les créatures; voilà pour» quoi on vous regarde comme de saints hommes. Si » tu refusois de venir, je me verrois obligé d'envoyer » mes guerriers te chercher, et les malheurs qui pour» roient en résulter, retomberoient sur ta conscience.» Sadscha Bandida obéit; il se rendit chez les Mongoles et y fit un grand nombre de prosélytes. Ce fut lui qui inventa les caractères mongoles, perfectionnés dans la suite par un autre lama, *Zordschi Osser*, lequel commença à traduire en langue mongole les livres sacrés des Indiens et des Tibetains.

Les temples des Mongoles ont tous la forme d'un carré régulier, dont le toit est soutenu par vingt-quatre colonnes. Les quatre faces correspondent aux quatre points cardinaux, et chacune a une porte, à l'exception de celle du nord. Le toit, qui se termine en pointe, est décoré de têtes de dragons de bois peint, et de beau-

coup d'autres ornemens de forme bizarre. Auprès de chaque temple est un puits, et une cuisine, qui sert, lors des grandes solemnités, à préparer pour le clergé les alimens nécessaires. A une petite distance de la principale porte d'entrée est placé l'autel des parfums, ainsi qu'une espèce de tour, du haut de laquelle l'on annonce avec des instrumens à vent, l'heure du service divin. Les parois et le plafond du temple sont couverts de papier couleur orange, et parsemé de figures de dragons peintes en encre de la Chine. Au fond du temple, en face de la porte du midi, se trouve un trône sculpté en bois, surmonté d'un dais en étoffe de soie, devant lequel est une petite table où sont posés quelques livres, une sonnette, et d'autres instrumens. Ce trône est destiné au Grand prêtre, qui s'y assied les jambes croisées. A sa droite est un autre trône plus élevé, plus grand et plus orné, soutenu par des figures sculptées et peintes en couleur; ce dernier, considéré comme le symbôle de la présence invisible de la Divinité, reste toujours vacant. Un peu plus à droite est le grand autel; le côté gauche est occupé par des fauteuils, destinés aux principaux lamas ou prêtres. Le long des colonnes qui soutiennent le toit, sont placés des bancs pour le clergé inférieur; les laïques restent en-dehors du temple; ce n'est qu'au moment de la bénédiction qu'ils entrent et défilent devant le Grand prêtre.

Nous ne décrirons pas en détail les ornemens dont les temples mongoles abondent, les tableaux allégoriques, les statues, les autels, les vases sacrés, les instrumens de musique, nous parlerons seulement d'une certaine machine à prières, qu'ils appellent *kurda*. C'est un cylindre creux, de bois ou de métal, fermé aux deux extrémités et traversé par un axe de fer. Tout le vide du cylindre est rempli par une longue bande de papier, roulée autour de l'axe, sur laquelle sont écrits ou imprimés des hymnes et des prières. On place ce cylindre

verticalement entre deux montans, et moyennant une roue que l'on y adapte, on le fait tourner avec rapidité: les Mongoles attribuent à ce mouvement circulaire des prières renfermées dans le cylindre, une grande efficacité, et le regardent comme un sacrifice agréable à la divinité. Quelquefois ils placent des cylindres d'une dimension monstrueuse près d'un ruisseau, sous un toît qui les met à l'abri de la pluie, et le font tourner moyennant une roue de moulin, afin qu'ils soient continuellement en activité.

Les statues des Saints dont les Mongoles remplissent leurs temples, et dont ils ornent leurs autels domestiques, sont à l'ordinaire de métal; leur piedestal est creu, et renferme des livres sacrés; si, par un événement quelconque, ces livres viennent à en être enlevés, la statue cesse d'être en vénération.

Les Mongoles possèdent un grand nombre de livres religieux, qu'ils ont reçu originairement de l'Inde et du Tibet, mais qui sont tous traduits en langue mongole. Ils ne connoissent point les caractères mobiles, mais ils gravent leurs livres sur des planches de bois et les impriment ainsi. Comme nous, ils écrivent de gauche à droite; les feuillets sont séparés: au lieu de les relier, ils les placent entre deux planches minces, les lient avec des cordons de soie, et les enveloppent d'un mouchoir de soie ou de coton, plus ou moins précieux, suivant l'importance du sujet. On expose ces livres, ainsi enveloppés, à l'adoration publique dans les temples, et on les traite en général avec beaucoup de respect. Ce seroit un crime que de les déposer dans une place malpropre, ou de les approcher de quelque objet réputé impur. Lorsqu'on les transporte d'un endroit à l'autre, c'est avec de certaines cérémonies, au son des instrumens et en récitant des prières. Les particuliers qui possèdent une collection de ces livres sacrés, placent dans le lieu qui les renferme, un petit autel où

l'on brûle tous les jours de l'encens. Le plus considérable et le plus respecté de ces ouvrages contient les préceptes du grand prophête *Schigimunih*, et a été écrit par ses disciples. Il porte le nom de *Colonne miraculeuse de la religion*, et remplit 240 énormes volumes. Personne n'a le droit de le posséder, à moins d'en avoir obtenu la permission du Dalai-Lama, ou de l'empereur de la Chine.

Le nombre des prêtres est très-considérable chez les Mongoles, parce qu'il est d'usage chez eux, que tout père, qui a plusieurs fils, en consacre un à cet état. Chaque prêtre est libre de choisir pour son habitation le lieu qui lui convient; seulement il doit en rester toujours une vingtaine auprès du temple auquel ils sont attachés, pour en faire le service intérieur, qui consiste à changer journellement les décorations des autels, à remettre de l'eau dans les vases sacrés, et à allumer les lampes et les cierges. Ils font ce service pendant un mois, à tour de rôle; le grand prêtre seul a son habitation permanente près du temple.

Le service divin se célèbre tous les jours, mais les grandes solemnités n'ont lieu que le quinzième jour de chaque mois. Ce jour-là tous les individus de la même tribu, hommes, femmes et enfans, se rendent en foule auprès du temple commun, tous à cheval et vêtus de leurs plus beaux habits. Lorsque l'assemblée paroît suffisamment nombreuse, et que les autels sont parés, les lampes et les cierges allumés, deux trompettes annoncent que le service va commencer. Le grand prêtre sort de son habitation et se met en marche; il est reçu à la porte du temple par les autres prêtres, qui étendent devant lui un tapis sur lequel il se prosterne; tout le peuple imite son exemple. Il se relève ensuite, fait trois fois le tour du temple, et y entre enfin, suivi de tous les prêtres; les laïques, faute de place, sont obligés de rester en dehors. Alors commencent les prières et

les hymnes, récités et chantés tour-à-tour en chœur, et quelquefois accompagnés de musique. Dans les intervalles on sert du thé aux prêtres, qui le boivent dans des tasses de bois verni dont chacun porte toujours une sur lui. Lorsque les prières ont duré un certain temps, un signal annonce le moment du bain sacré, principale cérémonie de la fête, appelée en mongole, *Thussel ien Ukijahl.* Tout le monde s'assied dans le plus grand recueillement, la tête nue, et les yeux baissés à terre. Au son d'une musique très-bruyante un des prêtres élève en l'air un grand miroir; un autre verse sur ce miroir, à différentes reprises, une espèce de syrop qui découle dans un vase soutenu par un troisième prêtre. La cérémonie finie, le vase qui contient la liqueur consacrée, est remis au grand prêtre, qui en verse une goutte sur la main de chaque assistant. Ceux-ci la reçoivent avec un profond respect, et s'en frottent le front, le sommet de la tête et la poitrine. Les prières recommencent ensuite et durent jusqu'au moment de la bénédiction générale, pendant laquelle tous ceux qui n'ont pas trouvé de place dans le temple, cherchent à y pénétrer pour arriver jusqu'au grand Lama, et pouvoir toucher sa main ou du moins ses vêtemens; c'est ainsi que se termine la solemnité.

Chaque Mongole a dans sa tente un autel plus ou moins orné, où il fait sa prière tous les matins, et devant lequel il ne passe jamais sans élever la main gauche en signe d'adoration. Un étranger qui entre dans une tente avant de saluer ceux qu'il y trouve, s'incline trois fois devant l'autel; alors seulement il s'assied et commence à parler. Les laïques, comme les prêtres, apprennent par cœur une quantité de prières; ceux qui savent écrire se font un devoir de copier les livres sacrés, et les gens riches mettent leur luxe à en posséder un grand nombre.

Les prêtres mongoles vivent dans le célibat ; la règle qu'ils suivent leur défend de manger de la chair de cheval et de boire des liqueurs fortes. Leur vêtement habituel est le même que celui des laïques ; mais lorsqu'ils sont en fonction, ils ont un costume particulier, qui consiste en une camisole rouge sans manches, une espèce de ceinture, et un grand manteau de couleur jaune, qui leur couvre tout le corps ; ils ne portent alors ni bonnet, ni chemise, ni chaussure. Le matin en se levant, le soir en se couchant, et dans le courant du jour, les prêtres sont obligés de réciter de certaines prières, qui ont pour objet le salut de tous les êtres vivans. Il est de leur devoir de se rendre auprès de ceux qui les font appeler, soit pour prier pour eux, soit pour les soigner dans leurs maladies ; car les prêtres sont les seuls médecins de ce peuple. Leurs visites sont toujours payées à proportion de la richesse ou du danger du malade.

On trouve aussi chez les Mongoles des femmes qui, sans quitter leur famille, se vouent au célibat et à une vie entièrement consacrée à des pratiques de dévotion. Elles portent un costume assez semblable à celui des prêtres, et sont presqu'aussi respectées qu'eux.

Tous les événemens importans de la vie sont accompagnés de cérémonies religieuses. Lorsqu'une femme grosse sent approcher le moment de sa délivrance, l'époux fait venir des prêtres pour implorer l'assistance divine. Dès que l'enfant est venu au monde, on orne l'autel domestique, on y place une lampe allumée, et on y brûle de l'encens. Quelques jours après on lave l'enfant de la tête aux pieds, en récitant des prières dans lesquelles on demande à Dieu de préserver le nouveau né de tout danger et de toute séduction ; l'eau qui a servi à ce bain, doit être jetée dans un endroit écarté, qui dès-lors devient sacré. Le même jour on donne à l'enfant deux noms, dont l'un, choisi par le prêtre, n'est

jamais prononcé que dans les cérémonies religieuses ; l'autre, qu'il porte dans la vie habituelle, est choisi par un des individus de la famille.

Les mariages se font de même avec beaucoup de solemnité. Lorsque les parens respectifs sont convenus des conditions du contrat, on allume un flambeau sur l'autel de l'habitation de l'épouse, et l'on adresse à la divinité des prières ferventes pour son bonheur futur. Elle se rend ensuite dans la demeure de son époux, précédée d'un homme qui porte au bout d'une longue perche l'image d'un saint, sous la protection duquel elle est censée être désormais.

Quand un Mongole est dangereusement malade, les prêtres viennent le préparer à la mort ; ils calment ses terreurs, et lui peignent l'état où son ame va se trouver, et le chemin qu'elle doit parcourir avant d'arriver au séjour de la félicité éternelle. Dès qu'il a rendu le dernier soupir, ses parens et ses amis expriment leur douleur et leurs regrets par des chants plaintifs et touchans, et s'exhortent réciproquement à la résignation. Lorsque les préparatifs pour la sépulture sont faits, l'un des prêtres adresse un discours à l'ame du défunt, et lui annonce que l'heure est arrivée où elle doit se séparer pour toujours de sa dépouille mortelle. On enlève alors le corps, non par la porte de la tente, mais par un des côtés que l'on soulève à cet effet, et on le transporte à l'endroit désigné pour sa sépulture. La famille distribue ensuite des présens à tous les prêtres du cortège ; elle donne les plus beaux habits du défunt à celui qui l'a exhorté, et y ajoute un cheval de selle tout harnaché ; et la cérémonie se termine par un repas auquel tous les assistans prennent part.

Quoique très-attachés à leur religion, et très-exacts à s'acquitter des pratiques innombrables qu'elle leur prescrit, les Mongoles n'en sont pas moins tolérans envers ceux qui professent d'autres croyances ; persuadés que

toutes les doctrines religieuses viennent de la même source, ils n'en méprisent aucune, et leur bienveillance s'étend à tous les hommes sans distinction.

NARRATIVE OF A JOURNEY, etc. C'est-à-dire, Relation d'un voyage en Egypte et dans le pays situé au-delà des Cataractes, par Th. LEGH, Esq. M. P. Londres, 1816. In-4.° de 160 pages.

(*Troisième extrait. Voy. pag.* 30 *de ce vol.*)

ESSOUAN jouissoit d'un petit droit sur les dattes transportées d'Ibrim au Caire. Ce commerce a cessé. Mais cette ville tire quelque profit de l'arrivée annuelle d'une caravane du Sennaar. Les Arabes du désert oriental viennent s'y pourvoir des produits des manufactures d'Europe et de Turquie.

On a beaucoup débattu la question de la couleur des anciens Egyptiens. Les uns ont cru qu'ils étoient Nègres, les autres, que les Coptes sont leurs descendans. Ces derniers se fondent sur l'apparence que présentent les momies. Elles ont le teint d'un brun foncé, les cheveux et les yeux noirs, quelquefois sans doute les lèvres épaisses, mais souvent le nez aquilin. L'opinion de ceux qui prétendent que les premiers habitans de l'Egypte étoient Nègres, se fonde principalement sur une expression d'Hérodote, qui dit qu'ils étoient *de couleur noire* et avoient *les cheveux frisés* (1); et sur la tête

---

(1) *Mélagchroés kai oulotrichés.* L'auteur anglais traduit *dark coloured and woolly haired* (de couleur sombre et à cheveux laineux).

du sphinx, qui a les traits d'un Nègre, et qui paroît devoir offrir une représentation exacte de la figure des anciens Egyptiens. D'un autre côté, la couleur des yeux et des cheveux des Coptes, leur teint brun, leur nez aquilin, leurs cheveux souvent aussi peu frisés que ceux d'un Européen, tout cela se retrouve dans les figures peintes qui décorent les tombeaux de l'ancienne Thèbes.

Il est remarquable que les habitans de l'isle d'Eléphantine soient presque noirs, tandis que les Barâbras, qui sont bien plus au sud, ont le teint beaucoup moins foncé. Les femmes d'Eléphantine sont cependant plus belles que toutes celles de la Haute-Egypte.

Des noirs à Eléphantine sont certainement un phénomène singulier; et peut-être n'est-il explicable qu'en supposant qu'une tribu nègre venue de l'ouest y a jadis fondé une colonie. Sous le règne de Dioclétien, les Nobates se laissèrent persuader de quitter leurs anciennes habitations dans les déserts de la Libye, et on leur céda un territoire étendu mais de peu de revenu au-dessus de Syène et des Cataractes du Nil, à condition qu'ils respecteroient toujours et défendroient même les frontières de l'empire. « Ce traité, dit Gibbon, subsista long-temps; et, jusqu'à l'époque où l'établissement du christianisme donna des idées plus justes sur le culte religieux, on le ratifioit chaque année par un sacrifice solemnel, dans l'isle d'Eléphantine, où les Romains et les barbares adoroient en commun les puissances visibles et invisibles qui gouvernent l'univers (1). » Pourroit-on conjecturer que les habitans actuels d'Eléphantine sont les descendans de ces Nobates venus de Libye? Les contrées occidentales de l'Afrique sont peuplées de Nègres, tandis que l'Egypte, située à l'est, a des habitans, qui par comparaison, peuvent être dits blancs.

(1) Vol. II, page 136.

Le 6 mars nous quittames Essouan, le lieu le plus délicieux de la Haute-Egypte, et qui jouit de la prérogative remarquable de n'être jamais visité par la peste. Il la doit sans doute à la douceur de sa température et au vent du nord qui y souffle presque constamment. Mais les superstitieux habitans l'attribuent à la bénigne influence d'un Cheik qui a son tombeau dans les montagnes voisines.

En descendant le Nil, nous visitames les temples de la Haute-Egypte, que nous n'avions pas eu le temps d'examiner; et qui ont été décrits en détail par Denon et par d'autres.

A Koum Ombos, nous cherchames vainement l'inscription trouvée par Mr. Hamilton sur la corniche d'un des temples, de laquelle il infère que les temples d'Egypte ne sont pas d'une date aussi ancienne qu'on le suppose, et doivent être envisagés plutôt comme étant l'ouvrage des Ptolémées. Nous la cherchames le livre à la main, pendant plus d'une heure (1). Quant à la conséquence que cet auteur en tire; il paroît plus probable que les Ptolémées se bornèrent à réparer les temples anciens et qu'ils n'entreprirent pas d'en construire de nouveaux.

Après avoir passé Hajar-Silsili et Edfou, nous fumes agréablement surpris à Elethia par une abondante chute de pluie. C'est un phénomène rare dans la Haute-Egypte, et que, depuis plusieurs mois, nous n'avions point eu occasion d'observer. Le thermomètre, dans notre cabine, s'étoit soutenu le jour précédent à 95 F. (28 R.), la pluie de la nuit le fit baisser le matin jusqu'à 60° F. (12 $\frac{1}{2}$ R.).

---

(1) Nos lecteurs trouveront cette inscription citée en traduction dans les extraits de l'ouvrage de W. Hamilton, intitulé *Ægyptiaca*, donnés par la *Bibliothèque Britannique*, T. 48, page 425. [R]



Nous continuames notre voyage; et après nous être arrêtés à voir les temples d'Esné (Latopolis) et d'Hermontis, nous abordames, pour la seconde fois, au milieu des étonnans monumens de Thèbes. Du Memnonium, nous traversames les montagnes pour visiter Biban-el-moluk. (les Portes du Roi). Ces étranges excavations consistent en plusieurs chambres, dont les murs sont chargés de peintures. Les couleurs des figures sont aussi vives qu'au moment où elles ont été exécutées. La plupart des passages qui ont été ouverts pénètrent très-avant dans la montagne et contiennent un sarcophage en granit. Il y en a plusieurs qui n'ont pas été touchés. Comme les échantillons de *papyri* que l'on s'est procuré jusqu'à ce jour, viennent tous de ce lieu là, il est probable qu'en faisant de nouvelles fouilles, on trouveroit des choses intéressantes.

De Biban-el-Moluk nous revinmes par la vallée, par laquelle passoit le chemin qui de Thèbes menoit aux tombeaux, et où subsiste encore le temple de Karnaq.

Cette montagne a été excavée en entier. A chaque pas on voit une ouverture. Il est bien probable que c'étoit le cimetière général de Thèbes. Plusieurs de ces cavernes sont actuellement converties en habitations par les cultivateurs de la plaine, d'où les invasions du Nil les ont chassés. Ce fleuve, au temps de l'inondation, couvre tout le plat pays d'alentour, parce qu'il n'y a plus de canal pour dégorger ses eaux.

Pendant notre séjour en ce lieu, nous eumes la curiosité de descendre dans un des puits de momies qui y abondent. Il seroit difficile de donner une juste idée du tableau dégoûtant qu'il nous offrit. Nous pénétrames par une étroite ouverture, pleine de mazures à travers lesquelles nous nous fimes jour pour aller dans une petite chambre d'environ quinze pieds sur six; et de celle-ci dans une autre un peu plus grande où sont deux rangs de colonnes. Les murs étoient couverts de peintures,

et au fond deux statues en pied de grandeur naturelle, l'une d'homme, l'autre de femme, vêtue d'une manière brillante, et ayant à leurs côtés, l'un deux jeunes garçons, l'autre deux jeunes filles.

Toute cette chambre étoit jonchée de fragmens de toile, de bras, de jambes, de têtes de momies, laissées en cet état par les Arabes, qui visitent ces lieux dans le but de dépouiller les corps et d'enlever les substances bitumineuses qui ont servi à les embaumer. De cette chambre, deux passages conduisent à la partie basse et intérieure de la montagne; nous pénétrames jusqu'à la distance de cent verges dans celui qui nous parut le plus long. Nous glissant et rampant à travers les débris de corps mutilés, nous pouvions à peine nous empêcher de tomber en nous attachant aux bras, aux jambes, aux crânes de quelques momies, les unes gisant sur la terre, les autres encore debout dans leurs niches.

Nous arrivames à Siout le 20 mars. Nous y reçumes la désagréable nouvelle que la peste, qui régnoit toujours avec la même violence dans l'Asie mineure, s'étoit manifestée à Alexandrie et le long de la côte. Ce fut pour nos plans un coup mortel. Nous ne pouvions ni passer par la Syrie pour nous rendre à Constantinople, ni nous embarquer à Alexandrie pour Malte.

Dans l'impossibilité où nous étions d'obtenir aucune information précise sur les progrès de la peste par les rapports des Arabes, soit à cause de leur aveugle foi à la prédestination, soit parce qu'ils ne jouissent pas d'une grande réputation de véracité, nous dépêchames un courier au Caire pour avoir, par nos amis, des nouvelles sûres; et nous résolumes d'attendre son retour dans la Haute-Egypte. A cet effet, nous lui assignames Miniel comme le lieu où il devroit nous retrouver.

Avant de nous y rendre, nous nous arrêtames à Manfalout pour examiner certains puits de momies, dont un Grec nous avoit entretenus à Thèbes comme d'un

objet de curiosité. Il nous avoit dit qu'il avoit été envoyé par Suliman, cachef de Manfalout, à la tête d'un détachement d'Arnautes, contre les habitans du village d'Amabdi. Les Arabes de ce village, situé sur la rive orientale du Nil, à environ deux lieues du fleuve, et sur la lisière du désert, s'occupent principalement à élever des chevaux, et sont connus par leur goût pour le brigandage. A l'approche des soldats du Cachef, la plus grande partie des habitans d'Amabdi s'enfuit dans le désert. On sut toutefois que quelques-uns d'entr'eux avoient disparu en s'enfonçant sous terre et s'étoient cachés dans un puits à une heure de marche du village. Démétrius, c'est le nom du Grec à qui Suliman avoit confié l'expédition, les poursuivit avec une partie de ses Arnautes, et descendit dans le puits où ils s'étoient réfugiés. Ils virent au fond des fragmens de momies de crocodiles, épars çà et là, mais ils n'y trouvèrent point les fuyards qu'ils y cherchoient. Il étoit facile de conclure de son récit, qu'il devoit y avoir des galeries latérales communiquant au puits et que ces galeries, d'une longueur inconnue, devoient être les lieux où avoient été déposés les momies de crocodiles, dont notre Grec avoit vu des fragmens à l'entrée de l'excavation. Les soldats du Cachef revinrent sans se hasarder à faire d'ultérieures recherches pour découvrir les cachettes où les Arabes fugitifs s'étoient retirés. Cette histoire, contée par Démétrius, avoit enflammé notre curiosité et nous avoit inspiré le désir d'achever cette découverte et de nous assurer de la vérité de son récit. Les puits que nous avions visités à Thèbes étoient pleins de momies humaines, mais nous n'avions vu nulle part aucune trace de momies de crocodiles (1). Ce fut pour accomplir

(1) Hérodote raconte que les Egyptiens, en particulier dans le voisinage de Thèbes et du lac Mœris, avoient, pour cet animal, une grande vénération; qu'ils les nourrissoient de la

notre projet que nous continuames à descendre le Nil, et que nous nous arrêtames à Manfalout. Ce village est situé sur la rive gauche du fleuve; et nous le choisimes pour y faire nos préparatifs avant d'entreprendre le voyage d'Amabdi. Je me trouvois associé pour cette expédition avec mon ami Mr. Smelt et un Américain (1) nommé Barthow, qui avoit fait pendant plusieurs années le commerce sur la Mer Rouge, qui parloit parfaitement l'arabe, et que nous avions engagé au Caire comme interprête (2), à l'époque de notre départ pour la Haute-Egypte. Nous primes encore avec nous un marchand Abyssin, nommé Fadlalla, et trois hommes de notre équipage, qui étoient Barâbras, et que nous avions amenés avec nous depuis les Cataractes. Après nous être pourvus d'ânes et de torches, nous traversames le gué de Manfalout, à cinq heures du matin, le 30 mars. Nous errames jusqu'à neuf à la recherche du village d'Amabdi. Enfin, tout près de ce village, nous trouvames quatre Arabes occupés à couper du bois. Ils semblèrent d'abord ne vouloir nous donner aucune information sur l'objet de notre curiosité. Nous les vimes

chair des victimes; qu'ils les chargeoient d'ornemens pendant qu'ils étoient en vie, et qu'après leur mort, ils les embaumoient et les déposoient dans des coffres sacrés. — Ailleurs, après avoir décrit l'intérieur du labyrinthe, bâti près du lac Mœris et de Crocodilopolis, et vanté la magnificence des appartemens où on l'avoit admis, cet historien observe, qu'on ne lui permit pas de visiter les chambres souterraines, qui étoient sous une garde sévère, parce que c'étoit là qu'étoient ensevelis les crocodiles sacrés, ainsi que les rois par qui cet édifice avoit été construit. [A]

(1) Cette expression désigne presque constamment en anglais, et presque sûrement ici, un citoyen des Etats-Unis d'Amérique. [R]

(2) *Dragoman.*

se concerter, nous entendimes qu'ils parloient de danger, et nous crumes entendre échapper ces mots : « S'il faut que l'un meure, — il faut que tous meurent. » Ces dispositions excitèrent en nous des soupçons, mais ne nous firent point renoncer à notre projet; notre nombre et notre force nous inspiroient de la confiance.

Nous nous montrames disposés à partir, et nos Arabes se déterminèrent enfin à nous servir de guides pour le prix de vingt-cinq piastres. Après une heure de marche dans le désert, nous arrivames au lieu désigné. C'étoit un puits ou une ouverture circulaire, de dix pieds de diamètre et d'environ dix-huit pieds de profondeur. Nous y descendimes, non sans difficulté; les Arabes commencèrent par se déshabiller, et nous conseillèrent d'en user de même; nous suivimes en partie leur exemple, mais nous gardames nos chemises et nos pantalons. J'avois pris avec moi une paire de pistolets de poche, que je cachai dans mes pantalons, pour pouvoir au besoin déjouer toute tentative perfide. On décida que trois de nos Arabes marcheroient avec nous, et que le troisième resteroit en dehors à l'entrée du puits. Le marchand Abyssin ne voulut pas aller plus avant; et nos bateliers restèrent aussi en-dehors pour garder nos habits. Notre petite troupe étoit donc composée de six personnes. Chacun de nous devoit être précédé par son guide, — nos torches furent allumées, — un des Arabes ouvrit la marche. — Je le suivis.

Nous rampames sur une longueur de sept ou huit verges (1), en passant par une ouverture qui se trouvoit au fond du puits et qui étoit obstruée en partie par le sable du désert que le vent y avoit projeté. Nous parvinmes ainsi à une grande chambre d'environ quinze pieds de haut.

C'est probablement celle où le Grec, Démétrius, avoit

(1) La verge, *yard*, diffère peu du mètre. [R]

pénétré ; nous y vimes ce qu'il nous avoit décrit, des fragmens de momies de crocodiles. Nous vimes aussi beaucoup de chauve-souris, volant çà et là, et suspendues à la voûte. Comme j'élevois ma torche pour examiner cette voûte, il m'arriva d'en brûler une. Je fais mention de ce fait insignifiant, parce qu'il donna lieu dans la suite à une discussion fort ridicule, mais pour nous fort importante. Jusques-là nous avions vérifié le récit de notre Grec ; il ne nous restoit plus qu'à explorer les galeries qui avoient servi de refuge aux Arabes, et qui devoient être le lieu de dépôt des momies que nous cherchions. Chacun de nous tenoit sa torche. Nos guides insistèrent pour que nous nous rangeassions de manière que chacun de nous eût un Arabe devant lui. Quoique cet ordre de marche eût quelque chose de mystérieux, nous ne contestames pas et nous marchames en avant. Nous entrames dans une galerie, où nous avançames sans nous arrêter pendant une heure entière, en nous baissant et rampant même quelquefois, et faisant divers détours, qui aboutirent à une grande chambre. Après l'avoir examinée quelques instans, nous reconnumes que c'étoit la première où nous étions entrés et celle même d'où nous étions partis. Nos conducteurs cependant nioient que ce fût la même; mais à la fin ils en convinrent et avouèrent que, dans cette première tentative, ils avoient perdu le chemin ; ajoutant que, si nous voulions en faire une seconde, ils se chargeroient de nous conduire aux momies. Notre curiosité n'étoit nullement satisfaite. Nous avions passé plus d'une heure à errer dans un passage bas et souterrain ; nous étions fatigués de la posture incommode à laquelle il avoit fallu nous assujettir dans cette marche, et de la chaleur que nos torches occasionnoient dans ces étroites galeries. Mais les Arabes parloient avec tant d'assurance du succès d'une seconde tentative, que nous nous déterminames à les suivre. Nous trouvames l'ouverture de la chambre vers laquelle nous

dirigeames alors nos pas, défendue par une tranchée ou fossé d'une profondeur inconnue, et large de manière à ne pouvoir être franchie que par un bon saut. Le premier Arabe sauta le fossé; et nous le suivimes tous. Le passage où nous entrames étoit fort étroit, et si bas, que nous étions obligés en quelques endroits de ramper ventre à terre et presque toujours de nous traîner sur les mains et sur les genoux. Les détours multipliés de ce passage ressembloient à un labyrinthe. Ils aboutirent enfin à une chambre beaucoup plus petite que celle d'où nous venions, et qui ne contenoit rien de plus propre à contenter notre curiosité. Jusques-là donc notre recherche avoit été infructueuse; mais les momies ne pouvoient pas être fort éloignées; un effort encore, et nous avions l'espoir d'y atteindre.

L'Arabe que je suivois, et qui nous conduisoit tous, entra alors dans une autre galerie; nous continuames à marcher après lui dans le même ordre qu'auparavant, chacun précédé par son guide. Nous n'avions pas beaucoup avancé, quand tout-à-coup la chaleur devint excessive; je sentis ma respiration gênée; j'eus un violent mal de tête; et une sensation de plénitude autour du cœur.

Nous vimes que nous avions été trop en avant, et nous étions presque privés de la faculté de rétrograder. En cet instant la torche du premier Arabe s'éteignit. J'étois tout près de lui; il poussa un gémissement — ses jambes entrèrent en convulsion; j'entendis un râlement dans sa gorge — il étoit mort. L'Arabe qui étoit derrière moi, voyant la torche de son compagnon éteinte, et croyant qu'il avoit bronché, passa devant moi, pour aller à son secours; il se baissa; je le vis perdre connoissance, chanceler, et tomber en un instant — il étoit aussi mort. Le troisième Arabe avança à son tour, fit un effort pour s'approcher des deux corps et s'arrêta court. Nous nous regardions en silence et saisis d'horreur. Le danger croissoit à chaque instant; nos torches

ne brûloient plus que foiblement; notre respiration devenoit de plus en plus difficile; nos genoux trembloient sous nous, et nous sentions nos forces presque épuisées.

Il n'y avoit pas de temps à perdre. — L'Américain, Barthow, nous cria: « Prenez courage »; et nous commençames à rétrograder aussi vîte qu'il nous fut possible de le faire. Nous entendimes l'Arabe qui étoit encore vivant nous appeler à grands cris, nous traiter de *caffres* (1), implorer notre secours, nous reprocher de l'abandonner. Mais nous étions forcés de le livrer à son mauvais destin, nous attendant à chaque instant à le partager avec lui. Les détours du passage par lequel nous avions fait route augmentoient pour nous la difficulté de nous y soustraire. Nous pouvions aisément prendre un mauvais chemin et manquer la grande chambre par laquelle nous avions d'abord pénétré. En supposant même que nous prissions la bonne route, il étoit trop probable que les forces nous manqueroient avant d'atteindre au but desiré. Chacun de nous, séparément et sans le dire, avoit attentivement observé les différentes formes des pierres qui se projetoient en avant dans les galeries que nous avions parcourues; en sorte que chacun se trouvoit avoir un fil imparfait pour se guider dans ce labyrinthe. Nous comparions nos observations; et il n'y eut qu'un seul endroit où nous ne fumes pas d'accord. Mon ami et moi pensions de même. L'Américain avoit un autre avis. La pluralité décida, et heureusement cette décision se trouva juste. Epuisés de fatigue et remplis d'effroi, nous atteignimes le bord du profond fossé qu'il nous falloit traverser pour rentrer dans la grande chambre. Rassemblant mes forces, je le franchis et je fus suivi par l'Américain. Smelt resta sur le bord du précipice, prêt à succomber à la fatigue. Il nous demandoit « au nom de Dieu, de l'aider à passer le fossé, ou du

(1) Infidelles.

» moins de nous arrêter, ne fût-ce que cinq minutes, » pour lui donner le temps de recouvrer quelque force.» C'étoit impossible — le moindre délai étoit mortel; nous ne pouvions résister au desir d'avancer et d'atteindre le plein air. Nous l'encourageames à rassembler ses forces; et il franchit enfin le fossé. Quand nous fumes en plein air, il étoit une heure; la chaleur au soleil étoit de 160° F. (57 R.) Heureusement nos bateliers, qui nous attendoient avoient un *bardak* (1) plein d'eau. Ils nous en aspergèrent; mais malgré ce moyen de rafraîchissement, il nous étoit impossible de grimper le long des côtés du puits. Ils déplièrent leurs turbans, et les faisant passer autour de notre corps, ils nous amenèrent sur le bord.

En nous voyant paroître sans nos guides, l'Arabe qui étoit resté à l'entrée de la caverne, fut étonné; et nous demanda avec inquiétude ce qu'étoient devenus ses amis (2). Avouer qu'ils étoient morts auroit éveillé des soupçons; il nous auroit cru coupables de meurtre, il auroit jeté l'alarme parmi les habitans d'Amabdi, et les auroit engagé à nous poursuivre et à venger la mort de leurs amis. Nous lui dimes donc qu'ils venoient après nous, et qu'ils étoient occupés à rapporter les momies que nous avions trouvées; que c'étoit là ce qui les avoit un peu retardés.

Sans perdre de temps nous montames sur nos ânes, et traversames de nouveau le désert; nous passames rapidement par le village pour gagner le gué de Manfalout. Notre cangia (3) étoit amarré tout près de la ville, et nous fumes à bord à cinq heures. On nous avoit at-

(1) C'est le nom que l'on donne aux jarres, faites à Kenné, d'une terre poreuse, et dont on se sert pour rafraîchir l'eau. (A)

(2) *Hahabebas*.

(3) Barque.

tendu quelque temps; et comme c'étoit le jour de naissance de mon ami Mr. Smelt, nous avions projeté de le fêter par un repas un peu plus somptueux qu'à l'ordinaire. Mais certes l'appétit nous manquoit; et il falloit songer au parti que nous avions à prendre. Nul doute que les Arabes d'Amabdi ne s'attachassent à notre poursuite pour venger le meurtre supposé de leurs amis; et comme il ne falloit pas se flatter de les convaincre de notre innocence, nous tombames tous d'accord que nous devions chercher notre sûreté dans la fuite. Il fut résolu que nous attendrions minuit, et qu'à cette heure là nous mettrions à la voile pour descendre le Nil et nous rendre à Miniet, la première ville ayant garnison turque que nous pussions atteindre. La paresse et la stupidité de notre Reis fit que nous ne pumes lever l'ancre qu'à cinq heures du matin. Ce fut alors pour nous un grand sujet d'inquiétude, et dans le fait ce fut une circonstance fort heureuse; car, comme on le verra ci-après, si nous avions fait route plus tôt, nous serions infailliblement tombés dans les mains de nos ennemis. Le vent nous étoit contraire, il souffloit du nord avec force; et à sept heures nous n'avions fait que deux lieues.

A ce moment nous vimes quatre Turcs à cheval qui venoient à nous au galop, suivis de deux Arabes à pied; et comme nous suivions lentement le cours de la rivière, ils furent bientôt assez près pour lâcher un coup de pistolet et nous ordonner de mettre en panne. Nous arrêtames notre barque, et ils nous appelèrent du rivage, disant qu'ils étoient envoyés par le Cachef pour nous conduire à Manfalout où nous aurions à répondre du meurtre de nos guides. Les deux Arabes, qui étoient à pied, nous faisoient de violentes menaces, criant qu'il leur falloit du sang pour du sang; que notre mort étoit résolue, dût-il en coûter la vie à vingt autres de leurs compatriotes. Nous entrames en pourparler avec les

Turcs,

Turcs; nous leur demandames s'ils répondoient de notre sûreté dans notre chemin jusqu'à Manfalout; et nous stipulames aussi qu'il nous seroit permis de porter nos armes avec nous. Ils nous promirent que nous ne serions pas molestés en nous rendant à la ville, et après quelque discussion, ils nous permirent de prendre nos épées, nos pistolets et nos fusils à deux coups. A ces conditions nous abordames et marchames à pied sous l'escorte des Turcs jusqu'à Manfalout. Quand nous arrivames à la maison du Cachef, nous le trouvames fumant sa pipe dans la cour extérieure, accompagné d'un petit nombre d'Arnautes de sa garde, et entouré d'une quarantaine d'habitans d'Amabdi.

Les Arabes nous reçurent avec un cri de joie vengeresse.

Le Cachef nous parla d'un ton haut et sévère; il nous dit de quoi nous étions accusés par ceux qui l'entouroient. A l'aide de notre interprête, nous lui racontames notre histoire, et nous produisimes le firman que nous avions obtenu de Machmoud Ali, Pacha du Caire. Notre passeport étoit conçu dans la forme ordinaire, et enjoignoit à tous les gouverneurs des villes par où nous passerions de nous donner protection et secours. Un secrétaire eut ordre de lire le firman à haute voix. Cela fait, le Cachef étendant la main, le prit et jetant sur nous un regard sévère, dit avec une amère ironie : « Je ne vois pas que ce firman vous permette » de maltraiter ou de tuer les Arabes. »

En même temps il vomit contre nous un torrent d'injures en langue arabe, à la grande satisfaction de nos accusateurs; et se retira dans la cour intérieure, nous laissant, à ce que nous crumes, à leur merci. La plupart des Arabes étoient armés d'épées et de piques, et commencèrent à nous entourer avec des gestes menaçans. Mais bientôt le Turc nous fit chercher, et nous fumes conduits vers lui par ses soldats.

Les Arabes exprimèrent leur joie et parurent croire que notre sort étoit décidé. Le Cachef cette fois nous reçut d'une manière plus amicale ; il n'étoit plus sous les yeux des Arabes; il quitta le ton de colère qu'alors nous comprimes qu'il avoit affecté de prendre. « Mes bons amis, » dit-il, en mettant la main sur l'épaule de notre interprête, « je sais que je suis tenu, en vertu » de votre firman, de vous protéger, et que ma tête » répond de votre sûreté. Je crois ce que vous m'avez » raconté; mais j'ai une garde de 50 soldats, et le vil» lage d'Amabdi a 700 hommes armés de fusils. Si tous » les habitans prenoient part à cette affaire, et venoient » nous assaillir, et vous et moi nous succomberions. » Cherchez à vous échapper secrètement, et de mon côté » j'amuserai les Arabes et ferai des délais. »

Nous sentimes la force de ses raisons, nous le remerciâmes de sa conduite amicale, et nous ne perdimes point de temps pour faire retraite en passant par une porte de derrière. Quand nous étions sortis de notre barque pour suivre les Turcs à Manfalout, nous avions donné ordre de la faire cheminer avec nous; et en effet nous la trouvames tout près de la ville.

Nous remimes donc à la voile; mais comme le vent continuoit à souffler fortement du nord, nous avions peu d'espérance d'échapper à nos ennemis.

Le Nil, dans cet endroit est large d'environ deux portées de fusil, et nous étions continuellement obligés de louvoyer. Quoique nous fissions force de rames, nous avancions peu. A peine avions nous perdu la ville de vue, que nous vimes une troupe de cavaliers à une grande distance dans le désert, sur la rive droite du fleuve. Nous les primes pour des Arabes Bédouins. Bientôt nous vimes des têtes nous épier par dessus les collines de sable. En ce moment nous étions au milieu du fleuve, et par conséquent un peu plus loin que la portée du fusil. Tout-à-coup plusieurs Arabes

s'élancèrent en nous criant de venir à terre, ou qu'ils feroient feu sur nous.

Nous fimes agir nos rames aussi vîte qu'il nous fut possible pour aller sur la rive opposée, et nous tinmes conseil sur le parti qu'il y avoit à prendre. Notre danger étoit éminent; nous étions entourés d'ennemis de tous côtés. Notre ami le Cachef de Manfalout étoit hors d'état de nous protéger, et la distance de Miniet étoit de soixante et dix milles. Si le vent avoit été favorable, en forçant de voiles et suivant de près la rive gauche du fleuve nous aurions pu nous flatter d'échapper, mais dans l'état des choses ç'auroit été une vraie folie de prétendre continuer notre course.

Enfin il fut résolu de retourner à Manfalout, d'y réclamer de nouveau la protection du Cachef, ou de tâcher de convaincre les Arabes de notre innocence. Nous fumes bientôt à la ville, et à peine eumes nous mis le pied sur la rive que nous fames assaillis par trois femmes et cinq ou six enfans tout nuds et couverts de boue. Nous apprimes que c'étoit les femmes et les enfans des hommes qui avoient péri; l'état dans lequel nous les voyions étoit la marque du deuil qu'ils portoient conformément à l'usage du pays. Comme nous étions armés nous parvinmes sans beaucoup de peine à la maison du Cachef. Nous le trouvames cette fois entouré de plus de quatre cents Arabes, et parmi eux le Cheik du village d'Amabdi. En nous faisant jour à travers la foule nous reconnumes heureusement l'Arabe que nous avions abandonné et que nous supposions être mort avec ses compagnons dans la caverne. Il paroissoit en très-mauvais état, ne pouvoit se tenir debout et étoit soutenu par deux de ses amis. Nous sçumes ensuite qu'il avoit réussi à s'échapper à l'aide de la lumière de la torche de Mr. Smell, lorsque celui-ci fut obligé de s'arrêter quelques momens pour reprendre ses forces au bord du fossé. Notre interprête raconta

de nouveau notre histoire, et invoqua le témoignage de ce guide survivant pour en confirmer la vérité. Ce fut bien vainement; car au contraire ce guide attesta que nous l'avions pris lui et ses compagnons par force, et que nous les avions obligé de nous conduire en ce lieu. Ce mensonge fut appuyé par l'Arabe qui étoit resté en dehors de la caverne, et qu'alors pour la première fois nous aperçumes parmi la foule. Nous alléguames en défense qu'il étoit impossible que nous eussions usé de voie de contrainte puisque nous étions sans armes. Nous affirmames cela hardiment, parce que les pistolets que j'avois avec moi n'avoient point été vus. Nous rappelames en outre au faux témoin qu'en allant au lieu en question l'un des guides qui étoit mort avoit rempli d'eau notre *bardak* à un puits voisin d'Amabdi, ce qui prouvoit que nous faisions route de bonne amitié.

Le Cachef qui continuoit à nous traiter avec hauteur en public, demanda à l'Arabe d'expliquer par quel moyen les infidelles (qu'il reconnoissoit avoir été sans armes) avoient tué ses compagnons. Il répliqua *par magie*; car, dit-il, il m'avoit vu brûler quelque chose à notre première entrée dans la grande chambre. Il vouloit parler de la chauve-souris que j'avois brûlée par accident. En ce moment notre affaire commença à prendre une meilleure tournure. Une partie des spectateurs qui traitoit avec mépris l'idée de magie nous crurent innocens, et les autres probablement redoutèrent le pouvoir imaginaire qu'on venoit de nous attribuer. Enhardis par ce changement favorable notre interprête prit un ton haut, et demanda formellement que nous fussions envoyés avec nos accusateurs et le Cheik d'Amabdi à Siout au bey Ibrahim, fils du Pacha du Caire et gouverneur de la Haute-Egypte. Telle étoit la réputation de cruauté de ce gouverneur que son nom seul répandit la terreur dans l'assemblée. Maintenant notre tour étoit

venu de menacer; nous parlames de l'alliance de notre roi avec le Pacha du Caire, et des suites que pouvoient avoir de mauvais traitemens exercés sur ceux qui voyageoient sous la protection de son firman. Ces menaces eurent leur effet. Le Cachef tint conseil avec le Cheik et proposa un accommodement en argent. Nous affectames d'abord de le rejeter avec dédain, disant que ce seroit en quelque sorte nous reconnoître coupables. Au fond toutefois nous désirions beaucoup de terminer à tout prix. Nous envoyames notre interprête négocier avec le Cachef; et il fut convenu enfin que nous payerions douze piastres, deux à chaque femme, et douze autres à titre de présent au Cheik du village. Aussitôt toute espèce d'animosité parut cesser; on nous laissa retourner à notre vaisseau et continuer notre voyage.

A Miniet, nous trouvames notre courier, qui nous donna des nouvelles assez alarmantes sur l'état de santé du pays que nous avions à traverser. D'un autre côté, ce fut un grand plaisir pour nous d'apprendre d'autres importantes nouvelles, qui nous reportèrent dans le sein de la politique européenne.

Jusques là les événemens de la guerre des Wahabis avoient été le sujet principal de nos conversations. La question du moment étoit de savoir si le Pacha étoit maître de la Mèque; et la seule information offerte à notre curiosité, étoit un bruit vague que ce Pacha avoit remporté une victoire. Cette disette de nouvelles avoit duré long-temps, et lorsque notre Arabe, à son retour du Caire, nous remit, avec nos lettres privées, une suite de gazettes contenant les détails de la retraite de Moscou, et la fin désastreuse de l'expédition de Buonaparte en Russie, nous éprouvames un sentiment, qui ne peut être bien apprécié que par des voyageurs dans notre situation. . . . . .

Ce qu'on nous mandoit des progrès de la peste nous fit prendre la résolution de rester à Miniet. Nous espé-

rions que, dans la Haute-Egypte, la chaleur de l'été nous mettroit à l'abri de la contagion. En conséquence nous nous adressames au Gouverneur de la ville, pour qu'il nous assignât un logement. . . .

Pendant notre séjour d'un mois dans cette ville, ... les événemens du jour ressembloient à ceux de la veille; une fois seulement l'alarme fut répandue par l'attaque d'un village voisin où les Bedouins avoient pénétré. Une petite troupe de cavalerie y accourut en grand désordre, et les repoussa dans le désert.

Nous eumes une occasion d'observer de près quelques-uns de ces Arabes Bédouins, qui vinrent à Miniet en députation. Nous étions un soir à fumer avec le Cachef dans son kiosk, lorsque trois Bédouins, les premiers que j'eusse jamais vus, entrèrent avec un air de liberté et d'indépendance, qui faisoit un parfait contraste avec la manière servile des Beys et des autres personnes qui approchoient du Cachef. Dans nos entrevues avec lui, comme nous étions des Francs, et que nous lui étions recommandés par un firman du Pacha, nous étions toujours invités à nous asseoir; mais en général le Cachef exigeoit de ses hôtes de se tenir debout en sa présence.

Les Bédouins portoient des turbans blancs et des *bournous* (schals). Ils étoient d'une figure agréable et avoient l'air imposant. Ils s'avancèrent sans aucune hésitation; et après la salutation d'usage (*salèm alicum*, la paix soit avec vous). Ils s'assirent. Ils exposèrent avec chaleur le sujet qui les amenoit; il s'agissoit d'une plainte contre les soldats du Cachef, qui, sous prétexte de lever des contributions, avoient emmené quelques-uns de leurs chevaux. Ils furent traités avec beaucoup d'égards, et ils reçurent la promesse d'une prompte réparation. Nous sçumes ensuite qu'ils appartenoient à une tribu de Bédouins alliés au gouvernement de l'Egypte, et que la politique actuelle du Pacha est de gagner au-

tant de ces brigands vagabonds qu'il peut le faire, pour les engager à se fixer ; on fait en conséquence tout ce que l'on peut pour les engager à changer leur genre de vie, et à prêter l'oreille aux ouvertures du Pacha, qui, s'il réussit dans cette entreprise, sera seul autorisé à piller librement le pays.

Pendant notre séjour à Miniet, nous vîmes avec surprise un soldat d'un des sept beys attachés au Cachef, qui étoit Ecossais, et avoit été fait prisonnier à la bataille de Rosette. Ayant passé sept ans dans le pays, il avoit presque oublié sa propre langue, et sembloit content de sa situation. Il étoit devenu sous tous les rapports un parfait Mahométan. Nous eumes avec lui plusieurs conversations, et nous lui proposames de payer sa rançon et de le ramener en Angleterre. Une fois son maître avoit consenti à lui rendre sa liberté pour le prix de deux mille piastres. Mais peu de jours avant notre départ, nous apprimes que le Bey l'avoit marié à une des femmes de son harem, et nous n'entendimes plus parler de lui. . . . . .

Un second courier, de retour du Caire où nous l'avions envoyé, nous rapporta la nouvelle que l'état du Caire étoit toujours à-peu-près le même, mais que les Francs ne s'étoient pas encore renfermés. Cela nous détermina à reprendre notre voyage, et nous partimes de Miniet le premier mai.

Mais, à notre grand chagrin, nous trouvames, en arrivant au Vieux Caire, que la peste s'étoit déclarée dans cette ville, que tous les Francs s'étoient enfermés, et que le Pacha lui-même s'étoit retiré à Gizé, et ne souffroit aucune communication avec ce lieu de retraite. L'ordre en étoit exécuté avec tant de rigueur, que si quelque barque tentoit de passer de ce côté, on faisoit feu sur elle. Or, comme l'autre côté étoit à peine navigable, la communication entre le Delta et la Haute-Egypte se trouvoit interrompue sur ce point. Le Pacha

avoit aussi établi une quarantaine de dix jours à Rosette. C'est le premier exemple dont j'aie oui parler d'aucune précaution prise contre la peste par une autorité Turque, et c'est un pas considérable vers la civilisation. D'anciennes habitudes avoient familiarisé le Pacha avec les usages d'Europe à cet égard; et son esprit actif et entreprenant les avoit adoptés, sans se soucier des préjugés et des superstitions de sa secte.

Dans cette position difficile, nous eûmes recours au Consul Autrichien. Nous lui demandames la permission de loger chez lui à Boulac, et il nous l'accorda de la manière la plus polie.

Nous laissâmes notre barque au Vieux Caire; nous chargeames nos effets sur des chameaux, et nous allames à pied à Boulac, à trois milles de distance. Par ce moyen nous évitames, autant qu'il étoit possible de le faire, tout contact avec ceux qui nous entouroient, précaution dont la vue des nombreuses funérailles que nous rencontrions dans les rues nous avoit fait reconnoître l'absolue nécessité.

Nous primes possession de la maison du Consul, et passâmes une semaine avec la triste perspective d'un long emprisonnement..... Enfin ne résistant pas au plaisir de revoir nos compatriotes, nous envoyames un courier à Rosette, pour solliciter la permission de nous joindre à eux. Ils nous firent une réponse favorable, et en conséquence nous nous exposames au risque de descendre le fleuve, malgré la difficulté presque insurmontable d'éviter toute communication avec l'équipage du bateau, composé de gens à qui leur religion même prescrit de ne prendre aucune précaution contre la peste et de répondre à toutes nos remontrances : « Toutes choses viennent de Dieu. »

Arrivés à Rosette, nous fumes accueillis par nos compatriotes, qui prirent quelques précautions, mais nous reçurent dans leurs maisons de la manière la plus ami-

calé. Pendant les dix premiers jours nous évitames, autant qu'il nous fut possible de le faire, toute communication avec les habitans; mais nous ne nous interdimes pas de sortir, résolus d'attendre pour nous enfermer tout-à-fait, que le nombre des morts s'élevât à vingt par jour. Ce moment ne tarda pas d'arriver, et la contagion continua à faire des progrès, malgré l'approche de la crue du Nil et de la St. Jean, époques où l'on s'attend à voir la peste s'éteindre.

Dès que notre résolution fut prise, le major Taberna, qui connoissoit toutes les précautions usitées en pareil cas, se chargea de nous diriger.

Notre maison avoit une double porte; dans l'intervalle de l'une à l'autre nous mimes deux grandes jarres pleines d'eau, que l'on renouveloit toutes les 24 heures; nous nous pourvumes d'une boîte à fumigation, pour recevoir nos lettres; et nous payames un Arabe, à raison d'une piastre par jour, pour qu'il se rendît chaque matin en station sous nos fenêtres, qu'il y reçut nos ordres, et nous fit passer des vivres.

Quant au pain, nous n'y touchions pas qu'il ne fût refroidi, parce qu'en cet état il est reconnu qu'il ne peut communiquer la peste. Les lettres mêmes, après avoir été soumises à la fumigation, doivent être mises refroidir avant qu'on les touche. La viande et la volaille (celle-ci déplumée) étoient jetées dans les jarres d'eau, d'où on ne les retiroit qu'après un certain temps.

C'est ainsi que nous passames bien des semaines, ayant sous les yeux des scènes lugubres de souffrances et de morts, et pouvant souvent observer de nos fenêtres les premières et les dernières attaques de cette funeste maladie. Autant que nous pouvions en juger, c'étoit sur-tout par de violentes douleurs de tête que l'invasion se manifestoit; en même temps survenoient de pénibles nausées et des vomissemens noirs.

Nous perdimes trois des Arabes, que nous avions engagés pour être nos pourvoyeurs. Au plus haut période de la mortalité, elle fut de quatre-vingts personnes par jour.

Il étoit impossible d'assujettir aux mêmes précautions de sureté le petit nombre de soldats anglais employés, avec une cinquantaine d'Arabes, à surveiller les chevaux du camp en dehors de la ville. Mais les directions judicieuses des officiers, et l'exacte obéissance des soldats leur fit éviter soigneusement de toucher les naturels occupés de ce service, et les chevaux qu'ils pansoient.

Le succès de ces précautions fut tel, qu'aucun des soldats anglais ne fut attaqué de la peste. C'est une grande confirmation de l'opinion que cette maladie ne se communique que par l'attouchement; car ces soldats respiroient le même air, et étoient exposés à toutes les mêmes causes qui pouvoient agir sur les naturels qui soignoient les chevaux avec eux, et dont plusieurs périrent.

On compta à Rosette dans le même temps 2000 malades de la peste. Le plus grand nombre d'entr'eux ne restoient pas chez eux, mais se promenoient dans les rues, au grand danger des autres habitans. Les Arabes et les Turcs, ne redoutant point la contagion, sont toujours prêts à assister leurs amis malades; c'est de là peut-être en partie qu'il arrive que le nombre des Mahométans qui se rétablissent est plus grand que celui des Européens, parce qu'en général ceux-ci sont abandonnés par leurs compatriotes. D'un autre côté, la confiance des premiers et leur humanité même répandent la contagion; et la coutume établie qui engage le plus proche parent à se vêtir des habits du mort ajoute beaucoup à l'influence de cette cause.

Notre emprisonnement volontaire à Rosette dura six semaines; au bout desquelles nous apprimes qu'un convoi

étoit arrivé de Malte à Alexandrie. Nous nous rendimes dans cette dernière ville en traversant le *Boghaz* ou barre du Nil; où nous fumes reçus à bord par le capitaine du Brig qui avoit convoyé les transports. La seule difficulté que j'éprouvai fut d'y faire parvenir l'esclave Nubien qui m'avoit été donné à Dehr. Comme l'exportation des Nègres est défendue en Egypte, nous profitames du moment où les Mahométans, après leurs dévotions de midi font la sieste, et où les soldats et les officiers de la douane sont endormis. Mon domestique prit le chemin du désert à l'ouest avec le jeune Nègre, et ils entrèrent, sans être aperçus, dans la chaloupe du vaisseau, qui les conduisit à bord. Nous eumes une longue traversée d'un mois jusqu'à Malte; d'où le paquebot nous ramena en Angleterre au mois de novembre 1813.

REISE DES PRINTEN MAXIMILIAN VON NEUWIED NACH BRASILIAN. Voyage du Prince Maximilien de Neuwied au Brésil, tiré du *Morgenblatt*.

(*Second extrait. Voy. p.* 54 *de ce vol.*)

NOUS avions beaucoup de chemin à faire; à l'entrée de la nuit il nous restoit environ deux lieues de marche très-pénible, à travers la forêt, et sur le bord de la rivière. L'obscurité augmentoit de plus en plus; des insectes luisans voltigeoient autour de nous, comme des étincelles de feu; bientôt les grenouilles commencèrent leurs croassemens accompagnés du chant des cigales. A chaque instant nous étions arrêtés par des troncs d'arbres couchés, et les branches nous déchiroient les mains et le visage. Obligés de mettre pied à terre, nous passames dans des chemins très-dangereux, et peu de mo-

mens avant d'arriver, il fallut encore construire un pont avec trois poutres posées les unes à côté des autres. Enfin nous arrivames dans le village de San Fidelis, qui est situé dans une grande prairie en face des montagnes et sur le bord de la rivière. Mais nos fatigues n'étoient pas terminées. *Frae Juan*, qui nous entendit heurter ne voulut pas nous recevoir, et nous fumes réduits à passer la nuit dans une maison déserte, l'estomac vide et couchés sur le plancher. Le lendemain le prêtre nous envoya un mouton que nous mangeames avec appétit. Après ce déjeûner, nous nous rendimes dans les cabanes des Coroados. Nous les priames de tirer de l'arc. Un vieillard atteignit en notre présence un arbre très-mince à quarante-trois pas de distance; je leur achetai un perroquet, que je fis tuer par un petit garçon. Les arcs que ces Coroados emploient ont cinq à six pieds de long, leurs flèches sont encore plus longues et de trois espèces différentes. Les pointes de celles dont ils se servent à la guerre et à la chasse des grands animaux, sont faites de joncs; les flèches, destinées à la chasse des gros oiseaux, portent une pointe d'*airi*. Les flèches avec lesquelles on tue les petits animaux, ont six à sept pieds de long et la pointe de bois émoussée. Toutes ces flèches sont d'un jonc léger et garnies des plus belles plumes, comme celle de l'Aras. Nous en achetames plusieurs, ainsi que des corbeilles de feuilles de palmier. A dix heures on chanta la messe dans le couvent des missionnaires Italiens (qui maintenant est désert) et après la messe, le frère Juan nous donna des renseignemens très-intéressans sur les sauvages. Après midi nous passames le Paraiba pour nous rendre dans une *Farende*; le propriétaire de la maison, qui demeure dans le voisinage des Puris, leur avoit envoyé quelqu'un pour les engager à venir, lorsque vers le soir, après que nous eumes bien examiné la fabrique de sucre et le paysage qui entoure la maison, nous vimes arriver

des Puris. Ce sont des hommes bruns, petits, ramassés, ils étoient presque nuds. La troupe étoit composée de cinq hommes, et de trois femmes avec leurs enfans; ils étoient tous armés d'arcs et de fléches. Nous allames à leur rencontre, et les régalames avec de l'eau-de-vie; et comme trois ou quatre d'entr'eux (qui avoient été élevés par les Portugais et s'étoient échappés depuis), parloient la langue de cette nation, nous fimes la conversation avec eux. Ils étoient barbouillés de couleurs rouge et noire. Ils avoient le front et les deux joues ornés d'un point rouge, et quelques-uns portoient sur le corps des raies noires tracées en long et en large. Un d'entr'eux avoit la tête ornée d'un ruban fait de la peau jaunâtre d'un singe (appelé Mono). Leurs figures ressemblent à celles des Calmouks; ils ont les os des joues larges et le nez épâté. Les femmes se serrent les genoux et les chevilles avec des cordes pour les rendre plus minces. Nous leur fimes la promesse d'aller les voir le lendemain chez eux. Ils nous envoyèrent un homme pour nous conduire; en tournant autour de la sucrerie, soudain la horde entière se présenta à nos yeux. C'étoit une troupe d'environ cinquante personnes, sans vêtemens et enluminées de différentes manières, quelques enfans étoient tachetés comme des pintades.

Nous continuames notre route vers la forêt, un petit sentier nous conduisit à travers un vallon solitaire et étroit vers la première cabane; cette cabane étoit construite avec quelques perches attachées à deux arbres et recouvertes de feuilles de palmier; un filet qui sert de lit, des arcs et des flèches en composoient l'ameublement; un petit feu étoit allumé à côté du filet, et quelques calebasses (*fruits de la crescentia cajeta*) un peu de cire, quelques fruits et plusieurs objets de parures se trouvoient pêle-mêle par terre. On nous offrit des armes et toutes sortes d'ornemens; nous étions munis de couteaux, de petits miroirs, de bonnets rouges, que

nous leur donnames en échange. On m'abandonna un beau filet pour un petit couteau. Mr. Freyreis troqua un couteau, quelques chapelets, une chemise et quelques autres bagatelles, contre un petit garçon de treize à quatorze ans; la délibération du père, des femmes et du doyen de la famille, étoit une chose curieuse. Un grand nombre de femmes et d'enfans assemblés dans une cabane, se lamentoient dans leur étrange langage. Le doyen avoit pris l'attitude d'un homme qui réfléchit; notre petit Francisco leur avoit dit que l'enfant seroit bien avec nous et que nous étions de très-braves gens; Freyreis ajouta encore quelques bagatelles au prix qu'il avoit offert, et le père amena son fils par la main et nous le donna. Nous le ferons baptiser sous le nom d'*Eduardo Fidelis* de *Paraiba*.

Après avoir fini ce marché, nous montames à cheval, prenant chacun un Puri en croupe pour aller visiter les cabanes enfoncées dans les bois et ne rentrames à la Fasende que vers midi. Le Puri qui étoit monté derrière moi me tira le mouchoir de la poche; je le pris sur le fait et lui demandai un arc en échange; il y consentit et trouva bon de ne pas me l'apporter. Les Puris se rassemblèrent bientôt dans la Fasende, et ne pouvant satisfaire leur appétit avec de la farine de mandiocca (farinha) nous demandames à notre hôte un petit cochon pour le faire tuer par les sauvages à coups de flèches. Un d'entr'eux s'approcha du cochon et fit partir sa flèche en la suivant d'un œil sauvage et avide. Il tira trop haut et l'animal se sauva. L'Indien en colère tire une seconde flèche, qu'il lui lance en courant, et le prend après l'avoir poursuivi à une petite distance. La pauvre bête, qui n'étoit pas blessée mortellement, jetoit des cris affreux, mais sans l'achever, ces hommes féroces la jetèrent dans la feu pour le flamber. Un d'entr'eux s'aperçut cependant de l'horreur que nous inspiroit ce procédé, et enfonça son couteau dans le poitrail

de l'animal. Les sauvages accompagnoient les cris du porc de grands éclats de rire. Il n'étoit pas mort, lorsqu'ils le coupèrent en morceaux. Quoiqu'il fût encore tout crû, ils le déchirèrent de leurs dents et le dévorèrent avidement. Il paroît qu'ils ont l'habitude de manger avec la peau tous les animaux dont ils font leur nourriture; ils nous offrirent de la chair de singe accommodée de la même manière.

Nous remontames à cheval pour faire encore quelques lieues sur la rive gauche du fleuve, où nous passâmes la nuit. Le lendemain matin on prit pour nous quelques chevaux sauvages avec des lacets. Nous repassâmes le Rio de Muriace et le Paraiba pour regagner la ville. Si nous ne sommes pas retenus par la maladie survenue à un de nos petits sauvages, nous retournerons incessamment à Villa Vittoria.

On croit, en Europe, que les pluies du Brésil tombent en hiver, c'est-à-dire, dans la saison froide; mais c'est une erreur. A Rio-Janeiro, la température en hiver est semblable à celle que nous avons au printems et souvent en été. La verdure est constante, et les plantes qui portent des fruits en été fleurissent dans cette saison. Les oiseaux nichent pour la plupart dans les mois de septembre et d'octobre.

Pour préserver nos collections des pluies, nous avons recouvert toutes les caisses de grandes peaux de buffle.

Le 18 octobre nous avons fait partir treize caisses pour Rio-Janeiro.

N.° 1 et 2.— 130 — 140 oiseaux, papillons.

N.° 3 et 7.— 250 des oiseaux, des plantes, plus de cent espèces de graines et quelques quadrupèdes.

N.° 8.— Des plantes et des semences.

N.° 9.— Un singe *Barbato*, un didelphe, et un grand nombre d'oiseaux.

N.° 10.— Des oiseaux, des nids, des plumes, et deux têtes de singe.

N.° 11.— Des serpens dans des bouteilles d'esprit-de-vin.

N.° 12.— Douze espèces différentes d'animaux, conservés dans l'esprit-de-vin.

N.° 13.— Des armes des sauvages.

De Barra de Juçu, à quelques lieues de Villa do Espirito Santo, le 29 nov.

(Jugez de ma joie, lorsqu'on me remit la première lettre du 19 avril, que le consul-général de Suède, *Westin*, homme aussi complaisant qu'aimable, m'avoit fait parvenir).

De Campos de Goitacases, j'ai envoyé à Rio une petite relation du voyage que nous avons fait en remontant le *Paraiba* pour aller visiter les *Puris*. De retour à Campos nous remimes toutes nos collections au Colonel *Manuel dos Santos de Carvalho* qui nous promit de la manière la plus obligeante, de les faire passer à Rio. Après deux jours de route nous arrivames à *Villa de St. Juan da Barra* (Barra signifie l'embouchure d'un fleuve) où on nous donna un logement dans la casa da camera. Nous avions tué dans une petite rivière un jacaré (crocodile) de 6 à 7 pieds de long, que David empailla très-bien. Après l'avoir seché au four nous l'envoyames à Campos. Le 24 octobre nous passames le Paraiba et le Gargaci; et le 25 nous arrivames à Muribena, à 7 lieues de Paraiba. La grande Fasende de Muribena a été établie par les jésuites; elle est située au milieu des prairies, sur la rivière d'Itabapuana et entourée de grandes forêts. Trois cents esclaves nègres sont employés aux travaux. Nous y fumes très-heureux. Trois nègres, excellens tireurs, nous tuoient tous les jours un grand nombre d'oiseaux; ils nous procurèrent aussi un singe, d'une espèce qui jusqu'alors nous avoit été inconnue; c'est le saccassu, qui a la tête et les mains noires et le corps d'un gris brun clair. Ils nous apportèrent

apportèrent aussi plusieurs beaux canards noirs verdâtres, de l'espèce que nous appelons turcs. Muribena est très-près du district habité par des Puris antropophages. Il n'y a pas six semaines que ces barbares prirent sur le territoire de la Fasende un petit nègre qui gardoit les troupeaux, accompagné de deux autres nègres. Il fut coupé en morceaux et dévoré. Lorsqu'ils eurent quitté ces lieux, on trouva près du feu les mains et les pieds qu'ils avoient rongés. Nous étions obligés de traverser un district de 7 lieues, que les Puris avoient rendu peu sûr. Au milieu de ce district il y a un poste militaire (un enseigne, *alferes*, et vingt hommes). Nous avions vingt coups de fusil à tirer et plusieurs d'entre nous avoient fait des cartouches. Accompagnés du régisseur de la Fasende et d'un de ses nègres armés, nous avançâmes doucement vers la hauteur où nous découvrimes bientôt le poste. Dès qu'on aperçoit de là une troupe, le commandant est obligé d'envoyer des soldats à sa rencontre; six hommes s'avancèrent vers nous le long de la côte. Un d'entre eux tua en passant un de ces gros lézards nommés tupinambis; ils ont près de trois pieds de long, et sont fort bons à manger. La chair de cet animal a le goût du poulet. Les soldats sont armés de mousquets ou de taquaris sans baïonnette, d'un large fagon (espèce de couteau de chasse) et d'un stilet. Du reste ils ne portent qu'une chemise blanche et un pantalon de même. La batterie de leur fusil est recouverte d'une peau de singe. Cette troupe étoit composée de mulâtres et de noirs : il n'y avoit que deux Portugais parmi eux. Ils portent la poudre et le plomb attachés à un cordon qui passe sur l'épaule. Ils s'étoient battus tout récemment avec les Puris. Les soldats étant obligés de cultiver la mandiocca pour gagner leur vie, le poste est entouré de plantations. Dernièrement les Puris vinrent

tout affamés, pour arracher les arbustes. Les flèches siffloient autour des soldats que l'Enseigne avoit envoyés à leur rencontre. Il se vit obligé d'y mener tout son monde. Les Puris cachés dans les broussailles les pressèrent vivement et ne cédèrent que lorsqu'ils eurent arraché la mandiocca qu'il leur falloit. Trois d'entr'eux furent tués et emportés par leurs camarades. Un des soldats fut blessé au pied. Un des gros chiens du poste fut tué et un autre tomba percé de trois flèches. Ils craignent beaucoup ces gros chiens, parce qu'il sont nuds et ils tâchent toujours de les tuer les premiers. Les Européens ont souvent employé ces chiens qui trouvent facilement les sauvages cachés dans les broussailles. Le sable étoit encore couvert de flèches. Les soldats m'assurèrent qu'on voyoit très-bien venir ces traits et qu'avec un peu d'habitude on pouvoit les éviter; ces flèches sont beaucoup plus dangereuses dans les bois. Nous y passames la nuit. Une forte averse pénétra à travers notre chétive cabane de palmiers et nous mouilla. Le 3 novembre nous continuames notre route accompagnés de quatre soldats. Nous passames près d'un endroit appelé *os Barreros*; ce sont de hautes parois d'argile et de sable qui s'élèvent perpendiculairement sur le bord de la mer. Six personnes venant de l'église pour retourner chez elles furent assassinées il y a quelques années sur le sable en face de ces parois. Un homme seulement leur échappa; une jeune fille voulut en faire autant, mais elle fut atteinte et coupée en morceaux avec les cinq autres; on ne retrouva que les têtes et les os de ces malheureux; tout le reste avoit été mangé. Un peu plus loin nous trouvames une Povoaçao (prononcez Pavoacon) ou établissement appelé Ciri qui a été attaqué par les Puris dans le mois d'août de cette année. Ces habitations sont dispersées dans des bosquets très-épais et on n'en voit que les toits. Quelques-unes sont éloignées et bâties sur une petite colline. Les sau-

vages attaquèrent ces cabanes et tuèrent trois personnes dans la première habitation à coups de flèches. On entendit du bruit dans les autres maisons; tout le monde se sauva et les cabanes abandonnées jusqu'à ce moment tombent en ruines. On y envoya des soldats, mais les sauvages avoient enlevé tous les ustensiles de fer, les vivres, enfin, tout ce qu'ils avoient pu emporter, même la chair des trois hommes qu'ils avoient massacrés. Le sergent Mor cantonné dans la petite ville d'Itapemerin, à deux lieues d'ici, reçut l'ordre de les poursuivre avec cinquante soldats. Il trouva leur trace à travers les bois. Mais le défaut de vivres le contraignit, après quelques jours de marche dans ces immenses forêts, de se retirer. Ses gens se dispersèrent, tuèrent des Monos et des Barbatos (deux espèces de singes) pour subsister et retournèrent chez eux. Après-midi, nous entrames dans la petite ville de Itaperim sur le fleuve de ce nom. Entre les fleuves d'Itabapuana et l'Itapemerin les sauvages ont tué cinquante-trois personnes dans l'espace de quinze ans. Au-delà de ces parages on n'a rien à craindre; nous y restames quelques jours pendant lesquels nous chassames beaucoup et fumes constamment tourmentés par les mosquites. Nous poursuivimes notre route le long de la côte jusqu'à Villa Nova de Benavente sur le fleuve Benavente (appelé par les sauvages Iritiba). Nous visitames chemin faisant l'établissement de Piuma sur le fleuve de ce nom.

A Villa Nova nous demeurames dans la maison de la Camera sur une hauteur, qui domine la ville. Depuis la maison la vue est très-étendue; vis-à-vis l'on ne voit que des montagnes et de sombres forêts, de l'autre côté la belle rivière d'Iritiba dont les bords sont couverts de bosquets très-épais, remplis de singes que nous entendions crier tous les matins. Villa Nova étoit autrefois un aldea (village) dans lequel les Jésuites avoient établi 11 000 Indiens, qui depuis se sont divisés pour habiter d'autres villages. Il n'en reste plus

qu'à-peu-près 600. Nous continuames notre route par *Obie* vers *Miaipé*, deux établissemens de pêcheurs. Ce dernier, qui forme un pauvre village, est situé sur la mer, et n'a point d'église. Arrivés dans la petite ville de Guaraparim nous fimes mettre en prison un de nos gens qui avoit déja fait plusieurs mauvais tours, et qui en dernier lieu avoit coupé les cordes du filet dans lequel Simones (le jardinier) étoit suspendu. Ce malheureux souffrit beaucoup de sa chute.

Après deux petites journées de marche nous arrivames à *Villa d'Espirito Santo*, nommée la vieille ville, parce que depuis on a bâti dans le fond du golfe, que forme l'embouchure du fleuve d'*Espirito Santo*, une ville assez considérable appelée *Villa de Vittoria*; il y demeure un gouverneur, sous les ordres du gouverneur de *Minas-Giraes*; celui que nous y trouvames s'appelle *Rubim*; c'est un officier de marine. Nous lui fimes visite le jour même de notre arrivée et le priames de nous procurer une habitation dans le voisinage de la ville pour y passer trois ou quatre mois pendant les pluies. Nous y trouvames des journaux, et moi, une lettre de Neuwied.

A peine avions-nous passé une journée dans la maison de la Camera, située sur le bord de la rivière, que le courant d'air qui y est très-vif et qui arrête la transpiration que les grandes chaleurs occasionnent, donna la fièvre à plusieurs de nos gens. Je fis passer le mal aise que j'éprouvois en prenant de la bonne eau-de-vie. Peu de temps après on nous annonça qu'on avoit préparé pour nous à *Barra de Jucu* une maison du colonel *Falcao*, située à deux lieues de la ville, non loin de l'embouchure du fleuve de *Jucu*.

Nous voilà établis dans une habitation charmante; nous travaillons beaucoup; quelquefois nous employons notre temps à faire des courses dans le voisinage. Le propriétaire de la maison, qui nous a fait visite au-

jourd'hui, nous a promis ses chiens, pour chasser le chevreuil.

Nos fusils à deux coups et nos carabines sont ici des objets d'admiration pour tout le monde; mais nos fusils à vent excitent bien plus encore la curiosité. Les passeports que nous devons à la faveur du Ministre d'Aranjo nous sont de la plus grande utilité; le Ministre d'*Agiar* nous a donné des lettres ouvertes et des lettres clauses pour tous les capitaines généraux et les gouverneurs des provinces.

Bientôt Mr. *Freyreis* et moi, accompagnés seulement de quelques hommes, nous entreprendrons un voyage à Caravelos (à-peu-près 67 legoas d'ici), pour aller chercher de l'argent, de la poudre à canon et du plomb, que le ministre d'*Aranjo* nous a fait passer non loin de là à *Certons*, sur le fleuve Mucuri, au milieu de la nation des Butuendos. Il nous faudra à-peu-près trois semaines ou un mois pour faire ce tour; les bagages restent ici, et nous ferons aisément des journées de 7 à 8 legoas.— Vers le mois de mars ou d'avril nous retournerons à *Campos de Goitacases*, d'où nous remonterons le *Paraiba* en passant par *San Fidelis* pour nous transporter à *Minas Giraes* ou à *Villa Rica*, en passant par les montagnes; peut-être que depuis *Villa Rica* nous irons encore à Bahia en descendant le *Rio San Francesco*. — Le lit de ce grand fleuve est presque parallèle à la côte, il n'a jamais été reconnu avec soin; je suis sûr que nous y trouverons beaucoup d'objets intéressans; je me réjouis d'avance de voir la cataracte majestueuse de *Paul Alfonso*. Pour descendre le San Francesco il nous faudra, à partir de Minas, une année pour le moins, ce qui prouve que pour bien voir l'intérieur du Brésil, il faut au moins quatre ans.

Je viens d'apprendre encore qu'à *Caravelos* je trouverai une lettre d'Europe, qu'on y a envoyé depuis Rio pour me faire plaisir. J'écris au milieu d'une société

assez curieuse. Je suis entouré de 9 singes empaillés, de 2 écureuils, d'un porc-épic, d'un grand paresseux (*faulthier*), de 220 oiseaux. Pendant que j'en composois le catalogue, j'entendis des coups de fusil qui ne discontinuèrent pas, et à tous les instans on m'apporta quelque chose de nouveau. Je possède une pièce curieuse, un serpent venimeux, le *surucuen* de sept pieds de long; le fond de sa peau est rougeâtre, il est couvert de taches d'un brun noirâtre, de forme quarrée très-régulière. *David* et le chasseur *Juan* étant à la chasse, le premier tua un *sauassa* (singe); en voulant prendre l'animal, il aperçut le serpent dans un trou; de peur qu'il ne fût vénimeux, ils se retirèrent tous les deux: Juan monta sur un arbre et le tua avec du gros plomb. J'ai fait le dessin et la description de cette belle espèce. Pour le premier envoi, je ferai faire quelques caisses de bois *sacaranda*; ce bois est très-beau, d'une couleur brune noirâtre; c'est une espèce de mimosa.

Lettre adressée a Mr. le Dr. Sch... à Zurich.

Villa do Port-Allègre, près de l'embouchure du Mucouri, sur la côte orientale du Brésil.

Le voyageur parle dans les premières lignes des projets de voyage qu'il nous a communiqués dans sa dernière lettre; après cette introduction, il continue en ces termes: « Nous passames par *Cabo Frio*, *Villa de San Salvador*, le grand *Rio Doce* dont les bords sont habités par la nation sauvage des *Butunides*. Il est très-vrai que cette peuplade mange encore la chair humaine. Nous enverrons nos collections par *Rio Janeiro* en Europe. Depuis *Cabo Frio*, j'y ai fait passer 250 oiseaux et 7 quadrupèdes; depuis *St. Salvador*, 250 oiseaux et quelques quadrupèdes; depuis Vittoria, 31 quadrupèdes et 359 oiseaux; mais la plus grande collection partira

sous peu de Caravelos; elle contient environ 600 oiseaux, 30 à 40 quadrupèdes et un grand nombre d'amphibies et d'insectes. J'ai trouvé quelques quadrupèdes fort intéressans, entr'autres le rat hérissé (stachelratte) d'Hazara, qui appartient, selon Illiger, à l'espèce des *lonchères*. Outre cela, on trouve ici les quatre cerfs d'Azara; jusqu'à présent je n'ai pu trouver que les deux dernières espèces aux bois simples et pointus; j'espère qu'avec un peu de peine, je me procurerai les deux autres.

Nous possédons six espèces de singes : 1.° le *guariha*, selon Margraf, *stentor gauriha*, selon Geoffroi; 2°. *simia cirrifera*. Voy. le cat. de Geoff. et de Humbold; 3.° *simia personata*, Geoffr. Je connois deux variétés très-belles de cette espèce, le sanassu et le sigr, simia. Le mam, espèce très-grande, de couleur blanche jaunâtre à longue queue; 5.° *simia rosalia*, le sahu rouge; 6.° *jackas leucocephalus*, l'uistiti qui a la figure blanche. Outre ces six espèces, il s'en trouve encore trois autres, par exemple, *aotus trivigatus* à Mina; on fait des bourses à tabac de la peau de ce singe. Ici, comme chez nous, il est souvent difficile de se procurer certains animaux, cependant je ne désespère pas encore de les avoir. Nous avons passé les mois de février et de mars dans les antiques forêts des *Patasckas*, dans un pays très-sauvage. Voici le produit de la chasse que nous y avons faite : 1 chevreuil; 3 sangliers (*sus tajassu*); 5 *guarihas*; 6 *micos*, *simia cirrifera*; 8 sigos, *simia personata*; 6 coatis; 1 m. (*tetradactyla*); 1 loutre (*lutra brasiliensis*), ou ce qui vaut mieux *platura*; 3 *ivaran* (mustela guineensis); 4 gros chats tigres, *felis pardalis*, *chihiguanza* Azara; 3 petits, felis tigrina; 1 jagaarund, felis yagaarunda Azara; (on ne peut se servir que de la peau) 2 *yatus*, 1 *paca*, 3 *aguti*, 4 *lemur* (faulthiere) dont on trouve ici deux espèces. — Je suis obligé de partager ma collection avec un de mes compagnons de voyage.

Je voudrois que tous ces beaux morceaux fussent déjà en Europe. Je suis inquiet sur le sort des caisses qui sont parties il y a long-temps, car je n'en ai aucune nouvelle. Tout est très-cher ici ; les habitans du pays sont pauvres, le nécessaire manque, et l'argent n'a point de valeur. Il est difficile de se procurer des caisses, il n'y a ni charpentiers, ni menuisiers; on les fabrique à coups de hache, mal et pesamment, et on demande six à huit écus pour la pièce. La conservation des animaux que l'on tue est difficile. Pendant les chaleurs, les oiseaux sèchent très-promptement, il est même souvent difficile de les conserver préparés avec du savon d'arsenic, parce que les insectes mettent leurs œufs par tout. En hiver, c'est pire encore ; on ne peut sécher à cause de l'humidité; nous nous servons à cet effet d'une boîte de fer-blanc que nous suspendons au-dessus du feu. Les amphibies présentent encore plus de difficultés; souvent l'eau-de-vie est mauvaise et les grandes chaleurs en détruisent les effets; il nous manque des vases convenables, et même des tonneaux. Il faut sécher les plantes dans du papier bien collé, le papier qui boit ne vaut rien. Les insectes sont mangés par les fourmis, si on ne prend la précaution de les saupoudrer de tabac.» Vous voyez que nos travaux ne sont pas chose facile, nous avons déjà essuyé bien des désagrémens. La fatigue, le défaut de toutes espèces de commodités, la mauvaise nourriture, et en hiver la fièvre dont je viens de guérir, et dont j'ai souffert plus d'un mois, ainsi que mes compagnons, tout cela n'est pas agréable. Je suis encore très-foible ; le quinquina qui croît dans les bois est mauvais.

Peut-être que de Minas je pourrai vous donner des nouvelles plus détaillées. Nous aurons visité alors la peuplade paisible des Butrinidos, dans le pays de laquelle on trouve les plus grands boas (*riesenschlange*). Je tâcherai de me procurer des renseignemens exacts

sur ces serpens. Le plus grand s'appelle *sucuria*, un autre se nomme *giboya*, et un troisième *cuninana*.

Adieu. Tout à vous.

M. DE BRAUNSBERG.

MÉLANGES.

OBSERVATIONS DES RÉDACTEURS sur l'extrait du ROMAN DE COELEBS.

NOUS apprenons avec surprise, qu'on a mal saisi quelques passages de notre extrait de Cœlebs. Cet ouvrage estimable méritoit des éloges; mais nous pouvions en justifier le genre sans recommander aux écrivains de l'adopter. Ce n'est pas sur-tout la lecture d'un roman, quelque religieux qu'il puisse être, que nous avons conseillé de substituer à des exercices de piété. Dans un traité de religion ou de morale en forme de roman, il est très-vrai que la gravité du sujet et la frivolité du cadre offrent une disconvenance qu'on ne peut sauver qu'avec beaucoup de talent. Les livres de cette espèce ne réussiroient pas souvent, et ils ne procureroient jamais qu'un délassement utile. Ce que nous avons avancé, c'est que pour les personnes qui font, avec suite, des lectures pieuses, les ouvrages dont le plan est unique et un peu étendu, étoient préférables aux recueils de sermons; et c'est là ce qui nous a conduits à parler des écrivains religieux de l'Angleterre.

Il existe des sermons admirables, qui sont lus et relus avec autant de fruit que de plaisir. Ils rappellent vivement le culte public, et c'est un grand avantage sans doute. Mais la piété domestique, le cours solitaire

des pensées religieuses, le culte intérieur enfin, ne méritent-ils pas aussi d'être retracés?

Dans les sermons, tout est calculé pour la chaire. L'élévation du langage convient au mortel qui adresse à Dieu les vœux d'un peuple, et annonce à ce peuple la loi de Dieu. La durée du discours répond à celle de l'attention humaine, la distribution des parties aux dispositions successives dans lesquelles se trouvent les auditeurs. Une forme déterminée par la nature des choses n'est jamais une gêne pour le talent. Elle indique les conditions nécessaires pour que l'œuvre soit la meilleure possible, et le talent la trouveroit si elle n'étoit pas inventée.

Cette forme d'ailleurs est belle en elle-même, c'est celle que les anciens ont prescrite à l'art oratoire dans les sujets graves et solemnels; mais est-il de l'intérêt du lecteur, qu'on s'astreigne, en s'adressant à lui, aux règles de l'art oratoire? Il y a perte sans compensation. Son attention n'est plus ranimée par la voix, par les gestes, par l'émotion même du prédicateur. Ses impressions, qui ne sont plus partagées par une nombreuse assemblée, restent foibles et douteuses. Le temps manque même à leur développement. Une page se lit d'un coup-d'œil; et ces pauses solemnelles qui préparent l'ame à un changement de disposition, ne sont point observées par le lecteur.

Dans les compositions d'un genre différent, les grands moyens de l'éloquence sacrée sont remplacés par d'autres. Il peut y avoir une plus grande variété de tons, une manière plus intime, plus familière de s'adresser au cœur. Les discussions calmes y sont mieux placées, les opinions domestiques mieux débattues; et quand il s'agit, non des grands objets de la foi, mais des erreurs humaines, il peut y régner cette légéreté de style, ce piquant, cette finesse dont l'illustre Pascal, et quelques

anciens auteurs protestans nous offrent les modèles (1). Que de sujets importans pour l'homme et la société, qui ne peuvent être traités par des prédicateurs! Que de mots au-dessous de la dignité de la chaire! Il est des passions qui bouleversent la vie, dont le nom n'est pas même prononcé par un prédicateur! Et ainsi se trouvent renvoyés à l'école de la morale et de la philosophie, ceux qui auroient sur-tout besoin des secours de la religion. Dans les sermons les divers états de la société, les professions diverses sont désignés par périphrases. On ose à peine nommer les femmes. On n'y parle que des épouses et des mères.

Ces lacunes sont peu senties dans le culte. Une fois que l'ame est vivement ébranlée, la vérité pénètre de force dans le cœur, et la conscience en fait l'application. Nous voyons tous les jours, les plus grands et les plus heureux effets résulter de la prédication. Que l'on lise avec empressement les discours qui ont excité de puissantes émotions dans les temples, c'est ce qui ne peut manquer d'arriver. Mais en rappelant à un clergé, digne à tous égards de sa haute vocation, qu'il est encore dans les lettres sacrées une autre carrière que celle de l'orateur, nous avons cru lui indiquer ce qu'il recherche le plus, de nouveaux moyens d'être utile (2).

---

(1) Un écrivain qu'on ne recusera pas, Mr. De Châteaubriand, a relevé ces qualités dans le style de Luther et de Théodore de Bèze. Voyez l'introduction au *Génie du Christianisme*.

(2) Il est juste toutefois d'annoncer qu'il a paru depuis peu à Genève de bons ouvrages de piété, uniquement destinés à la lecture. Tels sont ceux de Mr. le Pasteur Moulinié les *Lettres à une mère chrétienne*, *le Moyen de parvenir à Dieu et les instructions et méditations sur J. C.* Le dernier de ces livres sur-tout, malgré l'emploi trop peu mesuré de certaines figures, est écrit avec une chaleur, et une douceur de sentiment, véritablement fort touchantes.

Nous avons considéré le sujet en lui-même et indépendamment des habitudes déjà formées. Toutes les habitudes religieuses méritent du respect. Les mêmes routes ne conviennent pas à tous les hommes, mais ceux que toutes les routes conduisent à la religion sont à-la-fois les meilleurs et les plus dignes d'envie.

ROMANS.

Old Mortality, ou les Puritains d'Ecosse, tirés des Tales of my Landlord, les *Contes de mon hôte*. IVe. vol. Edimbourg, 1816.

Le style de cet ouvrage ne laisse guère douter qu'il n'appartienne à l'auteur de *Waverley*, de *Guy-Mannering*, et de l'*Antiquary*. Nous avons fait connoître ces romans, qui d'abord avoient été attribués à Walter Scott, à cause de leur touche originale et forte. (Les contes sont au nombre de deux; et l'auteur annonce une suite.) Le *Nain-Noir* occupe un volume, et les Puritains d'Ecosse, (*Old Mortality*) en remplissent trois autres. On s'étonne que l'auteur n'aît pas suivi l'ordre chronologique, qui auroit placé le deuxième conte avant le premier; puisque les événemens des Puritains d'Ecosse se rapportent au règne de Charles II et de Jaques II, et que ceux du Nain-Noir sont du temps de la Reine Anne. Nous donnerons un ou deux extraits de celui de ces contes qui est le premier dans l'ordre des temps, et qui a également un avantage décidé pour l'intérêt.

Le titre du conte, *Old Mortality*, n'est pas facile à expliquer. C'est le surnom d'un vieillard, qui après

avoir souffert pour la cause des Puritains, dans la guerre de 1679, conserve tout son zèle, et parcourt le pays pour renouveler dans les cimetières les inscriptions effacées sur les tombeaux de ses confrères, qui ont péri en défendant leur religion.

Le nombre des personnages que l'auteur met en scène est si considérable qu'il en résulte de la confusion. L'intérêt a peine à se fixer entre les deux amans de l'héroïne ; et l'on penche même pour celui qui n'est pas favorisé. Cette héroïne n'est point assez en scène pour que le lecteur puisse s'y intéresser vivement ; mais il y a des caractères fortement tracés, des tableaux animés, des incidens qui fixent l'attention. Un des personnages historiques les plus saillans est un montagnard fanatique, toujours prêt à des actes de violence, et qui par la trempe de son ame, commande l'obéissance de ses égaux. Après avoir assassiné l'archevêque de St. André, il erre en fugitif et demande asile pour une nuit à Henri Morton, le héros de cette histoire. Celui-ci vit avec un oncle avare et craintif, duquel il a reçu la défense expresse de prêter aucun secours aux Puritains, alors persécutés. Morton, cédant à la pitié, cache le proscrit, à l'insçu de lord Milnwood, ce qui donne lieu à la scène suivante. Elle peint les usages des familles nobles d'Ecosse à la fin du dix-septième siècle.

Le seigneur de Milnwood conservoit soigneusement les anciennes modes qui favorisoient l'économie. On observoit encore chez lui la coutume, qui autrefois avoit lieu dans toute l'Ecosse, de faire asseoir les domestiques au bout de la table des maîtres, lorsque le dîner étoit servi. Le vieux Robin, qui étoit à la fois, cocher, jardinier, valet-de-chambre, sommelier, etc. apporta sur la table une immense soupière pleine de gruau d'avoine très-clair, dans lequel nageoient quelques cotelettes de mouton. Des deux côtés de cette soupière étoient des corbeilles, dont l'une contenoit du

pain de farine d'orge et de pois, et l'autre étoit pleine de gâteaux d'avoine. Ce jour-là se trouvoit un des deux de la semaine, réservés par les domestiques pour qu'on ne leur fît pas manger du saumon : ce poisson étoit alors si abondant dans les rivières d'Ecosse, que les domestiques ne s'engageoient qu'avec la clause qu'on ne les forceroit à en manger que cinq fois la semaine. Le mouton étoit exclusivement destiné aux maîtres; mais il y avoit un certain fromage de brebis et de vache, qui étoit dévolu aux gens de la maison, ainsi que du beurre salé en abondance. Ils buvoient de la bière, et mangeoient des gâteaux à discrétion : une coupe d'eau-de-vie étoit réservée pour les maîtres.

Les convives étoient au nombre de neuf, savoir, le seigneur du manoir, son neveu, Mad. Wilson, la gouvernante de la maison, le vieux Robin qui étoit devenu invalide au service du château, une fille de cuisine, un vieux berger à cheveux blancs, un jeune laboureur et sa mère. Les autres ouvriers de terre mangeoient chez eux; heureux, en faisant plus maigre chère encore, de n'être pas curieusement surveillés par l'œil inquiet de lord Milnwood, qui sembloit compter et reprocher les morceaux à ses gens. Le jeune laboureur Cuddie, qui venoit d'entrer à son service, à l'instante recommandation de Morton, attiroit sur-tout l'attention de lord Milnwood, par la rapidité avec laquelle il faisoit disparoître les alimens devant lui. Il se disoit tout bas : « ce maraud avalera plus dans un jour qu'il ne pourra gagner dans une semaine. » Et son humeur se portoit également sur son neveu, parce que c'étoit sur le refus de celui-ci de se charger du travail de la charrue, qu'il avoit fallu prendre un nouveau domestique.

Pendant que le lord du manoir réfléchissoit ainsi aux économies qu'il auroit pû faire, si son neveu eût eu un esprit d'épargne, on entendit frapper à la porte de

la cour. Il étoit d'usage constant, en Ecosse, de s'enfermer aux heures des repas ; et il falloit des affaires extrêmement pressantes pour se relâcher de la règle de la clôture sous clef, à l'heure du dîner. On fut donc surpris d'entendre heurter; et cette surprise se changea en effroi, quand les coups violens et répétés firent soupçonner que ce pouvoit être une visite militaire. Mad. Wilson courut pour reconnoître, et revint en criant: nous sommes perdus! c'est des soldats! .... Lord Milnwood, tout tremblant et tout pâle, commença par empocher trois cuillers d'argent, qui composoient toute la vaisselle en exhibition.

Pendant que quatre soldats, commandés par le sergent Bothwel, entroient en jurant et tempêtant de ce qu'on les avoit fait attendre à la porte, Cuddie disoit tout bas à sa mère de faire semblant d'être sourde, et de le laisser parler pour elle. Les bottes ferrées, les sabres lourds et traînans des soldats, résonnoient sur le parquet de marbre. Les scènes de violence et de pillage qui avoient eu lieu dans le pays, les exécutions militaires, les persécutions de tout genre exercées contre les jureurs du Convenant, donnoient lieu de craindre que cette visite ne fût accompagnée de circonstances fort désagréables. Mad. Wilson partageoit toutes les craintes de lord Milnwood; et Morton avoit une raison de plus d'être inquiet pour son propre compte, parce qu'il avoit donné asyle à l'assassin Burlay. Cuddie fut le seul qui conserva tout son sang froid. La présence d'esprit dans le danger est un trait qui n'est pas rare chez les paysans d'Ecosse. Il affecta une indifférence stupide à cette apparition des soldats. Il sembla n'être occupé que de son dîner, comme si rien d'extraordinaire ne se passoit autour de lui. Il plaça devant lui la soupière, et continua à avaler de la soupe comme auparavant.

Milnwood, qui n'aimoit pas le bruit et les chocs,

s'adressa très-poliment au sergent, pour lui demander l'objet de cette visite.

« Pourquoi diable nous faites-vous donc attendre si long-temps à la porte ? dit brusquement Bothwelt : nous venons par ordre du Roi. »

» Messieurs, dit Milnwood, ne vous fâchez pas, je vous en prie. Considérez que nous étions à dîner, et que la porte étoit fermée à clef selon l'usage. Si j'avois pu deviner votre visite, j'aurois fait tenir la porte ouverte. Qu'est-ce que je puis vous offrir, Messieurs ? De la bonne bière ? de l'eau-de-vie ? de la malvoisie de Madère ? du vin de Bordeaux ? Ma bière est parfaite : je puis vous la recommander comme de la première qualité. Je ne puis pas en dire autant du Bordeaux : il est un peu foible. »

» C'est égal, c'est égal, s'écria un des soldats : trois verres de vin et un d'eau-de-vie par dessus, comme dit l'autre, voilà qui arrange les affaires. »

« Eau-de-vie, bière, malvoisie et Bordeaux, interrompit Bothwel ; « nous essayerons de tout et nous boirons le meilleur. »

Milnwood tremblant tout à-la-fois de peur et de colère, donna les clefs à la gouvernante pour aller chercher les bouteilles. Pendant ce temps-là, Bothwel s'étoit emparé d'une fourchette pour chercher ce qu'il y avoit au fond de la soupière, il en tira un morceau de mouton, et commença à manger. « Tiens, tiens ! c'est coriace comme la peau du cinq cent diables ! »

» Je voudrois, dit Milnwood, avoir quelque chose de mieux à vous offrir, Monsieur. »

« C'est bon, c'est bon, nous avons d'autres affaires que tout ceci, » reprit Bothwell. Puis se tournant vers Morton, il lui dit brusquement : « on raconte que vous allez entendre le ministre presbytérien Ponndtext. »

» Grâces à la permission que S. M. nous en a donnée, » répondit Morton avec douceur ; « car assurément je ne voudrois

voudrois rien faire qui fût contre les ordres du Roi. Je ne suis point opposé à la hiérarchie; mais, avec votre permission, nos ministres coûtent moins à l'Etat. »

» Tous ces beaux raisonnemens ne me font rien. Il faut obéir à la loi; et si j'étois chargé de la donner, il n'y auroit pas un chien d'Ecossais qui osât aboyer en chaire. Ah! voici du vin! à la bonne heure! Posez là, bonne femme! »

Il s'empara d'une bouteille de Bordeaux qu'il déboucha, et dont il vida la moitié dans une écuelle, puis il l'avala d'un trait. « Ma foi, l'ami! dit-il à Milnwood, vous lui faisiez tort à ce vin là : il est fort bon. Or çà! voyons : je vous porte la santé du Roi, camarade. »

Milnwood toujours fort mal à son aise, lui répondit en hésitant : « je le veux bien, mais avec de la bière, parce que, vous entendez bien que, de ce vin là, j'en ai fort peu, et que je le garde pour mes amis les plus honorables. «

Comme moi, par exemple, dit Bothwell en passant la bouteille à Morton, : « à vous, jeune homme! à la santé du Roi. »

Morton versa du vin de Bordeaux dans son verre, sans prendre garde aux gestes et aux grimaces que lui faisoit son oncle, pour l'engager à préférer la bière.

» Qu'est-ce que fait donc cette vieille là-bas, reprit le sergent? Versez-lui aussi un verre d'eau-de-vie, pour qu'elle boive à la santé du Roi. »

Cuddie prit la parole d'un air stupide et froid, et lui dit : « C'est ma mère cela, monsieur le sergent : elle est fort sourde; mais si cela ne vous fait rien, je boirai pour elle, à la santé du Roi, pourvû que ce soit de l'eau-de-vie. »

» A la bonne heure! sers-toi, mon ami; par tout où je suis, chacun est libre. Servez aussi de l'eau-de-vie à ce torchon de fille de cuisine. Il faut qu'elle boive!

allons, voyons! de l'eau-de-vie par tout! A la santé de notre brave colonel Claverhouse! Qu'est-ce que la vieille sourde murmure là tout bas? Reniez-vous le convenant, la vieille? »

Cuddie prit la parole pour répondre. « Lequel est-ce que Monsieur entend? Est-ce celui des œuvres ou celui de la grâce? »

» Tous les convenants du monde, » reprit le sergent.

» Mère, » dit Cuddie en s'approchant de son oreille, et en criant comme si elle eût été fort sourde: « ces Messieurs veulent savoir si vous reniez le convenant des œuvres. »

» De tout mon cœur, dit-elle, et je prie Dieu qu'il me délivre de ses embuches! »

» Allons, voilà qui est fort bien, dit Bothwell. Buvons encore un coup, et puis nous parlerons d'affaires. Je suppose, dit-il ensuite, que vous avez tous entendu raconter l'horrible assassinat commis sur l'archevêque de St. André, par une dizaine de fanatiques? »

Ils se regardèrent tous les uns les autres, d'un air d'effroi. Enfin Milnwood répondit en balbutiant: « Nous en avons entendu parler, mais nous espérions que ce n'étoit pas vrai. »

» Le gouvernement a publié une rélation authentique, et je m'en vais vous la lire: » il la lut, en effet, puis il demanda à Milnwood ce qu'il en pensoit. Eh! mais, mais ...... je pense comme les ministres du Roi. »

» Ecoutez donc, bon homme, je veux votre avis plus franchement que cela. » Lord Milnwood prenant dans la relation les expressions les plus fortes, rendit son indignation dans les mêmes termes. « C'est, dit-il, un acte sanguinaire et exécrable, c'est un horrible assassinat et un parricide, inventé avec une infernale et abominable cruauté, qui est en scandale à tout le pays. »

» Voilà qui s'appelle parler! Je vous félicite de vos

bons principes, et vous me ferez raison avec un verre d'eau-de-vie, entendez-vous? parce que la bière ne convient pas aux estomacs royalistes. Et vous, jeune homme, ajouta-t-il en se tournant vers Morton, que dites-vous de tout cela?» — «Je ferois peu d'objections pour vous répondre, si je savois de quel droit vous m'adressez cette question.»

Mad. Wilson fit une exclamation sur la hardiesse de Morton; et son oncle lui dit: «répondez donc poliment à un serviteur du Roi qui vous questionne.»

«Taisez-vous tous tant que vous êtes!» s'écria Bothwell en frappant du poing sur la table. «Vous vous avisez de me demander mon droit, jeune homme! tenez, le voilà: ma cocarde et mon sabre! et si vous en voulez savoir davantage, la proclamation du Roi vous l'apprendra. Elle autorise les officiers et soldats de Sa Majesté à rechercher et apréhender toute personne suspecte. En conséquence, je vous demande encore une fois ce que vous pensez de l'assassinat de l'archevêque. C'est une petite pierre de touche que nous avons trouvée, et qui est assez commode.»

Henri avoit eu le temps de réfléchir qu'il seroit fort inutile de compromettre toute la maison, par une résistance déplacée. Il prit donc la relation authentique, et se mit à la lire avec sang-froid; puis il dit: «je n'ai aucune répugnance à reconnoître qu'une telle action est violente et mauvaise; et je regrette d'autant plus qu'elle aît été commise, que ce sera l'occasion de persécuter beaucoup de gens innocens, qui sont aussi loin que moi-même d'approuver un tel acte.»

Pendant qu'il parloit, le sergent le fixoit d'un air attentif et curieux; puis tout-à-coup il s'écria: «ah, ah, l'ami! il me semble que je vous ai vu une fois en société un peu suspecte.»

«Je me souviens,» dit Morton, «de vous avoir rencontré dans une taverne.»

« Oui, fort bien, dans une taverne; et avec qui en sortites-vous, de cette taverne? n'est-ce pas avec Burley, l'un des assassins de l'archevêque? »

» Je ne prétends pas nier d'être sorti avec lui; mais j'étois si loin de le croire un assassin, que je ne savois pas même que le crime eût été commis. »

« Ah, miséricorde! » interrompit Milnwood, « me voilà perdu! La maudite langue de ce jeune homme va le faire pendre et confisquer tout ce qui m'appartient. »

« Mais vous connoissez Burley? » reprit le sergent; « vous savez qu'il est proscrit. Vous savez qu'il est défendu à tous les sujets du Roi de lui parler, de lui écrire, de lui fournir une retraite, ou de lui donner à boire ou à manger. Vous saviez tout cela, et vous avez bravé la loi. » — Henri garda le silence. — « Où vous a-t-il quitté en se séparant de vous? est-ce sur la grande route? ou bien l'avez-vous amené jusques dans cette maison? »

« Dans cette maison! » s'écria Milnwood, « il faudroit voir qu'il s'avisât d'amener un traître chez moi! »

« Osez-vous nier de l'avoir amené ici? » reprit le sergent.

« Je ne suis pas obligé de m'accuser moi-même. »

« Oh! ma belle terre de Milnwood, avec la haute et basse jurisdiction! faudra-t-il perdre tout cela par la sottise d'un petit maraud semblable! »

« Non, mon oncle, vous ne perdrez rien par ma faute; car vous n'avez point eu connoissance de ce que j'ai fait pour Burley. Je l'ai logé une seule nuit comme un ancien camarade de mon père. Non-seulement mon oncle l'a ignoré, mais je l'ai fait contre son ordre exprès. J'espère qu'en m'accusant moi-même, je donne du poids à mon témoignage en faveur de mon oncle. »

« Allons, allons, jeune homme, » reprit le sergent, « voyons! Il n'est pas question de votre oncle à présent. Il s'agit de m'aider à gagner les mille livres sterling qui sont sur la tête de Burley; et puis, laissez faire, je vous mé-

nagerai si vous me faites gagner cela. Où est-ce que vous l'avez quitté? voyons!

« Vous voudrez bien permettre, » dit Morton, « que je garde le silence là-dessus. Les mêmes motifs qui m'ont engagé à lui donner azyle, me feroient taire, si je savois son secret. »

« C'est-à-dire, que vous me refusez une réponse. »

« Je n'en ai point à faire. »

« Mais savez-vous bien, jeune homme, que je pourrois vous en faire trouver une, en vous attachant une mèche entre les doigts. »

« Ah mon Dieu! mon Dieu! donnez-leur donc de l'argent! » dit la gouvernante à l'oreille de lord Milnwood: c'est tout ce qu'ils demandent. Si vous ne leur donnez rien, ils vont tuer votre neveu, et vous après. » Milnwood étoit prêt à pleurer de détresse. « Si vingt livres, argent d'Ecosse, pouvoient arranger l'affaire, on verroit. »

« Mr. le sergent, » dit Mad. Wilson, « milord consentiroit à donner vingt livres sterling, si vous vouliez bien les accepter, et arranger l'affaire. »

« Je n'ai pas dit des livres sterling, coquine! j'ai dit des livres d'Ecosse. »

« Moi je dis des livres sterling, » reprit la gouvernante; « et vous les aurez si vous arrangez l'affaire. Il est têtu comme une mule, ce jeune homme. Vous n'en tirerez rien; et quand vous lui aurez brûlé les doigts, vous serez bien avancé. »

« Ecoutez donc, » reprit le sergent, « il y en a plus de quatre qui portent l'uniforme, et qui accepteroient la proposition. Voici ce que nous pouvons faire. Si l'oncle s'engage à représenter son neveu, quand il en sera requis, et si tous les individus de la maison veulent prêter serment de fidélité à Sa Majesté, nous verrons. »

« Oui, oui! nous prêterons le serment, » s'écria la gouvernante. « Allons vîte chercher l'argent, ou bien ils

vont brûler la maison avec tout ce qu'il y a dedans. »

Milnwood désolé, mais encore plus effrayé, se leva pour aller chercher la somme. Pendant ce temps-là, Bothwell se mit à dire à haute voix la formule du serment. . . . .

(Après avoir hésité, le sergent prend le parti d'emmener le prisonnier. Il lui fait grâce des fers, pour la route; mais il le prévient qu'il sera enchaîné avant d'être présenté au commandant en chef. Le détachement conduit le prisonnier au quartier-général et s'arrête le soir au château de lady Margaret Bellenden. Claverhouse, le commandant en chef, y étoit invité à déjeûner le lendemain matin. Edith Bellenden, petite-fille de lady Margaret, a connu Morton chez son oncle, le major Bellenden. Ils ont pris de l'inclination l'un pour l'autre; et à l'instant où le prisonnier arrive, elle envoie un exprès à son oncle pour le supplier de venir intercéder en sa faveur. Lord Evandale, qui est amoureux d'Edith, survient quelques momens après le repas).

En sortant de table, le major Bellenden pria sa nièce de le présenter au Commandant en chef. Celui-ci qui avoit les formes d'un homme de cour, lui fit un accueil très-poli. Le cœur d'Edith battit bien fort lorsqu'elle les vit se retirer ensemble dans une embrasure de fenêtre, et qu'elle comprit que le sort de Morton alloit dépendre de cette conversation. Elle n'osoit pas les regarder trop fixement, mais elle suivoit du coin de l'œil tous leurs mouvemens, et tous leurs gestes.

L'expression de la physionomie de Claverhouse étoit d'abord celle de la bienveillance. Elle sembloit dire combien il se trouveroit heureux de faire quelque chose qui pût être agréable à un homme dont le nom étoit aussi considéré que celui du Major. Mais, à mesure que la conversation se prolongeoit, il prenoit un air sombre et sévère, qui faisoit trembler la pauvre Edith, tantôt il serroit les lèvres, comme si l'impatience l'eût gagné,

tantôt il sourioit d'un air méprisant, comme s'il eût trouvé les argumens du Major bien foibles. Celui-ci paraissoit intercéder avec un grand intérêt; mais quand la conversation eut duré quelques momens, le colonel Claverhouse fit un geste qui indiquoit un refus positif, accompagné de l'expression de regret dont les gens de cour se servent pour adoucir les mécomptes qu'ils donnent. Pour rompre la conversation, il s'écria en voyant entrer lord Evandale; « Voici des nouvelles, tenez ! Je parie que vous avez quelque chose d'important à nous apprendre. Qu'est-ce que vous racontez Evandale ? »

» Rien de bon ! l'on m'a fait un rapport sur lequel je puis compter. Il y a à London-hill, un corps considérable de montagnards révoltés. Ils ont brûlé l'acte de suprêmatie et quelques autres, en déclarant qu'ils resteroient en armes, jusqu'à-ce qu'il eussent fait triompher la réforme. »

On se groupoit autour d'Evandale pour entendre son rapport, et la consternation se répandit sur les visages. Claverhouse seul parut content. « C'est fort heureux ! s'écriat-il, ces gueux-là sont réunis, il faut les écraser tous ensemble comme des crapauds. Voyons ! où dites-vous qu'ils sont ? »

» A dix milles d'ici, dans la montagne. J'ai dispersé selon vos ordres, l'assemblée qui s'étoit formée, j'ai fait prisonnier un trompette et deux personnages qui prêchoient la révolte; et mes espions m'ont appris ce que je vous dis-là, sur London-hill. »

» Et combien sont-ils ces gens-là ? »

» Les rapports varient; mais je conjecture qu'ils ont un millier d'hommes. »

» Allons, Messieurs, à cheval ! Sergent, faites sonner le boute-selle ! »

Bothwell avoit six nègres qui faisoient fonctions de trompettes, et qui se hâtèrent de faire retentir le château et les bois, de l'appel ordonné.

Lady Margaret voulut essayer de retenir Claverhouse; mais il lui fit comprendre qu'on ne pouvoit pas perdre un instant, de peur que le nombre des rebelles ne s'accrût.

» Il est d'autant plus convenable de se presser, dit Evandale, qu'on a déjà répandu le bruit de la prochaine arrivée d'un renfort de révoltés, commandés par le jeune Milnwood, le fils du fameux colonel Morton. »

La pauvre Edith fut prête à s'évanouir de terreur, à ce mot, et le Commandant en chef jeta un coup d'œil au Major Bellenden, qui sembloit dire : « Vous me recommandiez-là un bon sujet ! »

» C'est un mensonge, une calomnie infâme de ces fanatiques ! » s'écria le major avec chaleur. » Je réponds de Morton comme de moi-même. Il a d'aussi bons principes religieux qu'aucun officier des gardes, soit dit sans faire tort à personne. Nous sommes allés à l'église ensemble plus de cinquante fois ; jamais je ne l'ai vû manquer une réponse. Ma nièce Edith peut témoigner comme moi en sa faveur, parce qu'ils lisoient toujours dans le même livre de prières. Il faut le faire entrer lui-même pour qu'il se justifie. »

» Cela ne peut pas nuire, » dit Claverhouse, « innocent ou coupable, il est bon de l'entendre. Major Allan, prenez un guide, et menez le régiment à London-hill, par le chemin le plus court. Ayez soin de ne pas fatiguer les chevaux. Nous vous suivrons dans un quart d'heure, avec Evandale. Dites à Bathwell de m'amener le prisonnier. »

Allan s'inclina respectueusement et partit. Les officiers le suivirent. Lord Evandale resta seul avec le Commandant. Les trompettes se firent entendre. Peu-à-peu le son s'éloigna, et enfin il cessa tout-à-fait.

Tandis que Claverhouse cherchoit à amener le Major Bellenden à sa manière de voir sur Morton, Evandale s'approcha avec timidité de l'objet de ses affections. Il

lui prit la main, et il lui dit d'une voix émue, « je vais m'éloigner pour m'exposer à des dangers..... Adieu! miss Bellenden, adieu, chère miss Bellenden! chère Edith! » — Le tremblement qui l'agitoit, sa pâleur, son expression montroient un sentiment profond et contenu. Elle eut été plus ou moins qu'une femme, en demeurant insensible, à de tels témoignages; quoique fortement troublée de la position de Morton, elle fut touchée du sentiment délicat et modeste de cet excellent jeune homme, et elle lui répondit: « j'espère que vous échapperez au danger, et que nous ne tarderons pas à revoir lord Evandale ce qu'il a toujours été, l'excellent, l'aimable et respectable ami de tous les individus qui m'intéressent. »

» De tous? »..... Eh bien oui, en effet, de tous! Ce qui vous est cher m'est cher également. Le danger que je vais courir m'occupe fort peu: personne n'a plus de raisons de le braver que moi. »

» Edith hésita à lui demander sa protection pour Morton. C'étoit, peut-être la seule manière de tirer d'affaire le prisonnier, mais n'étoit-ce pas abuser du sentiment qu'Evandale venoit de manifester que de le faire servir à sauver un rival? Devoit-elle accepter de lui une obligation de cette importance, sans lui donner un espoir qu'elle ne pouvoit réaliser. Elle hésita, mais quelques secondes seulement. Un instant suffit pour lui faire éprouver tous les scrupules de la délicatesse; pour passer en revue toutes les considérations qui pouvoient la déterminer à parler ou à se taire. L'occasion étoit trop décisive et trop pressante; et elle n'hésita plus lorsqu'elle entendit Claverhouse qui donnoit à Bothwell l'ordre de faire charger les armes à six de ses hommes avant d'amener le prisonnier.

» Milord, » dit-elle à Evandale d'une voix tremblante, « vous êtes l'ami du Colonel, ne pourriez-vous point

sauver ce jeune homme auquel mon oncle s'intéresse particulièrement ? »

» Vous me croyez plus de crédit que je n'en ai, répondit-il. J'ai souvent échoué en intercédant auprès de lui par humanité. »

» Oh, essayez ! je vous en conjure, pour l'amour de mon oncle, » dit-elle avec vivacité.

» Et pourquoi pas pour l'amour de vous ? Pourquoi ne voulez-vous point me donner la douceur de vous obliger personnellement ? »

» Oui, oui ! vous m'obligerez moi-même beaucoup ! je m'intéresse vivement à ce jeune homme, à cause de mon oncle ! Au nom du ciel ! ne perdez pas un instant. »

Elle devenoit plus pressante, parce qu'elle entendoit dans le corridor le pas des soldats qui amenoient le prisonnier.

» Eh bien, lui dit Evandale d'une voix contenue, mais avec l'accent du sentiment, dussé-je périr moi-même, ce jeune homme ne mourra pas ! »

Il prit la main d'Edith, qu'il serra dans les siennes, avec un mouvement passionné ; puis il ajouta, en la fixant: « qu'obtiendrai-je en retour d'un tel service ? »

« La plus tendre affection d'une sœur dévouée, « répondit-elle avec l'effusion de la reconnoissance.

Morton entroit enchaîné, et entouré de soldats, pendant qu'elle prononçoit ces dernières paroles, et que ses regards exprimoient à Evandale toute l'étendue de sa gratitude. Lorsqu'elle rencontra les yeux du prisonnier, elle vit qu'il avoit surpris ce témoignage adressé au jeune lord, et elle comprit qu'il se trompoit sur le sentiment dont elle étoit animée. Elle pâlit, et fut prête à se trouver mal. Evandale, qui n'avoit pas quitté sa main, ne put se méprendre sur la cause de ce redoublement d'émotion. Après avoir jeté les yeux alternativement sur Morton et sur elle, il lui dit tout bas: « n'est-ce pas le

même jeune homme qui a gagné le prix au dernier tirage?» — « Je ne sais pas... je ne crois pas, » répondit-elle, sans savoir ce qu'elle disoit.« C'est lui! j'en suis sûr, » reprit-il en s'éloignant d'elle, pour se placer debout, appuyé sur son sabre, à côté de la table devant laquellle le commandant-général s'étoit assis pour interroger le prisonnier.

Henri Morton étoit un de ces hommes rares, qui possèdent, sans le savoir, une force supérieure d'esprit, de génie et de caractère. Il avoit hérité de son père un courage à toute épreuve, et l'horreur de l'oppression. Quoique bon protestant, il étoit exempt de toutes les exagérations des puritains; il avoit trouvé, dans son excellent jugement, dans son bon cœur, et dans la conversation des gens sensés, qu'il rencontroit chez son oncle, de quoi se préserver de tous les préjugés de parti, et sur-tout des haines personnelles. Il avoit une disposition générale à la bienveillance, et il étoit convaincu que le mérite et les vertus se rencontrent également dans toutes les sectes et dans tous les partis.

La sordide avarice de son oncle avoit mis obstacle à son instruction; mais ses grands talens naturels, et son desir d'apprendre lui avoient fait acquérir des connoissances qui faisoient l'étonnement de ceux qui pouvoient le juger. Quant à lui, il avoit un sentiment de son ignorance, qui lui donnoit une extrême réserve, et un peu de timidité. Comme il n'avoit épousé aucun parti, il avoit aussi un air d'indifférence au milieu de gens agités par les passions politiques et religieuses. Il parloit peu, et n'étoit nullement apprécié de ceux qui l'entouroient. Il vivoit beaucoup avec ses propres sentimens, et ses propres pensées. Le spectacle des passions haineuses le révoltoit. L'emportement avec lequel les opinions de part et d'autre étoient exprimées autour de lui, inspiroit à ce jeune homme un profond dégoût; et le tableau des violences sanguinaires exercées journellement au nom

du Roi, sous le prétexte de la religion, le pénétroit d'horreur. Si son inclination pour Edith Bellenden ne l'eût retenu en Ecosse, il auroit quitté depuis long-temps ce pays de troubles et de persécutions.

Le major Bellenden l'avoit souvent invité à demeurer chez lui. Aussi peu défiant que l'oncle Tobie de Tristram Shandy, il encourageoit des conversations entre Morton et sa nièce. Quand celle-ci retourna au château de sa grand'mère, le hasard les fit rencontrer à la promenade singulièrement souvent; et ce qu'il y avoit de remarquable, c'est que miss Bellenden ne témoignoit aucun étonnement sur la fréquence de ces rencontres fortuites, quoique leurs demeures fussent à une grande distance l'une de l'autre. Peu-à-peu ces rencontres ressemblèrent à des rendez-vous. Ils se prêtoient mutuellement des livres, des dessins; ils se donnoient l'un à l'autre de petites commissions, qui les obligeoient à s'écrire. Jamais le mot d'amour n'avoit été prononcé; jamais aucune explication n'avoit eu lieu entr'eux; Morton ne se rendoit pas compte de ses espérances, mais il en avoit, et par conséquent des craintes. Edith Bellenden étoit une héritière; sa beauté lui faisoit des admirateurs; il savoit que lord Evandale étoit du nombre, et qu'il étoit bien reçu au château. Une certaine Jenny, femme-de-chambre de miss Bellenden, coquette fieffée, qui, lorsqu'elle n'avoit pas ses propres amans à tourmenter, s'amusoit à tourmenter ceux des autres, avoit eu soin d'inquiéter Henri sur ce rival. Ce n'étoit pas que Morton ne fût lui-même assez bien dans ses bonnes graces, et qu'elle ne facilitât au besoin l'échange des billets; mais elle se plaisoit à lui dire qu'il faudroit pourtant bien que cela finît, et qu'après toutes les promenades du soir dans l'allée favorite du parc, que Morton connoissoit si bien, Edith Bellenden finiroit par être lady Evandale.

Lorsque Henri Morton avoit été amené la veille au soir dans le château, on l'avoit enfermé dans une des

chambres avec une sentinelle à sa porte. Jenny avoit enivré le factionnaire, et sa maîtresse étoit allé visiter le prisonnier, pour lui expliquer qu'elle envoyoit un messager à son oncle le major, et que celui-ci seroit peut-être écouté du commandant-général. Connoissant l'indépendance de caractère de Morton, elle lui avoit recommandé, sur-tout, les égards et la douceur dans l'interrogatoire qu'il devoit subir.

Pendant la nuit, Morton avoit eu le temps de donner cours à ses inquiétudes sur la préférence que son rival pourroit obtenir. Il expliquoit par des sentimens d'amitié et d'humanité, l'intérêt que miss Bellenden mettoit à le sauver; mais il ne pouvoit se persuader qu'elle eût pour lui un attachement assez fort pour lui sacrifier tous les avantages que devoit lui offrir l'alliance de lord Evandale.

Ses réflexions furent interrompues par l'arrivée du sergent Bothwell, accompagné de deux dragons dont l'un portoit dans sa main des menottes.

» Allons! jeune homme, » dit le sergent, « il faut faire la toilette des prisonniers. »

» La toilette! que voulez-vous dire? »

» Il faut enfiler ces petits bracelets-là : Je ne voudrois pas présenter un prisonnier à mon commandant, sans être en règle, vous entendez bien. Allons, voyons! ne faisons pas de façons, parce que c'est inutile. » En achevant ces mots, le sergent s'avança pour lui attacher les menottes; mais Henri Morton saisissant l'escabelle de bois qui étoit devant lui, menaça d'assommer le premier qui essayeroit de le toucher.

Le sergent fut embarrassé. C'étoit contre les ordres les plus exprès qu'il s'étoit permis de laisser au jeune homme les mains libres. S'il s'engageoit une querelle bruyante, on découvriroit qu'il avoit manqué à cette consigne générale, et il craignoit d'être sévèrement puni. Il prit donc un ton radouci, et il dit à Morton : « Ne

gâtez pas vos affaires, mon ami, avec vos fantaisies. Vous avez bonne chance de vous sauver, si vous êtes sage. La nièce de lady Morgaret va épouser lord Evandale, et il ne peut pas refuser à sa future de demander votre grâce. Je l'ai entendue tout-à-l'heure, dans la salle, qui le prioit d'intercéder auprès du commandant. Elle étoit diablement jolie, écoutez donc! Eh puis, c'est qu'elle le regardoit! . . . . . Eh bien! qu'avez-vous donc? vous avez pâli là tout-à-coup : vous êtes blanc comme un linge. Voulez-vous boire un coup d'eau-de-vie? »

» Elle demandoit ma grâce à lord Evandale? » dit-il d'une voix foible. « Oui, oui! Oh il n'y a rien de tel que les femmes en fait d'amitié. Eh puis c'est que c'est dans les camps comme dans les cours. . . . . Or çà! voyons! . . . Bon! voilà un jeune homme raisonnable et sage! Je savois bien que vous entendriez raison » — Tout en parlant ainsi, il lui mit les fers aux mains. Morton étoit comme pétrifié par ce qu'il venoit d'entendre; il ne fit aucune résistance, et il suivit machinalement le sergent qui le conduisit devant le commandant.

La vue d'Edith, qui fixoit sur Evandale un regard animé, en lui tendant la main, lui parut la confirmation de toutes ses craintes. Il se fit en lui une révolution soudaine et terrible. Poussé au désespoir par la légéreté qu'il supposoit à miss Bellenden, il devint indifférent à la vie. Il résolut de défendre les droits et les libertés du peuple, violés dans sa personne, et de faire rougir le commandant général de se rendre ainsi l'organe et l'exécuteur des cruautés et des vengeances royales. Son ame qui jusqu'à cet instant avoit été l'asile des sentimens bienveillans et doux, devint subitement un foyer de passions violentes. Après avoir lancé sur Edith un regard de reproche et d'indignation, il s'approcha d'un pas ferme, de la table où le colonel étoit assis; et sans attendre d'être questionné, il lui dit d'une voix forte :

» De quel droit, Monsieur, est-ce que vos soldats m'ont arraché à ma famille, et ont osé mettre des fers à un homme libre ? »

» C'est par mes ordres. Et maintenant je vous ordonne à vous, de vous taire, et d'attendre que je vous adresse des questions. »

» Je ne veux pas me taire ! » lui répondit Morton en levant la tête, et avec une expression de physionomie qui parut électriser tous les témoins de cette scène. « Je veux savoir si je suis détenu selon la loi, ou en violation de la loi. Je veux savoir si je suis devant un magistrat civil, qui a seul le droit de m'interroger ? »

» Qu'est-ce que c'est donc que cet enragé ? » dit le commandant. Le major Bellenden s'approchant de Morton, l'exhorta à la modération, et lui rappela avec amitié qu'il étoit en présence d'un officier du Roi, qui étoit revêtu d'une place importante.

» C'est précisément parce que c'est un officier, » répondit Morton avec violence, « que je veux savoir quel est son droit. Si c'étoit un magistrat civil, je me soumettrois, parce que ce seroit mon devoir. »

» Votre cher ami, » dit Claverhouse au major Bellenden, est comme le personnage de comédie qui ne veut pas mettre sa cravate sans l'autorisation du magistrat. Je m'en vais lui faire voir tout-à-l'heure, que mon épaulette est un titre qui vaut tous les bâtons de constables. Voyons donc, jeune homme, s'il vous plaît de répondre à ma question : Quand est-ce que vous avez vu Balfour de Burley ? »

» Comme je ne vous reconnois point le droit de m'interroger, je me dispense de répondre. »

» Vous avez avoué au sergent que voilà, que vous aviez eu des communications directes avec ce personnage, quoique vous sussiez bien qu'il étoit proscrit. Pourquoi ne voulez-vous pas me l'avouer à moi ? »

» Je veux que vous sachiez qu'il y a des Ecossais

qui savent défendre les droits que vous foulez aux pieds. »

» Et ces droits dont vous parlez, vous les défendriez avec votre épée, au besoin, je suppose ? »

» Si j'étois armé comme vous, et que nous fussions seuls, vous ne m'adresseriez pas deux fois cette question.»

» Cela suffit, » dit froidement Claverhouse; votre langage répond parfaitement à ce qu'on m'a dit de vous; mais vous êtes le fils d'un militaire : je ne veux pas que vous mouriez comme un chien : je vais donner des ordres en conséquence. »

» De quelque manière qu'on m'ôte la vie, je mourrai comme le fils d'un brave homme, et l'ignominie reposera sur la tête de ceux qui m'auront assassiné. »

» Dépêchez-vous donc de faire votre paix avec Dieu. Je vous donne cinq minutes. Sergent! menez-le au fond de la cour, et faites avancer vos gens. »

Tous les assistans en silence étoient pâles d'émotion ou de terreur. Lady Morgaret fut la première à demander la grâce du jeune homme. Les préjugés de parti et les passions politiques n'avoient pas anéanti chez elle les sentimens d'humanité.

» O colonel! » je vous en conjure, s'écria-t-elle, « épargnez le sang de ce malheureux! mettez-le en jugement, à la bonne heure; mais ne payez pas par des massacres sur le seuil de ma porte l'hospitalité que je vous offre dans mon château. »

» Monsieur le commandant-général, » lui dit avec force le major Bellenden, « vous répondrez d'un tel attentat. Ne vous imaginez pas que je laisse ainsi périr sous mes yeux le fils de mon ancien ami, sans en tirer vengeance. Si mes forces ne suffisent plus à seconder mon courage, j'ai des amis qui sauront vous en demander raison. »

« Major, je saurai leur répondre, » dit Claverhouse froidement. « Et vous, milady, ajouta-t-il en se tournant vers

vers elle, « vous auriez bien pu m'épargner ce plaidoyer violent en faveur d'un traître. Vous semblez oublier que le noble sang de vos proches a été répandu par des scélérats de cette espèce. »

« Colonel, » reprit lady Margaret avec un tremblement qui provenoit tout à-la-fois de son émotion et de son âge, « je laisse la vengeance à Dieu! car c'est à lui qu'il appartient de faire justice des crimes. Le sang de ce jeune homme ne rappellera pas à la vie ceux qui m'étoient chers. Eh! quel soulagement pourrai-je éprouver à l'idée qu'une autre mère sera privée de son fils par une mort tragique comme celle qui m'a enlevé le mien! Jamais je ne me consolerois d'avoir vu souiller le sol de mon château par un tel attentat. »

« Tout cela n'est que de la déraison, permettez-moi de vous le dire. J'ai à remplir mon devoir envers l'Etat et la religion, vous me priez là pour un fanatique, qui seroit capable de mettre tout un royaume en feu : je ne peux pas l'épargner, c'est impossible! sergent, obéissez à mes ordres : emmenez cet homme. »

Celle à laquelle une telle scène donnoit les impressions les plus déchirantes avoit essayé deux fois de parler, et deux fois la voix avoit expiré sur ses lèvres. Au dernier mot de Claverhouse, elle voulut accourir pour se jeter à ses pieds, mais la force lui manqua, et elle tomba évanouie.

« Au secours! au secours! ma maîtresse se meurt! » dit Jenny. Evandale, qui jusqu'à ce moment étoit resté spectateur immobile, s'approcha alors du colonel et lui dit : « mon commandant, je vous demande instamment de suspendre l'exécution, et de m'accorder une minute d'entretien. »

Le colonel parut surpris. Il se leva, et ils s'éloignèrent pour conférer dans l'embrasure de la fenêtre.

« Je n'ai pas besoin de vous rappeler, colonel, » lui dit le jeune lord, « que dans la dernière affaire du con

seil privé, vous reconnutes avoir des obligations à ma famille. »

« Assurément, mon cher Evandale, je m'en souviens; je ne suis pas homme à oublier de pareilles obligations. Je serai fort heureux si vous m'indiquez un moyen de vous être utile à mon tour. »

« Nous serons quittes, si vous sauvez ce jeune homme. »

Le colonel fit un geste de surprise, et fixant Evandale, il lui dit: « Etes vous fou, mon cher ami? Quel intérêt si pressant pouvez-vous prendre à ce digne fils d'un père qui étoit un enragé? Son père étoit l'homme le plus dangereux peut-être que l'Ecosse aît jamais produit. Il avoit de la tête, du courage, et une inconcevable inflexibilité dans ses principes de résistance à l'autorité. Son fils seroit tout de même. Vous ne pouvez pas imaginer le mal que peut faire un être comme celui-là. Je connois les hommes, mon cher Evandale: si c'eût été un malheureux fanatique de village, comme on en voit tant, croyez-vous que je n'aurois pas accordé sa vie à lady Margaret? Ces bagatelles-là ne se refusent pas, quand il n'y a point de conséquences. Mais ce sujet-là est extrêmement dangereux. Cela peut faire un chef; et ces gens-là ne demandent qu'à avoir des chefs. Au reste, je vous dis tout cela pour que vous compreniez bien le danger qu'il y a à laisser vivre un personnage semblable. Vous comprenez que moi, qui ne demande qu'à vous obliger, je ne vous refuserai pas si vous insistez. »

« Oui, j'insiste avec la plus grande force, » reprit Evandale, « gardez le prisonnier, mais laissez-lui la vie. »

Eh bien, soit! à la bonne heure! je vous l'accorde. Mais souvenez-vous, mon ami, que si vous voulez vous avancer au service du Roi et de votre pays, il faut apprendre à faire taire vos sentimens particuliers, vos préventions, et vos attachemens. Les temps où nous vivons ne permettent pas à ceux qui ont une responsabilité dans une place de confiance, de se laisser dé-

tourner de la route de leur devoir, par le radotage des vieillards et les larmes des femmes. Souvenez-vous que de pareilles sollicitations ne doivent pas être renouvelées : je fais grâce dans ce moment une fois pour toutes ; et il seroit fort inutile de recommencer à me solliciter pour qui que ce fût. »

En achevant ces mots, Claverhouse fixa le prisonnier. Il étoit curieux de voir quel effet produisoit sur lui cette suspension entre la vie et la mort qui glaçoit d'effroi tous les témoins, Henri conservoit un calme qui sembloit ne pouvoir appartenir qu'à un être auquel le monde n'offre plus aucun sujet d'espérance, et qui est complettement détaché de la vie.

» Tenez ! regardez-le, » dit-il à Evandale, « Il est sans aucun espoir de grâce, et cependant il est le seul ici dont le visage conserve son expression ordinaire. Son regard est assuré, son attitude est presque menaçante ; et il n'a pas seulement pâli ! Je vous répons que si cet homme là se trouve jamais à la tête d'une troupe de rebelles, vous aurez peut-être à répondre de bien des maux ! souvenez-vous de ce que je vous dis là : nous pouvons payer bien cher cette matinée. » Puis s'adressant à Morton, il lui dit : « On a intercédé pour vous, jeune homme. Je vous fais grâce pour le moment. — Sergent ! qu'on le retienne, et qu'il soit gardé avec soin. »

» Si je dois la vie à l'intercession de Lord Evandale, » dit Morton avec une émotion concentrée, que Claverhouse prit pour une expression de gratitude, « je déclare » . . . . . . « Emmenez donc ce personnage ! » interrompit brusquement le Colonel ; je n'ai pas le loisir d'entendre toutes ces belles phrases sentimentales. Finissons ! » Bothwell poussa de force le prisonnier hors de la salle. . . . .

(*La suite au Cahier prochain*).

ÉCONOMIE POLITIQUE.

TABLEAU GÉNÉRAL DES COLONIES ANGLAISES AUX TERRES AUSTRALES en 1802, par Mr. PÉRON.

Il a paru, en 1816, un second volume du *Voyage de découvertes aux terres Australes*, qui fait suite au premier de Mr. Péron, chef de l'expédition, et mort en 1810. Ce second volume est publié par Mr. Freycinet, qui commandoit la *Casuarina* pendant l'expédition. Nous en tirons textuellement un tableau des colonies anglaises à la Nouvelle-Galles, en 1803. Ce tableau, fait par un homme d'une rare capacité, qui a séjourné cinq mois sur les lieux, ce tableau enrichi des notes de l'éditeur de ce second volume, qui lui-même faisoit partie de l'expédition, contredit absolument les faits et les raisonnemens contenus dans les ouvrages justement considérés de Colquhoun et de Bentham, concernant la colonie de la Nouvelle-Galles. (Voyez la *Bibl. Univ. mai* 1816, et la *Théorie des peines et des récompenses*, par J. BENTHAM, rédigée par Mr. DUMONT, Tome I, page 179. Londres 1811).

Ce qu'il y a de remarquable dans le contraste de ce tableaux, c'est que les deux auteurs anglais sont aussi amers, dans leur censure de la colonie anglaise, qu'ils n'ont point visitée, que l'auteur français est prodigue d'éloges envers cet établissement, où il a séjourné. Il faudra attendre des renseignemens nouveaux pour fixer une opinion sur cette colonie d'un genre unique, et qu'on auroit plus de plaisir à voir avec la lunette du célèbre navigateur Péron, que par les yeux de l'arithméticien politique et du légiste anglais.

ADMINISTRATION.

« Lorsque les Anglais vinrent pour la première fois, en 1788, s'établir à la Nouvelle-Hollande, onze bâtimens de diverses grandeurs, y déposèrent 1030 individus. Depuis cette époque, la population s'est accrue si rapidement (1), que, dans le cours de 1802, un recensement général avoit donné les résultats suivans :

Hommes libres n'ayant jamais été *convicts* (2), y compris les officiers civils et militaires		300
Femmes libres de la même classe, y compris celles des officiers		70
Hommes libres ayant été convicts		2630
Femmes libres *idem*		540
Hommes convicts		4832
Femmes *idem*		940
Enfans nés dans la colonie :	Garçons	1100
	Filles	963
Régiment de la Nouvelle-Galles		840
Sur l'isle de Norfolk		980
Total des individus		13195

» Dans les premiers instans de la fondation de la colonie, la population se trouva naturellement divisée en deux classes : les hommes libres et les condamnés (3). »

(1) En 1804 la population seule de la ville de Sydney étoit de deux mille six cents ames ; elle étoit d'environ cinq mille en 1811. (*Voyez* le Voyage round the World, by JOHN TURNBULL, *page* 77, seconde édition, 1813). L. F.

(2) C'est ainsi qu'on nomme les coupables déportés de l'Angleterre pour un crime quelconque. L. F.

(3) On pourroit y ajouter les indigènes ; mais ces derniers qui sont peu nombreux et vivent avec les Anglais en assez

» A la première classe se rattachoient tous les officiers civils et militaires : ceux-ci furent les premiers propriétaires. Les gens de la seconde classe, tous réduits à l'esclavage, furent partagés entre le Gouvernement et les propriétaires. Chacun de ces derniers obtint un certain nombre d'acres de terrain, et à chaque concession furent affectés quelques convicts esclaves; des outils de diverses sortes furent distribués; et l'on vit, presque en même temps, les forêts s'écrouler sous la hâche du charpentier, la terre s'entr'ouvrir sous la charrue du cultivateur, et les arts domestiques s'établir au sein des cabanes ou des maisons élevées à la hâte sur ces bords si long-temps sauvages. »

» Des salaisons abondantes, des liqueurs de toute espèce, une énorme quantité de farines, de légumes secs, avoient été transportés sur la flotte; ces provisions, déposées dans des magasins nationaux, furent distribuées par rations aux différens propriétaires, à leurs familles et à leurs esclaves. Des objets d'habillement et des instrumens aratoires furent gratuitement fournis aux nouveaux colons; et bientôt les défrichemens multipliés permirent les premières plantations. Toutes les graines potagères de notre Europe, plusieurs de celles de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie, furent semées à la fois, et réussirent parfaitement : il en fut de même de nos arbres fruitiers, le pêcher, le pommier et le cerisier. La fraise odorante, la groseille et la framboise, qui se refusent à la température trop forte des pays

---

bonne intelligence, n'ont pu être encore amenés aux premiers commencemens de la civilisation. Les Anglais laissent à ces sauvages toute liberté de suivre leurs goûts et leurs habitudes, et ne cherchent point à les asservir : rarement ils ont été obligés de se garantir de leurs coups, même dans l'origine de la fondation de la colonie. L. F.

équatoriaux, réussirent aussi à merveille sur ces bords plus tempérés; nos salades diverses, nos choux, en un mot la totalité de nos légumes Européens, eurent le même succès. Le blé ne tarda pas à combler toutes les espérances : du sein de la terre encore vierge s'élancèrent bientôt d'abondantes récoltes de froment et de seigle; le maïs, aux lieux plus arides, obtint aussi une heureuse réussite; et la pomme de terre se naturalisa, dès la première année, avec une facilité qu'on n'auroit pas même osé soupçonner. »

» Dès lors la charge du Gouvernement diminua : pendant un an, tous avoient reçu de ses magasins une ration complète de vivres; mais au bout de ce temps il dit aux colons : « Vos champs sont en plein rapport; » je vous ai fait les avances nécessaires pour atteindre » ce but; vous jouissez déjà du fruit de vos travaux » et de mes sacrifices. Vous n'aurez plus qu'une demi » ration de vivres pour chacun des individus de votre » ménage. Pour assurer votre existence et votre tran» quillité, je vous continuerai encore ce secours pen» dant dix-huit mois; mais, pressez-vous, redoublez » d'activité et de zèle; car, à cette dernière époque, » vous serez abandonnés à vos propres ressources, et » d'avance préparez-en de suffisantes pour votre famille » et pour vous-mêmes. »

» Cependant les trente mois s'écoulent : les défrichemens se sont étendus autour de chaque habitation; le fer et le feu ont fait crouler ces forêts antiques respectées par le temps jusqu'alors; l'humble graminée s'élève sur les débris des puissans *eucalyptus*, ces arbres, géans des forêts australes; la famille est assurée de sa subsistance : le Gouvernement l'abandonne donc sous ce rapport; et cependant il continue de lui fournir les vêtemens, les outils et les instrumens divers dont il peut avoir besoin. Ces dernières avances sont au compte du chef de la famille; mais, créancier généreux, le

Gouvernement lui livre à bas prix ces objets indispensables; et ce n'est qu'à l'avenir qu'il en réclamera le remboursement, de telle manière encore que le débiteur pourra s'acquitter avec facilité. En effet, pendant sept ans le Gouvernement comble le colon de ses bienfaits et de ses faveurs; il n'exige en retour que de la bonne conduite et du travail : mais, pendant sept ans, les produits du sol se sont accrus dans une proportion d'autant plus rapide, que les terres sur lesquelles on étoit placé donnoient leurs premières et plus abondantes moissons. De nombreux essaims de poules, de dindes, d'oies, de canards, pullulent autour de chaque cabane et de chaque habitation ; la chèvre bondit sur les côteaux; le taureau poursuit la genisse au milieu des frais pâturages; de riches troupeaux de moutons, issus des plus belles races de l'Espagne, de l'Afrique et de l'Asie, offrent dans leurs toisons, dans leur chair et dans leur graisse, des objets précieux de nourriture et d'échange. Déjà le cheval a multiplié sa race précieuse : compagnon des labeurs de l'homme, il les a diminués en les partageant; c'est lui qui a traîné la charrue et tracé les sillons; c'est lui qui a transporté les récoltes dans les magasins, qui a voituré les objets d'échange, et rapporté de la ville ceux dont on avoit besoin. Le temps s'est trouvé doublé par le secours de cet animal précieux : avec moins de travail réel et moins de fatigue, on a obtenu de plus nombreux produits, et déjà ces produits sont plus que suffisans pour les besoins du cultivateur et ceux de sa famille. Le Gouvernement paroît alors, et lui dit : « Cette aisance dont vous jouissez » maintenant, c'est à ma protection, c'est à mes sacrifices » que vous en êtes redevable. Jusqu'à ce jour, je vous » ai tout donné, le sol, le logement, les grains, les » instrumens, les serviteurs, les animaux, les vêtemens » et la nourriture ; jusqu'à ce jour, je n'exigeai rien » pour tant de bienfaits : mais déjà vous avez le super-

» flu; une légère portion doit en être consacrée dès à
» présent pour vous acquitter avec moi, peu à peu,
» de toutes les obligations que vous avez contractées. »

» Alors les comptes entre le Gouvernement et les particuliers sont définitivement réglés, d'après un tarif très-modéré et connu à l'avance; la dette est divisée en un certain nombre de parts plus ou moins fortes, dont chacune doit être acquittée à des époques fixes. »

» Indépendamment de ces premières obligations des concessionnaires envers le Gouvernement, et qui sont en quelque sorte individuelles, il en est d'autres plus générales et plus importantes, qui tiennent à la propriété des concessions. Il est aisé de concevoir que cette propriété appartient de droit au Gouvernement. N'est-ce pas lui qui a fait tous les frais de la prise de possession? N'est-ce pas lui qui, à ses risques et périls, s'empara de ces régions, garantit leur indépendance par la force de ses armes ou par les conditions de ses traités? Ce principe de la propriété absolue de tout le pays, et conséquemment des établissemens fonciers formés sous ses auspices sur la surface du sol, dérive donc nécessairement de la nature même d'une fondation de ce genre. On sait assez que ce principe se trouve encore (1) maintenu en quelque sorte, au cap de Bonne-Espérance par la Compagnie hollandaise; mais le Gouvernement anglais, jugeant qu'une telle prétention seroit nuisible à ses intérêts, s'est bien donné de garde de la consacrer dans ses colonies de la Nouvelle-Hollande. »

»Lors donc que les terres sont en plein rapport, c'est-à-dire, au bout de sept ans, le Gouvernement dit aux concessionnaires: « Les héritages que vous possédez, c'est
» moi qui vous les ai confiés; aucune transaction ne
» m'en a ravi la propriété, et c'est une réserve expresse

(1) En 1804.

» que j'ai cru devoir me faire en vous y plaçant : au-
» jourd'hui que vos cultures sont en bon état, il seroit
» trop malheureux pour vous de conserver quelques
» doutes sur une question de cette nature : je vous fais
» l'abandon de tous mes droits, et je vous les garantis
» à vous et à vos descendans, sous la seule condition
» d'une légère redevance annuelle, établie sur chacun
» des acres de terre que je vous ai cédés, redevance
» que vous ne cesserez de me payer, jusqu'à-ce que,
» par une seconde transaction entre nous, je vous en
» aie fait la remise. »

« En même temps que ces divers arrangemens ont lieu avec les propriétaires, une nouvelle charge leur est préparée : ce sont les contributions. C'est pour la première fois, depuis son arrivée sur ses bords, qu'il entend prononcer ce mot ; jusqu'alors toutes les propriétés ont été libres de redevances de ce genre. Le Gouvernement avoit attendu que le colon fût dans l'aisance pour revendiquer ses droits ; et ce qu'il exige est d'abord si peu de chose, qu'à peine le père de famille s'aperçoit-il de la nouvelle charge : elle augmente, il est vrai, chaque année, mais toujours d'une manière insensible, jusqu'à-ce qu'elle aît atteint une certaine somme pour chaque acre de terre : alors les contributions doivent rester fixes ; elles sont encore peu considérables ; et les produits se sont tellement multipliés, les échanges sont devenus si rapides, que les contribuables sont bien loin d'en être fatigués. Le Gouvernement anglais pense, avec raison, que, pour déterminer des hommes honnêtes à se transporter ainsi aux extrémités du globe, il faut multiplier pour eux les avantages de toute espèce, bien certain qu'il retirera un jour avec usure le fruit de ses avances. »

» Mais le travail et la constance ont un prix plus prochain à recevoir. En effet, aux approches de l'époque où les redevances sont exigibles, des commissaires du Gouvernement sont chargés de visiter les établissemens.

des particuliers : toutes les concessions sont parcourues avec soin ; on examine et les habitations et l'intérieur des ménages, et les jardins, et les champs, et les prairies, et les vergers, et les troupeaux de toute espèce. Si le bon ordre règne partout ; si les concessions ont été bien défrichées et bien mises en valeur ; si les récoltes ont été bien soignées et les produits abondans ; si les troupeaux sur-tout, ont été conduits avec succès et intelligence, alors le Gouvernement se déclare redevable envers ceux qui les possèdent ; et bien loin d'en exiger des contributions, il leur fait des concessions nouvelles, leur donne en présens de nouveaux instrumens, de nouveaux bestiaux ; il leur accorde de nouveaux esclaves ; il prolonge leur franchise, et les dispense de toute redevance pendant un temps plus ou moins long. Que si, au contraire, les cultures et les troupeaux ont été négligés, alors le Gouvernement fait quelques avertissemens aux propriétaires inhabiles ou négligens ; et si, après les avoir prévenus plusieurs fois, les remontrances ne produisent aucun effet, les concessions, par un arrêt irrévocable, sont retirées à leurs premiers possesseurs, et transmises à d'autres plus capables de les rendre utiles au Gouvernement et à eux-mêmes. »

» Tandis que des lois bienfaisantes garantissent ainsi les avantages des propriétaires, le même esprit de sagesse et de justice se fait sentir à l'égard des criminels. De ces derniers, les uns sont condamnés à l'esclavage pour le reste de leurs jours ; c'est le plus petit nombre : d'autres, au bout d'un certain nombre d'années, doivent redevenir libres, mais ne peuvent jamais quitter la colonie, ou ne la peuvent quitter qu'après un délai fixé ; d'autres enfin, après avoir été rendus à la liberté, sont les maîtres de partir ou de rester. Deux moyens puissans ont été mis en usage pour contenir cette population bizarre et pour l'améliorer : la crainte et l'espérance. D'un côté, des troupes nombreuses sans cesse armées ; des

potences, des prisons, des cachots, établis sur plusieurs points de la colonie; des fers et des chaînes, une police active, des châtimens terribles pour les fautes les plus légères, enfin la mort pour celles qui sont plus graves : de l'autre côté, l'espérance de la liberté; la diminution du temps de l'esclavage, ou même sa cessation absolue; la certitude de rentrer bientôt en grâce par une bonne conduite, d'obtenir aussi des concessions, d'être à son tour servi par d'autres condamnés, de pouvoir se livrer en paix à toutes les jouissances de la vie domestique, d'arriver même à la fortune et à la considération; de pouvoir un jour retourner en Europe pour y jouir de ses travaux et de son industrie : telle fut la double perspective que le Gouvernement anglais plaça d'abord devant les malheureux qu'il déportoit sur ces rivages lointains.

Les exemples de la sévérité la plus effrayante se succédèrent; la terreur des lois pénétra, pour la première fois peut-être, dans ces cœurs endurcis. Dès cet instant une révolution heureuse commença pour eux; et tel en a été le résultat, que, pendant le séjour de cinq mois que nous avons fait au port Jackson, nous n'avons pas entendu parler d'un seul meurtre ou même d'un vol, et qu'il y avoit plus de deux ans qu'on n'avoit condamné personne à mort.»

» Placés ainsi entre la crainte et l'espérance, il seroit difficile que les *transportés* n'embrassassent pas le parti le plus avantageux, celui qu'ils savent pouvoir seul les conduire au bonheur : car la bonne conduite reçoit toujours son prix. Lorsqu'un condamné se montre honnête, actif et laborieux; lorsqu'il fait quelque action remarquable ou quelque découverte utile à la colonie, alors le Gouverneur a le droit de lui faire grâce et de le déclarer libre; quelquefois il abrège simplement la durée de l'esclavage : dans tous les cas, lorsque le temps de la punition est écoulé, le convict rentre dans

le sein de la société et recouvre tous les droits qu'elle accorde ; des concessions lui sont faites ; des esclaves lui sont donnés pour faire ses défrichemens ; il reçoit des instrumens, des vivres ; en un mot, il jouit de tous les avantages que le titre de propriétaire emporte avec lui.

Instruits par de longs malheurs, que le crime et l'injustice recevront un châtiment, et que l'honnêteté seule peut rendre l'homme heureux ; bien convaincus que les peines et les supplices les attendent en cas de fautes nouvelles, tandis que le bien-être et la considération doivent être le prix d'une bonne conduite, ces hommes, ainsi délivrés de leurs fers, se montrent presque toujours honnêtes et réservés. L'habitude du travail, qu'il leur a bien fallu contracter durant un long esclavage, leur donne sur ce point une sorte de supériorité sur les hommes qui sont arrivés libres dans ces régions : leurs défrichemens sont ordinairement conduits avec plus de méthode et d'intelligence, et l'on observe que ce sont ordinairement de très-bons cultivateurs. Il en est de même de ceux qui se livrent aux arts et au commerce : presque tous réussissent ; et je ne craindrois pas d'assurer que, dans moins de trente ans, plusieurs des grandes fortunes de la colonie seront entre les mains de ces criminels. Alors les préjugés qui se rallient encore autour d'eux, seront dissipés, et ils jouiront au moins de la considération que la richesse manque rarement de procurer ; aujourd'hui même ces préjugés sont tellement affoiblis, que quelques-uns des déportés reçoivent déjà la plus honnête compagnie. J'en ai connu qui, après avoir subi l'effet de leur condamnation, sont rentrés dans la société, et se sont conduits avec tant d'activité et de sagesse, qu'ils possèdent maintenant des fortunes considérables, dont quelques-unes s'élèvent au-delà de trois cent mille francs. »

» Tels sont les avantages que le convict devenu libre

obtient par une conduite honnête et laborieuse. Mais malheur à lui s'il commet de nouvelles fautes! la justice alors devient implacable; on pense avec raison, que de tels hommes sont des membres gangrenés contre lesquels il faut employer les moyens les plus fortement répressifs. Les fers et les cachots, la bastonade, les coups de fouët, sont les premières punitions qu'ils reçoivent; s'ils hésitent à se ranger à leur devoir, alors c'en est fait: on confisque leurs concessions au profit du Gouvernement; ils subissent une condamnation nouvelle à l'esclavage, pour un nombre d'années plus ou moins considérable, et assez ordinairement pour le reste de leurs jours; enfin, si la faute est grave, on les pend. Plusieurs exemples de ces diverses punitions, répétés de temps à autre, ne servent pas peu à contenir les plus récalcitrans. „

„Cependant la plupart des condamnés sont célibataires, et la population de la colonie auroit à souffrir de cet état de choses; le Gouvernement a dû pourvoir par conséquent aux moyens de multiplier les alliances. Les femmes déportées ont été sa première ressource: on sait assez, que cette dernière classe se compose de criminelles condamnées par les tribunaux, et des prostituées les plus infâmes de la ville de Londres ou des grands ports de l'Angleterre. Avec de pareils élémens former des femmes honnêtes, laborieuses, de bonnes mères de famille, c'est là sans contredit le triomphe de la législation et le dernier terme du perfectionnement social. Le Gouvernement anglais a su opérer ce prodige par les mêmes moyens que nous venons d'indiquer. Ce n'est pas entre le déshonneur et la considération, qu'il falloit placer de telles femmes; l'honneur pour elles ne pouvoit rien : on les mit donc, comme les hommes, entre le supplice et les récompenses. Bien sûres d'être frappées par la loi, toutes les fois qu'elles viendroient à commettre quelque faute, elles sont contraintes à de-

venir plus modestes, plus laborieuses, et à bannir toute idée de crime ou de mauvaises mœurs. Réduites à consacrer tous leurs instans au travail, elles en prirent insensiblement l'habitude et le goût, et dès lors le changement le plus favorable dut s'opérer en elles. »

» Devenues libres comme les hommes, aux mêmes conditions et sous les mêmes réserves, ces femmes ne pouvoient manquer de trouver des maris. Des condamnés affranchis unissent leur sort au leur ; et comme le gouvernement attache divers avantages à l'état de mariage, que les femmes ont aussi des concessions, que les enfans en obtiennent également, que les esclaves sont accordés en raison de l'étendue des terres, il s'ensuit que l'alliance conjugale améliore sensiblement l'état individuel de ceux qui la contractent. Ces unions sont aujourd'hui très-multipliées dans la colonie, et généralement elles sont heureuses : j'ai eu occasion de connoître l'intérieur d'un grand nombre de ces ménages, et je n'ai jamais pu contempler sans attendrissement le changement prodigieux opéré dans les mœurs et dans les habitudes de ces couples singuliers. Ce qu'il y a de bien remarquable encore, c'est que les filles publiques, qui, dans leur ancien état de débauche, ne faisoient pas plus d'enfans que celles de nos capitales, se montrent, dans leur nouvelle position, de la plus grande fécondité. »

» Des voleurs, des brigands et des prostituées ne paroissent guère susceptibles de donner une bonne génération pour l'avenir; et cependant nous allons voir qu'il en sera autrement de celle qui se prépare. En effet, si l'on considère que des femmes de ce genre appartiennent en général, dans tous les pays, à la partie la plus robuste et la plus belle de la population ; si l'on fait attention qu'un tel état de choses, et les chances diverses qu'il comporte, ont pour résultat nécessaire de donner une sorte d'exaltation aux idées; qu'à plus forte raison l'état de brigand sur les grandes routes, celui

de voleur dans les cités, exigent de la force, de l'adresse et une sorte d'audace qui n'est pas l'apanage du plus grand nombre des hommes, il doit en résulter, que, soit pour le physique, soit pour l'intelligence, les enfans de tels époux n'ont pas été aussi mal partagés qu'on pourroit le croire. A ces premiers avantages se réunissent tous ceux qui naissent d'un climat extrêmement salubre, et que son heureuse position rend également étrangers à nos frimats et aux chaleurs brûlantes des régions équatoriales. Aussi, la beauté des enfans, l'expression vive et animée de leur physionomie, nous frappèrent-elles également pendant notre séjour au port Jackson. »

» Tous ces enfans sont tenus avec un très-grand soin et vêtus avec une propreté remarquable. Ils ont été avec raison, dès le principe, l'objet particulier de l'attention du Gouvernement, et si nous avons admiré les soins qu'il prend pour ramener des êtres pervers aux principes ordinaires de la justice et de la vertu, nous allons nous attendrir ici sur les efforts généreux qu'il fait pour préparer une génération plus vertueuse et plus heureuse. »

EDUCATION.

» Bien convaincu d'avance que, quels que pussent être ses soins et sa surveillance, au milieu de tant de personnes corrompues, il se trouveroit toujours des parens vicieux, le Gouvernement ne crut pas devoir remettre à de telles gens l'espoir futur de la colonie. D'après ce sage principe, une maison d'éducation pour les filles (1) fut élevée dans les premiers temps de la colonie;

(1) Indépendamment de cette maison d'éducation pour les filles, il s'établit encore à Sydney deux écoles pour les garçons, qui reçurent aussi quelques bienfaits du Gouvernement; mais, en 1811, on y en fonda une nouvelle, d'après le

des revenus considérables lui furent affectés : l'intérieur en fut disposé convenablement, de vastes cours, un grand jardin, l'environnèrent. Des femmes charitables et instruites furent appelées d'Angleterre, et destinées à l'éducation des jeunes personnes qu'on se proposoit d'y recevoir. L'épouse du Gouverneur, celle du Lieutenant-gouverneur, en furent nommées les directrices. On réunit dans cet établissement les jeunes filles orphelines, celles que leurs parens, trop pauvres ou même encore esclaves, ne pouvoient élever avec assez de soin ; enfin, toutes celles dont les pères et les mères étoient notés à la police comme conservant dans leurs actions, dans leurs discours ou dans leur cœur, les restes de leur ancienne perversité. Toutes ces jeunes filles, soignées avec beaucoup d'attention, élevées dans les principes de la religion et de la morale la plus pure, instruites de bonne heure de tout ce que doit savoir une mère de famille, ne s'occupant que de choses utiles à la prospérité des ménages, accoutumées dès leur enfance au respect des autres et d'elles-mêmes, finissent par réunir de bonne heure toutes les qualités desirables dans d'excellentes épouses. »

» Chaque jour, leurs intéressantes directrices vont les visiter : on les interroge en leur présence ; on les réprimande devant elles, lorsqu'elles l'ont mérité ; c'est devant elles aussi qu'on récompense le travail, la bonne conduite et les succès. Ces dames respectables ne craignent pas de se livrer aux soins les plus minutieux de l'administration. Je les ai vues moi-même aller à la cuisine, goûter les alimens, parcourir les dortoirs pour s'assurer de l'ordre et de la propreté qui doivent y régner ; en un mot, il n'est sorte de détails dans lesquels elles n'entrent : mais elles en sont bien récompensées par l'affec-

---

système de LANCASTER, dû originairement au Chev. PAULET. On en attend les plus grands avantages. (*Voy.* TURNBULL'S. Voyage, *page* 465, seconde édition, 1813). L. F.

tueuse gratitude de leurs pupilles, qui ne les chérissent pas moins que leurs propres mères, et qui sourient de plaisir à l'instant où leurs bienfaitrices doivent aller les voir. »

» Tous les dimanches, à dix heures, ces aimables directrices, après leur visite ordinaire, accompagnent à l'église leur jeune troupeau ; des bancs particuliers sont préparés pour ces enfans ; elles se trouvent placées en face de leurs protectrices et de leurs maîtresses ; la garnison est alors sous les armes, et remplit une partie du temple ; la musique du régiment exécute divers morceaux. Tout cet appareil solemnel fait ressortir davantage le touchant spectacle de tant de jeunes filles adoptées par un gouvernement généreux et bienfaisant ; et lorsqu'on voit leurs propres parens, souillés jadis de tous les crimes, élever du milieu de la foule des regards de reconnoissance vers le ciel, et implorer la faveur de Dieu pour la prospérité de leurs enfans, le cœur de l'honnête homme s'attendrit, et l'on bénit les auteurs d'un changement aussi heureux et aussi admirable. »

» Cependant l'époque arrivé où l'éducation de ces jeunes filles est terminée ; où le Gouvernement va recevoir le prix de ses bienfaits et de ses sacrifices. Un jeune homme honnête et libre, un ancien convict affranchi, d'une conduite irréprochable et de bonnes mœurs, desire se marier ; mais il répugne, avec beaucoup de raison, à s'unir à ces misérables prostituées dont les envois d'Europe ne se succèdent que trop rapidement ; il répugne aussi à chercher une compagne parmi les filles abandonnées, dès leur enfance, à des parens plus ou moins corrompus ou flétris ; la maison d'éducation des orphelines lui présente des sujets plus dignes de sa confiance et de son amitié. Mais aucune personne étrangère ne peut y pénétrer sans être accompagnée par l'une ou l'autre des directrices ; c'est donc l'une d'elles qu'il faut s'adresser pour obtenir l'en-

trée dans l'établissement. Là, sous quelque prétexte spécieux, le prétendant est conduit dans les salles de travail ou d'étude, et peut y passer, en quelque sorte, en revue tous les élèves. Si l'une des jeunes filles a pu fixer son choix, il en fait part aux directrices; et celles-ci, après s'être assurées des qualités morales du sujet, consultent à son égard le goût particulier de la jeune personne, qui peut le refuser ou l'agréer. Dans ce dernier cas, les parens, si elle en a, sont invités à une espèce de conférence, où l'on discute les avantages ou les inconvéniens de l'alliance proposée. S'ils y donnent leur adhésion, le mariage ne tarde pas à se faire, et nous allons retrouver ici une preuve remarquable de la sagesse et de la bienfaisance qui caractérisent toutes ces institutions trop long-temps méconnues ou méprisées en Europe. »

» Après avoir multiplié les sacrifices pour l'éducation de ces aimables enfans, le Gouvernement se donne bien de garde de les abandonner au moment qui va décider de leur sort futur; c'est alors, au contraire, qu'il fait éclater sa générosité la plus grande. Chacune de ces filles, au moment de se marier, reçoit une dot qui consiste en des concessions importantes, auxquelles sont attachés des troupeaux et des esclaves; pour garantir, en quelque sorte, cette donation solemnelle, l'épouse du Gouverneur et celle du Lieutenant-gouverneur signent le contrat de mariage; et c'est ainsi qu'en établissant leurs jeunes élèves, elles restent encore leurs protectrices et leurs amies. »

» Mais ce seroit en vain que le Gouvernement anglais feroit d'aussi grands efforts pour substituer des familles honnêtes à la population infâme et corrompue qu'il fut obligé de porter d'abord à la Nouvelle-Hollande, si les préjugés établis contre la colonie pouvoient se maintenir en Angleterre et dans le reste de l'Europe. Sans doute il pouvoit s'en remettre au temps pour faire justice

de

de préventions aussi funestes, et l'exemple de ses colonies d'Amérique auroit pu lui prouver que ces sortes de préventions s'effacent rapidement. »

» Mais le Gouvernement anglais a pris, pour parvenir à ce but, des moyens non moins sûrs et beaucoup plus efficaces. Purger la population actuelle de tout ce qu'elle a de plus impur et de plus abject, l'accroître chaque jour par des colons de mœurs honnêtes : tels sont les moyens qu'il a mis en usage depuis quelques années, et avec un tel succès, qu'il me paroît impossible que les préjugés établis contre la colonie du port Jackson se soutiennent encore pendant vingt ans. Voici ce qu'il a fait pour atteindre ce but. A mesure qu'il veut fonder un établissement sur un nouveau point (1), ce sont les

(1) Les Anglais ont fondé un établissement au port Hunter en 1803. (*Voy.* TURNBULL's Voyage, *page* 414, seconde édit. 1813). A la fin de la même année, ils ont envoyé d'Europe une colonie au canal Dentrecasteaux, à l'extrémité sud de la Terre de Diémen; ils y ont fondé la ville de *Hobart*. (*Voy.* An Account of a voyage, etc. by J. H. TUCKEY, 1805). En 1804, le colonel PATERSON partit de Sydney pour aller établir une colonie dans le port Dalrymple, au nord de la Terre de Diémen. La première ville qui fut bâtie porte le nom de *York-Town*; celle de *Launceston*, qui doit devenir la capitale, ne fut fondée que quelque temps après. (*Voy.* FLINDER's Voyage to Terra Australis, *tom. I*, *pag.* clxiij, 1814).

Mais l'établissement le plus intéressant et le plus important sous tous les rapports, c'est celui qui fut commencé en 1815 dans l'O. des montagnes Bleues. Après des peines inouies, les Anglais sont enfin parvenus à franchir cette barrière fameuse qui paroissoit inaccessible. Le sol au-delà, dit le Gouverneur MACQUARIE dans sa *Relation des découvertes faites à l'ouest des montagnes Bleues*, est d'une rare fertilité, bien arrosé, riche en gibier de toute sorte, tel que kanguroos, ornithorinques, casoars, cygnes noirs, oies et dindes sauvages.

hommes de plus mauvaises mœurs, ce sont les convicts les plus criminels, que l'on emploie à faire les premiers défrichemens; ce sont eux qui sont chargés des travaux les plus pénibles, et souvent ils y succombent. D'autres familles moins perverties jouissent bientôt du fruit de ce travail, qui ne pouvoit être acheté que par le sacrifice de quelques individus; et sans doute il vaut mieux que ce soient ces hommes profondément pervers, souillés des crimes les plus hideux et accablés du mépris public. »

» La colonie de Norfolk présente encore un moyen de purification analogue. Cette isle est d'une fécondité remarquable, et ne sauroit manquer de devenir le siège d'importantes cultures; mais comme elle jouit d'une température plus élevée que celle du port Jackson, les travaux y sont aussi plus pénibles et plus accablans. C'est donc à Norfolk que sont envoyés les plus mauvais sujets de la Nouvelle-Hollande; ainsi cette isle

---

canards, pigeons, etc. et en excellent et gros poissons (de 17 à 25 liv.), remarquables en ce qu'ils sont tous d'une même espèce. « On ne peut voir, dit-il, un aussi beau spec-» tacle (l'aspect du pays) sans être pénétré d'un sentiment » d'admiration et de surprise : mais le silence et la solitude » qui règnent sur cet espace, d'une étendue et d'une beauté » telles, que la nature semble l'avoir destiné pour être occupé » par l'homme et lui fournir tout ce qui rend la vie agréa-» ble, impriment à l'ame une sorte de mélancolie, qu'il est » plus facile d'imaginer que de décrire...... Le sol fertile et » les riches pâturages de ce nouveau pays sont d'une si » grande étendue, qu'ils suffiroient amplement à l'existence de » la population, quelqu'en fût l'accroissement. » C'est là que, sur un point élevé, doit être bâtie la ville de *Bathurst*, par 33° 24' 30" de latitude sud et 147° 17' 30" de longitude à l'est de Paris. (Voyez *Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle*, première année, 9.e cahier, *page* 241; Paris, 1816). L. F.

doit être considérée comme le dépôt de ce que les établissemens anglais aux Terres australes contiennent de plus corrompu. Tandis que, par ces moyens réunis, on s'occupe à épurer la population, d'autres expédiens non moins efficaces, sont mis en usage pour l'améliorer dès à présent. Nous venons de voir jusqu'à quel point l'éducation et les mariages favorisent, à cet égard, le but du Gouvernement; mais ces moyens n'étant qu'indirects et en petit nombre, il a fallu, pour diminuer l'espèce d'horreur que le nom de *Botany-Bay* porte encore avec lui, il a fallu, dis-je, y déporter d'autres espèces de gens que des hommes flétris pour les crimes les plus odieux. Le port Jackson, d'après ce principe, est devenu un lieu de déportation, ou plutôt d'exil, pour des fautes d'une nature différente de celles qui seules pouvoient y conduire primitivement. Les révoltes successives d'Irlande ont, sous ce rapport, puissamment servi les projets de l'Angleterre. En effet, près de six mille Irlandais ont été déportés à la Nouvelle-Hollande par suite des troubles politiques qui ont eu lieu dans leur pays (1); et dans ce nombre il se trouve des individus qui appartiennent à des familles distinguées. Quelque graves qu'aient été leurs erreurs, de telles gens ne sauroient être confondues avec les misérables qu'on déporta d'abord aux Terres australes; et cette circonstance a dû contribuer puissamment à atténuer les préjugés défavorables qui pesoient sur la colonie; aussi, depuis plusieurs années, n'est-il pas rare de voir arriver au port Jackson des familles libres et honnêtes, qui viennent profiter des bienfaits du Gouvernement et des avantages du climat et du sol, pour

(1) Près de la moitié de la population, tant hommes que femmes, étoit Irlandaise en 1813, et la plupart avoient été transportés au port Jackson pour des causes politiques. (*Voy.* TURNBULL's Voyage, *page* 78, seconde édit.) E. F.

réparer d'anciens malheurs ou pour arriver plus rapidement à l'aisance et même à la fortune (1). C'est ainsi que, lors de la dernière évacuation du Cap de Bonne-Espérance par les Anglais, plusieurs individus sollicitèrent, comme une faveur, d'être conduits à la Nouvelle Hollande. Je le répète donc, telles ont été les mesures adoptées par le Gouvernement anglais, qu'il est impossible que la colonie du port Jackson ne jouisse pas bientôt en Europe de la considération qu'elle mérite. C'est alors sur-tout, qu'on pourra mieux apprécier toute la sagesse des instructions qui règlent et garantissent les destinées brillantes auxquelles elle est appelée. »

POLICE.

« Cependant, à mesure que la population augmente, la surveillance du Gouvernement doit prendre un caractère plus actif de force et d'autorité. Au milieu de tous les élémens de la révolte et du crime, il importe que la police reçoive un développement plus considérable que dans l'état ordinaire des sociétés européennes, et les fondateurs de la colonie ne se sont point écartés de ces principes régulateurs. Ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, huit cents hommes de troupes réglées résident au port Jackson, et fournissent des garnisons à chacune des principales villes de la colonie. Un chef de la police, d'une sévérité redoutable, demeure à Sydney; il exerce son ministère de manière à faire trembler les condamnés les plus audacieux; les fautes les moins importantes sont punies par deux ou trois cents coups de bâton, et il est rare qu'il se passe nn jour

(1) Le Gouvernement donne 100 acres de terre à chaque individu qui vient s'établir dans la colonie, 30 acres à chaque femme, et 10 pour chaque enfant.

sans qu'une vingtaine de corrections de ce genre ne soient administrées dans la cour de la prison, sans forme de procès et sur le simple ordre d'un agent de police. Au milieu de gens aussi profondément pervers, il n'est pas difficile de trouver des délateurs et des espions. De petites récompenses leur sont données, et le Gouvernement en entretient un grand nombre, toujours prêts à l'instruire des complots qui pourroient être ourdis par les condamnés.»

»Les Irlandais, sous ce rapport, exigent sur-tout une surveillance active et soutenue. Ce sont en effet des gens très-résolus, qui pour la plupart ont porté les armes dans les diverses insurrections de l'Irlande, et qui, dans leur ressentiment, ont failli plus d'une fois être funestes à la colonie.»

»Ce n'est pas seulement sur les condamnés actuels que s'exerce la surveillance du Gouvernement; elle pèse encore sur ceux qui, après avoir fini le temps de leur esclavage, se sont établis dans les villes. Chaque soir la retraite est battue de bonne heure; alors tous les habitans, à l'exception de ceux qui étoient primitivement libres, et de ceux qui ont obtenu des dispenses particulières, doivent rentrer dans leurs maisons pour ne plus en sortir de la nuit; le son d'une trompette donne, du haut de la tour, le dernier signal: malheur à ceux qui ne rentrent pas aussitôt dans leurs asyles! Des troupes de *constables*, répandues dans toutes les rues, les poursuivent à grands coups, et les forcent à précipiter leur retraite. Les mêmes constables, armés chacun d'un bâton qui porte à une de ses extrémités un crochet de fer, parcourent la ville pendant la nuit, pour y maintenir l'ordre et la tranquillité. Tapis souvent dans les fossés, derrière les maisons ou les rochers, ils exercent partout une telle surveillance, qu'il est difficile de pouvoir s'y soustraire.»

HÔPITAUX.

« Autant le Gouvernement se montre actif à prévenir le crime et sévère à le punir, autant il est généreux dans les soins qu'il donne aux malades. Des hôpitaux sont établis pour les recevoir à Sydney, à Parramatta et Hawkesbury; des médecins et des chirurgiens, entretenus par le Gouvernement, y sont attachés; et tous les secours sont prodigués aux malades, quels que puissent être d'ailleurs leurs mœurs ou leur état présent. »

(*La suite au Cahier prochain*).

VOYAGES.

TRAVELS IN THE IONIAN ISLES, etc. C'est-à-dire, Voyages aux Isles Ioniennes, en Albanie, en Thessalie, en Macédoine, etc. en 1812 et 1813, par Henri HOLLAND, D. M. F. R. S., etc. Londres, 1815, in-4.° de 550 pages.

(*Sixième extrait. Voy. p. 12 de ce vol.*)

LE 17 décembre, nous jetames l'ancre vis-à-vis de Stélida, petite ville, bâtie sur le penchant d'une colline près de l'extrémité septentrionale du golfe (1). . . . . Après avoir essuyé de longs délais, j'étois impatient de me rendre à Larisse; l'hiver déjà avancé nous faisoit desirer de pouvoir arriver à Athènes sans trop de retard. Je partis donc le soir même pour Zeitun en compagnie de notre Tartare et de Démétrius, notre

(1) De Zeitun, en Thessalie.

domestique. Mon ami retourna au vaisseau, en attendant que Démétrius eût trouvé pour lui un domicile à la ville, où il pût s'établir pendant mon absence. Le Spartiate, qui nous avoit accompagné dans notre traversée de Salonique, homme grand et robuste, vouloit aussi aller à Zeitun le même soir, mais il ne put se procurer ni ânes ni chevaux. Comme je l'entendis se répandre en plaintes à ce sujet, je lui exprimai ma surprise, de ce qu'il ne pouvoit se résoudre à faire à pied ce court chemin; et lui montrant, à travers le golfe, le défilé des Thermopyles, que nous voyions distinctement, je lui demandai, s'il pensoit que ses ancêtres, sous Léonidas, fussent venus à cheval pour défendre la Grèce contre les Perses. Je savois qu'il connoissoit l'histoire de ce lieu célèbre, parce qu'il me l'avoit lui-même fait remarquer dans notre navigation. Il me parut plus sensible à ma remarque que je ne m'y serois attendu. Elle n'eut toutefois aucun effet. Il aima mieux retourner au vaisseau, que se dégrader en faisant route à pied. C'est un sentiment général dans ce pays; ni un Turc, ni un Grec, d'un certain rang, ne veut s'exposer à être vu marchant à pied, autrement qu'en arpentant d'un pas grave et lent les rues d'une ville.... Le lendemain de bon matin je partis de Zeitun pour Larisse, qui en est éloignée de soixante milles au nord. . . .

Dans notre route, en entrant dans la plaine, nous trouvames l'ancienne ville de Thaumaci, aujourd'hui Thomoko, d'où l'on a une vue si remarquable, que c'est de là, suivant Tite-Live (1), qu'elle a tiré son nom. . . . .

(1) *Thaumaci a Pylis, sinuque Maliaco per Lamiam eunti, loco alto siti sunt, ipsis faucibus imminentes, quas Cœla vocant; Thessaliæque transeunti confragosa loca, implicatasque flexibus vallium vias. Ubi ventum ad hanc urbem est,*

Nous descendîmes rapidement le ravin au-dessous de Thomoko, et nous arrivames à un grand Can (1), où nous nous arrêtames une demi heure, et fîmes un repas d'olives, de pain et de fromage de chèvre. Ici, pour la première fois, mon Tartare Suléma, se mit en colère. Il vouloit acheter, ou s'approprier de toute autre manière, deux volailles, qu'on n'étoit pas disposé à lui céder. J'accourus aux cris des femmes, et je le trouvai qui donnoit des coups de fouët à un Grec, en apparence maître du Can. J'eus beaucoup de peine à l'engager à suspendre cette exécution, qu'il accompagnoit des plus grossières injures. Je payai le Grec, et Suléma emporta les deux volailles pour le souper. Ce Can doit être à environ 24 milles de Zeitun.

Nous entrames ici dans la plaine. Sur ce riche sol on ne voit presque point d'arbres. Il y a peu de terres labourées; la plus grande partie est en pâturages. Plusieurs grands villages y sont répandus; et de vastes cimetières turcs, que traversoit le chemin que nous suivions. Ces tombes, séparées des habitations des hommes, et placées sur le chemin des voyageurs, semblent disposées à dessein pour faire plus d'impression et donner une leçon plus frappante.

Après avoir passé un étroit défilé entre des rochers calcaires, nous entrames dans la partie orientale de la plaine, et au moment précis où la lune se levoit sur la chaîne du Pélion, nous arrivames à la ville de Tzatalzé, si célèbre sous le nom de Pharsale. Les Grecs l'appellent encore Phersala. Elle est située au-dessous d'une colline rocheuse et taillée en précipice, dont la

---

repente, velut maris vasti, sic immensa panditur planities, ut subjectos campos terminare oculis haud facile queas. Ab eo miraculo Thaumaci *appellati. Nec altitudine solum tuta urbs, sed quod saxo undique abscisso rupibus imposita est.*

(1) Espèce de caravansérail.

hauteur est probablement d'environ 500 pieds, qui forment un demi cercle du côté du nord, dont la ville occupe un côté. Sur la colline sont les ruines de l'ancienne citadelle de Pharsale. A un demi mille au nord, coule une petite rivière, probablement l'ancien Apidanus; et au-delà, dans la même direction, s'ouvrent les plaines qui aboutissent à Larisse, à 22 milles de distance. La ville est divisée en deux parties; la plus grande, qui est presque de niveau avec la plaine, est habitée exclusivement par les Turcs; l'autre, située au milieu des rochers, sur le penchant de la colline, est toute peuplée de Grecs. Dans la ville turque, il y a quatre mosquées, et plusieurs grandes maisons: mais la coutume établie chez cette nation ne permit pas que j'eusse une habitation particulière, et on me conduisit au Can qui se trouve attaché à la maison de poste. Là, je soupai et je passai ma soirée en compagnie de quatre ou cinq Turcs, tous assis sur des nattes autour du feu. C'étoit un groupe singulier et qui me donnoit lieu d'observer la manière dont les Turcs conversent entr'eux. Leur taciturnité, vraiment caractéristique, se faisoit sentir par de longues pauses, qu'aucun d'eux ne se croyoit tenu de rompre, et qui étoient remplies par le plaisir de fumer, auquel tous prenoient également part. Quand la conversation naissoit, elle étoit si concise, qu'à cet égard je crois, elle surpassoit celle des anciens Spartiates; il y régnoit d'ailleurs beaucoup de calme et d'uniformité. La prononciation distincte des Turcs, et peut-être la simplicité de leur langue, augmente l'effet de cette concision; et si l'épithète de *philosophique* pouvoit s'appliquer à la forme extérieure seule, elle trouveroit ici son emploi. Un Tartare, revenant de voyage, se joignit à nous dans le cours de la soirée. A peine fut-il assis, qu'il sortit son sac de café et sa coupe d'argent, meuble que ces couriers portent toujours avec eux; puis prépara son café, simplement en le faisant bouillir pendant deux ou trois minutes

dans un petit pot de fer. Cette liqueur semble à un Turc nécessaire à son existence, c'est un article de luxe dont il ne peut se passer. Notre souper fut sobre; il consista en un plat de *dulma* turc, et dans les volailles, qui avoient excité la colère de Suléma au Can de Thompko. Nous mangeames tous à la manière turque, c'est-à-dire, avec les doigts; l'aiguière et le bassin à laver firent, comme à l'ordinaire, le tour de la table, avant et après le repas.

La bataille de Pharsale, comme on le voit dans César, fut livrée dans la plaine qui touche à la ville, immédiatement au-dessous des hauteurs que nous venons de décrire. C'est sur ces hauteurs que Pompée établit son camp, son armée étoit en station sur la pente des collines, que des masses de roches calcaires rendent âpres et inégales. Ce général vouloit forcer César à l'attaquer dans cette position avantageuse; celui-ci vouloit attirer Pompée dans la plaine. Après quelques jours d'inaction, Cesar obtint enfin l'objet de ses desirs. L'armée de Pompée, comptant sur sa nombreuse cavalerie (1), et fière des succès obtenus à Dyrrachium, elle descendit et offrit le combat. Sa droite s'appuyoit sur une rivière, qui étoit sans contredit l'Apidanus; et sa ligne de bataille s'étendoit à l'ouest, parallélement aux hauteurs, qu'elle avoit derrière elle; position que la forme du terrain rend aisément intelligible. Les habiles manœuvres de César et le courage de ses soldats décidèrent du sort de cette journée. Des deux côtés les fantassins soutinrent également le choc; mais la cavalerie de Pompée, qui formoit son aîle gauche, et sur laquelle il avoit fait fonds pour envelopper l'armée de César, fut repoussée par une réserve d'infanterie destinée à cet emploi; sa déroute entraîna celle de toute l'armée. Pompée, avec le

(1) Elle avoit 7000 cavaliers, César n'en avoit que 1000. L'infanterie de Pompée étoit plus que double de celle de César. Cæs. *Comm.* III. 30.

reste de ses troupes, gagna les hauteurs; entra dans le prétoire de son camp, mais bientôt fut obligé de fuir les soldats de César, qui avoient monté à sa suite et qui prirent son camp d'assaut. Un corps de troupe se retira dans les plus hautes sommités de la colline; mais elle fut enveloppée, et manquant d'eau, elle fit un détour pour faire retraite sur Larisse; et finit par se rendre au vainqueur, dans une position qu'elle avoit prise à quelques milles de Pharsale. César demeura maître du champ de bataille et de l'univers romain.

Les lieux voisins de Pharsale avoient été précédemment illustrés par la bataille que les Romains, sous la conduite de Quintus Flaminius, avoient livrée aux Macédoniens, commandés par leur roi Philippe, dans laquelle ceux-ci avoient été défaits avec perte d'environ 13000 hommes. Ce combat, dont Polybe et Tite-Live nous ont transmis les détails, et qui aboutit à l'entière soumission de Philippe, eut lieu sur les éminences nommées Cynocéphales, à l'est de Pharsale.

Le 20 de bon matin, nous reprimes notre voyage, et après avoir passé l'ancien Apidanus, nous traversames la plaine qui nous séparoit de Larissa, où nous arrivames six heures après être partis de Tzatalzé.... Je me rendis à la maison de l'archevêque, en passant par un faubourg misérable et dégradé. Ce prélat me reçut avec la plus parfaite cordialité.....

Le 22 décembre je partis de Larisse.......

Le 23 au matin nous quittames Zeitun, où je me rejoignis à mon ami pour aller à Athènes, en passant par la Phocide. Après avoir traversé la vallée marécageuse du Sperchius (aujourd'hui Hellada), nous passames cette rivière sur un pont moderne, probablement assez près de l'ancienne Anticyre. Trois ou quatre milles plus bas l'Hellada entre dans la baie, après avoir traversé des marais et s'être divisé en divers canaux, conformément

à la description de Pausanias (1). Mais les dépôts d'alluvion, formés par le Sperchius depuis Hérodote, paroissent avoir pris beaucoup sur la baie; ensorte que la rivière entre dans la mer beaucoup plus bas qu'à l'époque où les Thermopyles furent illustrés par l'invasion des Perses. On peut même inférer, du récit de cet historien, que l'Asopus et d'autres rivières, qui se jettent aujourd'hui dans le Sperchius, portoient de son temps leurs eaux immédiatement à la mer.

Nous entrions ainsi dans la plaine située au sud de l'Hellada, et qui est entre cette rivière et les rochers abruptes de l'OEta. C'est dans ce district, qui alors s'appeloit Trachinie (2), que campa l'immense armée de Xercès, lorsque les Grecs lui disputèrent le passage des Thermopyles. En ayant ce local sous les yeux, et le comparant au nombre auquel Hérodote porte l'armée persanne, il est difficile de ne pas conclure de cette observation seule, que l'historien a usé d'exagération, à moins de supposer toutefois, qu'une partie considérable de l'armée avoit été laissée sur la rive septentrionale du Sperchius, ou qu'elle s'étendoit très-loin à l'ouest en remontant la vallée de cette rivière. En supposant, ce qui est probable dans la saison où se passa l'expédition, qu'une sécheresse soutenue eût rendu praticable les terrains marécageux à l'embouchure du Sperchius, la chose n'auroit pas été absolument impossible; mais il reste toujours, d'après la vue des lieux, de forts soupçons d'inexactitude dans ce récit.

Du pont, en marchant au sud-est, nous avançames vers les Thermopyles, ayant à notre droite les rochers trachiniens de l'OEta, qui forment en s'élevant les som-

(1) Pausan. X, 20.

(2) Du nom de la ville de Trachis, située aux pieds des rochers de l'OEta, et rebâtie à peu de distance, sous le nom d'Héraclée, 426 ans avant J. C.

mités, connues dans l'antiquité sous les noms de Callidromos et Tichius; sommités qui dominent le défilé. Nous sentimes que nous approchions de ce fameux défilé, non-seulement parce qu'il se resserroit de plus en plus entre les rochers et la mer, mais parce que des colonnes de vapeur nous annonçoient les sources chaudes qui lui ont donné son nom. Nous nous hâtames de les visiter. Elles sont tout au plus à deux milles du pont. Nous eumes aussitôt sous les yeux l'éminence sacrée d'Anthéla, où le conseil des Amphictyons s'assembla pour la première fois; et dans l'étroit passage où nous nous trouvions placés, nous vimes clairement l'obstacle qui avoit empêché les Perses de pénétrer du premier abord dans la Grèce, et qui donna lieu au glorieux combat des Thermopyles.

Le laps de 2300 ans a opéré, il est vrai, quelques changemens; mais ce lieu conserve encore les caractères qui le distinguoient autrefois et qui attestent la vérité de l'histoire et la valeur des guerriers dont elle nous a transmis le généreux sacrifice. Le voyageur ne doit pas s'attendre à voir les vagues de la mer arriver jusqu'au chemin étroit qui tourne autour des rochers de l'Oeta. Une plaine basse et mouilleuse, ou plutôt un véritable marais, sépare par tout les rochers de la mer...... Tout près d'Anthéla, nous remarquames des fragmens d'une muraille qui traversoit le marais près des rochers; et qui indiquent la place où les Phocéens avoient élevé ce rempart contre les incursions des Thessaliens. Cette muraille fut réparée par les Grecs lors de l'invasion de Perses (1); renouvelée et fortifiée par Antiochus, quand il défendit le défilé contre les Romains (2); restauré enfin par Justinien (3).....

---

(1) HÉRODOT. VII, 176.

(2) LIV. XXXVI, 16.

(3) PROCOP. *de Ædit.* IV, 2.

J'examinai avec attention les sources chaudes des Thermopyles. L'eau sort de plusieurs endroits au pied des rochers, mais entr'autres de deux, qui se font remarquer, par l'abondance du jet et parce qu'en jaillissant la source forme un petit bassin. Ces bassins sont incrustés de dépôts, qui se retrouvent dans le cours de ces mêmes eaux sur une surface étendue, du côté du marais. J'en ai rapporté quelques échantillons; c'est un carbonate de chaux, qui ne paroît pas contenir d'autres substances terreuses. En approchant des sources, on distingue aisément l'odeur de l'hydrogène sulfuré. L'eau est extrêmement claire, mais elle est dure et a un goût salé. A l'ouverture par où elle sort, soit du roc, soit du bassin, j'ai trouvé assez uniformément la température de 103° ou 104° F. (32° R.) L'eau de deux de ces sources réunie forme un cours d'eau considérable, qui après avoir servi à faire tourner la roue d'un moulin dans l'intérieur du défilé, va se répandre dans les marais. . . . . . .

En quittant les Thermopyles, nous dirigeâmes notre route du côté de Leutérochori, village situé sur les hauteurs de l'Œta. . . . . De Leutérochori à Salona et au golfe de Corinthe, la nature présente des scènes variées. Les montagnes ne sont pas en chaînes continues, mais en masses isolées, séparées par de profonds abîmes et de hauts précipices. Les plus élevées étoient encore couvertes de neige, mais on découvroit les forêts de pins qui décoroient leurs sommets, et dans les vallées on voyoit des bois de chênes, de planes, et d'autres arbres. A peu de distance de Leutérochori est un profond ravin, formé par des rochers opposés, qui ne peuvent avoir moins de mille pieds de haut; et dont la construction hardie et massive a de la grandeur et de la majesté. . . . .

Notre descente du côté du sud fut aussi rapide que notre montée du côté opposé avoit été lente; et ne

fut pas moins remarquable par la magnificence des objets qu'elle offrit à nos regards. Au-dessous de nous étoit la large et fertile vallée de l'ancien Céphise, que cette rivière traverse d'un cours tranquille en se dirigeant vers les plaines de la Béotie. Au-delà, une chaîne de hautes montagnes va du N. O. au S. E. terminée par une grande sommité, qui domine toutes celles d'alentour. La situation, la grandeur et la forme de cette montagne nous rappelèrent à l'instant le Parnasse à double cime (1), qui se montroit à nous pour la première fois. Le bas de la montagne étoit recouvert en partie par des nuages, qui laissoient voir çà et là des pointes et des précipices..... La vallée du Céphise a ici trois ou quatre milles en largeur, et dans la plus grande partie de son étendue, est richement boisée. A l'endroit le plus élevé et à la source même de la rivière, étoit la Tétrapole de Doride, de laquelle il est dit dans Strabon, qu'elle étoit envisagée par quelques personnes comme le lieu d'où tous les Doriens étoient primitivement sortis. On y trouve encore, m'a-t-on dit, des vestiges de plusieurs villes antiques; dont quelques-unes, sans doute, appartenoient aux quatre anciennes cités de la Doride (2).

Nous traversames la vallée au Can de Gravia, situé du côté du sud; et nous y fimes notre repas au milieu de dix ou douze bergers, vêtus d'habits de laine blanche grossière, et qui tous tenoient en main la houlette recourbée primitive. Ce Can est à l'entrée d'un défilé roide et étroit, qui traverse la chaîne dirigée au S. E., et terminée au Parnasse. C'est cette chaîne qui unit le Parnasse au Pinde, à l'OEta, et aux montagnes de la Locride et de l'Etolie; car toutes ces chaînes ne forment qu'un seul groupe, dont le Pinde peut-être, par

(1) *Parnassos dicorymbos.*

(2) Erineos, Boeum, Pindos, Cytinium.

sa direction et son étendue, doit être envisagé comme le centre...... Il nous fallut deux heures d'une montée pénible pour atteindre le sommet de la chaîne, et bientôt en redescendant du côté du sud, nous découvrimes, par une ouverture entre les montagnes, le beau point de vue du golfe de Corinthe dans un assez grand éloignement, et plus loin, les hautes montagnes du Péloponèse, couvertes encore, comme celles du nord de la Grèce, d'une épaisse couche de neige......

Arrivés enfin dans le plat pays, nous allames sans fatigue à Salona, (l'ancienne Amphissa). Salona contient plus de 800 maisons, dont 500, dit-on, sont habitées par des Grecs. Elle est, comme toute la côte nord du golfe de Corinthe, soumise à Ali Pacha. Le commandant de la place étoit Seid Achmet, qui, quelques années auparavant, avoit été en Angleterre, avec une mission d'Ali Pacha, dont il s'étoit acquitté avec intelligence.

Pressés par le froid et par le temps orageux, nous allames de Salona à Athènes en huit jours, temps trop court sans doute pour jouir des beautés de la nature, des souvenirs de l'histoire et des vestiges de l'art qu'offrent les lieux que nous traversames. Le premier objet d'un grand intérêt que nous trouvames sur notre route fut cette vénérable ville de Delphes, qui privée de son oracle, et de ses temples, conserve encore quelque chose de saint et d'auguste, par la magnificence du site, et par le silence même qui a succédé aux assemblées solemnelles des Amphictyons, et à l'éclat des jeux Pythiens. Le village de Castri repose sur ce sol sacré, et n'offre, à l'exception du noble tableau qui l'entoure, qu'un spectacle de misère. Là où la splendeur de l'art est effacée, reste encore celle de la nature; et l'on ne peut se lasser, en contemplant ce lieu, d'admirer le choix que les Grecs avoient fait pour donner à leur assemblée nationale l'aspect le plus imposant. Les

rochers

rochers hauts et abruptes qui s'élèvent par derrière et forment la double cime delphique; le ravin et la fontaine de Castalie entre ces deux sommités; au-dessous la profonde vallée du Plistus, bornée du côté opposé par la chaîne de Cirphis; tous ces objets sont encore sous les yeux. Quant à l'antre Pythique, il y a quelque doute. On voit plusieurs cavernes dans le roc calcaire vers la base des rochers de Castalie; mais aucun auquel on puisse avec quelque probabilité attribuer ce nom. Je suis porté à croire que cet antre si fameux doit être cherché ailleurs. Justin (1) s'exprime de manière à indiquer qu'il étoit placé plus haut; et quoique de telles ouvertures soient sujettes à s'obstruer, je ne serois pas surpris qu'une exacte recherche pût le faire retrouver. On devroit le reconnoître par l'émission du gaz acide carbonique. Les vestiges de l'art, si l'on excepte le stade, les tombeaux, et les niches taillées dans le roc, ne sont pas moins obscures; le site même du temple d'Apollon n'est pas distinctement déterminé. Mais on trouve partout à Castri des traces d'antiquité dans les fragmens de marbre et d'inscriptions qui y sont répandus; et après tout ce que Néron a extrait de Delphes, on peut présumer que de nouvelles excavations produiroient encore de riches découvertes. Nous vîmes, dans l'intérieur du village, de beaux restes d'une statue colossale, trouvés en creusant deux jours auparavant les fondemens d'une cabane.

Nous montâmes au sommet d'un des rochers de Castalie, qui dominoit l'ancienne Delphes; il est dé-

(1) *In hoc rupis anfractu, media ferme montis altitudine, planities exigua est, atque in eâ profundum terræ foramen; quod in oracula patet; ex quo frigidus spiritûs, vi quadam, velut vento, in sublime expulsus, mentes vatum in vecordiam vertit.* L. XXIV, c. 6.

pouillé d'arbres et à l'époque de l'année où nous le visitames, il étoit couvert de neige. La plus grande hauteur de ces rochers, qui de ce côté forment la base du Parnasse, est de six à huit cents pieds au-dessus de Delphes; de deux mille peut-être au-dessus du niveau de la mer. Nous bumes de l'eau de la fontaine de Castalie; mais il étoit impossible d'éprouver l'illusion de l'inspiration, occupés comme nous l'étions à nous garantir de la saleté des hardes que quelques femmes déguenillées venoient laver dans cette onde sacrée. Deux prêtres Grecs nous accompagnèrent dans nos courses à Delphes; c'étoient des hommes comparables pour la misère à ceux d'Islande, mais non pour les lumières qui, dans ces derniers, sont souvent telles qu'on ne peut manquer d'en être frappé.

De Delphes, nous avançames, en remontant la vallée de Plistus, au milieu d'un orage de neige, jusqu'à la ville d'Arakova située au haut d'une chaîne qui descend du Parnasse. Nous y passames la nuit; le thermomètre étoit au-dessous du point de congélation, et la neige couvroit tout à l'entour. Le jour suivant nous allames à Davlia (l'ancienne Daulis), en tournant autour des collines qui sont au pied du Parnasse. A quatre milles d'Arakova, nous arrivames au lieu célèbre où aboutissent trois chemins, où Sophocle a placé la scène du meurtre de Laïus. Ce lieu ne pouvoit être plus exactement désigné qu'il ne l'est par ce poëte. Les trois routes de Delphes, Daulis et Livadie, se rencontrent dans un endroit inégal et escarpé; en particulier celui de Delphes est fort resserré par un rocher suspendu au-dessus.

A Davlia, il y a des ruines qui attestent l'existence d'une ville antique. Ici les plaines de la Béotie s'ouvrent devant le voyageur. En regardant au-dessous de lui la large et fertile vallée du Céphise, il découvre de loin le niveau marécageux du lac Copaïs, et plus loin

encore les montagnes qui bordent le détroit de l'Euripe. Nous continuames d'avancer du côté de l'orient, le long de cette vallée, jusqu'à Chéronée, fameuse par la victoire qui livra la Grèce à Philippe, et par les premiers exploits d'Alexandre, et par la naissance de Plutarque. Les ruines de cette ville couvrent un grand espace. Des murailles massives de l'ancienne construction grecque, forment une enceinte autour d'un rocher, du côté du midi; un petit amphithéâtre s'offre aux yeux, dont les gradins sont taillés dans le roc, et au-dessus de nombreux vestiges d'édifices, des fragmens de marbre et des inscriptions. On ne voit aucune trace du lion thébain de Chéronée; il se peut que la terre le recouvre et qu'il soit retrouvé par quelque futur voyageur.

Il n'y a que peu de milles de Chéronée à Livadie, célèbre jadis par l'oracle de Trophonius, et qui passe encore pour une des principales villes de la Grèce. Elle fait un commerce actif, principalement par le golfe de Corinthe. L'objet le plus intéressant qu'elle présente est un vaste ravin dans les collines calcaires qui touchent à la ville. C'est là qu'étoient l'antre de Trophonius, la fontaine Hercynienne, et les fontaines de Mémoire et d'Oubli. Les traits naturels et caractéristiques du tableau subsistent encore. On voit la fontaine Hercynienne sortant du rocher et fournissant assez d'eau pour former un large ruisseau. Les deux autres fontaines continuent aussi de couler par des sources cachées de l'intérieur des rochers; et leur situation indique peut-être celle de l'antre de l'oracle dans des rochers attenans, où l'on voit encore des niches destinées à recevoir les images ou les offrandes votives. On ne peut cependant décider avec certitude quel étoit précisément cet antre, parce qu'il y a plusieurs grottes naturelles et artificielles creusées dans le roc, et presque toutes dans une direction horizontale, tandis que la descrip-

tion de Pausanias exige qu'il s'y trouve aussi une ouverture perpendiculaire, par laquelle devoient descendre ceux qui consultoient l'oracle. Du reste on peut aisément concevoir que, dans un roc calcaire, tel que celui de Livadia, un tremblement de terre, ou des changemens graduels ont pu remplir une semblable cavité ; et l'on peut remarquer qu'il y a une caverne au pied des rochers, près de la fontaine d'oubli (Léthé), tellement obstruée de fragmens que l'entrée en est absolument fermée. Il ne reste rien du bois sacré de l'oracle, qui étoit probablement à l'ouverture de la vallée au-dessous du ravin. S'il étoit placé de la sorte, l'approche de l'antre devoit avoir un aspect fort imposant. L'étranger, qui venoit de la plaine, passoit par le bois que sa situation même rendoit plus obscur ; puis il pénétroit tout-à-coup dans le ravin, et au pied des rochers à pic, où l'on voit les eaux sourdre du roc vif, là il se trouvoit à l'antre de Trophonius. Il est inutile de rappeler ici les rites mystérieux et effrayans qui caractérisoient cet oracle.

Pendant notre séjour à Livadia, nous ressentîmes trois secousses de tremblement de terre qui se succédèrent rapidement. La première fut d'une grande violence ; elles furent suivies de pluie peu après.

Nous eumes le bonheur de rencontrer à Livadia Mr. Gropius qui alloit de Zante à Athènes. Nous fîmes route ensemble jusqu'à Thèbes, éloignée de Livadia d'environ trente-cinq milles ; c'est une route également intéressante par les tableaux qu'elle présente et par les souvenirs qu'elle retrace.

Le voyageur, en prenant Pausanias pour guide (dont l'exactitude ne peut guères être surpassée) reconnoît par tout le site des anciennes villes de Béotie, et trouve de nombreux vestiges de leur existence en traversant les vastes plaines du pays. Quelques ruines près d'un village, vers le nord de la plaine du Céphise, montrent le site d'Archomène. . . . .

Notre route nous conduisit près des ruines de Coronca et Anchestus, deux autres villes de Béotie. Partout les traces d'une ancienne population sont répandues dans le pays. A peine trouve-t-on un paysan à sa charrue, qui ne puisse offrir une petite collection de monnaies qu'il a recueillies en ouvrant ses sillons. Notre voyage fut rendu fort agréable par la beauté du temps, et à l'exception d'un brouillard, qui, comme on l'observoit autrefois en Béotie, couvroit la partie inférieure des plaines et du marais Copaïs, nous avions de tous les points de l'horizon un air pur et un riche paysage. Le Parnasse se dessinoit dans toute son étendue; un objet nouveau et intéressant s'offroit à nous; c'étoit le mont Hélicon; il étoit à notre droite et bornoit la plaine au sud pendant la plus grande partie de notre trajet de Livadia à Thèbes. Cette chaîne a quelque chose de singulièrement gracieux et pittoresque, qui a dû porter l'imagination à en faire le séjour des muses, qui s'y retiroient quand elles quittoient les hauteurs du Pinde et du Parnasse. . . . . .

A seize ou dix-sept milles de Livadia, nous traversames une chaîne de collines, qui séparent les plaines du Céphise et du Copaïs de celles de Thèbes. Ce défilé rocheux passe pour être celui où le Sphinx proposoit ses dangereuses questions aux voyageurs; et il y a lieu de croire que c'est celui qne Sophocle désigne. Du plus haut point de ce défilé, la vue est vaste et magnifique; elle a d'ailleurs de l'intérêt pour la géographie du pays.

Nous avancions, à travers la grande plaine de Thèbes, vers la ville de ce nom. On la voit à la distance de plusieurs milles, qui couvre les côtés et le sommet d'une colline basse; respectable monument d'une antiquité historique, qui remonte à plus de 3000 ans. On peut bien dire qu'elle a conservé son nom; la prononciation moderne, *Theva*, n'offre d'autre différence que celle qui résulte du son qu'a le *b* dans la langue romaï-

que. L'effet que produisent sur l'imagination le souvenir de tant de noms et d'événemens qui ont illustré ce lieu, et le tableau vivant qu'on a sous les yeux, ne peut être entièrement détruit par l'aspect misérable que présente la ville moderne, assemblage irrégulier de maisons mal bâties, au nombre de cinq à six cents, parmi lesquelles on distingue deux mosquées et plusieurs petites églises grecques; celles-ci offrent un mélange bizarre d'architecture moderne et de fragmens antiques, de colonnes brisées, ou de morceaux de sculpture en marbre, détachés des ruines de l'ancienne Thèbes. Les restes de cette ville antique sont moins apparens que ceux de plusieurs autres villes de l'ancienne Grèce. On y aperçoit bien des fragmens d'inscriptions; mais les objets les plus intéressans, parce qu'ils sont mieux définis, sont les fontaines de Dircé et d'Ismène; la première à l'entrée du chemin de Livadia, et probablement près de la place qu'occupoit la porte Crénée. La seconde à environ un demi-mille de la ville du côté du S. E. La fontaine d'Ismène forme un étang, traversé par un cours d'eau, qui sort du rocher en grande masse, comme il arrive souvent dans les montagnes calcaires de la Grèce.

A Thèbes l'autorité d'Ali Pacha commença à nous abandonner; toute l'activité de notre Tartare ne pouvoit prévenir des difficultés, que nous n'avions point encore éprouvées. La ville dépend du Pacha de Négrepont; et l'absence du Vaivode, qui étoit auprès de son maître, nous mettoit entre les mains d'un Grec chez qui nous fumes logés, et qui avoit une fort mauvaise réputation. Nous passames deux jours à Thèbes, et dans les excursions que nous y fimes, nous fumes favorisés par un temps clair et froid; le thermomètre à 8 h. du matin marquoit 29 ou 30° F. ($-\frac{1}{}$ 1° R). Un air froid et nébuleux étoit, dans l'antiquité, un trait caractéristique de la Béotie; et il est l'effet naturel des marais et des hautes montagnes qui occupent une grande

étendue du pays. L'effet moral que l'on attribuoit à ces causes physiques, est peut-être moins sensible qu'autrefois, parce que les Grecs sont tous soumis au même joug; cependant, en passant de la Béotie dans l'Attique, on observe un changement frappant. Sur le sol sec et sous le climat tempéré de l'Attique, on voit un peuple plus gai, plus vif, plus animé, que dans les plaines de la Béotie et de la Thessalie.

Nous quittames Thèbes le dernier jour de l'année, en déviant du chemin direct d'Athènes pour reconnoître les ruines de Thespia, et les champs célèbres de Leuctre et de Platée. Nous eumes pour compagnon de voyage, pendant une partie de cette route, un derviche ivre qui alloit à Livadia; la véhémence de ses gestes, son ton de voix élevé, son rire niais, furent pour nous un sujet d'étonnement. Nous avions devant nous l'extrémité orientale de l'Hélicon; et en suivant une vallée longue et écartée, nous arrivames au site de Thespia. Les ruines éparses sur une terre labourée n'offrent rien de bien intéressant. Quelques fragmens de marbre sont placés irrégulièrement dans deux petits édifices ruinés, qui étoient probablement des églises grecques, construites avec les matériaux d'édifices plus anciens. Sur l'un de ces marbres, je lus une inscription, qui me frappa par ces mots : PRAXITÈLES ATHENAIOS, et par une division en petits compartimens carrés dont chacun contient une lettre. Le nom de Praxitèle se lie à celui de Thespia par quelques souvenirs. C'étoit aux Thespiens que cet artiste avoit fait don de celui de ses ouvrages qu'il estimoit le plus. C'étoit un Cupidon, et Cicéron nous apprend que l'on faisoit souvent le voyage de Thespia dans le seul but de voir cette statue (1).

---

(1) On se souvient de l'anecdote de la maîtresse de Praxitèle, qui pour assurer son choix entre tous ses ouvrages, en

La situation de Thespia est embellie par le voisinage de l'Hélicon. En allant à Leuctre, éloignée de peu de milles, la chaîne du Cithéron parut à notre droite; cette montagne sert de borne générale entre la Béotie et l'Attique. Le champ de Leuctre, ennobli par le souvenir d'Epaminondas et de Pélopidas, offre quelque chose de moins distinct et de moins caractéristique que celui de Platée, où nous arrivames un peu moins de deux heures après. A Platée, les positions des deux armées, pendant un nombre de jours qui précédèrent la bataille, et les divers points où la bataille fut livrée, sont déterminés avec beaucoup de précision par le cours de l'Asope; par la petite isle verte d'OEroé, que forment les deux branches de la rivière; par les ruines de Platée; par la chaîne du Cithéron qui la commande, et par les ravins qu'on y découvre. La situation du camp de Mardonius, sur le côté nord de la rivière, est aussi généralement indiquée par la nature du terrain; on voit une source, près de l'Asope, qui pourroit bien être la fontaine de Gargaphia, dont il est souvent fait mention dans le récit de la bataille (1). Je pense, comme Mr. Hobbehouse, qu'en ayant ce champ sous les yeux, il est impossible de ne pas croire que le nombre des combattans a été exagéré. En appliquant les détails donnés par Hérodote aux lieux tels que les offre la nature, on ne peut admettre qu'une armée beaucoup plus grande que celles des temps modernes, aît été rassem-

apprenant quel étoit celui qu'il préféroit lui-même, lui fit annoncer que le feu étoit à sa maison, sur quoi Praxitèle s'écria. « Sauvez mon Cupidon. » On dit que cette statue fut transférée à Rome par Néron; et qu'elle y devint la proie des flammes. [A]

(1) Il m'a paru, par une comparaison faite sur les lieux, que la carte de ce champ de bataille, donnée dans les *Voyages d'Anacharsis*, n'étoit pas fort exacte. [A]

blée dans un espace étroit et borné, tel que celui qui sépare l'Asope des hauteurs du Cithéron. Je ne crois pas qu'aucune explication tirée de la tactique des Grecs et des Perses puisse faire disparoître cette difficulté.

La ville de Platée, deux fois détruite par un effet de la haine et de la puissance supérieure des Thébains, ne laisse pas d'offrir plus de vestiges de son existence que sa fière rivale. Les murailles d'enceinte, d'ancienne construction grecque, sont reconnoissables et offrent partoutune trace suivie; en plusieurs endroits, elles s'élèvent à 20 ou 25 pieds. On peut juger en les suivant, que la ville qu'elles renfermoient avoit plus d'un mille et demi de tour. L'aire intérieure est couverte de fragmens et de ruines, dont une partie a été employée, comme à Thèbes et Thespia, à la construction d'églises grecques, actuellement tombées elles-mêmes en ruines. La situation de Platée étoit belle; sur un terrain qui s'élève au-dessus de l'Asope, ayant derrière elle la chaîne boisée du Cithéron, elle avoit en face les vastes plaines de la Béotie et les montagnes élevées, qui bornent cette partie de la Grèce.

Nous passames la nuit au petit village de Kochli, près des ruines; logés dans un même appartement avec la famille, qui étoit nombreuse et composée d'individus de tout âge, et avec deux chevaux, neuf bœufs et deux ânes. Les habitans de Kochli, et des villages voisins, sont d'origine albanoise, et parlent principalement l'albanois.

Le premier jour de l'an 1813 fut signalé par notre arrivée à Athènes. A cinq heures du matin, nous partimes de Platée; et éclairés par des flambeaux, nous gravimes le sentier raboteux qui conduit au sommet du Cithéron. Les ténèbres couvroient encore les plaines de la Béotie; mais en nous retournant, nous y apercevions des lumières qui se mouvoient de côté et d'autre; c'étoient celles des cultivateurs qui menoient déjà la char-

rue. Nous traversames le sommet neigeux du Cithéron, à la clarté de l'aurore d'un jour brillant et serein; le thermomètre étoit à 28° F. (2 R.); nous entrames dans l'Attique peu loin de l'ancienne Eleuthéra; dont les murailles ruinées entourent une âpre colline à la gauche du chemin. De là nous passames par un pays montueux et irrégulier, dont les montagnes d'un marbre grossier sont couvertes de forêts de pins, mais fort dénuées de toute autre végétation. Laissant les défilés et les vallées étroites, nous arrivames à la grande plaine de Thriasie, et à la tête du golfe Eleusinien. Les eaux de cette baie, que masquoient en partie l'isle de Salamine et la côte de l'Attique, se montroient à nous comme un vaste lac, dont la surface tranquille réfléchissoit les montagnes et les rivages d'alentour. Le sol aride et infertile de cette plaine est un trait auquel nous reconnumes l'ancienne Attique.

Après avoir parcouru cette longue plaine unie, laissant Eleusis à notre droite, nous entrames dans la *voie sacrée*, par laquelle les grandes processions se rendoient d'Athènes au temple de Cérès à Eleusis. Elle nous conduisit d'abord sous les rochers du rivage; puis, à une montée rapide entre les collines d'Egaléon et de Corydalus, noms dès long-temps familiers à nos oreilles. Nous passames devant le monastère pittoresque de Daphné, que l'on croit occuper la place du temple d'Apollon; un mille au-delà, nous eumes la vue de la partie la plus élevée de la plaine d'Athènes; et peu de minutes après, parvenus à une ouverture entre les collines, nous entendimes notre Tartare, crier, *Athena*, *Athena!*— Ce cri étoit superflu. Nous avions déjà les yeux fixés sur la ville sacrée; noble par sa situation, noble par ses ruines et par les souvenirs de l'antiquité et des hommes qu'elle a produits. Nous étions à la fin du jour; le soleil couchant (le premier de 1813) jetoit un dernier rayon sur la face orientale de l'Acropolis, et sur le magnifique groupe d'édi-

fices qui en couvre le sommet. Déjà le Parthénon se faisoit remarquer entre tous les autres ; au-dessous, la ville d'Athènes, répandue sur un grand espace; au-delà, la chaîne du mont Hymète; plus immédiatement sous nos pas, la grande plaine et les bosquets d'oliviers, conduisant nos regards, d'un côté aux sommets altiers du Pentélicus; de l'autre, au Pirée, à Salamine, Egine, et les autres isles du golfe ; et dans le lointain aux montagnes du Péloponèse. C'est un paysage vraiment remarquable, et qui, indépendamment de toute association d'idées, ne peut manquer de frapper le spectateur.

Nous descendimes de la voie sacrée dans la plaine, traversames le bois des oliviers, qui en occupe le centre, passames le Céphise, qui n'est qu'un ruisseau peu considérable et divisé en plusieurs branches; et à cinq heures du soir, nous entrames dans la ville, par la porte voisine du temple de Thésée.

Les Anglais ont, plus que d'autres, étudié l'ancienne Athènes dans l'Athènes moderne; une des premières personnes que nous rencontrames fut un de nos compatriotes, observant une excavation, faite dans le but de découvrir quelques monumens de l'antiquité.

Nous restames à Athènes jusqu'à la fin de janvier. Je n'entreprendrai point de décrire cette place célèbre, soit sous sa forme antique, soit sous son aspect moderne. Les travaux des voyageurs, pendant le cours du dernier siècle, et sur-tout pendant ces dernières années, ont répandu tant de jour sur ce sujet, que je ne pourrois faire que répéter des faits connus. . . .

Parmi les excursions que l'on peut faire autour d'Athènes, nous ne négligeames pas celle de Marathon. Cette plaine est à environ 22 milles de la ville et sur la côte opposée de la péninsule. Les monumens distincts qui attestent le lieu où les Athéniens périrent; l'aspect de la vallée où est le village de Vranna; les marais où les Perses se précipitèrent dans leur fuite; tous ces objets

excitent de grands souvenirs. On trouveroit peu de champs de batailles modernes, plus propres que Marathon à rendre à l'histoire un témoignage authentique et à expliquer les actions qui les ont rendus célèbres.

Dans cette même excursion, nous visitames les monts de Pentélicus, groupe majestueux et pittoresque; intéressant d'ailleurs comme ayant fourni le marbre employé par les Athéniens dans leurs plus nobles monumens. Nous en visitames les carrières, et pénétrames jusqu'à l'extrémité des profondes cavernes ouvertes dans le roc.

Ce ne fut pas sans regret, que nous quittames Athènes, pour revenir par la Morée aux Isles Ioniennes. Nous étions au cœur de l'hiver; et nous ne pouvions nous promettre beaucoup de plaisir de notre voyage, pas même de notre passage par l'Arcadie. Le commencement de cette saison avoit été fort rigoureux, et la suite répondoit à ce début. Notre Tartare, Osmyn, nous quitta à Athènes pour se rendre à Joannina. Nous n'eumes plus pour nous accompagner qu'un Janissaire, homme tranquille, et peu capable de nous servir d'une manière active.

Nous allames d'Athènes à Eleusis par la voie sacrée, en traversant les étangs salés mentionnés par Pausanias. La moderne Eleusis est une misérable bourgade, où on n'a trouvé, que tout récemment, des traces de son ancienne magnificence. Les travaux récens de sir W. Gell ont mis à découvert le plan du grand temple de Cérès, ainsi que les Propylées, et le temple plus petit de Diane, placé dans le voisinage du premier.

La route d'Eleusis à Mégare passe par des rochers boisés qui bordent le détroit entre le continent et l'isle de Salamine. Nous suivimes la route au sud de la montagne appelée Kéraba, du nom de ses deux cornes ou sommets en pointe, et nous arrivames à la plaine et à la ville de Mégara; celle-ci est à 24 milles d'Athènes. Les noms anciens, qui se sont souvent conservés, dans la Grèce, ajoutent quelque intérêt aux observations du

voyageur. En venant à Athènes, nous avions passé par Livadia et par Thèbes; en nous éloignant, nous étions appelés à traverser Eleusis, Mégara, Corinthe et Argos.

Mégara contient à-peu-près 400 maisons, qui ont cela de remarquable, qu'elles sont à toits plats.

De là à Corinthe, trente milles. . . . .

De Corinthe, par des chemins fort âpres, et que la neige rendoit difficiles, nous allames au site de l'ancienne Némée; reconnoissable par les ruines du grand temple de Jupiter, et par quelques autres vestiges d'une grande ville. Les trois belles colonnes doriques, qui sont les restes de celles du temple, s'élevoient du sein des neiges, et offroient un spectacle bien différent de celui de ce même lieu aux jours où les Grecs venoient en foule y célébrer les jeux et les fêtes religieuses.

Huit milles au-delà, ou fort peu plus, nous portèrent aux ruines de Mycènes. Plus de vingt-deux siècles écoulés ont laissé subsister en place les grands murs cyclopéens, la porte des Lions, la vaste voûte d'une construction singulière, que Pausanias croit avoir été le lieu où Atrée déposoit ses trésors. Ces ruines ont une simplicité massive et une hardiesse de situation frappante; elles sont comme suspendues sur les ravins où se précipitent les torrens des montagnes; et rappellent tout ce qu'en dit l'histoire et toutes les idées que leur nom éveille. Les pierres mêmes ont, dans ces édifices, des dimensions qui s'accordent bien avec ces souvenirs. Le grand bloc oblong, qui forme l'architrave de la porte du trésor d'Atrée, a 37 pieds de long; et quelques-unes de celles de la porte des Lions ne sont pas moins remarquables. On ne peut beaucoup s'étonner que des monumens construits avec de tels matériaux aient résisté à la main destructive du temps. . . . . .

De Mycène, la vue s'étend sur les plaines d'Argos qu'elle commande, et plus loin aux montagnes d'Arcadie; on découvre, dans un moindre éloignement,

quelque partie du golfe d'Argolide ; la moderne Napoli di Romania, sur la place qu'occupoit l'ancienne Nauplia ; les ruines de Tirynthe, que domine le roc isolé de sa citadelle et la ville d'Argos encore florissante. Les ruines de Tirynthe ont le même caractère de grandeur massive, mais lourde, qu'ont celles de Mycène ; ce qu'elles offrent peut-être de plus remarquable sont les grandes galeries cyclopéennes pratiquées en-dedans des murailles. Du reste la vue d'Argos, telle qu'elle se présente à Mycène, jette du jour sur divers passages des auteurs grecs qui y font allusion.

Nous traversames les fertiles plaines d'Argos, qu'arrose le vieux Inachus, et qui produisent en abondance du blé, du coton, du tabac et du vin. Nous entrames dans Argos. Son enceinte actuelle est très-grande ; les rues en sont plus régulièrement disposées que dans la plupart des autres villes du pays. On estime sa population de 8000 ames. Il y reste à peine quelques vestiges de l'ancienne Argos. Les ruines de la citadelle offrent cependant un mélange de l'ancien style cyclopéen et de la structure moins forte des temps postérieurs. . . . .

D'Argos, nous nous rendimes à Tripolitza, capitale moderne de la province et située presque au centre de la péninsule. Le froid devenoit chaque jour plus rigoureux. A Argos, le 26 janvier, le thermomètre, à huit heures du matin étoit à 29° F. ($-1\frac{1}{3}$ R.), et nous trouvames de la glace de $\frac{3}{4}$ de pouce d'épaisseur, formée en une seule nuit. Ce fut sous ces fâcheux auspices que nous entreprimes de gravir les montagnes d'Arcadie en laissant à notre gauche les plaines de Lerna, encore marécageuses, et le lieu où les Danaïdes égorgèrent leurs maris. Nous eumes bientôt atteint la région des neiges, qui en ce moment n'étoit que de deux ou trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer ; et pendant deux heures nous ne cessames point de monter par un sentier difficile, que la neige rendoit encore plus pé-

sible et où elle s'élevoit souvent à la hauteur de trois ou quatre pieds. La trace du sentier se perdoit en plusieurs endroits, et si, à ces obstacles, s'étoit joint un orage, ils auroient été absolument insurmontables. La route que nous suivions arrive, je pense, à une hauteur de plus de 2000 pieds au-dessus de la mer; laissant à droite des montagnes beaucoup plus élevées et taillées en précipice. On a, de cette hauteur, une magnifique vue de la côte méridionale de l'Argolide, ainsi que des chaînes de collines âpres et inégales de l'intérieur du pays. Dans le lointain, et près de l'entrée du golfe, on découvre la petite isle d'Hydra, devenue intéressante dans ces derniers temps par l'étendue de son commerce. Elle n'a que peu de milles en circonférence, sur un sol de rocher, qui peut à peine produire quelques herbes potagères; sans autre eau que celle de citerne. Cet espace si circonscrit est occupé par une population de 25000 ames, riche et active; elle possède, dit-on, 300 vaisseaux marchands, dont plusieurs très-grands et armés. J'ai ouï dire, et j'ai quelque raison de croire, qu'il y a dans cette isle un marchand, dont la fortune s'élève à un million de piastres, et plusieurs dont la situation mercantile n'est pas fort inférieure. La nature de ce commerce offre des particularités assez remarquables. Il est d'autant plus digne d'attention, qu'il montre l'esprit actif et entreprenant des Grecs, et le rôle qu'ils pourroient jouer en Europe, si un nouvel ordre de choses leur en ouvroit l'espérance (1). Hydra est la plus remarquable des isles de l'Archipel, au nombre de trois ou quatre, qui ont acquis une grande importance commerciale. Toutes sont petites et presque stériles. Un sol fertile en auroit fait

(1) Ce qui suit est l'extrait d'une note, que sa longueur a forcé l'auteur à séparer du texte; mais qui réduite dans son étendue ne nous a pas paru devoir être ainsi déplacée. [R]

des cultivateurs; c'est leur stérilité qui les a engagés à se livrer au commerce. La situation d'Hydra l'a favorisée. Placée à côté d'une province fertile en grains et en autres objets d'exportation, mais soumise à un gouvernement ignorant et tyrannique, elle a pu, sous le foible gouvernement du Capitan Pacha, de qui elle dépend, se soustraire à l'oppression. Un foible tribut et quelques matelots lui assurent la tranquille jouissance de son commerce. Les détails de ce commerce ont quelque chose de singulier. Les capitalistes d'Hydra, la plupart anciens capitaines de vaisseau, prêtent aux entrepreneurs de commerce, sur leur parole verbale, à 10, 15, 20 pour cent pour une expédition. Sur un vaisseau hydriote, tous ont quelque part au profit, jusqu'aux mousses. Ces insulaires passent pour les meilleurs marins de la Méditerranée. Ils conservent tous un attachement inviolable pour leur patrie, et ne manquent guères de s'y marier, dès qu'ils ont fait fortune. La ville d'Hydra est bâtie à l'italienne plutôt qu'à la turque; et on y trouve nombre de très-bonnes maisons, meublées avec élégance et même avec toute la somptuosité du luxe. . . .

Arrivés au sommet des montagnes, nous eumes devant nous au sud, des montagnes âpres et couvertes de neige. Je ne m'attendois pas à trouver ce spectacle en Arcadie; et dans ce premier moment de surprise, j'oubliois que Pausanias parle de l'air épais de cette contrée et de son effet sur les mœurs austères de ses habitans. Au-delà de l'antique Parthénius, nous avions la vue des âpres chaînes de la Laconie; et plus loin, des sommets du Taygète.

En descendant, nous passames par une suite de vallées, qui s'accordoient mieux avec les descriptions poétiques de l'Arcadie; c'étoient des villages, situés au milieu des bois, sur le penchant des côteaux; des bergers qui suivoient leurs troupeaux en tenant en main l'antique houlette; d'autres, assis autour du feu dans des grottes ou

dans

dans les fentes des rochers. Ce tableau fugitif disparut quand il fallut gravir d'autres montagnes, qui soutiennent en quelque sorte les plaines centrales de la Morée. Nous en atteignimes le sommet au coucher du soleil, et nous eumes la vue des vastes plaines de Tripolitza, entièrement couvertes de neige. Le froid excessif nous contraignit de nous arrêter au village de Sténo, pour y passer la nuit dans une misérable cabane avec une famille de douze personnes, entassées sur les restes du feu; et même dans cette situation nous ne pouvions parvenir à nous réchauffer. A sept heures du matin, mon thermomètre marquoit 18° F. (— 6 ⅐ R.) J'appris ensuite à Tripolitza, qu'à six heures il avoit été à 16 F. (— 7 R.) . . .

Tripolitza est depuis long-temps la résidence du Pacha de Morée; c'est une grande ville murée, qui contient environ 15 000 habitans. . . . .

Les Grecs Moriotes passent pour prompts et susceptibles; et pour prendre, plus que leurs autres compatriotes, intérêt aux affaires politiques. Il est probable que cela vient de ce qu'ils ont été soumis plus tard à la domination turque; ainsi que de leur nombre et des avantages de leur situation. . . .

Nous fimes connoissance, à Tripolitza, avec plusieurs Grecs, entr'autres avec Vitora, qui a étudié à Padoue, et qui est élève et ami de Volta. . . . .

De Tripolitza à Patras, ville de quelque importance, qui contient 10 000 habitans, et fait un grand commerce en raisins de Corinthe, en grains et en huile, produits de la riche plaine qui l'entoure.

Nous partimes le 4 février de Patras pour Zante sur un bâtiment ponté, en compagnie de Mr. K. Craven et de sir W. Gell.

Les circonstances ont tout-à-fait contrarié ce voyage de Morée. J'eus occasion de réparer en partie cette

perte par une excursion que je fis au mois de mai dans les plaines de l'ancienne Elide, le long des rives de l'Alphée, sur le site de la fameuse Olympie. A cette époque de l'année, le pays étoit de la plus grande beauté; et quoique la neige couvrît encore les sommets des montagnes, tout à leurs pieds offroit les plus doux et les plus brillans tableaux.

(La suite à un autre Cahier.)

A VOYAGE ROUND THE WORLD, etc. Voyage autour du monde, depuis 1806 à 1812, dans lequel le Japon, le Kamschatka, et les isles Sandwich ont été visitées; par ARCHIBALD CAMPBELL.

DANS une de ces barques à vapeur, qui font des voyages réguliers sur la Clyde, se trouvoit un jeune matelot estropié, qui jouoit du violon, pour l'amusement des passagers. Il attira l'attention de Mr. Smith, l'éditeur du voyage annoncé. Ce malheureux avoit perdu les deux pieds, et grâces à la maladresse de l'opérateur qui avoit fait l'amputation, les plaies n'étoient point guéries. La manière intéressante dont il répondit aux questions de Mr. Smith, engagea celui-ci à le prendre chez lui, et à rédiger des notes, d'après ses réponses. Peu-à-peu ces notes sont devenues un ouvrage, que Mr. Smith a publié, au profit du matelot.

Archibald Campbell étoit né à Wyndford, près de Glasgow, dans l'année 1787. A la mort de son père, qui étoit soldat, sa mère vint demeurer à Paisley. Après avoir reçu les premiers élémens de l'instruction, il fut mis en apprentissage chez un tisserand. Un grand desir de voyager lui fit abandonner cette profession, et il fit

trois voyages aux Indes occidentales, comme matelot. Il fut pressé à Madère pour une frégate du Roi. Il déserta ensuite à Portsmouth, pour servir comme matelot sur un vaisseau de la Compagnie des Indes qui alloit en Chine. A Canton il fut tenté, par un capitaine américain, de s'embarquer sur un vaisseau qui alloit à la côte nord-ouest de l'Amérique. Un de ses camarades déserta avec lui. Le bâtiment sur lequel ils s'embarquèrent s'appeloit l'*Eclipse*. Son capitaine étoit de Boston, et il appartenoit à la Compagnie Russe américaine, qui fait le commerce du Kamschatka avec une cargaison de nanquin, de thé, de soie, et de sucre.

Le 6 juin, le vaisseau entra dans la baye de Nangasaki, sous pavillon russe, et fut reçu par un grand nombre de chaloupes qui le touèrent jusqu'à l'ancrage. Un Hollandais vint à bord pour recommander d'ôter le pavillon russe, parce que les Japonais en vouloient à la Russie. On trouva donc convenable de tenir les Russes et la cargaison du vaisseau à une distance convenable des gens de la ville. Le capitaine publia un avis pour faire connoître les objets de sa cargaison; mais les Japonais refusèrent de rien acheter, et le sommèrent de dire ce qu'il venoit faire. Il répondit qu'il venoit renouveler sa provision d'eau et de viande salée. Après trois jours d'attente inutile, le capitaine voyant qu'il ne pouvoit rien vendre aux Japonais, leva l'ancre au troisième jour: son bâtiment fut toué par les chaloupes Japonaises, comme il l'avoit été en arrivant.

Le vaisseau se rendit de-là au Kamschatka, et ensuite sur la côte nord-ouest d'Amérique. Le 10 septembre, le bâtiment toucha sur un récif, perdit son gouvernail, et échoua sur un bas fonds, où une mer houleuse menaçoit de le briser d'un moment à l'autre. La nuit étoit obscure, la côte éloignée de quelques lieues; et le vaisseau ne tarda pas à être jeté sur le côté. La lame passant sur le pont, entraîna une partie de l'équipage.

Une quinzaine de matelots restèrent accrochés aux mâts, dans la plus déplorable situation. Le vaisseau, dans cette position, étoit affalé vers la côte; les mâts étoient froissés contre les récifs, et chaque fois que cela arrivoit, il périssoit quelqu'un de ces misérables matelots. Campbell fut au moment de succomber. Il ne touchoit plus les hauts-bancs que du bout des doigts, et il se souvient que le contre-maître lui cria dans ce moment: « Le diable t'emporte! ne vas-tu pas nous quitter aussi? » La vague le souleva un peu, et lui fit reprendre son poste. Lorsque le vaisseau se brisa, ils étoient huit sur le grand mât, et le retour du jour leur en fit découvrir six autres sur le beaupré. Campbell parvint à terre, lui troisième, avec le capitaine et le contre-maître. Quand le beaupré toucha à terre, il portoit encore quatre hommes, dont deux étoient tellement épuisés, qu'ils étoient incapables de faire un seul pas.

La côte avoit l'aspect le plus sauvage, et ne portoit pas même un arbre ni un buisson. On ne voyoit que des bruyères et de la mousse. Ils ramassèrent quelques moules qu'ils portèrent aux deux malheureux qui étoient trop foibles pour marcher; mais ceux-ci expirèrent l'un et l'autre en moins d'une demi heure.

Après s'être nourris de moules pendant la journée, et avoir passé une nuit affreuse, les naufragés rassemblèrent quelques débris du vaisseau. Ils ramassèrent des morceaux de viande salée, que des gros oiseaux avoient enlevés des barils rompus au milieu des écueils, et qu'ensuite ils avoient laissés tomber sur la côte. Ils trouvèrent dans une baye la chaloupe du bâtiment, et un tonneau de biscuit qui, tout avarié qu'il étoit, devenoit pour eux une ressource précieuse. Ils trouvèrent aussi les coffres de plusieurs matelots, et entr'autres celui de Campbell lui-même. Le coffre ne contenoit qu'une chemise et une bible. Campbell réussit à faire sécher tous les feuillets de la bible, de manière à pouvoir la

lire sans difficulté. Il a sauvé cette même bible d'un second naufrage, et elle est encore (dit Campbell) en sa possession. Il reconnoît que, dans toutes ses épreuves, cette lecture fut pour lui un puissant moyen de consolation.

Pendant dix-huit jours les naufragés furent occupés à rassembler les débris du naufrage; ils furent alors visités pour la première fois par les naturels du pays, qui avoient découvert leurs traces. Chacun d'eux occupoit à lui seul un canot. L'un portoit une médaille d'or, et parloit la langue russe. Après s'être informé de leur situation, il fit passer un avis au gouverneur d'Oonalaska, et fit chercher des secours dans le village voisin. Il leur distribua une vessie d'huile de baleine, et un panier de baies sauvages, conservées dans de l'huile de veau marin. Il prit aussi quelques poissons à la ligne, alluma du feu pour les griller; et ce fut pour ces pauvres gens, le premier repas, proprement dit, qu'ils eussent fait depuis leur naufrage.

Le lendemain, les naturels du pays apportèrent des baies, et du saumon séché, qu'ils partagèrent entre les naufragés. Huit jours plus tard, le gouverneur d'Oonalaska arriva avec une trentaine d'hommes du pays, et prit possession de la cargaison du vaisseau. Campbell, et quelques autres furent embarqués pour Kodiack, principal établissement russe, à environ 500 milles de l'endroit où ils avoient échoués. Un gros temps les surprit, et le canot échoua sur la côte, dans un endroit désert. L'établissement le plus voisin étoit celui de Karlinski. Les montagnes étoient couvertes de trop de neige pour que les naufragés pussent entreprendre de les traverser. Ils essayèrent de suivre la côte. L'eau qui pénétra dans les bottes de Campbell, se convertit en glace. Il falloit doubler un promontoire couvert de neige, qui s'avançoit dans la mer. Campbell fit une chute sur cette pente rapide, et fut presque étouffé

dans la neige. Ce fut alors (dit-il) « que mes deux pieds gelèrent, et ils ne se sont jamais guéris. Le vent me couvroit de neige par momens. Je m'efforçois de me traîner sur mes genoux; mais je glissois continuellement sur la pente; je me trouvai si épuisé, que je fus incapable d'aller plus loin, et que mes compagnons m'abandonnèrent. Après quelques momens de repos, je repris cependant assez de force pour faire une tentative nouvelle, et me traîner sur leurs traces; mais bientôt je les vis redescendre de la montagne qu'ils avoient trouvée impraticable.

La marée avoit monté et barroit le retour aux naufragés: il fallut passer la nuit sur le lieu où ils se trouvoient. Il faisoit un vent furieux, et un froid très-âpre. En revenant le lendemain matin par le même endroit où ils avoient été obligés de marcher dans l'eau, Campbell qui se traînoit sur ses genoux, fut emporté par la vague, puis rejeté sur le rivage. En essayant de gravir sur des rochers couverts de glace, Campbell eut encore les mains gelées. La nuit les surprit avant qu'ils eussent pu retrouver la hutte d'où ils étoient partis. « De ce moment-là, dit Campbell, « je n'ai plus pu me servir de mes pieds; mais, par la grâce de Dieu, j'ai recouvré l'usage de mes mains en perdant seulement deux doigts. »

Les Russes et ses compagnons le traitèrent avec beaucoup d'humanité, lui enveloppèrent les pieds et les mains dans de la flanelle, et le mirent sur un lit d'herbe desséchée, où il resta trois jours. Au quatrième, il arriva des canots de Karlinski, petit établissement russe où il fut traité avec tous les soins que les circonstances comportoient. Il y fut extrêmement malade, et resta depuis le 28 janvier au 9 mars sans aucun secours de médecin. Il fut alors transporté à Alexandria, et mis à l'hôpital. Le chirurgien commença par lui faire l'amputation de deux doigts, et ensuite il lui déclara que

s'il vouloit conserver sa vie, il falloit aussi se soumettre à l'amputation de ses deux pieds. Le 15 mars on lui en coupa un, et le 17 avril l'autre. Ils furent amputés immédiatement au-dessous de la cheville du pied. Ni l'une ni l'autre de ses jambes n'est encore actuellement guérie. Dans le mois d'août il fût en état de se traîner sur ses mains et sur ses genoux, comme il le fait aujourd'hui. On l'employa à apprendre l'anglais à quelques enfans du pays, que l'on destinoit aux fonctions d'interprête avec les vaisseaux américains qui touchent souvent à cette côte. Le bâtiment la *Neva* allant aux isles Sandwich, et ayant mouillé à Alexandria, Campbell demanda et obtint la permission de profiter de cette occasion, dans l'espérance qu'il trouveroit ensuite aux isles Sandwich les moyens de revenir en Angleterre. Le bâtiment jeta l'ancre dans la baie de Hanarooza, dans l'isle de Wahoo. Un grand nombre de naturels de l'isle se rassemblèrent autour du vaisseau. Le Roi Tama-Hama étoit du nombre. Son canot étoit d'une grandeur double des autres. Il monta sur le vaisseau pour faire une visite au capitaine. Celui-ci alla à sa rencontre, et lui toucha dans la main. Le Roi étoit vêtu à l'européenne, avec un habit bleu et un pantalon gris; Tamina, une de ses femmes, ne tarda pas à arriver dans un autre canot; et son attention et sa pitié parurent excitées par la vue du pauvre Campbell. Elle l'invita à venir s'établir chez elle, et elle lui donna son propre canot. Le capitaine recommanda Campbell au Roi, en lui faisant remarquer qu'on pouvoit se servir de lui, non-seulement pour raccommoder des voiles, mais pour en faire de neuves.

Campbell fut conduit dans la maison des deux Reines, et invité à manger avec elles; mais quand il sut que, s'il acceptoit cet honneur, il ne pourroit plus manger avec aucun homme, il s'y refusa. Le Roi ordonna qu'il mangeroit dans sa propre maison, avec un jeune amé-

ricain qui faisoit les fonctions d'interprête. Il fut d'abord employé à raccommoder les voiles des vaisseaux du Roi, puis on voulut l'occuper à faire de la toile à voiles. Il demanda à un blanc, qui étoit charpentier, de lui faire un métier de tisserand. Celui-ci le refusa, parce que, disoit-il, il ne falloit pas apprendre à ces insulaires à se passer des Européens. Campbell réussit néanmoins à fabriquer grossièrement un métier; et employant un fil que les insulaires font avec une plante indigène, il réussit à faire un peu de toile grossière, dont le Roi fut si content, qu'il la montroit en triomphe aux étrangers comme un produit de ses manufactures.

« Dans le mois de novembre, dit Campbell, le Roi eut la bonté de me donner cinquante acres de terre à cultiver, à douze milles à l'ouest de sa résidence, sur un petit golfe; et comme c'étoit la saison où l'on calfatoit les canots, on me fit porter à bras jusqu'à cette distance. Le pays que nous traversames paroissoit fertile, et étoit fort bien cultivé. Tous les ruisseaux étoient encaissés avec art, et on y avoit établi une irrigation méthodique. Dans les endroits non arrosés, la terre étoit couverte d'ignames et de patates douces. Les routes sont bordées de cocotiers, et les montagnes boisées jusqu'à une hauteur considérable. Nous fimes deux ou trois haltes, et les gens du pays nous traitèrent avec une extrême hospitalité.

Ma ferme étoit sur la rive orientale d'une petite rivière, et à cinq ou six milles de son embouchure. Quinze familles vivoient sur cette terre, et me servoient comme domestiques. Il y avoit trois habitations sur ma ferme; mais je trouvai plus agréable de demeurer chez un de mes voisins, et de tirer de ma ferme tout ce qui m'étoit nécessaire. Ce voisin étoit un échappé de la Nouvelle-Galles, qui se conduisoit très-bien. Il s'étoit marié là, et avoit introduit une distillerie de racine de *thee*; mais il devint si passionné de la liqueur

qu'il faisoit lui-même, que le Roi fut obligé de le priver de sa distillerie. »

Un bâtiment qui revenoit de la pêche de la baleine, et qui retournoit en Angleterre, mouilla quelque temps après dans l'isle. La tentation de revenir dans son pays devint si forte, que Campbell ne sut pas y résister. L'espérance de guérir ses plaies qui n'étoient point fermées, entroit pour beaucoup dans son desir de retourner en Europe. Lorsqu'il en demanda la permission au Roi, celui-ci l'interrogea pour savoir s'il avoit quelque sujet de plainte. Campbell assura que loin d'avoir à se plaindre, il n'avoit que des sujets de gratitude envers le Roi; mais qu'il avoit le desir de revoir sa famille encore une fois. Le Roi lui répondit en ces termes: « Si mon ventre me disoit de partir, je partirois, et » si le vôtre vous le conseille, il faut lui obéir. » Il me chargea de faire ses complimens au Roi George. Je lui répondis que je n'avois jamais vu le Roi d'Angleterre, et que dans la ville où il résidoit, il y avoit des milliers d'individus qui ne l'avoient jamais vu. Tamahamah parut surpris, et repliqua: « Mais votre Roi ne se promène-t-il pas pour voir comment les choses vont, et quels sont les besoins de son peuple? » — « Non, mais il a des gens qui font tout cela pour lui. » — « Personne, reprit Tamahamah, ne peut faire ces choses-là aussi bien que le Roi lui-même. »

Campbell quitta cette isle au mois de mars 1810, après treize mois de séjour. « Je partis avec le plus grand regret, dit-il, car pendant tout le temps que j'étois resté dans l'isle, je n'avois éprouvé que des actes de bienveillance de toutes les classes et de tous les individus, depuis le Roi jusqu'au dernier sujet. »

Le vaisseau qui ramenoit Campbell doubla le cap Horn en mai. Il relacha à Rio-Janeiro, où le matelot entra à l'hôpital pour soigner ses jambes dont les plaies s'étoient envenimées. Il y resta six semaines, sans obte-

sur sa guérison. Aidé du consul américain, il établit une petite brasserie, puis une taverne pour les matelots. Cette entreprise n'ayant pas réussi, il essaya de fournir de la viande fraîche aux vaisseaux en rade. Il commençoit à amasser quelques profits, lorsqu'il fut volé de tout ce qu'il possédoit. Un gentilhomme d'Edimbourg, nommé Lawrie, le mit en état de recommencer son petit commerce; mais le mauvais état de ses plaies l'engagea à reprendre son projet de retour en Angleterre. Il quitta Rio-Janeiro, après y être resté vingt-deux mois. Il se retrouva à Edimbourg le 21 avril 1812, après six ans d'absence.

Le père de Mr. Lawrie, auquel il avoit été adressé, lui fit présent d'une orgue à manivelle. Il gagna misérablement sa vie, en se traînant dans les rues d'Edimbourg, pour faire entendre son instrument, et pour vendre l'histoire de sa vie en mauvais vers. Peu-à-peu il apprit à jouer du violon, et entreprit d'amuser les passagers du bâteau à vapeur de la Clyde, où il fut remarqué par l'éditeur du voyage qui est publié aujourd'hui.

On trouve, dans cette relation du voyage du matelot, des observations intéressantes sur les isles Sandwich, et particulièrement sur celle de Wahoo et sur son Roi Tamahama. Ce sauvage a des qualités que l'on rencontre rarement chez les chefs des tribus aussi peu avancées dans la civilisation; mais il paroît qu'on a exagéré ses talens: il n'a presque rien fait pour améliorer l'état de son peuple. A la vérité, les trahisons et les assassinats envers les étrangers, qui se répétoient fréquemment avant lui, ont cessé sous son règne; mais il paroît que c'est plutôt à la crainte que l'on doit la modération actuelle de ces insulaires, qu'à aucun principe de justice que leur Roi leur aît fait adopter. Il est impossible d'espérer que la civilisation et la morale fassent aucun progrès dans les isles Sandwich, tant que les femmes y

seront maintenues dans l'état de dégradation où elles sont encore. Il ne paroît pas qu'il y ait eu aucun changement sous ce rapport, non plus que sous celui de l'impudence grossière de ces femmes, depuis le moment où les isles Sandwich ont été, pour la première fois, visitées par le capitaine Cook. Vancouver observe, que dans aucune des isles de la mer du Sud, l'indécence et l'impudeur des femmes ne sont portées aussi loin que dans les isles Sandwich.

L'homme reçoit dès sa première enfance, et par l'influence de l'exemple et des discours de sa mère, les impressions les plus durables, et une mère des isles Sandwich ne peut qu'en donner de mauvaises à ses enfans. Campbell raconte que la Reine favorite Tamina profitoit, pour s'enivrer, des heures que le Roi destinoit aux exercices religieux dans le Moraï. Les femmes aiment la parure, la danse, le chant, et tous les amusemens. Elles ne sont pas moins belles que les Otaïtiennes; elles sont plus brunes; leur taille est plus élevée; mais elles ont, en général, moins de grâces et de séduction.

Un Anglais nommé Beattie, autrefois comédien en Angleterre, est aujourd'hui au service de Tamahama. Il a monté un théâtre sur lequel on joue le drame d'Oscar et Malvina. Une femme du pays, épouse d'un autre Anglais, nommé Davies, jouoit le rôle de Malvina, en anglais; mais comme elle n'avoit pu apprendre de cette langue que les deux monosyllabes *yes* et *no*, elle suppléoit à son ignorance par la pantomime, et étoit fort admirée.

Dans le temps où Campbell séjournoit à Wahoo, il y avoit environ soixante Blancs, parmi lesquels on comptoit une douzaine de criminels échappés de la Nouvelle Galles, par la connivence des équipages des vaisseaux américains. Il y avoit des Anglais abandonnés là par des Américains, ou qui y étoient restés par choix. Un grand

nombre d'entr'eux s'enivroient fréquemment; mais quelques-uns se conduisoient d'une manière convenable. C'est un criminel échappé de la Nouvelle Galles, qui a introduit dans ces isles la distillation de l'eau-de-vie, et les conséquences en sont extrêmement pernicieuses. Cependant, si l'usage de l'eau-de-vie fait renoncer à l'*ava* ou *kava*, il y aura une sorte de compensation. Cette liqueur, qui étoit principalement à l'usage des chefs, et qui se prépare par la mastication de la racine d'une plante du genre du poivre, produisoit des affections de la peau et des maladies nerveuses du genre le plus grave. Aujourd'hui, presque chaque chef a son alambic pour la fabrication de l'eau-de-vie ou rum: la plante employée est nommée par Campbell, *teeroot*; on ne se sert que de la racine, après une macération préalable.

On ne s'étonne pas de trouver, chez un peuple sauvage, de grossières superstitions; mais l'expédient inventé par les prêtres, pour s'approprier ce qui est à leur convenance, est d'un genre tout-à-fait singulier. Dans toutes les isles de la mer Pacifique, les prêtres sont dans l'usage de *tabouer*, c'est-à-dire, de rendre inviolable et sacré tout ce dont ils veulent s'emparer. Lorsqu'une maison est tabouée, l'ancien propriétaire n'ose plus y entrer. Si un prêtre taboue un cochon, celui auquel il appartenoit l'abandonne sans murmurer. Ces peuples sont extrêmement voleurs, mais il est sans exemple qu'une chose tabouée aît été volée. Le capitaine Black, qui commandoit le vaisseau Racoon, laissa visiter son bâtiment par des centaines d'insulaires; mais il avoit eu préalablement la précaution de leur déclarer que tout ce qui étoit sur son bord étoit taboué.

Rompre le tabou est un crime capital; la seule exécution que Campbell aît vue pendant son séjour dans l'isle, fut celle d'un homme qui avoit rompu le tabou, soit la sainteté d'une fête du *Moraï* pour s'enivrer. Il fut reconduit de force au Moraï, où on lui creva les

yeux. On le laissa deux jours dans cet état, puis il fut étranglé, et son corps demeura exposé devant l'idole de la principale divinité. Ils croient que ce dieu nommé *Etooah* a créé le monde, et l'a ensuite détruit par une inondation générale. Une montagne élevée en fut seule à l'abri; et un homme et une femme s'y étant retirés devinrent la souche d'une nouvelle race. Lorsqu'on veut faire la guerre, on offre des sacrifices humains, mais Campbell ne fut pas à portée de voir cette horrible cérémonie: il eut seulement occasion de voir souvent des sacrifices de porcs devant les idoles du Moraï. Après ces cérémonies, les prêtres et les chefs se mettent à table pour consommer les viandes.

S'il se commet un vol, celui qui a été volé donne un cochon à un prêtre, et le voleur ne tarde pas à être découvert. Voici comment on s'y prend. Les prêtres font des cérémonies religieuses pendant lesquelles le coupable est invité à venir s'accuser lui-même, ce qui arrive ordinairement. Il en est quitte pour la restitution de la chose volée, et un présent aux prêtres. Si le voleur ne se montre pas, on proclame dans toute l'isle qu'il est dévoué à la mort, et l'influence de la superstition sur ces insulaires est si puissante, que le coupable tombe ordinairement dans la langueur, et se trouve ainsi découvert.

La nature semble avoir beaucoup fait pour ces peuples. D'après toutes les relations que nous avons sur les insulaires de la mer du Sud, ils sont susceptibles d'un grand développement. Tamahama auroit employé plus utilement ses moyens à affoiblir l'influence de la superstition parmi eux, qu'à étendre sa marine. Celle-ci lui est complètement inutile. Il n'a rien fait non plus pour détruire la dégoûtante coutume de la prostitution des femmes aux étrangers. Il est vrai que les blancs dont il a été entouré jusqu'ici n'étoient pas propres à lui donner des idées et des sentimens plus rapprochés

de la saine morale. Ils sont d'ailleurs ignorans, bornés, et comme tels, jaloux de tout développement de l'intelligence chez les insulaires. Nous avons vû qu'on recommandoit à Campbell de ne pas leur apprendre à faire la toile à voile, de peur qu'ils ne sussent bientôt se passer des Européens. On ne vouloit pas non plus qu'il montrât à lire au frère du Roi, de peur, disoit-on, que ces gens-là, n'en sussent bientôt trop pour les Anglais qui étoient dans l'isle.

Il semble que dans le grand nombre des ecclésiastiques qui ont de la peine à vivre en Angleterre, il ne devroit pas être difficile d'en trouver qui fussent disposés à aller s'établir en famille, dans ces isles admirablement favorisées de la nature, sous les rapports du climat et du sol, et où toutes les choses nécessaires à la vie se trouvent en abondance. L'instruction et l'exemple de quelques hommes pieux et sages pourroit produire chez les habitans de ces isles la plus heureuse révolution. Le phénomène remarquable d'une petite société vivant en paix dans l'isle de Pitcairn, sous l'influence des vérités évangéliques, en conservant de l'état sauvage ce qui assure l'innocence est un grand encouragement à des essais, dont, sans doute, on ne devroit pas attendre tous les mêmes résultats, vû la différence des positions, mais dont on pourroit néanmoins espérer les plus heureux effets. La seule circonstance de placer les femmes sur le même niveau que les hommes est un avantage du christianisme qui se fait sentir avec une extrême évidence si l'on compare l'état de la société chez les peuples d'orient, avec celui des nations d'Europe. Le développement des affections de l'homme social se prépare dans la famille. C'est dans la tendresse des mères, dans les relations de frères et de sœurs, dans la sympathie que ces relations font naître, dans les secours, les sacrifices qu'elles supposent, que l'individu fait l'apprentissage des vertus so-

ciales. Or il n'y a point de famille dans les pays où les femmes sont dégradées par la religion, par les lois et l'usage. La polygamie qui donne à l'homme des esclaves, le prive d'une compagne. La guerre de l'intérieur des harems ne développe chez les enfans que les germes des passions haineuses; et là où les mères n'ont point d'existence sociale, elles ne sauroient avoir sur leurs enfans cette influence de respect, de confiance et d'amour, qui rend salutaires le précepte et l'exemple, et qui adoucit les caractères. En fait de dégradation dans l'opinion, l'effet devient aisément cause. Une classe méprisée est presque nécessairement méprisable. Les malheureuses femmes des isles Sandwich qui ne connoissent point la honte, et donnent à leurs enfans le spectacle de leurs excès et de leurs vices, deviendroient des épouses modestes, des mères tendres, au moment où la sanction religieuse les placeroit dans l'opinion au niveau des hommes; et de ce fait seul résulteroit, dans l'état social de ces insulaires, des changemens incalculables. La même nation qui a réalisé aux terres australes le problême de la régénération des scélérats d'Europe, la même contrée qui répand dans l'univers entier la connoissance de nos livres sacrés, opérera peut-être, tôt ou tard, dans les isles de la mer Pacifique, cette heureuse révolution sur les mœurs.

SKETCHES OF INDIA, etc. C'est-à-dire, Quelques traits du tableau de l'Inde, ou observations tendant à faire connoître l'aspect du pays, etc. au Bengale, écrites dans l'Inde en 1811, 1812, 1813, et 1814, avec des remarques sur le Cap de Bonne-Espérance et sur Ste. Hélène, écrites sur les lieux en février, mars et avril 1815. Londres, 1816. Un vol in-8.° de 261 pages.

(DE ce petit volume, au titre duquel, comme on voit, rien n'est oublié, nous extrairons deux ou trois chapitres détachés, qui nous ont paru répondre assez bien au but que ce titre annonce).

Des Faquirs.

Le 21 [juin 1814], nous arrivames à Bindrabund, place célèbre par sa sainteté, et par le nombre des Faquirs qui y font leur résidence ou qui vont la visiter. Les Faquirs de l'Inde sont une secte de mendians, à laquelle la superstition a attaché une idée de sainteté, que l'ignorance et la crédulité ont maintenue et confirmée. Comme on s'en fait souvent une idée fausse, il sera bien de dire un mot de leurs occupations, de leur manière de vivre et de leur caractère général.

Quoique le mot *faquir* signifie *mendiant*, il n'en faut pas inférer, que ceux qui portent ce nom ne fassent tout le jour autre chose que mendier, comme on le voit fréquemment en Europe. Loin de là; les Faquirs de l'Inde jouissent d'une grande autorité et d'une véritable puissance. Ils possèdent des villages, des terres, de l'argent. Il n'est point rare, lorsqu'on remarque des édifices

fices et des jardins d'une grande beauté répandus çà et là dans la campagne, d'apprendre que le propriétaire est un de ces singuliers mendians. Il est vrai qu'avec toute cette influence ils conservent une apparence d'extrême misère. On les voit errer de ville en ville ; plusieurs dans un état de parfaite nudité, et presque tous à peine couverts de haillons. Leur vêtement ordinaire, et le seul qu'ils portent, si tant est qu'on puisse l'appeler de ce nom, est une petite pièce de toile passée à la ceinture et attachée par derrière avec une corde ou un ruban. Mais les anciens Gymno-sophistes (1), selon le sens étymologique du mot, se trouvent partout. Les Faquirs ont le visage couvert des mèches de leurs cheveux, le corps peint et souillé d'ordures, et s'infligent des pénitences dont la vue seule est révoltante.

Mais en tout cela leur politique est fort adroite, et beaucoup au-dessus de l'intelligence de leurs crédules admirateurs. Cette conduite les élève fort haut dans l'estime des dévots Indous. Un disciple de Brama, consentiroit aussi aisément à blasphémer le nom du Gange ou du Jumna, qu'à mettre à la porte un Faquir qui lui demande quelque aliment. En conséquence, les Faquirs suivent à la lettre le précepte de ne point songer au lendemain ; tranquilles sur leur subsistance en quelque lieu qu'ils aillent, ils trouvent que l'argent seroit pour eux une charge inutile. Il ne feroit que servir d'appât à ceux qui voudroient les dépouiller, et, comme les Faquirs se trouvent souvent dans des situations isolées, il y auroit peu de difficulté à le faire.

Il n'est pas vrai, du reste, que les Indous, quelque respect qu'ils aient pour les Faquirs, leur accordent une libre entrée dans leurs harems. Il suffit d'avoir la plus

(1) *Gymnosophistes*, sages nuds.

légère connoissance des coutumes de l'Inde, pour apprécier cette fable. Ceux, à qui leur fortune permet d'avoir des harems, n'y reçoivent pas même leurs frères, et aimeroient mieux mettre le feu à leurs maisons que d'y donner entrée à un étranger. Quant à ceux d'un rang inférieur, tels que les Ryots ou cultivateurs, les Bunéas ou marchands de grains, etc. ils laissent leurs femmes paroître en public, mais la moindre atteinte à leur vertu est punie avec sévérité. Un simple soupçon devient fatal à la femme d'un Indou : son mari la renvoie à l'instant à ses proches, qui dédaignent de communiquer avec elle, et elle se trouve ainsi dégradée de la caste dont elle étoit membre.

Les hommes les plus grands et les plus vigoureux que j'aie jamais vus au Bengale (sans excepter les Rajapouts, qui principalement composent le corps de nos Cipaies) sont les Faquirs. Rien ne prouve mieux leur importance, qu'un fait qui s'est passé dans la ville même de Bindrabund, il y a peu d'années. Deux jeunes officiers de l'armée du Bengale étant ici en station, s'amusèrent à tirer sur des singes qui abondent en ce lieu. En un instant, des Faquirs altérés de sang sortirent au nombre de plusieurs milliers, et les poursuivirent avec toutes les armes propres à être lancées, qu'ils purent se procurer, jusqu'à la rive du Jumna (1). Comme c'étoit la saison des pluies et que la rivière étoit fort enflée, leur éléphant ne put résister à la rapidité du courant, et ces deux jeunes gens furent engloutis et périrent misérablement.

On auroit pu s'attendre qu'un gouvernement ferme et éclairé, auroit pris en cette occasion quelques mesures rigoureuses. Mais c'est ce qui n'arriva pas, et cet événement n'eut aucune suite.

---

(1) *Bindrabund* est situé au bord de cette rivière.

Les traits caractéristiques d'un Faquir sont, une indépendance d'esprit apparente, mais qui ne résiste point à l'épreuve, une invincible obstination à souffrir la douleur, une inébranlable constance à s'acquitter des pénitences les plus dures qui accroissent son autorité ou flattent son amour-propre; en qualité de membre de la communauté, le faquir est comme un faux bourdon au milieu des abeilles, qui, sans faire le moindre travail, pille à son aise le miel de la ruche. Son indolence ne le cède qu'à sa dépravation. Il est insolent, orgueilleux, dissimulé. Son aspect dégoûtant sembleroit devoir écarter, même aux yeux d'un Indou, toute association d'un tel homme aux idées religieuses. Mais que ne peuvent la superstition et les préjugés qu'elle fait naître!

Chasse du Tigre.

Mon plus grand regret, en quittant l'Inde, étoit de renoncer pour toujours à la chasse du tigre, noble et mâle récréation, que je ne pouvois espérer de retrouver ailleurs. Pour y prendre part, il faut se pourvoir de trois ou quatre bons fusils à deux coups et d'éléphans bien dressés. Plus on en a à sa disposition, et plus la chasse devient belle.

Quoique les tigres se trouvent principalement dans les halliers et les lieux fourrés, on en trouve aussi dans les plantations de cannes à sucre, dans les marais, et assez souvent même dans les plaines ouvertes. Du milieu de mars à la fin de juin, c'est le temps de la chasse : à cette époque les petits ruisseaux sont à sec ; les tigres sont forcés d'aller s'abreuver aux rivières; et si les bords leur offrent des buissons assez hauts, ils y établissent souvent leurs tanières.

La manière ordinaire d'arriver sur ces terrains est de ranger autant d'éléphans que l'on peut en avoir, dans un ordre régulier, et à mesure qu'on avance, d'être

attentif à tirer tout le gibier qui paroît, afin que le tigre entendant ce bruit, se détermine, par une suite de la peur qu'il lui imprime, à changer de place. Dans l'Inde, où les cerfs, les lièvres, les perdrix, et toute espèce de gibier abondent, c'est, je l'avoue, une tâche désagréable; mais elle est si indispensablement nécessaire, que si quelqu'un de la troupe vouloit s'obstiner à rester spectateur, tandis que tout le monde tire, il feroit mieux de rester chez lui. Nul chasseur ne s'expose volontiers à un tel blâme. Les tigres serrent le chasseur de près; et souvent la première nouvelle que celui-ci reçoit de sa présence lui vient de l'éléphant qu'il monte, dont l'odorat subtil l'a découvert avant lui, mais si l'éléphant est indocile, tout le plaisir de la chasse s'évanouit. J'en ai vu un de cette espèce en dérouter quatre ou cinq autres, qui, en dépit de leur *mohout* (guide) ont fait plusieurs milles avant qu'on pût les arrêter, j'ai couru moi-même un grand danger par cette cause, étant obligé de me coucher dans le houda, que les branches d'un arbre déchiroient. De tels éléphans sont non-seulement inutiles, mais très-dangereux pour le chasseur, sur-tout dans les endroits boisés.

Il est impossible d'exprimer l'enthousiasme qu'inspire la vue du tigre, lorsque sortant de sa tanière, en poussant un cri terrible (1), il s'élance vers l'éléphant. L'espérance, l'attente, le plaisir, sont à leur plus haut point; et comme l'une ou l'autre de ces émotions l'em-

(1) Ceux qui parlent du rugissement du tigre ne l'ont jamais vu sauvage. Dans l'état de captivité il perd beaucoup de sa férocité naturelle, la voix du tigre à l'instant où il s'élance, ressemble plus à l'aboiement du chien, qu'à aucun autre cri à moi connu, et quoique son cri soit plus fort quand il est blessé, il n'a cependant aucun rapport avec le rugissement. [A]

porte tour-à-tour, cet état de suspension redouble l'intérêt qu'inspire ce moment critique. Les yeux en feu, fouettant l'air de sa queue, plein de douleur et de rage, le tigre furieux saute à la tête de l'éléphant (1). Celui-ci se sentant déchiré, secoue la tête avec violence et se débarrasse de son ennemi, quelquefois le tigre, par un second saut reprend sa première situation, mais dès lors sa mort est inévitable; perdant son sang par plusieurs blessures, il succombe, ou une balle termine sa vie.

Dès qu'il est mort, la coutume est de le mesurer et de le dépouiller de sa peau. Les naturels, qui attribuent de grandes vertus à sa graisse, s'en emparent; ils lui coupent aussi les moustaches, qu'ils envisagent comme un talisman qui les met à l'abri des sortilèges.

Le plus grand tigre dont j'ai jamais ouï parler, fut tué à Kiri, petit village situé à dix-huit milles de Saranpour. Voici quelles étoient ses dimensions; — hauteur de l'épaule jusqu'à terre, quatorze empans (2) et deux pouces de longueur; de la tête à la queue, douze pieds. Il combattit en désespéré, et fut tué à coups de fusil par quelques officiers de cavalerie. Communément ces animaux ne sont pas aussi grands; trois pieds et demi et quatre pieds sont leur taille ordinaire sur une longueur proportionnée. On en trouve dans toutes les parties de l'Inde; ceux des provinces supérieures passent pour être plus féroces et pour offrir une plus belle chasse; mais parmi ceux-là même, il n'y en a pas un sur cinq, qui attaque vigoureusement, et qui fasse quelqu'effort pour sauver sa vie. La plupart se laissent tuer à terre comme des chiens; quand ils sont morts, leur corps répand une odeur très-infecte.

---

(1) Tantôt l'éléphant est attaqué de front, tantôt par le an c. [A]

(2) *Hand*, main; mesure usitée [R]

En ma qualité de chasseur, j'ai mis le tigre avant le lion. Celui-ci dans l'Inde, est inférieur au premier en courage et en férocité. On ne trouve des lions que dans les provinces du nord, dans le district Hurrianu, et surtout autour de Kurnouul. On doutoit, jusqu'à ces derniers temps, qu'il en existât aucun dans l'Indostan, mais à présent on les chasse dans ces provinces-là comme le tigre.

Le roi des animaux dégénère en Asie, c'est le plus lâche de tous les animaux lâches, et il n'y a point de plaisir à le chasser. Une circonstance bizarre me fournit l'occasion de voir le seul que j'aie jamais rencontré. Je marchois en avant à peu de distance de Kurnouul, allant avec ma troupe à la chasse du tigre, et nous avions, selon la coutume de l'Inde, fait précéder, pendant la nuit, nos éléphans, nos chameaux, nos tentes, nos gens, etc. Le chemin passoit par un jungle (1) épais. A peine le premier éléphant y fut-il entré qu'il s'arrêta : rien ne put le déterminer à avancer. A la faveur du clair de lune, nous vîmes distinctement un grand animal, qui se tenoit au milieu du chemin. Les domestiques ayant en vain tenté de l'écarter par leurs cris, on proposa à la garde, composée de Cipaies de la Begum Sumrou, de faire feu ; mais cachant leur timidité sous le masque du devoir, ils dirent qu'ils n'étoient point autorisés à dépenser sans ordre les munitions de Son Altesse. Telle étoit la situation de la cavalcade, quand un des domestiques, qui portoit les fusils de son maître, dit que si quelqu'un savoit charger un de ces fusils, il étoit prêt à le tirer. Un autre, qui avoit accompagné son maître à la chasse, dit qu'il le chargeroit volontiers. Puis prenant une des meilleures pièces, il vida la moi-

(1) Taillis fourré.

tié de la poire à poudre, dont il remplit le canon du fusil, et après l'avoir fortement bourrée, il mit par dessus trois grosses balles, et donna l'arme, ainsi préparée, à son camarade. A l'instant où celui-ci lâcha la détente, le canon sauta d'un côté, le bois et la platine de l'autre; mais le but fut atteint: l'animal avoit disparu. Le domestique, craignant d'être puni de son imprudence, prit la fuite. Le lendemain, les autres étant revenus pour chercher les débris du fusil qui avoit sauté, trouvèrent l'animal qui les avoit épouvanté; c'étoit un grand lion; il étoit étendu mort sous un arbre. Sa couleur étoit à-peu-près celle du chameau. Il avoit une crinière flottante, et une longue queue terminée par une houpe noire. Il n'avoit pas plus de quatre pieds de haut, ce qui est la taille ordinaire du tigre.

Il n'y a point de chasse dont les amateurs soient plus avides que celle du sanglier (1). Il y faut absolument un cheval bien dressé, un bon cavalier, et des piques d'une bonne trempe; mais de la manière dont, pour l'ordinaire on tue l'animal, il n'y a pas besoin de beaucoup de dextérité.

Les sangliers se trouvent au Bengale, et abondent sur-tout dans l'isle de Cossimbazar. Ils fréquentent les lieux couverts d'herbes hautes; et dès qu'ils se sentent poursuivis, ils se réfugient dans les jungles. S'ils gagnent les bois, la chasse finit. Sinon, quand le sanglier se sent pressé, il s'accroupit, et le plus souvent fait face à son ennemi. Les chasseurs accourent, le percent de leurs piques, et poussent leurs chevaux en avant. La manière dont on enfonce la pique ne suppose que de la force, parce qu'on ne la lance pas à distance.

Si l'animal est courageux, il prévient quelquefois le

(1) Nous traduisons ainsi le mot *hog* (cochon) qu'emploie l'auteur, pour éviter toute équivoque, et sans prétendre en désigner autrement l'espèce. [R]

chasseur, saute en avant; et si le cavalier manque d'adresse, il éventre le cheval avec ses défenses. Celui qui le monte court grand risque, en tombant, de partager son sort. De tels accidens toutefois sont assez rares. J'ai ouï dire que la chair du sanglier est meilleure que celle du cochon domestique; mais d'ordinaire on ne la mange pas; on se contente d'emporter la tête en guise de trophée, et on laisse le corps se consumer sur place.

Si les jackals n'abondoient pas au point qu'il est impossible de diriger une meute (1) sur la trace d'un seul, ce seroit une chasse fort agréable aveo les chiens qui suivent le renard. Quant aux renards, ils sont petits, et quoiqu'ils courent vîte, on en fait peu de cas parmi les chasseurs; mais les jackals courent vîte et long-temps, soutenant le combat jusqu'à la fin, et vengeant souvent leur propre mort par celle des chiens.

Je ne connois rien de plus imposant que leurs cris nocturnes. Le jour ils restent dans leurs gîtes; mais dès que l'obscurité règne, ils sortent par milliers et font retentir l'air de leurs hurlemens. On assure que quand le tigre approche, ils poussent des gémissemens semblables à ceux d'un mouraut. J'ai entendu, à Kiri, où en effet les tigres abondent, cette espèce de voix creuse qui a quelque chose de solemnel et d'effrayant; mais j'ignore s'il faut l'attribuer à cette cause, ou si le cri n'étoit point plutôt celui de quelque jackal égaré.

Le florican est un bel oiseau, et le seul du pays qui aît la saveur du gibier. On le trouve dans les herbes hautes, et plus fréquemment dans les champs de moutarde, quand la plante est en fleur. Il est fort timide, et il est difficile d'en approcher à la portée du fusil; il est gros comme un jeune dindon et lent à s'élever; il vole d'ailleurs pesamment, et le plus mé-

(1) Il y a peu de meutes dans l'Inde; il y en a une, je crois, à Calcutta, et une autre à Mérut. [A]

diocre tireur ne peut guères le manquer. Le mâle a un beau plumage ; il a les aîles blanches et noires, et le reste à-peu-près de la couleur du faisan. La femelle est brune.

Il y a des perdrix grises et noires. Les premières sont de l'espèce commune en Angleterre. Les noires ont un plus beau plumage. Mais les unes et les autres sont dans l'Inde un gibier insipide.

Les cailles et les ortolans sont exquis dans leur saison. Les lièvres abondent, mais leur chair est sans fumet. Les cerfs de toute espèce, les antelopes, le baru-singa, espèce à douze grands andouillers, sont aussi fort nombreux.

Les oies, les canards, etc. se trouvent sur les lacs, dans la saison froide, en quantité innombrable. Ils offrent une chasse agréable et un gibier excellent. Je puis assurer en avoir vu souvent sur un seul lac, six ou sept milles. Quand ils s'envoloient, l'air en étoit obscurci.

Des Qua-quis ou Hottentots.

Quand les Hollandais prirent possession de la partie méridionale de l'Afrique, ils traitèrent durement les naturels du pays. Leurs terres devinrent la propriété des conquérans ; leurs femmes et leurs enfans furent réduits en esclavage ; et les actes d'oppression se multiplièrent.

On a conservé le souvenir de la résistance que firent les Qua-quis, et d'un petit nombre de Hollandais à qui il en coûta la vie. Mais leurs compatriotes vengèrent leur mort avec tant de cruauté, que les naturels, pour s'y soustraire, s'enfuirent en grand nombre dans les rochers inaccessibles de l'intérieur. La vie vagabonde qu'ils y menèrent, leur retraite dans l'ombre des bois, où ils se tiennent embusqués pour surprendre le voyageur,

leur a fait donner le nom de *Bochimen* ou hommes des bois.

Le nom de Hottentot, bien qu'on en ignore le sens, est évidemment d'origine hollandaise; celui de *Qua-quis*, dérivé du nom d'une rivière, ou de quelque ancien chef, est le seul sous lequel cette nation se désigne elle-même. Elle envisage celui d'Hottentot comme un terme de mépris. Il y-a une multitude d'exemples de peuples nomades, ou de ces tribus guerrières, qui à diverses époques, ont inondé l'Europe, dont le nom exprimoit le rang, la valeur, ou la puissance de leurs chefs. Mr. Tooke (1) dit que les Tartares Nogais changent fréquemment de demeure, et tout aussi souvent de nom; d'après celui de la rivière ou du lieu où ils se fixent, ou d'après celui du chef qui les y conduit.

Prenant maintenant le nom de l'ancienne Scythie dans son sens le plus étendu, depuis l'Oby au Dnieper, à travers l'Euxin et la Caspienne, atteignant la frontière de la Perse, de l'Inde et de la Chine, je me propose d'examiner, s'il est possible que les Hottentots ou Qua-quis descendent des tribus nomades de la Tartarie.

Plusieurs nations ont eu cette origine; mais ce fait connu a moins contribué à me faire entreprendre cette recherche, que la ressemblance de la figure des Qua-quis et de la figure tartare.

Ce n'est pas toutefois sur cette ressemblance seule que je fonde mes raisonnemens, mais l'affinité remarquable qui règne entre le gouvernement des Qua-quis est celui des anciens Tartares (2). Justin (3) représente les

---

(1) Russia, vol. II, page 72.

(2) Dans ce point de vue étendu, je prends en partie pour mon guide Sir W. Jones (*Disc. sur les Tartares*); et Rennell. Voyez ses admirables recherches sur la *Géographie d'Hérodote*. [A]

(3) Lib. 2, c. 2.

Scythes comme vivant dans des chariots, et couverts de peaux. Tels sont précisément les Hottentots du midi de l'Afrique. On les voit rarement rester long-temps dans des huttes; leur vie toute nomade se passe dans des craals mobiles. Le capitaine des Hottentots avec qui je m'entretins au Klouf, est, à tous égards, le Jenghiz des Tartares, le Suljek des Turcomans. La valeur seule l'élève à cette dignité; et chaque capitaine d'une tribu n'a d'autre distinction que la supériorité acquise par sa lance ou ses flèches.

Il seroit hors de place d'insister sur les mœurs et les coutumes des Nomades, dans certains points où elles varient comme leurs noms et leurs demeures; mais il y a, entre les anciens Scythes et les modernes Qua-quis, une ressemblance qui porte sur un objet plus important et qui ne doit pas être omise. L'écriture leur a été toujours également étrangère. C'est un fait bien attesté relativement aux Tartares.

Mr. Souciel (1) dit que, de toutes les tribus tartares, les Oigurs seuls ont connu l'usage des lettres. A la vérité Abulgazi dit que Jenghiz (2) les employoit seuls, comme d'excellens écrivains; mais les Chinois affirment qu'il fut forcé de le faire, parce qu'il n'y avoit point d'autres écrivains parmi ceux qui étoient nés ses sujets (3).

Les meilleures autorités attestent que les Tartares n'ont jamais eu de livres ou de registres écrits, et il en est de même des Qua-quis; on ne peut envisager cette conformité comme accidentelle.

Si l'on demande maintenant : comment les Scythes de l'Euxin se retrouvent-ils chez les Qua-quis de la

---

(1) Dans ses observations, astronomiques et mathématiques, citées par le major Rennell, dans son Examen d'Hérodote.

(2) Que nous nommons Gengis. [R]

(3) Voyez le Discours sur les Tartares.

pointe méridionale de l'Afrique? — Je demanderai à mon tour, comment les Scythes sortis des bords de l'Iaxarte et des lieux placés au-delà de ce fleuve, se retrouvent-ils sur la côte de l'Euxin? — Mille causes accidentelles ont pu concourir pour opérer ces migrations. Il n'est pas difficile d'admettre qu'elles ont pu entr'autres, faire passer des peuples du nord de l'Afrique au sud de cette partie du monde. Or Hérodote dit expréssément que les habitans de la côte septentrionale de l'Afrique de son temps étoient Nomades (1).

De tout temps, parmi les Nomades, les migrations ont été fréquentes. Uu air plus pur, des pâturages plus frais, des sources plus abondantes, ont toujours suffi pour attirer ces essaims du nord; et il n'est pas probable que le continent d'Afrique, d'ailleurs si peu connu, aît échappé à leur active curiosité.

Du nord au sud de l'Afrique, quelque difficile que soit le voyage pour les Européens de nos jours, les Tartares, vu leur nombre et leur vie errante, ont pu se frayer sans peine un chemin. En songeant à leur traversée du Turkestan au Pont-Euxin, on ne peut pas beaucoup s'étonner qu'une révolution subséquente les aît engagés à traverser la Méditerranée et à passer ensuite d'une extrémité du continent africain à l'autre extrémité.

Quant aux Cafres, dont j'ai eu occasion de voir en Afrique toutes les variétés, je n'hésite pas à croire qu'ils sont originaires de la partie méridionale de ce continent. Mais en considérant attentivement les Quaquis; en voyant combien ils diffèrent des Cafres, non seulement par les traits et la taille, mais par le langage et les mœurs; je ne peux m'empêcher de croire que s'ils ne descendent pas des Scythes errans, ils tiennent du moins, de manière ou d'autre à quelque

(1) Euterpe 32.

race de Tartares dont l'histoire reste obscure et ignorée (1).

LITTÉRATURE.

CORSO DI LETTERATURA DRAMMATICA DEL SIG. A. W. SCHLEGEL — Cours de littérature dramatique d'Aug. W. SCHLEGEL, traduction italienne avec notes de Giov, GHERARDINI, Tomes I et II, in-12. Milan 1817, chez Paul Emile Giusti.

LA publication des livres où la critique est présentée sous un jour absolument nouveau, contribue puissamment aux progrès de la littérature. De tels livres appellent à réfléchir sur les principes qu'on avoit d'abord adoptés de confiance, à examiner toutes les règles qu'on avoit d'abord suivies aveuglément, à soumettre à l'épreuve du raisonnement les théories qui, toutes vraies qu'elles puissent être, ne reposent encore pour nous sur d'autre base que celle du préjugé. Pour la littérature comme pour tous les intérêts mondains, ce n'est pas la foi, mais le doute qui sauve; c'est le doute qui met en mouvement tous les pouvoirs de notre raison, qui

(1) Si cette opinion paroît hasardée, je me borne à dire, que je la soumets, comme tout ce que j'écris, au jugement de mes lecteurs. [A]

Quoiqu'en effet l'opinion dont il s'agit prête fort aux objections, nous avons cru le sujet assez intéressant pour devoir lui donner place dans notre Recueil; et c'est même ce qui a attiré notre attention sur cette esquisse, si légère, des pays où l'auteur a fait quelque séjour. [R]

nous fait scruter le fond des choses, et découvrir en elles, et bien plus en nous-mêmes, des profondeurs inconnues. Le doute doit toujours précéder l'examen, et l'examen seul peut convaincre; le doute affermit les vérités qu'il fait reconnoître, parce qu'il les assied sur leurs vrais fondemens.

Le cours dramatique de Mr. Schlegel, dont nous annonçons la traduction italienne, est fait pour éveiller, sur les anciens axiomes de la critique littéraire, ce doute philosophique. Si ce critique venoit à former en Allemagne une école aussi intolérante que l'étoit l'ancienne, si ses dogmes étoient adoptés aveuglément par ses disciples, si son autorité étoit opposée à celle de la raison ou de la nature, et si la décision du maître ne laissoit plus lieu à la discussion, il donneroit à ses sectateurs des chaînes tout aussi pesantes que celles qu'il s'efforce de briser, et, orthodoxie pour orthodoxie, nous aimerions mieux la plus ancienne. Mais les opinions de Mr. Schlegel sont bien plus propres à mettre les esprits en fermentation, qu'à les subjuguer. Il professe trop publiquement l'esprit de parti, il annonce trop que, dans ses jugemens littéraires, il fera usage de deux poids et de deux mesures; il écoute trop ses préventions nationales, et il associe trop son amour ou sa haine à sa religion et à sa politique, pour ne pas exciter dans ses lecteurs une défiance qui garantit la liberté de leur jugement. Il persuade rarement, mais il fait toujours penser, il jette un jour nouveau sur toutes nos opinions, il force à remonter vers une source plus élevée, pour les doctrines qu'on avoit puisées jusqu'alors dans les canaux inférieurs de la science. Vingt poétiques comme celles qui se sont succédées, toujours sur la même ligne, depuis Aristote jusqu'à Batteux, n'ajoutent pas une idée au fond primitif, mais celle de Mr. Schlegel enrichit ses lecteurs, ne fut-ce que des argumens par lesquels ils la combattent.

Qu'elle qu'aît été la richesse des Italiens dans la composition poétique, ils doivent reconnoître leur pauvreté dans la critique littéraire. Ils ne se sont pas rendu raison du talent qu'ils ont développé dans leurs propres chefs-d'œuvres, et leur pensée est à peine entrée dans la carrière que leur imagination a parcourue en entier. Aussi l'acquisition dans leur langue de l'ouvrage spirituel de Mr. Schlegel, est-elle un événement heureux pour leur littérature, dut-il ne changer aucune de leurs croyances littéraires, et ne servir qu'à les faire méditer de nouveau. D'ailleurs cette traduction n'est point un des travaux précipités que les libraires font souvent entreprendre par spéculation. Mr. Gherardini paroît avoir bien saisi le sens de son auteur, et bien étudié, pour sa propre satisfaction, le sujet qu'il traite; il a de la fidélité dans l'expression, de l'élégance et de la précision dans le style, et on lira sa traduction à-peu-près avec autant de plaisir que l'original.

Mais Mr. Gherardini a accompagné cette traduction de cent quarante pages de notes, jointes au second volume, pour réfuter tout ce que Mr. Schlegel a avancé sur la littérature de l'Italie. Il accuse son auteur, et ce n'est peut-être pas sans raison, d'avoir jugé le théâtre italien avec une sévérité excessive. Il a cru devoir compenser cette injustice par une partialité opposée; mais toute exagération est un tort, et lorsqu'on écoute son ressentiment plutôt que l'esprit d'une saine critique, on perd la faculté de persuader. Cette animosité auroit été plus excusable dans un Français, blessé de voir Mr. Schlegel attaquer sa nation sur tous les points, et lui refuser toute espèce de mérite. Mais l'auteur de ce cours professe un culte presqu'idolâtre pour le Dante; son admiration pour Pétrarque, pour Boccace, pour le Tasse, l'Arioste, Guarini, et bien d'autres encore, est si vive, et si chaudement exprimée qu'elle doit satisfaire l'amour-propre national le plus ambitieux; et dès lors,

avec quelque défaveur qu'il puisse juger Métastase ou Alfieri, on ne peut soupçonner en lui le dessein d'offenser les Italiens. Son traducteur auroit donc mieux fait d'éviter l'aigreur en lui répondant, et lorsqu'il emploie à son égard une expression qu'il qualifie lui-même de *poco gentile* (peu civile) (page 339) il demeure sans excuse.

Mr. Gherardini pour infirmer le jugement de Mr. Schlegel sur la poésie italienne, le représente comme ayant été entraîné, par *son oreille tudesque*, dans des erreurs grossières sur les lois de la prosodie; et il associe, page 345, Mr. de Sismondi à ce reproche; mais Mr. Gherardini n'a pas seulement tort dans la forme, il a aussi tort dans le fond. Il n'a point fait attention que chaque langue peut avoir des expressions convenues, qui semblent présenter un sens différent, et qui rendent cependant la même idée; comme en chronologie les Italiens appellent *cinque cento* le seizième siècle, et *sei cento* le dix-septième, d'où il ne faut pas conclure qu'ils se trompent d'un siècle dans toutes leurs dates. Les détails sur le mécanisme des vers, dans une langue étrangère, sont toujours fastidieux; MM. Schlegel et Sismondi qui ne faisoient point des traités de prosodie italienne, vouloient seulement la faire comprendre par analogie. Le premier, ou plutôt son traducteur français, a considéré l'endécasyllabe italien, comme un vers féminin de dix syllabes, et la onzième, qui n'est pas accentuée, est pour lui surnuméraire; il a employé ce mot de vers féminin, quoiqu'il sache très-bien que la syllabe surnuméraire française, présentant toujours le son d'un *e* muet, est sourde et monotone, tandis que la syllabe correspondante en Italien, pouvant admettre indifféremment les cinq voyelles, est toujours sonore et flatteuse pour l'oreille. Il a seulement voulu dire que le mouvement du vers étoit analogue. Quand il a parlé ensuite du vers *sdrucciolo*, il a dit qu'il étoit de douze syllabes, dont

dont les deux dernières ne sont pas accentuées; Mr. Gherardini lui reproche comme une absurdité, de ne l'avoir pas nommé endécasyllabe, ainsi qu'on fait en italien. D'après l'analogie il auroit fallu l'appeler en français, vers de dix syllabes avec deux surnuméraires; mais qu'importe, puisqu'on est d'accord sur l'idée? D'après la même règle française, de considérer la syllabe non accentuée comme surnuméraire, Mr. de Sismondi a nommé le *settenario* italien, vers de six syllabes; et Mr. Gherardini fait semblant de croire que, dans les petits vers de Metastase, ce critique n'a pas su compter jusqu'à sept. Sans doute le littérateur italien a raison de prétendre qu'aucun étranger n'arrivera jamais à sentir toute l'harmonie de la langue italienne; mais quant à ces premiers principes de la versification, il ne faut pas les donner pour une science occulte.

Dans ces notes Mr. Gherardini oppose à plusieurs reprises Mr. de Sismondi à Mr. Schlegel, pour faire mieux ressortir, dit-il, la contradiction *entre deux écrivains fauteurs de la même école romantique* (p. 250). Nous sommes persuadés que Mr. Schlegel n'acceptera point cette solidarité; il ne regardera point Mr. de Sismondi comme partisan de l'école romantique; et en effet celui-ci nous paroît s'être borné à réclamer un principe de toute justice, en faveur des Anglais et des Espagnols, c'est que chaque écrivain soit jugé selon la loi qu'il fait profession de suivre.

Peut-être Mr. Schlegel a-t-il fait tort, par trop de zèle, aux principes qu'il professe. Il a fait le panégyrique de Shakespeare et de Calderon avec un enthousiasme si aveugle, il a tellement pris à tâche de justifier toutes leurs fautes, ou plutôt son idolâtrie pour eux, a si souvent converti ces fautes en beautés, qu'il s'est rendu responsable de toutes leurs erreurs. Cependant, d'après les principes qu'il professe, et qu'il a exposés

dans ce cours, la littérature romantique est soumise à une poëtique tout aussi sévère, tout aussi dédaigneuse que la classique; il est tout aussi possible de pécher contre le goût, la raison, les convenances, dans l'une que dans l'autre. Calderon et Shakespeare n'ont pas reconnu certaines règles arbitraires, auxquelles nous sommes soumis, et il seroit absurde de les juger d'après elles; mais ils ont dû reconnoître les règles essentielles et éternelles du goût, de la sensibilité, de l'imagination, et du jugement; et quand ils s'en écartent, ce qui malheureusement leur arrive souvent, c'est à eux qu'en est la faute, et non au système. Ils ont encore d'autres règles, une autre inspiration, un autre esprit, et même pour parler le langage des écoles, d'autres unités qui leur sont propres, et qui sont la conséquence des libertés mêmes qu'ils prennent avec les unités des classiques. Mais les plus grands génies romantiques ont travaillé avec trop de précipitation, et quelquefois avec une trop grande ignorance de leur propre système; ils se sont trop abandonnés à l'inspiration, ils ont trop laissé de côté la théorie, pour ne pas pécher plus d'une fois contre ses lois. Alors de nouveau, ils doivent être l'objet d'une critique d'autant plus sévère, que la poëtique même qu'ils font profession de suivre les condamne.

En mettant en opposition les jugemens de Mr. de Sismondi avec ceux de Mr. Schlegel, Mr. Gherardini n'a pas remarqué que leurs principes étoient plus opposés encore. Le premier a jugé les poëtes classiques de l'Italie, d'après les règles de la poésie classique, et les poëtes romantiques de l'Espagne d'après celles de la poésie romantique; mais il n'a pas été moins sévère envers les Espagnols qu'envers les Italiens. Il semble même qu'il n'a voulu voir dans le théâtre espagnol, que la peinture des mœurs nationales; et s'il a senti ses beautés poétiques, prises dans les souvenirs de l'ancienne chevalerie, il a été bien plus frappé encore de ce que ce

théâtre présentoit d'immoral et d'antisocial. Souvent on seroit tenté de croire qu'il a voulu montrer avant tout la funeste influence de ce sentiment prétendu religieux, ou plutôt de ce fanatisme intolérant et farouche, dont Mr. Schlegel a fait l'ame de la poésie romantique. Quant aux beautés lyriques qui abondent dans Lope de Vega et dans Calderon, les Espagnols reprocheront sans doute au critique de n'en avoir pas donné une idée assez vive à ses lecteurs. Ils lui diront, comme Mr. Gherardini à Mr. Schlegel, qu'il n'a pas assez bien entendu leurs grands maîtres, que son oreille est demeurée sourde à une harmonie toute divine, et que s'il avoit été plus profondément versé dans l'étude de leur langue, il auroit trouvé dans sa mélodie et dans son coloris, l'explication des sentimens qui l'ont choqué; comme une excellente musique sert à développer le vrai sens de la poésie qu'elle accompagne, et présente à l'auditeur toutes les nuances des pensées que les paroles sont réduites à exprimer grossièrement.

Mr. Gherardini repoussant avec humeur les critiques de Mr. Schlegel, répète le reproche si souvent adressé aux poëtes romantiques, d'entasser en un seul jour et un même lieu, contre toute vraisemblance, des événemens qui ont dû se passer à de grands intervalles et de temps et de distance. Il est étrange qu'un traducteur de Mr. Schlegel, et un traducteur qui l'a très-bien compris, puisse tomber dans une erreur semblable. Shakespeare et Calderon ne cherchent point à faire supposer au spectateur que les événemens qu'ils représentent sont arrivés en un même jour et un même lieu; mais, au contraire, que le spectateur a la faculté de voir tout ce qui se rapporte à la même action, dans des lieux et des temps différens. Une des données qu'ils demandent à ceux qui s'abandonnent à leurs illusions, c'est précisément le pouvoir magique de parcourir l'Univers, comme pourroient le faire les esprits dégagés des corps,

Ils dévoilent à nos regards ce qui s'est passé en même temps ou successivement, jusqu'aux extrémités de la terre, de même qu'ils nous font lire jusqu'au fond des cœurs; mais en retour, ils s'engagent à nous faire voir tout ce qu'un poëte classique seroit réduit à nous raconter. C'est sur cette convention réciproque que leur théâtre est fondé; ne pas vouloir l'admettre, et recommencer à dire qu'on ne peut se soumettre à l'absurdité de voir des années s'écouler en un jour, ou des centaines de lieues se presser dans l'étroit espace du théâtre, c'est précisément comme si l'on faisoit à l'art du sculpteur le reproche inverse, celui de représenter toujours le même instant, en quelque lieu et en quelque temps que l'on contemple ses chefs-d'œuvres, comme si l'on se récrioit sur l'invraisemblance de l'Apollon du Belvédère qui marche toujours et n'avance point. Ou dans l'art dramatique lui-même, c'est comme si, à la représentation des chefs-d'œuvres de Racine ou d'Alfieri, on s'élevoit contre l'absurdité du poëte qui fait que les héros de la Grèce et de Rome parlent français ou italien, qui transporte Athènes et Thèbes sur le théâtre de Paris et de Florence, et qui met sous nos yeux ce qui s'est passé il y a deux mille ans, comme si c'étoit l'événement du jour.

Chacun des beaux arts ne peut imiter la nature qu'au moyen de certaines concessions que l'imagination lui accorde, et sans lesquelles l'art n'existeroit pas. Rien n'est plus facile que de relever la contradiction entre ces concessions que l'imagination fait à l'artiste, et l'état réel des choses; mais aussi rien n'est plus oiseux: car la copie qui seroit exactement semblable à l'original, qui ne seroit point assistée par l'imagination, et à laquelle on ne pourroit éviter de se méprendre, cesseroit d'appartenir aux beaux arts, et ne feroit éprouver aucune jouissance. Or, les dramaturges romantiques mettent en scène les actions, en disposant librement du

temps et de l'espace, mais en s'interdisant les narrations; les dramaturges classiques les mettent en scène, en suppléant par des narrations à tout ce qui n'entre pas dans le temps et l'espace qui leur sont matériellement donnés. L'une des manières n'est pas plus facile que l'autre. Les avantages qu'elles présentent sont divers, et le plus souvent opposés. Mr. Schlegel a fait valoir avec beaucoup d'habileté ceux qui résultent de la manière romantique. Mr. Gherardini pouvoit relever les inconvéniens qui leur sont attachés, ou les avantages propres à la manière classique. Il pouvoit discuter les bases des deux systêmes, mais il ne devoit pas les confondre, et supposer aux romantiques un but diamétralement opposé aux principes mêmes de leur école.

Mr. Gherardini a fait sa traduction sur la traduction française, parce que, dit-il, l'auteur l'a considérée lui-même comme une seconde édition revue et corrigée de son cours. En effet la traduction française présente partout plus de clarté, et quelquefois des développemens nouveaux, auxquels l'auteur Allemand a donné sa sanction, ensorte qu'elle peut être suivie comme un texte original; mais alors nous ne pouvons comprendre pourquoi Mr. Gherardini n'a pas rendu en italien la préface du traducteur français, chef-d'œuvre d'esprit, de goût, de modération et de bonne critique, qui en indiquant des opinions fort éloignées de celles de Mr. Schlegel, prépare cependant à méditer sous leur vrai point de vue, les théories neuves et originales d'un littérateur aussi distingué.

MÉLANGES.

The Prisoner of Chillon. Le Prisonnier de Chillon. Poëme de Lord Byron. Londres 1817.

Il n'y a pas moins de vraie poésie, et on trouve plus de sensibilité dans le petit poëme du *Prisonnier de Chillon*, que dans tout autre ouvrage du même auteur. La vue de ce lieu, que la captivité de Bonnivard a rendu célèbre, a inspiré le poëte ; mais quand Lord Byron visita Chillon, il ignoroit les circonstances de la longue détention du Prieur de St. Victor. Il l'a regretté, après avoir publié ce poëme, que son imagination seule a produit, et auquel il auroit peut-être donné un caractère historique. Quoiqu'il en soit, il auroit été difficile de peindre avec plus de force et de vérité, les misères d'une captivité douloureuse, et de répandre un intérêt plus touchant sur de tels tableaux.

Nous avons pris textuellement la partie du poëme qui conduit le lecteur jusqu'après la mort du jeune frère du prisonnier, et qui décrit l'état de stupeur où cette perte le laissa. C'est la partie de cet ouvrage où se déploie la plus grande supériorité de talent. Nous avons été encouragés à donner le texte à côté de l'imitation : tous ceux qui peuvent l'entendre y gagneront. Le poëte suppose que le malheureux prisonnier, devenu libre, raconte lui-même son histoire en ces mots :

« Mes cheveux ont blanchi, mais ce n'est point l'effet des années, ou d'une soudaine terreur. Je me sens courbé

I.

My hair is grey, but not with years,
Nor grew it white

vers la terre, mais ce n'est point l'effet du travail: c'est celui d'un vil repos. Mon corps a été en proie aux maux de la captivité. J'ai éprouvé le sort de ceux auxquels on a interdit l'usage de l'air libre et des bienfaits de la terre.»

» C'est pour la foi de mon père que j'ai porté des chaînes, et desiré la mort. Pour une croyance que nous n'avons point voulu abandonner, mon père est mort dans les tortures, et ses enfans ont eu pour demeure une prison ténébreuse. Nous étions sept: je reste seul! Cinq de mes frères sont morts à la fleur de l'âge, fiers, comme je le fus moi-même, d'être en butte aux fureurs de la persécution. Le premier périt dans les flammes; deux trouvèrent la mort sur le champ de bataille; trois furent jetés dans un cachot: je fus du nombre, et je survis à mes frères.»

In a single night,[2]
As men's have grown from sudden fears:
My limbs are bowed, though not with toil,
But rusted with a vile repose,
For they have been a dungeon's spoil,
And mine has been the fate of those
To whom the goodly earth and air
Are bann'd, and barr'd-forbidden fare;
But this was for my father's faith
I suffered chains and courted death;
That father perish'd at the stake
For tenets he would not forsake;
And for the same his lineal race
In darkness found a dwelling-place;
We were seven-who now are one,
Six in youth, and one in age,
Finish'd as they had begun,
Proud of Persecution's rage;
One in fire, and two in field,

» Les voûtes sombres des gothiques prisons de Chillon, sont soutenues par sept piliers grisâtres et massifs, qu'éclaire à peine une foible lueur. La muraille dégradée laisse pénétrer un rayon perdu, qui se glisse dans le cachot, et rampe sur ce sol humide, comme les météores sinistres qui errent sur les marais. Chaque colonne porte un anneau de fer, et chaque anneau porte une chaîne. Ce fer a une vertu rongeante. Il a gravé sur ma chair des marques qui ne s'effaceront point, aussi long-temps que je verrai la lumière du jour, dont l'impression est devenue douloureuse. Pendant de longues années, mes yeux n'ont point vu lever le soleil. Hélas! je ne puis les compter, ces années! J'en perdis le nombre alors que je fus condamné à survivre au dernier de mes frères. »

Their belief with blood have seal'd;
Dying as their father died,
For the God their foes denied;
Three were in a dungeon cast,
Of whom this wreck is left the last.

II.

There are seven pillars of gothic mold,
In Chillon's dungeons deep and old,
There are seven columns, massy and grey,
Dim with a dull imprisoned ray,
A sunbeam which hath lost its way,
And through the crevice and the cleft
Of the thick wall is fallen and left;
Creeping o'er the floor so damp,
Like a marsh's meteor lamp:
And in each pillar there is a ring,
And in each ring there is a chain;
That iron is a cankering thing,
For in these limbs its teeth remain,
With marks that will not wear away,

» Chacun de nous fut enchaîné à une colonne. Nous étions trois, mais chacun étoit seul. Il nous étoit impossible de faire un pas. Nous pouvions à peine nous entrevoir, à cette pâle et livide lueur, qui nous rendoit méconnoissables. Ainsi réunis et séparés, les mains liées et le cœur gémissant, privés des dons que la terre accorde à tous, nous trouvions encore quelque douceur à entendre les discours les uns des autres. Nous nous soutenions réciproquement; nous cherchions des motifs d'espérance; nous récitions de vieilles légendes, et nous chantions des chansons héroïques. Mais tout cela même devint languissant et froid. Nos voix prirent le son rauque et caverneux de l'écho

---

Till I have done with this new day,
Which now is painful to these eyes
Which have not seen the sun so rise
For years-I cannot count them o'er,
I lost their long and heavy score,
When my last brother droop'd and died,
And I lay living by his side.

III.

They chain'd us each to a column stone,
And we were three-yet, each alone,
We could not move a single pace,
We could not see each other's face,
But with that pale and livid light
That made us strangers in our sight;
And thus together-yet apart,
Fettered in hand, but pined in heart;
'Twas still some solace in the dearth
Of the pure elements of earth,
To hearken to each other's speech,
And each turn comforter to each,
With some new hope, or legend old,
Or song heroically bold;

du rocher; elles n'avoient plus ce développement plein et libre d'autrefois. Je ne sais si mon imagination me trompoit, mais ce n'étoit plus le timbre de nos voix.»

»C'étoit à moi, qui avois vu écouler le plus d'années, à soutenir, à encourager mes frères. J'y travaillois de tous mes efforts, et chacun d'eux aidoit aussi à la consolation des autres. Le plus jeune étoit le bien-aimé de mon père; ses yeux étoient de la couleur du ciel, et il avoit le regard de ma mère. Mon âme étoit émue sur sa destinée. Eh! comment ne pas gémir sur le sort d'un être tel que lui, condamné à une épreuve si dure! Il étoit beau comme la clarté des cieux étoit belle pour moi jadis, ou comme elle se montre à de jeunes aigles, qui déploient leurs aîles pour la première fois. Il étoit pur comme un de ces jours des régions du pôle, vêtus de neige et enfans du soleil, ces jours de longue lumière, qui durent autant que l'été. Une douce gaîté animoit son esprit. Il ne trouvoit des larmes que pour les maux d'autrui, qu'il ne pouvoit soulager, mais alors ses larmes couloient comme les ruisseaux des montagnes.»

But even these at length grew cold.
Our voices took a dreary tone,
An echo of the dungeon-stone,
  A grating sound-not full and free
  As they of yore were wont to be:
  It might be fancy-but to me
They never sounded like our own.

IV.

I was the eldest of the three,
And to uphold and cheer the rest
I ought to do-and did my best-
And each did well in his degree.
The youngest, whom my father loved,

» L'autre de mes frères avoit une ame aussi pure, mais il sembloit né pour être en lutte perpétuelle avec les hommes. Sa stature étoit celle d'un athlète; son énergie auroit bravé l'univers, et il auroit recherché l'honneur de combattre et de mourir dans les premiers rangs. Il languissoit dans les fers; et leur poids écrasoit son courage. Je le vis qui déclinoit en silence. Hélas! je per-

---

Because our mother's brow was given
To him-with eyes as blue as heaven,
For him my soul was sorely moved;
And truly might it be distrest
To see such bird in such a nest;
For he was beautiful as day-
(When day was beautiful to me
As to young eagles, being free)-
A polar day, which will not see
A sunset till its summer's gone,
Its sleepless summer of long light,
The snow-clad offspring of the sun:
And thus he was as pure and bright,
And in his natural spirit gay,
With tears for nought but others' ills,
And then they flowed like mountain rills,
Unless he could assuage the woe
Which he abhorr'd to view below.

V.

The other was as pure of mind,
But formed to combat with his kind;
Strong in his frame, and of a mood
Which'gainst the world in war had stood,
And perish'd in the foremost rank
With joy: -but not in chains to pine:
His spirit withered with their clank,
I saw it silently decline-
And so perchance in sooth did mine;

dois aussi l'espoir; mais je m'efforçois d'égayer, d'encourager encore ces êtres infortunés, tristes débris d'une famille si chère! C'étoit un chasseur des Alpes; il avoit coutume de poursuivre les chamois, et les animaux féroces. Pour un tel homme, une chaîne aux pieds étoit le plus grand des supplices, et un cachot le gouffre de la mort.»

»Les eaux profondes du Léman forment autour des murailles du château, comme une prison à double enceinte; et la sonde jetée des blancs créneaux de Chillon dans les ondes du lac, va cherher jusqu'à mille pieds le fond de cet abîme. Les voûtes qui nous renfermoient sont un tombeau vivant au-dessous de la surface des eaux. Jour et nuit nous entendions le bruit de la vague au-dessus de nos têtes; nous l'entendions frapper le ro-

---

But yet I forced it on to cheer
Those relics of a home so dear.
He was a hunter of the hills,
Had followed there the deer and wolf;
To him this dungeon was a gulf,
And fettered feet the worst of ills.

VI.

Lake Leman lies by Chillon's walls:
A thousand feet in depth below
Its massy waters meet and flow;
Thus much the fathom-line was sent
From Chillon's snow-white battlement,
Which round about the wave enthralls:
A double dungeon wall and wave
Have made—and like a living grave.
Below the surface of the lake
The dark vault lies wherein we lay,
We heard it ripple night and day;
Sounding o'er our heads it knock'd;
And I have felt the winter's spray

cher de coups redoublés ; et dans les orages d'hiver, quand les vents, heureux de leur liberté, souffloient avec violence, l'écume des ondes pénétroit jusqu'à nous. Le rocher lui-même trembloit, ébranlé par l'orage, et je n'en éprouvois aucun effroi, car j'aurois souri à la mort qui m'eût rendu la liberté. »

» J'ai dit que l'aîné de mes frères dépérissoit; j'ai dit que les ressorts de son ame fière étoient brisés. Il repoussoit toute nourriture : non qu'il fût accoutumé à des alimens recherchés. La chère des chasseurs avoit toujours été la nôtre ; mais le lait de la chèvre des Alpes n'approchoit plus de nos lèvres. Notre pain étoit semblable à celui que tous les captifs ont arrosé de leurs larmes depuis des milliers d'années : hélas ! depuis que l'homme a, pour la première fois, enchaîné la liberté de l'homme dans des cachots obscurs ! Mais que nous importoit le choix des alimens ! ce n'étoit pas là ce qui abattoit ses forces et son ame. Avec la trempe

---

Wash through the bars when winds were high
And wanton in the happy sky;
And then the very rock hath rock'd,
And I have felt it shake, unshock'd,
Because I could have smiled to see
The death that would have set me free.

VII.

I said my nearer brother pined,
I said his mighty heart declined,
He loath'd and put away his food;
It was not that 'twas coarse and rude,
For we were used to hunter's fare,
And for the like had little care :
The milk drawn from the mountain goat
Was changed for water from the moat.
Our bread was such as captive's tears
Have moisten'd many a thousand years,

de son caractère, il auroit langui dans un palais, si la jouissance de l'air libre sur les pentes escarpées des monts lui eût été interdite. Ah! pourquoi tarder à le dire! il mourut.... Je vis sa tête s'abaisser, et je ne pus accourir à lui pour la soutenir! Je ne pus ni saisir sa main défaillante, ni la serrer quand la mort l'eut glacée. En vain je mordis mes liens, et je m'efforçai de les briser!... Il mourut...... On vint détacher ses chaînes, et on lui creusa une fosse étroite dans la froide argile de notre prison même. Je suppliai en grâce, qu'on déposât du moins son corps dans une terre éclairée du soleil. C'étoit une pensée puérile, sans doute, mais elle travailloit mon cerveau; il me sembloit impossible qu'un cœur si libre pût reposer en paix, si un noir cachot devenoit son tombeau. J'aurois pu m'épargner cette prière: un froid sourire du géolier fut sa réponse. Le cadavre d'un frère chéri fut recouvert de cette terre qui ne produit point de verdure. La chaîne vacante, digne monument d'un pareil meurtre, resta suspendue au-dessus de la fosse. »

Since man first pent his fellow men
Like brutes within an iron den:
But what were these to us or him?
These wasted not his heart or limb;
My brother's soul was of that mould
Which in a palace had grown cold,
Had his free breathing been denied
The range of the steep mountain's side;
But why delay the truth?-he died.
I saw, and could not hold his head,
Nor reach his dying hand-nor dead,
Though hard I strove, but strove in vain,
To rend and gnash my bonds in twain.
He died-and they unlocked his chain,
And scoop'd for him a shallow grave

« Mais le favori de toute la famille ; celui qui, dès sa naissance, avoit obtenu le plus de soins ; l'image des beaux traits de ma mère ; le bien-aimé de tous ses proches, l'enfant chéri d'un père martyr ; l'être sur lequel s'étoient réunies toutes mes sollicitudes, et pour qui je ménageois encore ma vie, dans l'espoir d'adoucir ses maux, et de le voir libre un jour ; hélas ! lui aussi fut frappé au cœur ! Soit nature, soit inspiration, long-temps il avoit conservé son courage ; mais il commença à décliner et à languir ; il sécha comme une fleur sur sa tige....... O Dieu ! sous quelque forme que se présente le trépas, c'est une idée effrayante que celle d'une ame

---

Even from the cold earth of our cave.
I begg'd them, as a boon, to lay
His corse in dust whereon the day
Might shine-it was a foolish thought,
But then within my brain it wrought,
That even in death his freeborn breast
In such a dungeon could not rest.
I might have spared my idle prayer-
They coldly laugh'd-and laid him there:
The flat and turfless earth above
The being we so much did love;
His empty chain above it leant,
Such murder's fitting monument!

VIII.

But he, the favorite and the flower,
Most cherish'd since his natal hour,
His mother's image in fair face,
The infant love of all his race,
His martyred father's dearest thought,
My latest care, for whom I sought
To hoard my life, that his might be
Less wretched now, and one day free;
He, too, who yet had held untired

humaine quittant sa demeure et prenant l'essor. Je l'ai vu s'échapper en jaillissant avec des ruisseaux de sang. Je l'ai vu rassembler en vain ses forces convulsives pour lutter contre la vague en fureur. J'ai vu le crime délirant sur un lit de souffrances, dans les angoisses de la mort. Tout cela n'inspiroit que de l'horreur ; mais ici c'étoit de la douleur sans mélange de ce qui repousse et révolte ; c'étoit un malheur sûr et lent ; il dépérissoit sans se plaindre ; il étoit doux, calme, et sans larmes ; il étoit tendre et aimant ; il ne songeoit qu'à ceux qu'il laissoit après lui. Cependant le feu de ses yeux étoit si brillant et si pur, qu'il éclairoit en quelque sorte notre cachot même ; le coloris de ses joues sembloit défier la tombe ; mais les nuances de son teint disparurent peu-à-peu comme les dernières lueurs d'un arc-en-ciel qui s'efface. .... Et pas un mot, pas un soupir, pas un

---

A spirit natural or inspired
He, too, was struck, and day by day
Was withered on the stalk away.
Oh God ! it is a fearful thing
To see the human soul take wing
In any shape, in any mood: -
I've seen it rushing forth in blood,
I've seen it on the breaking ocean
Strive with a swoln convulsive motion,
I've seen the sick and ghastly bed
Of Sin delirious with its dread :
But these were horrors-this was woe
Unmix'd with such-but sure and slow:
He faded, and so calm and meek,
So softly worn, so sweetly weak,
So tearless, yet so tender-kind,
Aud grieved for those he left behind;
With all the while a cheek whose bloom
Was as a mockery of the tomb,

Whose

murmure sur sa fin prématurée! J'étois plongé dans le silence du désespoir, à l'approche de ce dernier malheur, le plus grand de tous! Il me parloit de temps plus heureux; il me montroit, pour m'encourager, encore un peu d'espérance. . . . . Hélas! sa respiration devint plus pressée; les soupirs qu'il vouloit étouffer furent plus fréquens et plus foibles. . . . . Je prête l'oreille . . . . je n'entends rien. Je l'appelle. . . . . Je sentois que c'étoit inutile; mais j'étois hors de moi-même, et mes terreurs ne raisonnoient pas; je l'ap-

---

Whose tints as gently sunk away
As a departing rainbow's ray-
An eye of most transparent light,
That almost made the dungeon bright,
And not a word of murmur-not
A groan o'er his untimely lot,-
A little talk of better days,
A little hope my own to raise,
For I was sunk in silence-lost
In this last loss, of all the most;
And then the sighs he would suppress
Of fainting nature's feebleness,
More slowly drawn, grew less and less:
I listened, but I could not hear-
I called, for I was wild with fear;
I knew 'twas hopeless, but my dread
Would not be thus admonished;
I called, and thought I heard a sound-
I burst my chain with one strong bound,
And rush'd to him:-I found him not,
I only stirr'd in this black spot,
I only lived-I only drew
The accursed breath of dungeon-dew;
The last-the sole-the dearest link
Between me and the eternal brink,

pelle . . . . . . Je crois entendre un son. Je m'élance, je romps ma chaîne . . . . Il n'étoit plus ! . . . . Je restois seul ! Je respirois sans partage l'air de ce cachot de malédiction ! Le dernier, l'unique et cher lien qui m'avoit retenu sur le bord de l'éternel abîme venoit de se rompre ! Je pressai cette main déjà froide, et un frisson glacial parcourut mes veines. Je n'avois plus ni force ni mouvement ; mais j'avois encore le sentiment de la vie : sentiment d'un désespoir frénétique, quand l'être que nous aimions l'a perdue ! . . . .

« Je ne conçois point encore pourquoi je n'ai pu mourir. Je n'avois plus d'espérance sur la terre ; mais la foi me restoit, et elle me défendoit d'attenter à mes

---

Which bound me to my failing race,
Was broken in this fatal place.
One on the earth, and one beneath-
My brothers-both had ceased to breathe:
I took that hand which lay so still,
Alas ! my own was full as chill;
I had not strength to stir, or strive,
But felt that I was still alive-
A frantic feeling, when we know
That what we love shall ne'er be so.
I know not why
I could not die,
I had no earthly hope-but faith,
And that forbade a selfish death.

IX.

What next befell me then and there
I know not well-I never knew-
First came the loss of light, and air,

jours. J'ignore ce qui m'arriva alors. J'avois perdu la sensation de l'air, celle de la lumière : je perdis encore celle des ténèbres. Je n'avois plus ni perceptions, ni pensée : j'étois comme une des pierres de ma prison, comme un rocher dépouillé qu'un épais brouillard environne. Tout étoit vague, terne et triste. Il n'y avoit ni jour ni nuit, pas seulement l'horrible lueur du cachot. Le vide absorboit l'espace. C'étoit la fixité sans le repos. Il n'y avoit plus ni astres, ni terre, ni temps, ni limites, ni changement, ni vertu, ni crime. Je respirois en silence, entre la vie et la mort. J'étois comme sur une mer stagnante, obscure, sans mouvement et sans bornes.

» Un rayon de lumière vint luire sur moi. Le chant

And then of darkness too:
I had no thought, no feeling-none-
Among the stones I stood a stone,
And was, scarce conscious what I wist,
As shrubless crags within the mist;
For all was blank, and bleak, and grey,
It was not night-it was not day,
It was not even the dungeon-light,
So hateful to my heavy sight,
But vacancy absorbing space;
And fixedness-without a place:
There were no stars-no earth-no time-
No check-no change-no good-no crime-
But silence, and a stirless breath
Which neither was of life nor death;
A sea of stagnant idleness,
Blind, boundless, mute, and motionless!

X.

A light broke in upon my brain,-

d'un oiseau se fit entendre. Il cessa, puis il reprit. C'étoit les sons les plus doux qui ayent jamais flatté l'oreille de l'homme. La surprise et une émotion de reconnoissance remplirent mes yeux de larmes; je regardois et ne pouvois voir cet ami de ma douleur; mais peu-à-peu mes sens redevinrent ce qu'ils avoient été; je vis les murs de mon cachot se resserrer lentement autour de moi; je vis le rayon perdu ramper dans la prison comme auparavant; et sur la brèche de la muraille qui laissoit pénétrer la clarté, je vis cet oiseau charmant, dont le plumage étoit d'azur, et dont le chant exprimoit tant de choses! Il sembloit les dire pour moi toutes ces choses, et ne rien craindre de la présence de l'homme. Je n'avois jamais vu, je ne verrai jamais son

---

It was the carol of a bird;
It ceased, and then it came again,
The sweetest song ear ever heard,
And mine was thankful till my eyes
Ran over with the glad surprise,
And they that moment could not see
I was the mate of misery;
But then by dull degrees came back
My senses to their wonted track,
I saw the dungeon walls and floor
Close slowly round me as before,
I saw the glimmer of the sun
Creeping as it before had done,
But through the crevice where it came
That bird was perch'd, as fond and tame,
And tamer than upon the tree;
A lovely bird, with azure wings,
And song that said a thousand things,

semblable. Il paroissoit chercher un compagnon d'infortune, et vouloir m'aimer quand personne ne m'aimoit plus! Sa voix m'avoit rendu le sentiment et la pensée. Etoit-il échappé à la captivité, et venoit-il charmer la mienne? Aimable oiseau! Je n'aurois point eu le courage de te priver de ta liberté! .... Etoit-il peut-être un messager des demeures célestes? Pardonne, ô Dieu, cette pensée! Hélas! pendant que sa voix me faisoit pleurer et sourire, je m'imaginois que l'ame de mon frère avoit revêtu cette forme pour venir me consoler. Mais il s'envola! .... et je vis bien alors qu'il étoit de la terre. Et sans cela m'eût-il quitté? m'eût-il laissé doublement seul! seul comme le cadavre dans le drap mortuaire! ....

And seem'd to say them all for me!
I never saw its like before,
I ne'er shall see its likeness more:
It seem'd like me to want a mate,
But was not half so desolate,
And it was come to love me when
None lived to love me so again,
And cheering from my dungeon's brink,
Had brought me back to feel and think.
I know not if it late were free,
Or broke ist cage to perch on mine,
But knowing well captivity,
Sweet bird! I could not wish for thine!
Or if it were, in winged guise,
A visitant from Paradise;
For-Heaven forgive that thought the while
Which made me both to weep and smile;
I sometimes deemed that it might be

Nous nous arrêtons ici : moins encore pour ne pas lasser nos lecteurs par la foible imitation de cette belle poésie, que pour ne point leur donner l'occasion de remarquer que l'intérêt et le coloris s'affoiblissent dans la dernière partie du poëme. Nous sacrifions néanmoins des morceaux d'un graud prix, tels que celui qui représente le captif parvenant à atteindre la brêche de sa prison, et parcourant des yeux ce paysage dont la vue lui a été interdite pendant de longues années. Les sensations qu'il éprouve, les sentimens dont il est agité, appartiennent à la nature intime de l'homme, et sont rendus de main de maître. C'est encore un trait pris dans les secrets du cœur humain, que ce regret fugitif, trahi par un soupir du prisonnier, au moment où il recouvre la liberté.

La tâche de critiquer le poëme eut été plus facile sans doute, que celle d'en faire ressortir les beautés; mais elle eût été moins agréable pour nous, qui cherchons de préférence ce qui mérite de passer dans notre langue, en laissant aux journalistes étrangers le soin de critiquer les ouvrages de leurs compatriotes.

My brother's soul come down to me;
But then at last away it flew,
And then 'twas mortal-well I knew,
For he would never thus have flown,
And left me twice so doubly lone, -
Lone-as the corse within its shroud.

Present state, etc. Etat présent de la ville de Venise.
(Edimburgh-magazine).

On sait que Venise est construite sur un grouppe de petites isles, dans les bas fonds de la partie septentrionale de l'Adriatique. Les édifices ont l'air de sortir immédiatement de l'eau : les rues sont des canaux, et les voitures des gondoles. Quelques parties de la ville sont élégamment bâties, et présentent de belles constructions dans le style du Palladio ; mais la place St. Marc n'est plus le rendez-vous des nobles ; les *casino* sont déserts, et le fameux pont de Rialto n'étale plus ses riches boutiques et ses brocarts d'or et d'argent. Les quatre chevaux de bronze sont de retour ; mais Venise n'a pas repris l'aspect de la capitale d'un Etat indépendant. Le Bucentaure est détruit par le temps, et l'Adriatique n'a plus d'époux.

Le grand môle est situé à environ dix-sept milles au midi de Venise. Il avoit été entrepris en 1751, et il n'étoit pas achevé quand la révolution de France commença. Il porte sur une de ses faces une inscription qui indique que son usage est de préserver la ville de Venise contre les fureurs de la mer. Ce rempart colossal a environ une lieue de long. Il s'étend au travers des marais, de l'isle *Chiusa* à l'ouest, en suivant l'isle de *Murassi*, jusqu'à la *Bocca del porto*, à l'est du côté de terre, le môle est terminé par un mur de dix pieds de haut et de quatre de large. Lorsqu'on est debout sur ce mur, on voit cette énorme masse qui s'abaisse en talus régulier jusque dans la mer, et l'on est frappé de la grandeur de cet ouvrage. Il y a comme deux terrasses en repos successifs. Le tout est revêtu en pierres de marbres, et a une épaisseur de cinquante pieds jusqu'à la surface de l'eau. Les blocs carrés de marbre dont cette surface est formée sont très-gros, et réunis par un ciment de pouzzolane du Vésuve. Au-delà de cette masse de maçonnerie, sont de gros blocs de marbre disséminés pour rompre la force de la vague ; mais il est douteux si ces blocs ne font pas plus du mal que de bien, parce que, dans les gros temps, quand la mer furieuse dépasse le môle lui-même, elle soulève quelquefois ces pierres détachées, et

les fait remonter sur les terrepleins du môle. Tout auprès de celui-ci du côté de la mer, il y a assez de fond pour de gros bâtimens. Le but de cette construction est de préserver les lagunes contre la fureur de la mer. Elle gagnoit, dit-on, d'une manière effrayante; et sans cette précaution Venise seroit peut-être déjà engloutie. On entretient cet ouvrage avec soin, et il a été réparé sous la domination française. Napoléon faisoit profession d'admirer beaucoup ce môle, sur lequel il avoit fait mettre cette inscription : « *Ausu Romano, aere Veneto* (1).

L'extrémité du môle, vers l'entrée du port, a vu un grand nombre de combats entre les troupes françaises et les bâtimens anglais, pendant la durée du blocus de Venise. Ce blocus fut si rigoureux qu'un grand nombre d'individus de la classe du peuple, sur-tout des gondoliers, périrent de faim.

Sur l'isle de Murassi, on voit des maisons qui, à quelque distance, ont une certaine apparence, mais, dans le fait, elles servent d'habitation à de misérables familles de pêcheurs, dont les enfans mendient avec acharnement, quand il se présente des étrangers. Les lagunes ou marais varient entre un pied et quatre pieds de profondeur. Le canal qui sert d'entrée aux vaisseaux dans le port de Venise est marqué par des balises en bois qui servent de points de repère aux pilotes.

Le long blocus des Anglais a anéanti le commerce de Venise, et fait pourrir dans le port un grand nombre de bâtimens marchands. En septembre 1816, pendant plusieurs jours, il ne sortit en tout que deux vaisseaux, l'un pour Constantinople, et l'autre pour Corfou. Une demi douzaine de petits bâtimens Suédois, Danois, Hollandais et Italiens attendoient une cargaison, avec peu d'espérance de l'obtenir. Les capitaux ont été dissipés, et l'esprit mercantile s'est éteint pendant la guerre. Les négocians essayent aujourd'hui d'obtenir du Gouvernement Autrichien, quelques avantages aux dépends des ports rivaux de Livourne et de Trieste; mais il y a lieu de croire qu'on ne verra pas refleurir le commerce dans cette célèbre métropole de l'industrie à laquelle l'Europe doit l'invention des *banques publiques*.

(1) Monument d'une hardiesse romaine et de l'opulence vénitienne.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

TABLEAU GÉNÉRAL DES COLONIES ANGLAISES AUX TERRES AUSTRALES en 1802, par Mr. PÉRON.

(*Second extrait. Voy. p.* 201 *de ce vol.*)

COMMERCE.

Productions.

DE tous les peuples Européens, celui qui paroît avoir le mieux connu les vrais principes de la colonisation, ce sont incontestablement les Anglais; aussi, malgré la foiblesse de la population de l'Angleterre, comparée à celle de la France et de l'Espagne, ses colonies se montrent-elles partout supérieures à celles de ces deux grandes Puissances. L'attention particulière donnée au commerce, et sur-tout à l'agriculture, est peut-être la principale cause de cette différence importante. Ce double but a été sur-tout considéré dans l'établissement de la Nouvelle Hollande; aussi le premier soin du Gouvernement a-t-il été d'y multiplier les défrichemens et d'y étendre la culture. Sous ce rapport, ses soins n'ont pas été inutiles, car plus de vingt-cinq mille acres de terre étoient déjà, en 1803, en plein rapport, et la colonie produit maintenant plus de blé qu'on ne peut y en consommer: quelques cargaisons en ont été expédiées au Bengale, et cet objet d'exportation doit devenir chaque jour plus considérable. Ainsi que nous l'avons fait observer plus haut, les grains, les légumes et les arbres fruitiers de l'Europe, y ont obtenu un grand succès:

le pêcher, sur-tout, y a réussi d'une manière étonnante; déjà même son fruit y est employé à nourrir des cochons. Les citronniers, les orangers, les pamplemoussiers, les manguiers et d'autres arbres de l'Inde, y donnent de grandes espérances; de sorte que l'on verra bientôt réunis sur ce sol, comme au Cap de Bonne-Espérance, tous les fruits de l'Europe et de l'Asie.»

»On sait que l'Angleterre est obligée de payer chaque année à la France, à l'Espagne et au Portugal, de très-grandes sommes d'argent pour les vins dont elle a besoin; aucune de ses possessions n'a pu, jusques à présent, l'approvisionner en ce genre. La Nouvelle Hollande paroît devoir un jour l'affranchir de ce tribut qu'elle est forcée de payer à trois Puissances étrangères, et rien n'est épargné pour obtenir cet avantage. Des plants de la meilleure qualité ont été successivement transportés au port Jackson, de Bordeaux, de Madère, des Canaries et du Cap de Bonne-Espérance; des vignerons français y ont été appelés à grands frais. Malheureusement les premières plantations, exécutées contre le gré de ces vignerons, autour de la maison du Gouverneur, à Parramatta, ont eu beaucoup à souffrir des vents brûlans du nord-ouest; mais ces hommes m'ont dit eux-mêmes que le succès de la vigne, placée dans une exposition convenable, étoit infaillible; ils venoient, en 1803, d'obtenir la permission d'en diriger les plantations à leur gré.»

»A côté du pêcher et du pommier de notre Europe, s'élèvent de jeunes plantations de caffiers et de cotonniers. Un ancien colonel français, Mr. le baron De La Clampe, les dirige, et cet homme respectable ne doute nullement de la réussite de ses efforts. J'ai vu moi-même ces plantations; toutes paroissoient pleines de force et de vigueur: notre compatriote m'a dit être parvenu, après une longue suite d'expériences très-ingénieuses, à obtenir naturellement du coton jaune, ou plutôt couleur de

nankin. Si le coton et le café réussissent dans la colonie, comme la chose paroît certaine, ce sera pour elle une branche de commerce bien importante ; et en même temps un présage heureux relativement aux autres plantations des pays chauds, que l'on se propose d'y faire, telles que le sucre, l'indigo, les épices, etc. Mr. le Gouverneur King nous a assuré qu'il devoit faire apporter incessamment des plants de la canne à sucre de Taïti, bien supérieure, comme l'on sait, à celles de l'Inde et de l'Amérique. »

» Le lin de la Nouvelle Zélande (phormium tenax), qui croît naturellement au port Jackson, peut aussi y devenir un jour un objet important de spéculation : il en est de même des bois de *casuarina*, de *banksia*, de *xilomelum* et de quelques autres, dont les marbrures élégantes l'emportent sur la plupart des bois employés jusqu'à ce jour par les ébénistes. Les beaux pins de l'isle Norfolk et de l'isle Howe, susceptibles de fournir à la marine anglaise des mâtures pour ses vaisseaux, pourront être aussi d'un grand intérêt. Il faut ajouter à ces productions utiles, l'écorce d'une espèce de *milia*, que les Anglais emploient avec succès contre les fièvres intermittentes, bilieuses, muqueuses ou putrides ; la gomme-résine brune de l'*eucalyptus*, dont l'effet contre la dysenterie est vanté par les médecins du pays ; une sorte d'écorce que l'on trouve sur-tout près des bords de la rivière Hunter, et qui fournit une très-belle couleur jaune ; la résine des plantes connues sous les noms de *gommiers rouge*, *jaune* et *vert*, dont l'odeur n'est pas moins agréable que celle du benjoin, et dont la solidité l'emporte incontestablement sur toutes les espèces de résines connues. J'ai apporté, en effet, une hache de pierre, à l'usage des sauvages de ces contrées, composée d'un tronçon de granit soudé à un manche de bois par le moyen de cette même résine ; on peut frapper à coups redoublés avec cet instrument sur des pièces

de bois, en enlever des éclats plus ou moins gros, le granit se brise avant que la résine qui le soude au manche, s'éclate dans aucune de ses parties. Sans doute une substance aussi précieuse, lorsqu'elle sera davantage recherchée, pourra devenir un objet intéressant de commerce; et, s'il est vrai, comme quelques-uns le prétendent, que l'arbre qui le produit soit le fameux *bois d'aigle*, si recherché et si cher dans tout l'orient, il est aisé de prévoir quels avantages un tel commerce offrira un jour. »

»Les belles mines de charbon de terre, découvertes aux environs de la rivière d'Hawkesbury, fournissent déjà un important objet d'exportation; et plusieurs cargaisons de cette substance, portées au Bengale et au Cap de Bonne-Espérance, y ont été bien vendues. On n'a pu retirer jusqu'à ce jour, de l'exploitation des bois, tous les avantages que sembloient promettre d'immenses forêts, si long-temps dérobées à la destruction. La mauvaise qualité de ces bois, très-souvent viciés dans le cœur, ce qui les rend peu propres aux usages de la marine, en est la cause unique; mais ils suffisent à la construction des petits bâtimens du pays que l'on emploie à la pêche des phoques et des baleines; quelques-uns même ont été vendus avantageusement au Bengale. Le chanvre et le lin, que l'on cultive avec succès au port Jackson, font espérer qu'un jour cette colonie pourra fournir des toiles (1) pour la marine anglaise de l'Inde.»

»Tels sont les divers avantages que le Gouvernement se promet, ou recueille déjà dans ses possessions aux Terres Australes, pour ce qui concerne les productions végétales exotiques ou indigènes. A l'égard des animaux, des profits plus considérables et plus importans se pré-

(1) Des fabriques de ce genre étoient déjà établies en 1804. *Voy.* TURNBULL's Voyage, *page* 465, seconde édit.). L. F.

parent ou se perçoivent déjà. Nous allons en présenter un tableau rapide.«

»En transportant les premiers condamnés sur les côtes de la Nouvelle Hollande, le Gouvernement anglais y fit conduire aussi quelques couples de chacun de nos grands bestiaux d'Europe, des chevaux, des bœufs, des cochons, des moutons, des chèvres, etc. Ces animaux, surveillés avec soin, ont également bien réussi sur ce sol étranger, et leurs troupeaux étoient tellement multipliés en 1803, qu'on ne comptoit pas moins de quatre mille bœufs dans la colonie. Les chevaux y étoient à la vérité moins nombreux, mais tous s'y présentoient cependant avec les caractères de la vigueur et de la beauté; et les nouveaux étalons que l'on y a conduits plus récemment, faisoient espérer que la race à venir seroit beaucoup plus vigoureuse que celles de l'Inde et des Moluques. A l'égard des cochons, ils sont partout très-multipliés; ces animaux, pour la plupart, sont de l'espèce que l'on trouve dans les isles du grand océan équatorial, lesquels, comme on sait, ont une chair bien supérieure à celle des cochons de nos climats. Quelque abondans que fussent ces animaux à l'époque de notre séjour dans la colonie, on n'en tuoit cependant encore qu'en très-petit nombre, et même il falloit en avoir obtenu la permission du Gouverneur, qui ne l'accordoit qu'avec difficulté; il pensoit avec raison, que ces privations momentanées seroient récompensées d'une manière suffisante par l'accroissement rapide des troupeaux. C'est d'après ce principe de prévoyance et de sagesse, que le Gouvernement de la Grande-Bretagne préfère envoyer à grands frais de la mère-patrie des provisions de cochons et de bœufs salés pour la subsistance des colons, et qu'il encourage par des primes avantageuses les armateurs du port Jackson, qui veulent aller faire des salaisons aux isles des Amis, de la Société, des Navigateurs, etc. Il recevra bientôt le prix de ses sacrifices; car il

est hors de doute que la Nouvelle Hollande à son tour fournira à ses flottes de l'Inde la plupart des viandes salées dont elles auront besoin.»

»Ainsi que nous venons de le voir, les chevaux, les bœufs et les cochons doivent devenir une source précieuse d'échanges; les moutons semblent présenter un avenir plus avantageux encore, et dès à présent ils procurent de grands profits aux propriétaires et au Gouvernement anglais. En effet, sur ce sol lointain et singulier, ces animaux ont si parfaitement réussi, que toutes les races y sont améliorées. On y en a fait venir des diverses parties du monde. L'Angleterre envoya les premiers individus; le Cap de Bonne-Espérance et le Bengale en fournirent des espèces propres à l'Afrique et à l'Asie; ces dernières, comme on sait, ne sont guères utiles par leurs toisons, qui ne donnent qu'un poil rude et court, au lieu de laine; mais la chair et la graisse en sont bien supérieures à celles des moutons d'Europe. On diroit que le hasard s'est plû à favoriser encore les projets du Gouvernement britannique. Dans la dernière guerre, un de leurs vaisseaux baleiniers qui traversoit le grand océan, fut assez heureux pour enlever un navire espagnol à bord duquel étoient trente beliers espagnols d'une rare beauté, que la cour d'Espagne envoyoit au Vice-roi du Pérou; cette capture précieuse, placée dans la réserve du Gouvernement au port Jackson, et mêlée avec les brebis d'Espagne qui s'y trouvoient précédemment, a si complétement réussi, que le nombre des troupeaux de mérinos est aujourd'hui très-considérable, et qu'il est peu de propriétaires qui n'en possèdent sur leurs habitations: j'ai vu moi-même ceux de MM. Cox et Marsden avec un intérêt difficile à décrire.»

»Tous les colons que j'ai consultés s'accordent à dire que la race des moutons mérinos, bien loin d'avoir perdu de sa perfection à la Nouvelle Hollande, y gagne au contraire chaque jour davantage. J'ai eu occasion d'exa-

miner une suite d'échantillons de laine de race espagnole d'Europe et de race espagnole australe, et la laine de cette dernière me paroissoit effectivement plus longue et plus fine. Cette double série étoit destinée au lord SYDNEY, l'un des protecteurs les plus zélés de cette colonie lointaine. Il paroît même que les croisemens opérés sur les races d'Afrique et d'Asie ont obtenu des résultats favorables; le poil de ces derniers animaux s'est effectivement changé en une laine très-courte, fine et crépue; on espère en retirer avant peu de nouveaux avantages.»

«Toutes ces laines de la Nouvelle Hollande sont transportées en Angleterre, où elles se vendent concurremment avec les laines d'Espagne les plus belles, et même à un plus haut prix. Dans un Mémoire fort intéressant que Mr. ARTHUR (1) a présenté au Gouvernement anglais sur les moutons de la Nouvelle Galles du sud, il prouve que, dans toutes les ventes, leur laine a eu la préférence. Le même auteur prétend même que telle est la facilité prodigieuse avec laquelle les troupeaux s'y multiplient, qu'avant qu'il soit vingt ans, le commerce des laines seules rapportera dix-huit cent mille livres sterling (environ quarante-trois millions de francs) par année à

(1) Mr. ARTHUR, officier du régiment de la Nouvelle-Galles du sud, quitta le service en 1803 pour se livrer entièrement aux soins de l'agriculture et de l'éducation des bestiaux. Son bétail, à cette époque, consistoit en sept vaches, dix à douze moutons et trente cochons; en 1811 il se composoit de 4600 moutons, 900 bêtes à cornes, et d'un nombre considérable de cochons; en outre, il avoit vendu aux autres habitans vingt mille têtes de bétail.

Lorsqu'il commença une aussi belle spéculation, la viande de boucherie valoit 2 sch. 6 pences à 3 schellings (3 fr. à 3 fr. 60 c. la livre); il pouvoit en fournir au Gouvernement à 9 pences ou 90 cent. (Voyez *New South-Wale's gazette*, de 1811) L. F.

l'Angleterre ; et cette assertion, quelque extraordinaire qu'elle soit, me semble être d'une parfaite exactitude. En effet, le nombre des moutons sur les différentes habitations se montoit, en 1802, à plus de huit mille; en 1804, ce nombre étoit déjà doublé (1). Or, les soins qu'on apporte à leur multiplication sont si suivis, la température leur est si favorable, la nature des herbes et même des plantes, qui presque toutes sont aromatiques, leur est si salutaire, qu'en parcourant moi-même l'intérieur du pays, je ne pouvois me rassasier de la vue de ces magnifiques troupeaux. Nous pouvons donc en regarder les produits comme la source prochaine d'un commerce très-avantageux entre la colonie et la métropole, qui, par ce moyen, se trouvera dispensée du tribut énorme qu'elle paie à l'Espagne et au Portugal pour les laines qui doivent approvisionner ses nombreuses manufactures. »

Pêches de la Baleine et des Phoques.

» Tandis que le commerce intérieur de la colonie prend chaque jour un développement plus rapide et plus vaste, celui de l'extérieur, qu'alimente la pêche de la baleine et des phoques, obtient encore de plus heureux succès.

---

(1) *Aperçu du nombre des bestiaux qui existoient en état de domesticité, au port Jackson, à diverses époques:*

Années.	Taureaux et Vaches.	Béliers et Brebis.	Cochons et Truies.	Chevaux et Jumens.
1794	40	526	»	20
1796	227	1531	1869	57
1802	1856	8661	5233	293
1803	2450	11275	9105	358
1804	3500	16500	14000	450

Celle-ci est d'une haute importance pour les Anglais ; ils en retirent de très-grands avantages pour leur commerce avec la Chine, par la vente des fourrures ; pour leur commerce avec l'Europe, par le transport des huiles excellentes que ces animaux fournissent ; et pour leur marine, par le nombre considérable de matelots que ces expéditions occupent, et qui, dans des voyages aussi longs et par des latitudes aussi élevées, ne sauroient manquer de devenir les meilleurs matelots de l'Angleterre.»

»La pêche de la baleine dans ces régions, qui, à l'exception des échanges avec la Chine, procure les mêmes avantages, me paroît beaucoup plus importante encore que celle des phoques. On sait en effet que, pendant près d'un siècle, une des sources principales de la puissance et de la fortune des Hollandais fut cette même pêche de la baleine concentrée dans les mers du nord : des milliers de bâtimens y étoient annuellement employés ; et leurs matelots, endurcis à tous les genres de fatigues, formés de bonne heure aux manœuvres les plus hardies, devinrent, dans les combats que la Hollande eut à soutenir alors, les principaux instrumens des victoires que ses flottes obtinrent sous les TROMP et les RUYTER. Malheureusement les épiceries des Moluques firent négliger les baleines du nord ; et l'Angleterre, habile à profiter des fautes de ses rivaux, parvint insensiblement à se rendre la maîtresse presque absolue de cette branche de commerce, aussi lucrative qu'intéressante pour la prospérité d'une marine militaire.»

»Cependant le nombre des baleines diminua dans les mers du nord ; poursuivies par les pêcheurs, elles furent réduites enfin à se tenir presque constamment au milieu des glaces les plus inabordables : aussi toutes les relations de ces derniers temps s'accordent à nous présenter ces pêches comme extrêmement difficiles, dangereuses même, et cependant infiniment moins fructueuses

qu'autrefois. Depuis lors, les spéculations des Anglais, en ce genre, se sont dirigées vers l'autre extrémité du globe. Là se trouvent aussi d'innombrables légions de baleines : toutes les eaux qui avoisinent la terre des Etats, la terre de Kerguelen, la Nouvelle Zélande, les isles Falkland, la terre de Sandwich ou Thulé australe, en sont remplies ; sur quelques points des côtes de la Nouvelle Hollande, on en trouve aussi à certaines saisons d'innombrables troupeaux. La baie des Chiens marins, à la terre d'Endracht, par exemple, en fourmilloit lorsque nous y mouillames pour la première fois ; à peine, pour ainsi dire, osoit-on mettre les embarcations à la mer, tant le nombre de ces animaux étoit grand. Le Gouvernement anglais, instruit de ces circonstances par les navigateurs qui avoient visité ces parages, crut devoir appeler les spéculations des armateurs britanniques vers les régions australes, et ses efforts obtiennent chaque jour un succès plus décidé.»

»C'est la ville de Londres sur-tout, qui fait ce commerce avec des bâtimens d'un fort tonnage et armés d'un équipage considérable, toujours dans le dessein de former une grande quantité de bons matelots. Le nombre de ces navires augmente journellement; durant l'année où nous nous trouvions au port Jackson, il en étoit arrivé treize, et tous s'en étoient retournés parfaitement chargés. La plupart vont préparer leurs cargaisons à la Nouvelle Zélande ; elles consistent presque exclusive-

ment en huile (1): cependant, comme on y pêche aussi une espèce de cachalot, il en est qui préparent une assez forte partie de blanc de baleine ou d'adipocire (2). In-

(1) *Etat de l'huile importée en Angleterre par des navires anglais faisant la pêche de la baleine dans la mer du Sud, depuis* 1785 *jusqu'en* 1792.

ANNÉES.	TONNEAUX importés.	PRIX de chaque tonneau en avarie ou à bord des vaisseaux.	PRIX TOTAL de l'importation.
		Liv. sterl.	Liv. sterl.
1785	700	42	29,400
1786	327	47	15,369
1787	481	55	26,455
1788	668	60	40,080
1789	740	55	40,700
1790	808	50	40,400
1791	1258	42	52,836
1792	2096	36	75,456

Les 2096 tonneaux, de 1792, font 41,920 quintaux, lesquels, au prix de cette époque, à 4 schellings le *gallon*, ou 1 fr. 20 cent. la pinte, prix qui depuis a doublé, donnent la somme importante de 109,690 liv. sterl. ou 2,622,560 fr. pour l'importation d'une année.

(*Mémoire présenté, en* 1793, *au Gouvernement anglais par par plusieurs fabricans, armateurs et négocians de Londres etc. Voyez* Bulletin de la Société d'encouragement de Paris, *janvier* 1808).

J'estime qu'en 1802 le nombre de tonneaux d'huile de baleine, provenant des pêches dans les mers Australes, et importés en Angleterre, s'élevoit à plus du double de ce qu'il étoit en 1792. L. F.

(2) *Adipocire*, ce mot vient du latin *adipus*, gras, et du

dépendamment de ces navires, expédiés directement d'Europe pour cette pêche, quelques armateurs du port Jackson envoient eux-mêmes à la Nouvelle Zélande quelques petits bâtimens, dont les produits sont pareillement expédiés pour l'Europe.»

COMMERCE EXTÉRIEUR.

»A mesure que le commerce des huiles et des fourrures prend un nouveau degré d'accroissement, l'activité du commerce du port Jackson devient aussi plus grande; elle est telle déjà, que, pendant notre séjour dans ce port, nous y avons vu jusqu'à vingt-cinq navires de différens pays. Plusieurs partent de là pour le Bengale, d'autres se rendent à la Chine: ceux-ci sont destinés pour le détroit de Bass et la Nouvelle Zélande; ceux-là pour l'Angleterre, et, à cet effet, portent à l'est, tra-

---

français, cire: cire grasse, ou cire faite avec la graisse. — C'est le nom que Mr. Fourcroy a donné à une matière grasse, analogue au blanc de baleine, et qui est une combinaison de l'ammoniac, produit de la putréfaction des matières animales avec la graisse.

Les Anglais font avec l'*adipocire*, des chandelles économiques d'une consistance beaucoup plus grande que le suif, et qui ressemblent beaucoup aux bougies de cire. Leur procédé consiste à faire séjourner les matières animales au fond de plusieurs bassins remplis d'eau, ou mieux en les exposant au courant d'une rivière. Il paroît qu'ils ont un procédé particulier pour mouler ces chandelles sans fondre l'*adipocire*, car on n'a pu parvenir, à Paris, à obtenir la même consistance par le moyen de la fusion.

Cette fabrication offre de grands avantages, puisqu'on pourroit y employer une foule de matières qui ne sont d'aucun prix, et que l'on perd faute d'en connoître l'usage. (*Dict. des Sciences et des Arts*).

versent le grand océan, doublent le Cap Horn, et ne revoient leur patrie qu'après avoir fait le tour du monde. Ces excursions lointaines font naître, ce me semble, pour la marine anglaise, un avantage moral très-important, celui de la confiance qu'inspire naturellement l'habitude de pareilles entreprises, jusqu'à présent regardées comme prodigieuses.»

» Ainsi que je viens de le faire observer, le nombre des navires qui fréquentent le port Jackson, augmente chaque jour et même très-rapidement : on cessera d'en être étonné, si l'on fait attention aux bénéfices assurés que de telles expéditions procurent aux armateurs. Le Gouvernement anglais, qui multiplie les sacrifices de toute espèce pour la prospérité de cette colonie, profite de toutes les occasions qui se présentent pour y faire passer les provisions, les vêtemens et les autres objets dont elle a besoin, et qui, déposés ensuite dans de vastes magasins, sont distribués ou vendus aux habitans à des prix très-modérés. Il en est de même pour le passage des condamnés des deux sexes. Peu de navires anglais arrivent au port Jackson sans en apporter un nombre plus ou moins grand. Des conventions sont établies, à cet égard, entre le Gouvernement et les armateurs, et le prix du frêt doit être soldé à ces derniers, au retour du navire en Europe, sur le bon du Gouverneur de la Nouvelle Hollande.»

»Ordinairement ces navires, partis d'Europe, touchent à Rio-Janeiro, où ils embarquent quelques liqueurs fortes, qui sont d'un débit très-avantageux au port Jackson; relâchent au Cap de Bonne-Espérance, et se dirigent vers le détroit de Bass, où ils laissent quelques pêcheurs pour les phoques, sur celles des isles qu'ils ont choisies pour le théâtre de leurs opérations; viennent au port Jackson, déposent leur frêt, reçoivent leurs traites sur l'Angleterre; repartent aussitôt pour les archipels du grand océan équatorial, où ils embarquent d'abondantes

salaisons ; reviennent à Sydney et y vendent ces salaisons au Gouvernement, dont ils reçoivent de nouvelles traites : rentrant alors dans le détroit de Bass, ils vont reprendre leurs pêcheurs et la cargaison de pelléteries que, pendant six ou huit mois, ils ont eu le temps de préparer ; partent pour la Chine, y vendent leurs fourrures, y négocient leurs traites, s'il se peut, réunissant enfin le triple produit de leurs marchandises vendues au port Jackson, de leurs traites et de leurs pelléteries, ils se procurent une cargaison de marchandises ordinaires de la Chine, et opèrent leur retour en Europe avec des bénéfices extrêmement considérables. »

» Si l'objet de l'armement est simplement dirigé vers les huiles de baleine, les spéculations n'en portent pas moins sur les mêmes principes. Seulement, après avoir vendu ses marchandises au port Jackson, le navire part de suite pour la Nouvelle Zélande, où il reste jusqu'à-ce que sa cargaison soit complète ; alors le retour s'opère directement en Europe par la route du Cap Horn. »

» Lorsque les armateurs ont porté leur vue sur l'huile de phoque, les avantages sont plus grands encore, mais la durée du voyage est un peu plus prolongée. Après avoir jeté quelques hommes et les instrumens nécessaires sur les isles du détroit de Bass, le navire se rend, comme les autres, au port Jackson, vend ses marchandises, dépose son frêt et reçoit ses traites ; repart pour les isles du grand océan ; va, avec le reste de son équipage, préparer des salaisons ; revient au port Jackson, les y dépose, reçoit de nouvelles traites ; rentre dans le détroit de Bass, reprend ses hommes, embarque ses huiles et fait son retour directement en Europe en se dirigeant à l'est. Dans le cas où le chargement ne se trouve pas entier, ce qui est rare, le navire touche au Brésil pour prendre divers objets qui sont d'un produit assuré en Europe ; il s'arrête quelquefois aussi à Madère, y em-

barque des vins, et ne rentre, dans aucun cas, en Angleterre, qu'avec une cargaison complète.»

»Il est encore un commerce très-important, mais qui ne peut avoir lieu qu'en temps de guerre avec l'Espagne; c'est celui qui se fait en interlope sur les côtes du Chili, du Pérou et du Mexique. Les armateurs de la colonie, qui veulent se livrer à ce genre de spéculation, sont assurés d'un bénéfice d'autant plus considérable, que n'étant pas obligés de venir directement des mers d'Europe, leurs traversées sont beaucoup plus courtes, et qu'ainsi ils ne peuvent craindre aucune concurrence étrangère.»

»Je ne dois pas négliger de parler du parti qu'on tire des productions minérales: jusqu'à présent la plus utile, c'est le charbon de terre; les mines en sont si abondantes, et le charbon qu'elles fournissent est d'une si bonne qualité, que les Anglais ont cru devoir les décorer de ce même nom de *Newcastle*, qui rappelle à leur patrie tant de richesse et de bienfaits. J'ai déjà dit qu'on en avoit porté quelques cargaisons au Bengale et au Cap de Bonne-Espérance, où elles avoient été vendues avec avantage; mais ce commerce est susceptible d'un plus grand développement.»

»Je ne parlerai ni d'une espèce de pierre d'ambre qui paroît se trouver assez abondamment dans la colonie, ni d'une terre à porcelaine de bonne qualité que l'on rencontre aux environs de Sydney; mais je ne dois pas manquer de rapporter que le pays semble être fort riche en mines de fer. Au reste, plusieurs circonstances se sont opposées jusqu'ici aux recherches des autres métaux que le sol peut receler. Lorsque nous partimes de la colonie, Mr. le Gouverneur attendoit de jour en jour des minéralogistes instruits, qui devoient s'occuper de cet objet.»

FINANCES.

Je viens d'exposer successivement tout ce qui concerne l'état administratif et commercial, soit intérieur, soit extérieur, des colonies anglaises aux Terres australes ; il me reste, pour compléter ce qui regarde son organisation, à dire quelques mots du systême financier qu'on y a mis en pratique.»

»Toujours conséquent à son principe de suppléer au numéraire par du papier-monnoie, le Gouvernement anglais a su se dispenser d'envoyer dans cette colonie tout le numéraire qu'il eût fallu pour faire face à ses dépenses. Indépendamment des billets de banque et des autres monnoies nationales de ce genre, le Gouverneur du port Jackson est autorisé à payer en billets particuliers la solde des différens individus et le prix de toutes les fournitures dont il a besoin. Cette monnoie fait la base essentielle de toutes les transactions importantes de la colonie. Lorsque quelqu'un se propose de passer en Angleterre, il rapporte au Gouverneur tous les *bons* qu'il possède, et celui-ci lui donne en retour des traites à vue sur le trésor public à Londres ; et ces effets sont acquittés en Angleterre avec une telle exactitude, que personne n'hésiteroit à réaliser ainsi toute sa fortune.»

»Nous avons vu que les cargaisons achetées pour la colonie étoient payées de la même manière ; mais, indépendamment de ces traites sur le trésor public, il est un autre moyen de retirer les billets que le Gouvernement a émis ; et ce moyen devient de jour en jour plus efficace ; ensorte que, dans peu d'années, il ne s'en trouvera plus qu'un petit nombre en circulation. Nous allons l'indiquer avec d'autant plus de soin, qu'il est une des bases principales sur lesquelles reposent les intérêts publics de la colonie.»

»En faisant aux particuliers les concessions importantes dont nous avons précédemment parlé, le Gouvernement britannique

britannique se réserva à lui-même les portions les plus fertiles du sol dont il venoit de s'emparer : maître des esclaves ou des déportés, il en choisit un grand nombre pour défricher et faire valoir ses nouvelles propriétés. Elles sont aujourd'hui dans un rapport si avantageux, qu'elles fournissent déjà fort au-delà du blé et du maïs qui doit être distribué, soit aux troupes, soit aux condamnés, soit aux propriétaires. C'est avec le surplus de ces récoltes que le Gouvernement fait fabriquer le biscuit dont se pourvoient les bâtimens qui, du port Jackson, partent pour la Chine, pour l'Europe, pour l'Amérique, ou même pour les pêches du grand océan : le paiement de ce biscuit s'effectue presque toujours en billets coloniaux, ce qui en diminue d'autant le nombre. Indépendamment de ce premier moyen de retirer de la circulation les billets du Gouvernement, il en est plusieurs autres qui lui sont très-peu onéreux et qui tendent constamment à mettre des capitaux considérables à sa disposition ; ils constituent en quelque sorte la base du beau système colonial dont nous venons de retracer les résultats et les détails. »

» Si le Gouvernement est riche en propriétés territoriales, il ne l'est pas moins en troupeaux de toute espèce ; et les meilleurs pâturages étant compris dans ses réserves, ces troupeaux doivent être naturellement les plus beaux et sur-tout les plus nombreux : ils sont en effet l'un et l'autre. Ce sont eux à la vérité qui doivent subvenir à plusieurs besoins particuliers, tels que ceux des hôpitaux, etc. etc. ce sont eux encore qui fournissent tous les bestiaux que le Gouvernement accorde à chaque concessionnaire, tous ceux que les jeunes filles de la maison des Orphelines reçoivent en dot, etc. Malgré ces distractions réitérées, ces troupeaux sont l'objet de tant de soins, ils sont établis dans des lieux si féconds, que le Gouvernement peut encore en vendre annuelle-

ment un certain nombre d'individus aux propriétaires qui desirent augmenter les leurs. La vente des laines, les contributions ordinaires, la propriété des forêts, les remboursemens des avances faites aux particuliers, et sur-tout les redevances annuelles des concessionnaires, sont autant de branches de revenus qui viennent offrir au trésor public des ressources suffisantes pour maintenir dans un sage équilibre la circulation de ses billets. Déjà même les recettes suffisent presque pour subvenir à toutes les dépenses de la colonie ; et l'instant n'est pas éloigné où ces possessions lointaines deviendront une nouvelle source de richesses pour l'Angleterre, comme elles seront un jour l'un des principaux élémens de sa puissance.»

»Je ne dis rien ici des droits imposés sur les bâtimens de commerce, soit étrangers, soit nationaux, qui viennent mouiller au port Jackson, ni des droits plus ou moins forts que doivent payer les marchandises à l'importation et à l'exportation, parce qu'ils sont exclusivement consacrés à l'entretien de la maison d'éducation des Orphelines.»

»Ainsi que nous venons de le voir, les billets de la banque d'Angleterre et les bons du Gouverneur de la Nouvelle Galles sont affectés à toutes les grandes spéculations de la colonie, à tous les paiemens un peu élevés que les particuliers et le Gouvernement ont réciproquement à se faire. Ces moyens d'échange, quelque commodes qu'ils soient, ne suffiroient cependant pas aux besoins journaliers des divers individus ; ils seroient généralement d'une valeur beaucoup trop forte. Pour obvier à cet inconvénient sans trop multiplier ses propres billets, le Gouvernement anglais a pensé qu'il étoit plus avantageux de laisser aux principaux propriétaires le soin de régler eux-mêmes ce qui les intéresse. En conséquence, chaque officier, chaque employé civil, et la plupart des riches colons, ont le droit d'émettre un certain nombre de bons particuliers, analogues à nos

billets à ordre, et qu'ils sont effectivement tenus de rembourser à la première présentation. Ces billets n'ont pas un cours forcé dans le pays; mais comme les personnes qui les souscrivent sont généralement bien connues, la circulation s'en fait avec facilité. D'ailleurs le Gouvernement s'est en quelque sorte rendu garant de leur validité, en ordonnant que nul individu ne pût sortir du pays sans avoir préalablement justifié du remboursement de ses bons.»

»D'après les dispositions prises à cet égard, tout homme qui doit partir est tenu de faire afficher, deux mois à l'avance, dans les divers établissemens de la colonie, un avertissement aux porteurs de ses billets, afin qu'ils aient à les lui rapporter pour en recevoir la valeur: que si quelques-uns de ces billets étoient restés en circulation, et que le signataire fût un des employés du Gouvernement, le Gouverneur s'empresseroit d'acquitter la dette, sauf à faire ensuite les retenues nécessaires sur les appointemens de la personne absente.»

«C'est ainsi que, sans aucune trace de numéraire, le Gouvernement anglais a su parer à tous les besoins de la colonie, avec un tel succès, qu'à peine on peut s'apercevoir du défaut presque absolu d'espèces: il n'y a que les navires étrangers, les américains, par exemple, qui en souffrent, lorsque, voulant aller dans d'autres pays, tels que l'Inde et la Chine, ils ont besoin d'argent effectif. Pour en obtenir, ils sont forcés de donner jusqu'à sept et même huit shellings de papier-monnoie du pays pour une piastre. Une perte de ce genre sembleroit d'abord contraire à ce que je viens de dire sur l'obligation imposée à tout signataire de rembourser ses billets à l'instant même de la présentation; mais cette contradiction n'est pas réelle.»

»Il est aisé de concevoir que les billets de banque, les bons du Gouvernement et ceux des particuliers, peuvent suffire à toutes les transactions de quelque importance;

mais comment atteindre par les mêmes moyens à tous les détails de la vie, à ces mille besoins de tous les jours et de tous les instans (1) ? Un signe d'une espèce inférieure et d'un usage commode étoit donc indispensable. Le Gouvernement anglais l'a bien senti ; aussi a-t-il ordonné qu'une certaine quantité de la même monnoie de cuivre dont on fait ordinairement usage en Angleterre, fût transportée au port Jackson dès le principe de l'établissement ; mais le fret de cette monnoie étant très-considérable, il a cru devoir, pour en prévenir l'exportation, en doubler pour ainsi dire la valeur, de telle sorte qu'une pièce d'un sou, par exemple, est mise en circulatiou pour deux sous à la Nouvelle-Hollande. »

» Dans un but analogue, sans doute, il a ordonné que tout signataire des billets dont nous venons de parler, seroit libre d'en solder les trois quarts en monnoie de cuivre, laquelle ne peut être réexportée sans des frais énormes. Cette mesure n'a aucune espèce d'inconvéniens pour les Anglais qui résident dans le pays, ou pour ceux qui, retournant en Europe, prennent des traites sur le Gouvernement ; mais elle pèse en entier sur l'étranger qui voudroit réaliser ses profits immédiatement, et retirer, pour y parvenir, une partie de l'argent de la colonie. C'est dans les mêmes vues que des droits beaucoup plus forts sont exigés pour les navires, soit nationaux, soit étrangers, qui, après avoir vendu leur cargaison, ne prendroient pas en retour quelques-uns des produits du sol, tels que les grains, les laines, les résines, les bois de cèdre, et de casnarina, etc.

(1) La méthode de paiement la plus ordinaire dans la colonie pour certaines transactions de détails, entre les particuliers, consiste dans l'échange de divers objets, tels que les liqueurs spiritueuses, le thé, le sucre, le tabac, les produits des manufactures de la métropole, etc. (Voy. TURNBULL's Voyage, *page* 426, seconde édition). L. F.

ISLES DU GRAND OCÉAN.

» Nous avons parlé de cette multitude prodigieuse d'isles et d'archipels qui, des côtes de la Nouvelle-Galles du sud, s'avancent dans le grand Océan jusqu'aux rivages occidentaux de l'Amérique. Tous se trouvent compris dans le fameux acte de prise de possession de l'Angleterre, et doivent être successivement occupés à mesure que les circonstances pourront l'exiger ou le permettre. Mais cette occupation reposant sur d'autres principes de colonisation que ceux de la Nouvelle-Hollande, de la terre de Diémen et de l'isle de Norfolk, il est nécessaire de nous y arrêter un instant pour bien faire connoître comment il est possible à l'Angleterre d'asseoir sa domination sur ces vastes contrées. »

» Nous avons appris, par les relations des voyageurs, que les isles de la mer du sud, comme celles du grand-archipel d'Asie à leur découverte, renferment une population nombreuse, déjà assez avancée dans ses institutions sociales, et susceptible, par le développement de nos arts, de former des nations respectables. Placés par la nature sur un sol fertile, qui fournit presque sans culture à tous les besoins de l'homme, ces peuples sont bien constitués, et peuvent recevoir les diverses idées qu'on voudra leur inculquer. D'ailleurs peu aguerris, mal armés, disséminés sur d'innombrables isles, divisés en plusieurs peuplades ennemies et presque toujours en guerre, ils ne sauroient résister à une attaque régulière. En un mot, leur asservissement n'offriroit pas de plus grands obstacles que n'en éprouva celui des peuples de l'Amérique et de l'Asie que rencontrèrent les premiers navigateurs européens ; et tous auroient déjà subi le joug, si la situation politique de l'Angleterre lui eût permis de débarquer sur chaque isle le petit nombre de soldats nécessaire pour en soumettre

la population. Mais outre qu'il seroit difficile de disposer de la quantité d'hommes qu'exigeroit une entreprise de ce genre, l'Angleterre est trop sure d'obtenir les mêmes résultats par d'autres moyens, pour qu'elle veuille tenter des voies de force et de violence. »

» Nous venons de voir, en effet, que sur presque toutes les îles du grand océan, la population se trouve divisée en plusieurs tribus commandées par des chefs envieux, presque toujours armés pour leurs querelles particulières. Les Anglais paroissent ; la foudre les précède, la discipline de l'Europe les rend invincibles : tous les Rois briguent leur alliance ; c'est à qui, pour l'obtenir, emploiera le plus d'adresse. Combattre dans les rangs d'un de ces princes sauvages, c'est lui garantir à la fois sa propre supériorité et l'abaissement de ses ennemis. Le vainqueur lui-même, dominé par la terreur encore plus que par la reconnoissance, est trop disposé à se prêter aux desirs de ses auxiliaires pour oser se refuser à aucune des demandes qui lui sont adressées par eux. De ces demandes, la première sera la cession territoriale de l'isle à la Grande-Bretagne; par la seconde, le Roi se déclarera, lui et tous ses sujets, vassaux du Roi d'Angleterre ; et le privilège exclusif du commerce de l'isle paroît être une conséquence naturelle des conditions précédentes. On peut suivre dans le voyage de VANCONVER les détails de ces combinaisons politiques : on les verra se reproduire toutes dans la cession d'une des isles Sandwich à la Grande-Bretagne. »

» Ce que VANCOUVER a fait pour l'archipel de ces dernières isles se renouvelle chaque jour au milieu de ces vastes régions ; et l'on pourroit assurer que la moitié des isles de la mer du sud est déjà, ou sera bientôt plus ou moins directement, sous la domination de l'Angleterre. Des missionnaires, placés sur divers points, répandent avec la langue anglaise, les principes de sa religion, le goût de ses arts, le besoin de ses produc-

tions; par-tout ils inspirent la terreur de ses armes, le penchant pour ses habitudes sociales; en un mot, ils soumettent ces peuples à l'Angleterre en même temps qu'ils les convertissent au christianisme. Protégés par le nom anglais, ils ne sont cependant pas toujours à l'abri de la férocité des indigènes, au milieu desquels ils se trouvent placés, et la légende des martyrs pourroit en compter déjà plusieurs au milieu des archipels du grand Océan : le Gouvernement britannique ne manque pas de les remplacer; et comme il ne néglige jamais de venger leur mort, toutes les fois que la chose est possible, il consolide de plus en plus leur autorité dans les lieux où ils sont établis par ses soins. Du reste, il veille à leurs intérêts avec beaucoup de générosité, et leur fournit tous les moyens de récompenser les nouveaux convertis par des présens qui leur soient utiles. Le dévouement de ces missionnaires est un ample dédommagement à d'aussi légers sacrifices; ces bons religieux d'ailleurs, en pénétrant dans l'intérieur des isles, sont plus à portée que personne d'en étudier les ressources, et d'y découvrir les productions convenables au commerce. »

» Tandis que les peuples insulaires sont ainsi préparés à recevoir le joug de l'Angleterre, leurs Rois, par des moyeus analogues, sont entraînés vers la même condition. Habiles à profiter de leurs différens, les Anglais, ainsi que nous l'avons fait observer, savent se servir des dissentions particulières de ces princes pour les asservir successivement. L'un de ces Souverains leur paroît-il susceptible de se prêter à leurs desseins, on le comble de faveurs, on met à sa disposition quelques soldats, des armes, des munitions, à l'aide desquels il ne sauroit manquer d'arriver à une supériorité décidée; quelquefois même on ne craint pas de faire exercer aux manœuvres européennes un certain nombre de ses sujets; on les arme de fusils, enfin on les traite en tous points comme des alliés et des amis dévoués. C'est ainsi que

TAMAHAMA, Roi d'une des isles Sandwich, celui-là même qui fit à VANCOUVER la cession d'Owhyhee, possède un assez grand nombre de troupes régulières, armées de fusils, et manœuvrant, dit-on, très-bien; son palais est défendu par plusieurs pièces de canon que servent des artilleurs du pays (1). Accoutumés bientôt entièrement aux usages de l'Europe, aux produits de ses fabriques et à ses institutions; devenus des sujets fidèles, les habitans de ces vastes régions pourront fournir des troupes

(1) Les habitans de l'isle Owhyhee, dit TURNBULL, sont déjà bien familiarisés avec le commerce de la côte nord-ouest d'Amérique; ils en apportent des cargaisons, soit pour la consommation de leur propre pays, soit pour celle des isles voisines. Il seroit naturel de demander quels sont les articles de commerce ou d'échange que peut donner un peuple qui sort à peine de l'état de nature. La réponse est qu'il peut fournir des armes à feu, de la poudre à canon, et des étoffes de diverses sortes dont le roi a accumulé, dans ses magasins, plus qu'il ne lui en faut pour la consommation de son pays. . . . .

TAMAHAMA a fait construire plusieurs navires, dont un est du port d'environ 70 tonneaux (en 1802, il en avoit déjà une vingtaine de 25 à 60 tonneaux, dont quelques-uns doublés en cuivre). Son palais (bâti à l'européenne) est défendu par une batterie de dix pièces de canon. Son arsenal contient des armes pour deux mille hommes. Il a aussi un corps de deux cents soldats disciplinés, pris parmi ses sujets, qui fait nuit et jour un service régulier auprès de sa personne. Son trésor renferme plus de douze mille piastres et quantité d'autres objets de prix qu'il s'est procurés par un commerce régulier avec les vaisseaux qui ont abordé sur son isle. (Voy. TURNBULL's Voyage round the world, *pag.* 223, 224, 235 et 238, Seconde édit. 1813).

Aujourd'hui (1816) les habitans des isles Sandwich commencent à envoyer des navires en Chine. La marche rapide de ce peuple vers la civilisation, est véritablement prodigieuse. L. F.

nationales, analogues aux *cipayes* de l'Inde et aux milices malaises des Moluques; ils suffiront alors eux seuls à la garde habituelle de ces isles, et ils y feront respecter la puissance de leurs maîtres. A cette époque, ces archipels enrichiront leurs vainqueurs des produits de leur sol, de ceux de leurs arts perfectionnés et de leur agriculture, sans qu'il en coûte d'autres soins à l'Angleterre que d'en diriger l'administration générale, et d'entretenir le mouvement qu'elle leur aura une fois imprimé. »

» Tel est le plan ingénieux dont l'exécution se poursuit avec tant de succès depuis plusieurs années pour consolider la puissance británnique au milieu des isles nombreuses qui couvrent le grand Océan. La conception de ce plan, il est vrai, n'appartient pas à l'Angleterre; il est le même dont les Hollandais se servirent avec tant d'avantages pour la conquête du grand archipel d'Asie, et à la sagesse duquel ils ont dû si long-temps leur domination dans ces parages, lors même que leur empire s'écrouloit de toutes parts. Le seul reproche qu'on auroit pû faire au systême des Hollandais, celui de fermer tous les ports des Moluques aux navires étrangers, de restreindre par-tout leur culture, d'anéantir les plantations de vingt isles pour les concentrer sur une seule, etc. : ces institutions exclusives, ces prohibitions ruineuses ont été repoussées par l'Angleterre; et, bien loin de chercher à tenir les peuples de ces régions fertiles dans l'abrutissement et l'ignorance, tous les moyens sont préparés pour exciter parmi eux l'industrie et l'activité. L'Angleterre veut avoir moins des esclaves que des sujets, et son intérêt bien entendu le lui commande. Heureuses les institutions qui sont fondées sur une véritable philantropie! »

VUES POLITIQUES.

» Après avoir présenté sur la colonie du port Jackson et sur les nombreux archipels qui couvrent la mer Pacifique, l'ensemble des renseignemens administratifs et commerciaux que je me suis procurés sur les lieux ou qui sont le résultat de mes observations particulières, il ne sera pas sans intérêt de faire voir, pour compléter le tableau de ce magnifique systême de colonisation, quels peuvent être, pendant une guerre avec l'Espagne, les avantages que la puissance Britannique doit retirer de sa position dans ces parages. »

» Si l'on se rappelle que toutes les expéditions, dirigées contre le Pérou, ont dû presque entièrement leur défaut de succès à la séparation des vaisseaux ou même à leur perte, aux maladies, au manque de boissons et de subsistances, on conviendra sans doute que, dans le cas où les projets de la Grande-Bretagne fussent un jour de renouveler de telles attaques, soit contre le Pérou, soit contre les autres provinces Espagnoles sur cette côte, sa colonie de la Nouvelle-Galles du sud seroit admirablement placée pour lui en faciliter les moyens. »

» Une flotte, en effet, expédiée d'Angleterre, après avoir touché sur sa route au Cap de Bonne-Espérance, se rendroit directement au port Jackson : là, on auroit réuni d'avance des troupes nombreuses qui, n'étant pas alors fatiguées par une longue navigation, pourroient être prêtes à s'embarquer sur des navires de transport également réunis d'avance sur ce point. L'escadre, lorsqu'elle auroit fait de l'eau et complété ses vivres, partiroit de la Nouvelle-Hollande, traverseroit le grand Océan, à l'aide des vents d'ouest qui règnent dans les hautes latitudes, et aborderoit ensuite facilement aux côtes d'Amérique, sans que les troupes qu'elle accompagneroit eussent eu à souffrir de la pénurie des vivres,

de la longueur du trajet, et même sans doute aussi des maladies, qui ne se développent ordinairement qu'après un grand intervalle de temps passé à la mer. Des avantages aussi majeurs ne pourroient pas manquer d'influer d'une manière très-favorable sur l'exécution de l'attaque projetée. »

» Mais si l'Angleterre ne portoit pas ses vues vers une telle entreprise, elle pourroit au moins, par ses corsaires et ses croiseurs, faire un tort extrême au commerce de l'Espagne; la facilité de relâcher, soit aux isles Sandwich soit dans les ports de Nootka et de la Madre de Dios, qui lui ont été cédés à la côte nord-ouest de l'Amérique, soit enfin au port Jackson lui-même, qui toujours devra être considéré comme l'arsenal d'où partiront ses forces militaires, assureroit à cet égard à l'Angleterre des avantages qu'aucune autre nation ne pourroit obtenir. »

» Nul doute encore que les établissemens Anglais des isles Falkland et de la Terre des Etats, consacrés jusqu'ici exclusivement aux pêches de la baleine et des phoques, ne puissent être transformés un jour en des postes militaires. Ces points situés aux extrémités les plus australes de l'Amérique deviendroient proprement la clef de l'Océan pacifique, et formeroient aussi des centres de croisières du plus haut intérêt.

HISTOIRE.

Preuves que les indigènes de l'Amérique sont de la même race et de la même famille que ceux de l'Asie; par Mr. Samuel L. Mitchell, M. D. Prof. d'Histoire naturelle à New-York.

(Traduit de l'anglais).

Le point de vue sous lequel j'ai considéré les variétés de l'espèce humaine, dans le cours d'Histoire naturelle que je fais à l'Université de New-York, diffère à tant d'égards de celui qu'a adopté le premier zoologiste de notre siècle, que je crois convenable de vous le faire connoître en vous transmettant sans délai l'analyse de ma dernière leçon publique.

J'ai commencé par nier l'assertion que les aborigènes américains forment une race *sui generis*, douée d'un teint cuivré et d'une complexion particulière. J'ai traité toutes ces idées de pures visions.

Les indigènes des deux Amériques me semblent sortir de la même tige et appartenir à la même famille que les habitans du nord et du sud de l'Asie. Les tribus septentrionales étoient probablement plus robustes, plus féroces et plus guerrières que les tribus méridionales. Les peuples de latitudes moins élevées semblent avoir été plus avancés dans les arts, et particulièrement dans l'art de se fabriquer des habits, de défricher la terre et d'élever pour leur défense des fortifications.

D'un parallèle établi entre les peuples d'Asie et d'Amérique on tire cette conséquence importante que, dans l'un et l'autre continent, les hordes placées sous des

latitudes plus élevées ont subjugué les habitans plus civilisés, mais plus foibles, des régions voisines de l'équateur. Les Tatars conquirent la Chine; les Aztèques soumirent le Mexique; les Alains et les Huns désolèrent l'Italie; les Chipewas et les Iroquois renversèrent les populeux établissemens situés sur les deux rives de l'Ohio.

§. I. La race qui a survécu à ces conflits terribles entre les diverses nations des anciens indigènes de l'Amérique du nord, est évidemment une race tatare. Quatre faits appuyent cette opinion.

1.° *Ressemblance de traits et de physionomies.* — Mr. Genest, ancien ministre plénipotentiaire de France aux Etats-Unis, a bien étudié les figures, l'aspect, la couleur, et de nos indigènes d'Amérique et des Tatars d'Asie: il ne met pas en doute leur parfaite ressemblance. Un examen attentif de plusieurs indigènes du nord de l'Asie et du nord de l'Amérique a conduit à la même conclusion Mr. Cazeaux, consul de France à New-York.

Nous tenons de Mr. Josiah Meigs Esq. aujourd'hui commissaire du *land office* des Etats-Unis, que Mr. Smibert, qui s'est occupé long-temps de peindre pour le Grand-Duc de Toscane des figures de Tatars, fut si frappé de la ressemblance de leurs traits avec ceux des Naragauset (peuplade indigène d'Amérique) qu'il les déclara membres de la même grande famille du genre humain. Cette anecdote est consignée avec toutes ses circonstances dans le XIV.e volume du *Médical Repository*.

J'examinai à plusieurs reprises, il y a quelques mois, sept ou huit matelots Chinois qui avoient aidé à ramener un vaisseau de Macao à New-York. Leur barbe peu fournie, leur teint rouge-brun, leur chevelure noire et droite, la forme de leurs yeux, le contour de leur visage, en un mot, tout leur extérieur forçoit quiconque les observoit à reconnoître combien ils res-

sembloient aux Mohegans et aux Oneïdas de New-York.

Sidi Mellimelli, envoyé de Tunis aux Etats-Unis en 1804, conçut la même opinion en voyant les Cherokees, les Osages et les Miamis assemblés à Washington pendant qu'il résidoit dans cette ville. Il fut, dès le premier moment, frappé de leur physionomie tatare.

2.° *Affinités des idiômes.* — Feu le Prof. Barton, homme aussi actif qu'instruit, nous a ouvert la route dans cette recherche curieuse. Il a rassemblé le plus de mots qu'il a pu de divers idiômes parlés en Asie et en Amérique; et des nombreuses coïncidences de sons et de significations qni s'y rencontrent, il a conclu que ces langages devoient dériver d'une origine commune.

3.° *Existence de coutumes semblables.* — Il suffit de citer celle de se raser la chevelure sur le front et les côtés, de manière à ne laisser qu'une touffe ou un toupet de cheveux sur le sommet de la tête.

Des autorités dignes de foi nous apprennent aussi que les Tatars d'Asie et les Siaux d'Amérique se distinguent également par la coutume de diriger la fumée du calumet, dans des occasions solemnelles, vers les quatre points cardinaux, vers le ciel et vers la terre.

4.° *Identité d'espèce du chien de Sibérie en Asie, et du chien d'Amérique.* — L'animal qui tient la place du chien chez les indigènes des deux continens diffère beaucoup de l'animal apprivoisé et familier qui porte le même nom en Europe. Il est d'une espèce différente, ou appartient à une variété très-éloignée, dans la même espèce. Mais l'identité du chien d'Amérique et de celui d'Asie est prouvée par plusieurs considérations. L'un et l'autre sont le plus souvent blancs; ils ont le poil long, le museau effilé et les oreilles droites. Ils sont voraces et voleurs, et jusqu'à un certain point indomptables. Ils dérobent tout ce qu'ils trouvent et attaquent quelquefois leurs propres maîtres. Ils sont enclins à gronder et à montrer les dents, et hurlent plutôt qu'ils n'a-

boyent. Dans les deux hémisphères, on les fait travailler; on les employe à traîner des fardeaux, à tirer des traîneaux sur la neige et à d'autres ouvrages semblables; et pour cela on les accouple et on les enharnache comme des chevaux.

L'identité de notre chien d'Amérique et du *Canis Sibericus* est un fait très-important : le chien est le compagnon, l'ami ou l'esclave des hommes dans toutes leurs avantures, dans toutes leurs migrations; et à ce titre, son histoire répand un grand jour sur l'histoire des nations et de leur descendance.

§. II. La race exterminée jadis dans les combats meurtriers des nations de l'Amérique du nord, paroît clairement avoir été une race malaye.

Il y a quelques années que, dans les Etats de Kentuckey et de Ténessée, au fond de cavernes où l'on recueille du salpêtre et de la couperose, on a découvert des cadavres de ces anciens indigènes, enveloppés d'habits et de linceuils. Leur conservation et leur dessication parfaite a induit l'homme habile qui les a observés à leur donner le nom de *momies*. Ils forment une des *antiquités* les plus intéressantes que possède l'Amérique septentrionale. La nation ou la race à laquelle ils appartenoient est aujourd'hui éteinte. Mais, dans des temps reculés, elle occupoit la région située entre les lacs Ontario et Erié au nord, et le golfe du Mexique au sud, et bornée par les monts Allégany à l'est, à l'ouest par le cours du Mississipi.

Il résulte de diverses circonstances qu'elle avoit la même origine et les mêmes usages que les habitans actuels de l'Australasie et des isles de la mer Pacifique.

1.° La contexture du drap ou de la pagne qui enveloppe les momies est la même que celle des étoffes apportées de Wakash, des isles Sandwich et des isles Fedgi par nos navigateurs.

2.° On remarque une ressemblance parfaite entre les

manteaux de plumes que l'on tire présentement des isles de la mer du Sud, et les couvertures dont sont revêtues les momies récemment déterrées dans les Etats de l'ouest. Les plumes d'oiseau qui les forment sont entrelacées ou assujetties par des fils avec un art particulier; l'eau coule dessus comme sur le dos d'un canard.

3.° Les mailles de leurs filets, très-régulièrement formées et assemblées, sont d'un fil retors très-fort et très-égal.

4.° Leurs *mockasons* ou chaussures, fabriquées d'écorce travaillée en une sorte de natte très-solide, sont le produit d'une industrie remarquable.

5.° Dans les pays occupés jadis par ces tribus détruites, on trouve des morceaux de sculpture antique qui représentent divers objets et particulièrement des têtes humaines. Ils ressemblent aux images taillées d'Otahiti, de la Nouvelle-Zélande et de quelques autres de ces contrées.

6.° On voit des retranchemens, des fortifications répandus çà et là sur la contrée fertile que possédoient jadis ces peuples : on peut donc supposer qu'ils étoient capables de construire des ouvrages beaucoup plus simples (1), tels que les *moraïs* ou lieux de sépulture, et les *hippas* ou places d'armes des isles de la Société.

7.° Autant que les observations déjà faites mettent en droit d'en juger, les momies présentent le même angle facial et la même forme de crâne que la race des Malais. Je

(1) « ... *These people, who may be supposed capable of* » *constructing works of much greater simplicity than the mo-* » *rais, etc.* » Je suppose qu'il y a dans ce texte une faute d'impression; les ouvrages dont il s'agit sont représentés par les voyageurs (*Carver, Bartram, etc.*) comme bien plus considérables que les *hippas* et les *moraïs*, et comme le produit d'une plus grande industrie; j'ai suivi, dans la traduction, le sens qui m'a paru le plus raisonnable.

Je rejétte donc la doctrine professée par plusieurs naturalistes d'Europe, que l'homme de l'Amérique occidentale diffère, sur plusieurs points importans, de l'homme de l'Asie orientale. Si les Buffon (1), les Robertson, les Raynal, les De Paw, si tant d'autres qui ont raisonné spéculativement sur le caractère américain et ont cherché à l'avilir eussent acquis sur l'hémisphère situé à l'ouest de notre Continent une instruction qui leur étoit indispensable, ils auroient découvert que les habitans d'une partie considérable de l'Asie, et au nombre de bien des millions, sont du même sang et de la même famille que cette population américaine qu'ils méprisent et déprécient. Le savant Docteur Williamson a discuté ce point avec un talent véritable.

Ayant rendu certaine, par tous les traits de ressemblance établis plus haut, l'identité d'origine et de descendance des indigènes d'Asie et d'Amérique, je n'ai pas voulu aller plus loin. J'ai négligé à dessein l'occasion opportune que m'offroit cette grande conclusion, de poser en fait que l'Amérique a été le berceau du genre humain; de tracer la marche de ses colonies, à l'ouest, sur l'Océan pacifique et au-delà de la mer de Kamtchatka vers de nouveaux établissemens; de suivre, sur la terre et sur la mer, ces émigrations jusqu'à leur arrivée en Europe et en Afrique, pour ramener ensuite, de ces mêmes points du globe, de hardis aventuriers aux campagnes et aux habitations qu'ils ont trouvées et conquises en Amérique. Je me suis senti de la répugnance à combattre le torrent des opinions reçues, relativement au lieu de la création de notre espèce et de sa dispersion. J'ai pensé que ce seroit perdre à-peu-près son temps que d'avertir un Européen qu'en venant en Amérique, il a quitté le NOUVEAU monde pour visiter

(1) Voyez ci-après les *Observations du traducteur*.

l'ANCIEN. On a dû remarquer néanmoins quelle force prête à nos raisonnemens cette manière d'envisager le sujet. Les principes sont posés: plus tard ils seront étayés par un développement de faits et d'observations dont on ne peut encore évaluer le nombre et l'importance. Et la doctrine de Jefferson, de Lafon, et des autres partisans de la priorité de la population américaine acquerra de jour en jour plus de force et de certitude.

Après avoir ainsi esquissé l'histoire de ces races d'hommes qui s'étendent si loin sur la surface de la terre, j'ai rangé, sous trois divisions, tout le genre humain.

1.° L'homme *basané* (*tawny*) comprenant toutes les tribus indigènes de l'Amérique, les Tatars, les Malais, les Chinois, les Lascars, et les autres nations du même sang et de la même famille.

De cette race procèdent, suivant moi, deux variétés remarquables, savoir:

2.° L'homme *blanc*, qui habite naturellement les contrées d'Asie et d'Europe situées au nord de la mer Méditerranée, et dans le cours de ses entreprises, s'établit sur tous les points du globe. Je range, dans cette première variété, les Groenlandais et les Esquimaux.

3.° L'homme *noir*, dont la résidence naturelle est dans les régions au sud de la Méditerranée, et particulièrement dans l'intérieur de l'Afrique. A cette race, semblent appartenir les Papous et les habitans de la terre de Vandiemen.

On suppose généralement, et cette opinion est même soutenue par des hommes ingénieux et instruits, que des causes physiques extérieures, et cette combinaison de circonstances que l'on appelle le climat, ont opéré toutes les variétés qui existent dans la conformation de notre espèce: tout cela néanmoins me semble insuffisant pour expliquer les différences que l'on remarque entre les nations. Il est une cause physique interne, de la plus grande importance, et dont à peine on a parlé:

l'influence de la génération. Si l'acte qui *moule* la constitution de l'embryon ou du fœtus suffit pour engendrer une *prédisposition* à la goutte, à la folie, au scrofule, à la consomption, nous sommes en droit de conclure, avec le clairvoyant d'Azzara, que la même force est capable de donner à la figure ses formes, à la peau sa couleur, et de créer dans l'homme tant d'autres traits particuliers.

S. L. Mitchell.

Observations du Traducteur.

Quelque peu conformes que soient aux opinions reçues les deux dernières propositions du savant professeur de New-York, on doit, pour les combattre, attendre qu'il les aît développées. Nous remarquerons seulement, qu'il est difficile de se faire une idée juste du pouvoir qu'il suppose à l'influence de la génération. Les exemples cités sont sans valeur, si (comme cela arrive presque toujours) les parens eux-mêmes sont atteints du mal qu'ils transmettent à leur postérité, puisque alors on reconnoît la préexistence de l'accident dont on devoit expliquer la production primitive : si, au contraire, ils sont sains où est la preuve que la *prédisposition* maladive soit contemporaine de la conception ; qu'elle ne soit point postérieure à cet instant, postérieure à celui de la naissance, et dépendante de la qualité du lait, de l'état eudiométrique de l'air habituellement respiré, des variations brusques de la température, de l'excès du froid ou de la chaleur, etc. ?

Accordons néanmoins, ce que ne prouve jusqu'à présent aucune expérience, que de l'union de deux individus *basanés*, soient nés une fois des hommes noirs, des hommes blancs, avec tous les traits qui distinguent aujourd'hui si fortement les races : ce n'est pas encore

assez pour qu'il en résulte une *variété* constante. Il faudroit, 1.° que le phénomène se répétât simultanément pour un grand nombre de parens; 2.° que leurs enfans ne pussent engendrer que des êtres semblables à eux-mêmes, et non reproduire, dans leurs descendans, les traits de leurs pères ou de leurs aïeux, ce qui arrive toutefois assez communément; 3.° enfin, qu'ils s'alliassent exclusivement entr'eux: trois suppositions difficiles à admettre, sur-tout toutes les trois ensemble.

A l'assertion de Mr. M., que ce seroit perdre son temps que de chercher à présenter aux Européens l'Amérique comme le berceau de l'espèce humaine, nous osons répondre, au nom des Européens, qu'il est dans l'erreur; traitée par lui, cette hypothèse offriroit à coup sûr un assez grand nombre de faits intéressans, d'aperçus nouveaux, de rapprochemens curieux, pour intéresser et instruire ceux même qu'il ne réussiroit pas à convaincre.

Quant à présent du moins, nous profiterons de la connoissance que nous donne Mr. M. des bases de sa doctrine pour examiner s'il prouve en effet que les indigènes d'Amérique aient la même origine que les habitans du nord et du sud de l'Asie; et pour lui proposer, avec une égale bonne foi, quelques doutes à résoudre, et quelques faits propres à le confirmer dans son opinion.

§. I. Qu'il y ait eu, et très-anciennement, entre l'Asie et l'Amérique, une communication qui aît porté les peuples d'un continent sur l'autre, c'est ce qu'il n'est plus permis de révoquer en doute. Dès le milieu du siècle dernier, Steller et Krachéninnikow avoient reconnu la réalité de cette communication, et ils ont indiqué les traits de ressemblance qu'elle avoit dû produire entre les Kamtchadales et les peuples du nord de l'Asie, et les indigènes de la côte opposée de l'Améri-

que (1). Buffon, frappé de la justesse de leurs observations, admit sans difficulté les conséquences qu'ils en tiroient (2). Et, disons-le en passant, il faut croire que Mr. M. n'a point lû cette partie de l'ouvrage du Pline Français; autrement il ne l'eût point mis à côté de De Paw, dans la liste des détracteurs des Américains. Buffon, au contraire, en cet endroit même, emploie plusieurs pages à relever, avec autant de force que de décence, l'injustice et le peu de fondement des assertions de Kalm, et de De Paw, sur l'infériorité de la race américaine (3).

Ce qui n'étoit alors qu'une conjecture très-vraisemblable, mais bornée dans son application au point de contact des deux continens, a pris le caractère de la certitude et une plus grande latitude d'application, à mesure que l'on a mieux étudié l'histoire des peuples. Aux faits rapportés par Mr. M., on peut en ajouter d'autres non moins remarquables. L'établissement au Mexique de peuples sortis de l'Asie semble aujourd'hui démontré par les savantes recherches de Mr. de Humboldt. Mr. Fr. Schlegel a retrouvé, dans la langue péruvienne, des mots dérivés du samscrit. Le nombre en est petit à la vérité; mais il suffit pour autoriser à supposer que la langue sacrée, propre, dit-on, aux seuls Incas, étoit le samscrit ou quelqu'un des idiomes dont il est la tige primitive, et pour confirmer la tradition suivant laquelle les fondateurs de l'empire du Pérou y sont arrivés en se dirigeant de la Chine ou des isles de l'Inde vers l'orient (4).

---

(1) Krachéninnikow. *Histoire du Kamtchatka.* II. Partie, ch. 10. (Trad. par St. Pré, in-4.° 1768).

(2) Buffon. *Histoire naturelle. Supplément.* (In-12. Paris 1778). Tome VIII, pages 334, 338.

(3) *Ibid*, pages 324, 334.

(4) Fr. Schlegel. *De la langue et de la philosophie des Indiens.* Livre I, chap. IV.

On sait que les Incas étoient révérés par leurs sujets comme descendans du *soleil*, du dieu qu'adoroit le Pérou. Unie au même culte, la même opinion existoit chez une peuplade sauvage des bords du Mississipi: chez les Natchez, le Roi et tous ses parens sans distinction de sexe, portoient le titre de *soleils*. Il est curieux de retrouver quelque chose d'analogue à l'extrémité de l'Asie septentrionale : les Kamtchadales donnent au Souverain de la Russie (Empereur ou Impératrice) le titre de *Koatch-Aerem*, littéralement, *Soleil-Majesté* (1).

Les impressions que font sur nos sens l'astre du jour et celui de la nuit, sont si différentes en même temps, et si profondes, qu'il semble impossible de les confondre assez pour désigner les deux astres par le même nom. Cette singularité du moins doit tenir à une cause unique; et si elle se répète chez plusieurs nations, on y verra volontiers un indice de leur origine commune. Des bords du lac Ontario, au sud du Kamtchatka, nous en découvrons cinq exemples. Chez les Hurons, le mot *andicha* (2), *sah* chez les Chipiouyans (3), *tchouppou* chez les Kouriles (4), *chagalkh* chez les habitans de l'isle Karaga (5), *koatch* (6) enfin, chez les Kamtchadales méridionaux, signifient également le soleil et la lune.

Le *soleil de la nuit*, c'est le nom que donnent à la lune les Knisteneaux (7) et les Algonquins (8). Cette mé-

---

(1) Krachéninnikow, etc. Prem. Partie, ch. I.

(2) G. Sagard. *Dictionnaire de la langue huronne.*

(3) Mackenzie. *Voyages dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale.* Tome I, page 308. (Traduction de Castera).

(4) Krachéninnikow, etc. Prem. Partie, ch. XXII.

(5) *Idem, ibidem.*

(6) *Idem*, Prem. Partie, ch. XX.

(7) *Tibisca-Pisim.* Nuit-soleil. (Mackenzie, etc. Tom. I. p. 266).

(8) *Dibic-Kigis.* Nuit-soleil. (Mackenzie, etc. Tome I. p. 266).

taphore, que ne désavoueroit pas une poésie audacieuse, quel hasard siugulier a pu la porter d'Amérique en Asie, chez les Koriaques fixés aux bords de la rivière d'Ouka (1)? Elle se représente encore, avec une modification remarquable, chez les Kamtchadales septentrionaux : quoique cette peuplade possède dans sa langue les mots *jour* et *nuit*, elle a emprunté l'un aux Koriaques *fixes*, l'autre à un dialecte kamtchadale différent du sien pour en former les noms du soleil et de la lune, qui, traduits littéralement, sont *soleil de jour* et *soleil de nuit* (2). Et si d'Asie nous repassons en Amérique, la langue des Miamis nous offre des expressions semblables à celles-là : lune, *lumière de nuit* (pékontéoué kilixsoua); soleil, *lumière de jour* (ispêté kilixsoua (3).

Voilà des conformités assez marquées pour que l'on ne puisse pas légérement les attribuer au hasard; et surtout si l'on en rapproche des coutumes communes à des peuplades très-éloignées les unes des autres, et des traditions positives. Les traditions que les Chipiouyans ont conservées, portent qu'ils sont originairement sortis de la Sibérie; leurs vêtemens, en effet, et leurs usages sont semblables à ceux des habitans de la haute Asie (4). D'autres traditions font croire, au contraire, que les Tchouks ou Tchouktchis sont venus de la côte N O de l'Améri-

---

(1) *Dikouea-Kouleatch* de nuit-soleil. (Krachéninnikow, etc. Prem. Partie, ch. XXI.)

(2) *Golen Koulatch*. Soleil. *Gouïngan Kouletch*. Lune. (*Ibid*. ch. XX.) Chez les Koriaques fixes *Kouleatch*. Soleil.... *Galel*. Jour. (*Ibid*, ch. XXI.) Chez les Kamtchadales des bords de la Vorowskaïa, *Kouïougouna* ou *Kounkou*. Nuit. (*Ibid*, ch. XX.)

(3) Volney. *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, page 527.

(4) Mackenzie, etc. Tome III, page 342.

que s'établir au nord de l'Asie (1). Ce fait a de l'importance dans la question qui nous occupe. Un peuple qui émigre ne change pas sa langue subitement : ce n'est qu'avec le temps qu'il la modifie par son commerce habituel avec ses nouveaux voisins. Or, la langue des Tchouktchis a une telle affinité avec celle des Koriaques (2), que l'une paroît être un dialecte de l'autre : on sembleroit dès lors autorisé à donner aussi une origine américaine à toutes les peuplades koriaques. . . . Ne nous dissimulons pas que cette conclusion seroit précipitée ; que l'arrivée des Tchouktchis en Asie a pu n'être qu'un *retour*. Seroit-ce donc l'unique exemple d'une horde demi sauvage ramenée, à son insçu, par une suite de migrations, aux lieux qui furent le berceau de ses ancêtres ?

Ce n'est pas seulement chez les Tchouktchis, aux lieux où la continuité de l'Asie et de l'Amérique est à peine interrompue par le détroit de Bering, ce n'est pas seulement au Kamtchatka, qui put jadis être uni au continent opposé, par cette longue *chaussée* dont la *file* des isles Aleutiennes et le Cap Alaska présentent de si grands et de si reconnoissables vestiges ; c'est par delà l'Equateur, près du tropique du Capricorne, à l'est de l'Amérique, que se retrouve la preuve de l'existence d'une race tatare sur ce continent. Un voyageur qui a parcouru récemment le Brésil, observe, à deux reprises, que les indigènes qu'il a pu voir ne sont point, comme on le prétend, couleur de cuivre, mais d'un brun jaunâtre ou rougeâtre. Il affirme ensuite, que ceux de ces indigènes qui se sont établis à *San Pedro das Indias*, « portent » sur leurs figures, à quelques différences près, tous les » caractères qui désignent la race tartare. Ils ont le visage

(1) Pinkerton. *Abrégé de géographie moderne. Asie*. Tom. II. page 2.

(2) Kracheninnikow, etc. I.re Partie, ch. XXI, page 155.

» large et plat, les os de la pommette très-prononcés; » le nez étiré en long et peu saillant, les lèvres épaisses, » les yeux et les cheveux noirs (1). » Les *Puris* qu'il a rencontrés ensuite près de *San Fidelis*, sur les rives de la Paraïba, lui fournissent le sujet d'une remarque analogue: « Leurs figures, dit-il, ressemblent à celles des » Calmouks; ils ont les os des joues larges et le nez » épaté (2). »

Après des faits tels que ceux-là, qui ne portent pas à moins de deux milles lieues la distance franchie dans l'émigration des peuples, on ne répugne point, malgré une distance à-peu-près égale, à reconnoître, avec Mr. M., une race malaye dans les nations qui habitèrent jadis les rives de l'Ohio, du Kentuckey, et de la Ténessée. Tout annonce que les Malais ont peuplé les isles du grand océan; on a soupçonné récemment qu'ils avoient porté leurs migrations jusqu'aux isles Canaries, et que ces Guanches, dont les momies subsistent et dont l'histoire est perdue, étoient une de leurs colonies: l'imagination se complaît à voir, loin des mers, et au centre de l'Amérique septentrionale, des momies encore révéler l'existence d'établissemens anciens de cette audacieuse nation.

§. II. Mais ces faits divers, auxquels nous accorderons même toute l'étendue et toute l'exactitude possible, que prouvent-ils en définitive? Qu'il a existé, entre les deux continens, une communication bien plus ancienne et infiniment plus vaste qu'on ne l'avoit d'abord supposé? Oui, sans doute. Que *tous* les indigènes de l'Amérique sont de la même famille que ceux du nord et du sud de l'Asie? c'est ce que nous ne pouvons admettre.

Qu'une espèce animale, ou plutôt, que la variété d'une

---

(1) *Voyages du Prince Maximilien de Neuwied au Brésil. Bibl. Univ. Littér.* Tome V. (mai 1817) pages 60 et 64.

(2) *Ibid*, *ibid*, page 161.

espèce aussi généralement répandue sur la terre que celle du chien, se trouve commune aux deux continens, il ne s'ensuit pas qu'elle aît suivi, de l'un dans l'autre, une certaine race d'hommes : rien n'empêche de croire qu'elle a été jetée sur ces deux points par la nature. Admettons d'ailleurs cette migration : elle rappelle celle du cheval que possèdent les indigènes de l'Amérique méridionale, depuis que les Espagnols l'ont importé dans leur pays; conclura-t-on de celle-ci une identité d'origine entre les Araucans, par exemple, et les Espagnols?

Le service auquel on destine les chiens en Amérique comme en Asie, et en général la ressemblance des coutumes ne prouvera rien de plus. Les conformités s'expliquent par l'analogie de la situation, des besoins, des ressources. Les Knisteneaux comptent le temps que durent leurs voyages, non d'après le nombre des jours, mais d'après le nombre des nuits qu'ils y emploient (1)... Les Kamtchadales mesurent la distance d'un lieu à un autre par le nombre de nuits que l'on est obligé de passer en route (2)... *Combien feras-tu de dormir avant ton retour*, demandoient les Caraïbes des isles (3). Avant de tirer une conséquence de ce rapprochement, rappelons-nous que, dans l'antiquité, plusieurs peuplades Celtes mesuroient aussi le temps par le nombre des nuits. La journée, pour ces hommes simples, étoit, au gré des conjonctures, divisée par des occupations diverses et irrégulières, la chasse, la pêche, les festins, les combats, la fabrication des canots, des armes, des filets; elle n'offroit point au souvenir une idée fixe et uniforme : l'emploi naturel de la nuit, le sommeil dans les

(1) Mackenzie, etc. Tome I, page 256.

(2) Krachéninnikow, etc. Première Partie, chap. 3.

(3) Raymond Breton. *Dictionnaire Caraïbe-Français*, in-12, (Auxerre 1665) page 462 au mot *Atliembatou*, etc.

circonstances ordinaires, la marche dans les cas de nécessité, faisoit, au contraire, du retour des ténèbres une époque dont la désignation étoit comprise généralement et sans équivoque.

Que des peuplades qui n'ont rien de commun, rasent de la même manière leurs cheveux sur le front et les tempes, en n'en laissant subsister qu'une touffe au sommet de la tête, cette coëffure, qui, dans un combat, offre peu de prise à l'adversaire, et préserve le visage et sur-tout les yeux d'un voile incommode, a dû plus d'une fois être inventée par des guerriers dont l'arc est l'arme favorite, et qui ne s'exercent pas moins à percer de leurs flèches, l'oiseau planant au-dessus de leur tête, que l'ennemi placé devant eux. Des idées puisées dans des religions très-diverses, ou dans une superstition étrangère à tout dogme religieux, suffisent pour que des nations que rien d'ailleurs n'a raprochées, dirigent également des marques de leur respect, dans les occasions solemnelles, vers le ciel et la terre, et vers les quatre points de l'horizon que signalent les époques marquantes du jour et de l'année. Peut-être même de telles cérémonies sont-elles purement symboliques; peut-être l'homme simple qui les pratique, au lieu de prendre à témoin l'Esprit qui anime le monde, ou les divinités qu'il y suppose répandues, ne fait-il que désigner, par un geste *emphatique*, l'universalité des lieux où va s'étendre l'obligation que lui impose son serment.

Sur presque tous les points de la terre, n'a-t-on pas vu souvent des mortels, trompés dans leurs vœux, passer de l'adoration à l'outrage, et las d'offrir, sans fruit, des prières, de l'encens, des sacrifices à l'objet de leur culte, en insulter l'image, la battre, la livrer aux flammes, la précipiter dans les flots? Les saints patrons des Portugais et des Napolitains sont exposés à de pareils traitemens, comme les idôles des Chinois et des Japonais. S'ensuit-il que ces peuples se sont transmis les uns

aux autres une coutume si extravagante? Non : mais que, chez tous, elle est née d'une superstition aveugle et grossière, et aussi extrême dans ses emportemens que dans ses craintes et ses espérances. Pour qu'un usage commun à deux nations serve à raprocher leur origine, il faut qu'il soit tellement extraordinaire que toutes les chances de probabilité repoussent l'idée qu'il a pu être inventé dans deux pays à la fois (1) : et alors même, un peuple peut fort bien l'avoir reçu de l'autre; il y aura eu *communication* entr'eux. Une logique sévère n'en déduira pas de conséquences plus étendues.

La ressemblance des besoins explique également celle de la manière dont on les satisfait; et par conséquent, la ressemblance des produits de l'industrie, au moins pour tout ce qui est de première nécessité. Pour le superflu et les jouissances de luxe, l'identité des objets ne prouve également rien, puisqu'ils peuvent être apportés

---

(1) L'usage de s'épiler entièrement le corps, pratiqué par un grand nombre de tribus américaines, en a long-temps imposé aux observateurs Européens qui faisoient de son résultat un caractère naturel et distinctif des indigènes du Nouveau Monde. Chez les Tatars de Sibérie et chez les Samoïèdes, le même usage est en vigueur, et la moindre négligence à cet égard expose une femme à la répudiation. Le voyageur qui nous en instruit ajoute que, « cela se pratique par principe de propreté. » On ne contestera point la justesse de l'explication, si l'on songe que les Samoïèdes *ne se lavent jamais*. (Wagner. *Mémoires sur la Russie, la Sibérie et le royaume de Casan*, trad. de l'Allemand. (Berne. 1790, in-8.o) pages 136, 198, 199, 206, 207. Klingstedt. *Mémoire sur les Samoïèdes et les Lapons*, (Copenhague 1766. in-8.o page 15). L'Américain aussi expose sans doute rarement à l'action de l'eau la teinture de roucou qui lui sert à-la-fois de vêtement, de parure et de préservatif contre les piqûres des insectes. Le même besoin a dû enfanter la même coutume, sans que les peuples qui la pratiquent eussent d'ailleurs rien de commun.



d'un peuple à l'autre ; et de combien de manières une pareille transmission ne peut-elle pas avoir lieu ? Les Caraïbes des isles attachoient un prix extrême à certains ornemens de métal qu'ils nommoient *caracoli* (1), et qui leur venoient des *Arrouagues* peuple du continent. Loin d'avoir avec ceux-ci une affinité d'origine, ou quelques relations amicales, ils leur faisoient une guerre continuelle ; ensorte que le *caracoli* tiroit sans doute à leurs yeux sa plus grande valeur du souvenir de leur victoire sur l'ennemi à qui ils l'avoient arraché avec la vie.

§. III. La ressemblance des traits et l'affinité des idiômes fournissent des argumens plus importans.

Malgré les assertions de plusieurs observateurs, Mr. M. est bien fondé, je crois, à nier que la couleur rouge ou cuivrée soit propre aux indigènes de l'Amérique : il paroît certain que cette couleur n'est que l'effet des drogues dont ils se peignent le corps, et que leur peau est naturellement olivâtre ou basanée. Telle étoit la teinte des enfans caraïbes, élevés sous les yeux des missionnaires français, et dont le corps n'avoit jamais subi l'impression du roucou (2).

---

(1) Raymond Breton. *Dictionnaire Caraïbe* au mot *Calloucouli.* Rochefort *Histoire naturelle et morale des Antilles*, page 391. Dutertre. *Histoire générale des Antilles*, Tome II. page 393. Labat. *Voyage aux isles d'Amérique*, Tome II. pages 84, 85. « Le *caracoli*, » dit Labat, « paroît comme de l'argent surdoré » légérement, avec quelque chose d'éclatant, comme s'il étoit » un peu enflammé. » Les orfèvres Européens n'ont jamais pu l'imiter parfaitement. L'alliage qui en approche le plus, mais auquel les Caraïbes n'ont jamais été trompés, se composoit de six parties d'argent, trois de cuivre rouge et une d'or. Le *caracoli*, que la chimie du XVIII.e siècle ne pouvoit réussir à décomposer, contenoit probablement du platine, et sans doute aussi les métaux qui en altèrent toujours la pureté, l'iridium, le rhodium, l'osmium et le palladium.

(2) Dutertre. *Histoire générale des Antilles*, Tome II. p. 358.

Il est moins facile d'accorder à Mr. M. la ressemblance de physionomie, qu'il prétend exister universellement entre les Américains et les Asiatiques du nord. Aux exemples qui lui sont favorables, on opposera l'impossibilité de retrouver les traits des Tatars dans les portraits gravés de divers indigènes de l'Amérique, et dans les descriptions circonstanciées de leurs figures que nous devons à un grand nombre de voyageurs. Pressé entre ces témoignages opposés, on est forcé de reconnoître que les faits invoqués par le professeur de New-York à l'appui de son opinion, ne sont que des raprochemens partiels, pris çà et là sur quelques points d'un continent immense. Pour légitimer la conclusion *universelle* de Mr. M. ils devroient avoir été vérifiés par-tout, et ne pas admettre d'exceptions. Combien nous sommes loin de-là, quand des observations également croyables les combattent; et quand nous n'avons encore que des notions nulles ou très-imparfaites sur les habitans d'une partie considérable de l'Amérique.

A plus forte raison, l'exemple unique des momies des bords de l'Ohio ne peut devenir la base d'un argument. Supposons constaté ce que Mr. M. n'affirme qu'avec une sorte de réserve, que la forme de la tête des momies prouve sans replique qu'elles ont appartenu à une race malaye; cela ne nous apprend rien sur tant d'autres nations qui ont disparu de cette moitié de notre globe, depuis les temps inconnus où elle a été peuplée pour la première fois, jusqu'à l'arrivée des Européens, époque de la destruction soudaine ou de l'anéantissement progressif d'un si grand nombre de races indigènes. Une famille du genre humain, parvenue déjà à un certain degré de perfectionnement, succomba jadis sous les coups d'ennemis moins avancés qu'elle dans les arts et la civilisation; outre quelques objets d'industrie assez peu remarquables, elle avoit laissé des monumens plus dignes d'attention par leur grandeur et leur but d'utilité,

mais dont vainement nous demandions au passé les auteurs; voilà qu'aujourd'hui son origine nous est révélée, uniquement parce qu'elle a eu l'avantage de pouvoir déposer les cadavres de ses enfans dans des asyles où ils se desséchoient au lieu de se corrompre : combien donc de tribus, dépourvues de cet avantage *local*, ou ne sachant pas s'en prévaloir, ont dû s'éteindre sans laisser plus de traces, qu'hier encore il n'en existoit de cette race malaye si singulièrement transplantée! Et quelle base solide donnera-t-à des hypothèses sur le mode de leur existence ou sur leur origine!

Des souvenirs, des vestiges, plus ou moins vagues, plus ou moins effacés, ont survécu à la destruction de quelques peuples d'Amérique : avant de rien affirmer sur ceux-ci, il faudroit avoir discuté et ces vestiges et ces souvenirs (1).

Prenons pour exemple les *Ygneris* qui peuploient les isles Antilles avant que les Caraïbes en fissent la conquête.

C'est de la région du continent habitée par les Galibis, peuple répandu encore aujourd'hui dans toute

---

(1) Dans le territoire occupé par les *Nadoessis*, non loin des bords du Mississipi, on voit une caverne très-profonde, nommée par les indigènes *la demeure du* Grand Esprit : ses parois sont couvertes d'hiéroglyphes, « dont l'antiquité, » dit Carver, « est attestée par la mousse qui les recou» vre. » (Carver. *Voyage dans l'Amérique septentrionale* Prem. Partie, pages 37, 38 de la traduction française). L'examen de ces hiéroglyphes, gravés sans doute par la race dont les momies ont été récemment découvertes, pourroit jeter quelque lumière sur son origine. Il n'est pas inutile de remarquer qu'à plusieurs jours de marche de cette caverne, se trouve un retranchement en terre de près d'un mille de long, dont la beauté et la régularité frappèrent d'admiration le voyageur anglais. (Carver. *Ibid*, pages 32, 34).

la Guyanne jusqu'aux environs de l'Orcuoque que partirent, pour envahir les Antilles, les ancêtres des Caraïbes. L'exactitude du souvenir qu'en avoient conservé leurs descendants est confirmée par l'identité du langage Caraïbe et du Galibi (1). Favorisés par le sort des armes, les conquérans exterminèrent le peuple à qui ils venoient ravir sa patrie; et jaloux de laisser des gages de leur victoire que leurs enfans pussent se montrer de générations en générations, ils déposèrent, dans les antres des rochers qui bordent la mer, les têtes de leurs victimes, que l'on y retrouvoit encore au XVII.e siècle (2). Si le temps a épargné quelqu'un de ces monumens d'un féroce amour de la gloire, il seroit à propos de le soumettre au même examen que les momies des rives de l'Ohio.

Mais l'existence de ces tristes restes n'est pas la seule trace qu'aît laissée après elle la race détruite. 1.° Grâce à la terreur superstitieuse des vainqueurs, les images des Dieux adorés par les Ygneris subsistèrent long-temps au fond des cavernes qui probablement leur avoient servi de temple. Ravies par des Européens, ces images ont

(1) Pour la comparaison des deux langages, voyez 1.° le *Dictionnaire Caraïbe-Français* et *Français-Caraïbe* du Père Raymond Breton. (In-12. Auxerre. 1675—1676). 2.° Les *Vocabulaires Galibis* donnés par plusieurs voyageurs et le *Dictionnaire Galibi* de M. D. S. S. (In-8.° Paris. 1763). Si Robertson eut vérifié ce fait, il n'auroit pas, sur les inductions un peu légères de Herrera et du Père Labat, cru les Caraïbes originaires de la Floride. (*History of America Book*. IV. *note* LXIX.) Suivant Rochefort, les conquérans des Antilles, partirent de la Floride, mais ils y étoient venus de la Guyanne. (*Histoire naturelle et morale des Antilles*, Liv. II. chap. VII.)

(2) Raymond Breton. *Dictionnaire Caraïbe-Français* au mot *Galibi*. Dutertre. *Histoire générale des Antilles*, Tome II, pages 361, 363.

ont été envoyées en France et sont peut-être perdues. Mais nous savons qu'elles présentoient des figures d'hommes, fabriquées en coton, coiffées de casques de la même matière; à la place des yeux étoient des graines que l'on trouve dans le savonnier. (*Sapindus saponaria*. Linn.) (1). Ce foible renseignement n'est pourtant pas sans intérêt. On est enclin à supposer que la même race a autrefois habité toutes les isles : et cependant les Espagnols, que la vue de ces singulières idôles de coton auroit sûrement frappés, ne font mention, en parlant des divinités d'Haïty, que d'images en bois peint ou en pierre. Or, de toutes les choses qu'adoptent en commun les membres d'une même famille, la moins sujette à varier est généralement la forme des objets de leur culte.

2.° Les femmes des *Ygneris* furent exceptées du massacre général. Forcées de s'unir aux vainqueurs, elles en adoptèrent le langage : mais elles conservèrent de leur langue maternelle un grand nombre de mots dont leurs filles se sont d'âge en âge transmis l'usage exclusif (2). Aucun de ces mots, dont nous connoissons un grand nombre, ne se retrouve dans la langue du continent; ce qui prouve l'exactitude de la tradition caraïbe, et confirme dans l'idée que la race exterminée étoit tout-à-fait étrangère aux peuples galibis. J'ai comparé plusieurs de ces mots avec ceux qui leur correspondent dans la langue malaye, dans celle de Taïti et dans quelques idiômes du nord de l'Amérique et de l'Asie : je n'ai pu y découvrir la moindre ressemblance. Cette remarque doubleroit d'importance, si comme l'affirme le P. Labat, mais sans en donner aucune preuve,

(1) Dutertre. *Ibid*, pages 369, 370.

(2) Raymond Breton. *Dictionnaire Caraïbe-Français* au mot *Galibi* et *Passim*.

le langage des femmes caraïbes avoit une affinité remarquable avec celui des indigènes de Cuba et d'Haïty (1). Elle infirmeroit, relativement à la population primitive des grandes isles, l'argument tiré de la ressemblance des langages; argument qui, au reste, n'a peut-être pas toute la force que Mr. M. paroît lui attribuer. C'est, du moins, ce que nous allons examiner.

§. IV. On pourroit étendre beaucoup le dénombrement des mots et des locutions qui se retrouvent à-la-fois dans certains idiômes de l'Amérique et de l'Asie. Mais ces traits de ressemblance fussent-ils plus multipliés et reproduits dans un plus grand nombre de langages, ils prouveroient entre les peuples, communication et non identité d'origine. Ainsi la découverte de racines samscrites dans le Péruvien, a induit Mr. Schlégel à croire que les Incas sortoient originairement de l'Indoustan; mais elle n'établit, ni pour lui ni pour personne, que les indigènes du Pérou, à qui les Incas apportoient la civilisation et qui déjà formoient des hordes nombreuses, ne fussent point étrangers à l'Asie.

La même réserve dans les conséquences à tirer du mélange des langues, nous est prescrite pour tous les peuples chez lesquels a existé une langue *sacrée* ou *secrette*, propriété exclusive des ministres de la religion ou des dépositaires de l'autorité (2): quelques emprunts

---

(1) Labat. *Voyage aux isles, etc.* Tome VI, page 129.

(2) C'est ce que l'on trouve chez la plupart des peuples anciens et chez quelques peuples modernes. Dans leurs conseils, les Caraïbes s'exprimoient d'une manière inintelligible pour les femmes et les enfans; le secret sur ce point étoit si sévèrement gardé que nul Européen n'a pu savoir s'ils se servoient d'une langue particulière dans cette occasion, ou seulement de locutions extraordinaires. Avant d'être reçu dans la classe des guerriers, et d'entrer dans les conseils où l'on employoit

que lui aît faits ensuite l'idiôme vulgaire, cette langue étoit primitivement étrangère au pays où il falloit subir une sorte d'initiation pour en acquérir l'intelligence et l'usage.

Ce n'est pas toujours la religion ou la politique qui s'oppose à la fusion intime de deux langues parlées simultanément dans la même contrée. L'orgueil aussi peut élever entre elles un mur de séparation. Dans l'isle de Java « l'ordre privilégié a sa langue, l'ordre des » plébéïens a la sienne; et ces deux langues sont si » différentes que l'on ne peut les confondre en une » seule sous le nom de dialectes (1). » Cet usage singulier est probablement un monument historique, dont la signification pourroit être révélée par une étude approfondie des deux idiômes. Débris d'une ancienne langue sacrée, ce qui supposeroit qu'à Java, comme dans d'autres contrées de l'Asie, au despotisme religieux a succédé le despotisme militaire, ou reste de la langue originaire d'une horde de conquérans qui ne crurent pas les vaincus dignes de parler le même idiôme qu'eux, le *javanais noble*, dans les deux cas, doit être également étranger à la race au milieu de laquelle ceux qui en ont gardé l'usage exclusif, guerriers ou prêtres, l'ont jadis apporté.

La persévérance des femmes Caraïbes à conserver la langue des Ygneris ne tiendroit-elle pas à l'une de ces causes; ne seroit-elle pas l'effet de leur choix moins que de la volonté d'époux impérieux, fiers de perpétuer ainsi un témoignage vivant de leur victoire? Quoiqu'il en soit,

---

l'idiôme mystérieux, le jeune Caraïbe étoit soumis à des épreuves rigoureuses qui, sans doute, comme les épreuves des initiations, avoient pour but de s'assurer de sa discrétion autant que de son courage.

(1) *Bibl. Univ. Littér.* Tome III, page 172, octobre 1816.

si le respect ou la crainte n'ont pas toujours empêché que la langue vulgaire ne s'enrichît de mots empruntés ou dérivés de la langue sacrée ou secrète, l'intimité du commerce de la vie a dû, à plus forte raison, favoriser chez les Caraïbes le mélange des deux idiômes. Supposons donc, ce qui est vraisemblable et ce que même j'ai cru apercevoir pour des verbes formés d'un nom substantif, que plusieurs mots du langage des femmes aient passé dans le langage des hommes: un philologue qui retrouveroit la langue des *Ygneris*, reconnoissant dans le caraïbe des mots tirés de cette langue, en concluroit peut-être que ces deux peuples eurent la même origine, quand le seul rapport qui aît existé entr'eux a été une guerre d'extermination. Cet exemple prouve mieux que de longs raisonnemens, combien le mélange des langues est un indice peu sûr pour révéler la descendance commune des nations: et cet exemple n'est point unique dans l'histoire. Si la langue des Romains eût autant différé de celle de leurs voisins qu'elle s'en rapprochoit probablement, la différence auroit diminué chaque jour après l'enlèvement des Sabines. La ressemblance des langues n'a rien de décisif, si elle n'est absolue. Partielle, elle aura pour causes, ici le rapt d'épouses étrangères, là, une conquête dont l'histoire n'a point consacré le souvenir; ailleurs, l'établissement de législateurs pacifiques, qui, à la force des armes, substituoient l'ascendant des prestiges et le pouvoir des institutions religieuses; elle aura pu naître aussi des migrations d'une peuplade errante, des expéditions, ou même des courses fortuites et des naufrages d'un peuple commerçant: partout enfin elle prouvera une communication plus ou moins intime, mais dont la chaîne souvent très-longue, cèsse d'être visible à nos yeux, parce que le temps en a brisé les anneaux intermédiaires.

Il est juste de l'avouer, au risque d'affoiblir quelques-unes des objections élevées par nous-mêmes contre

les raisonnemens de Mr. M.; le fait contraire n'a pas une plus grande force probante: le défaut d'analogie entre deux langues n'est point un argument péremptoire contre l'origine commune de deux peuples. Les Gaulois, anciens habitans du territoire de la France actuelle, et les Francs qui, le fer à la main, s'établirent au milieu d'eux, il y a quatorze siècles, réunis depuis long-temps en un seul corps de nation, parlent une langue qui, loin de rappeler leur origine celte ou germanique, semble appartenir presque entière à des descendans des Romains. Les causes qui peu-à-peu dépouillent de ses traits caractéristiques la langue originaire d'un peuple sont plus nombreuses encore que celles qui y introduisent un mélange d'idiômes étrangers: la principale est le temps, cette puissance par laquelle toute puissance est enfin anéantie.

Observons aussi que l'on a quelquefois avancé légérement que des langues n'avoient entr'elles aucune analogie. Pour s'en assurer, il faudroit les étudier à fond, ou du moins en comparer des vocabulaires faits avec soin et suffisamment étendus. Les Espagnols, nous dit-on, trouvèrent le Mexique divisé en un grand nombre de peuplades qui n'entendoient point le langage les unes des autres; cela peut être vrai: mais y avoit-il réellement autant de langues différentes que de peuplades? j'ose en douter. Un Saxon transporté dans certaines vallées de la Suisse, ne comprendra point ce qu'on lui dira et ne se fera point comprendre: on y parle allemand toutefois; mais c'est l'allemand du treizième siècle. Mettez ensemble un Italien, un Bavarois, un Danois et un Anglais qui, tous, ne connoissent que leur langue maternelle: le premier soupçonnera-t-il que les trois autres, qui ne s'entendent point entr'eux, parlent cependant des dialectes très-reconnoissables de la même langue? Dans un rayon de quinze à vingt lieues, on rencontre quelquefois, en France, des villages dont chacun fait

usage d'un patois différent, et inintelligible pour les autres : analysez tous ces patois ; vous y retrouvez la langue nationale, diversement altérée dans quelques-unes de ses formes grammaticales, dans certaines terminaisons augmentatives ou diminutives, et sur-tout dans la prononciation. Quiconque ne possède que superficiellement le français ne peut discerner ces altérations. Chacun des patois paroît alors une langue particulière ; et si de leur existence on conclut que ces villages forment autant de peuplades distinguées par leur origine comme par leur idiôme, on ne fera qu'un sophisme, fait déjà bien des fois par des hommes très-érudits.

L'insuffisance des faits connus jusqu'à ce jour, pour éclaircir des questions auxquelles notre curiosité impatiente se hâte trop de répondre ; la nécessité de suspendre notre jugement jusqu'à-ce que des recherches plus approfondies aient assuré à la raison le droit de décider ; voilà les seuls résultats auxquels nous croyons être parvenus. On nous pardonnera sans doute d'avoir donné quelque étendue à cette discussion de la valeur relative des preuves et des probabilités. Elle n'est point sans intérêt, la partie de l'histoire, qui détournant nos yeux du spectacle des violences et des perfidies dont sont remplies les annales des nations, s'efforce de résoudre le problême de l'origine du genre humain, de reconnoître les degrés de parenté qui unissent les diverses branches de la grande famille, de suivre les voyages qui ont fait se succéder les peuples sur des points de la terre éloignés de leur pays natal ; de rechercher enfin comment se sont mélangées, altérées ou perfectionnées mutuellement les langues, ces instrumens dont l'usage est si naturel à l'homme, que si elles se perdoient aujourd'hui, il semble que l'on peut indiquer comment il les recréeroit demain, et dont cependant l'origine véritable est encore, et restera toujours peut-être, un mystère impénétrable à notre foible intelligence.

VOYAGES.

Avventure e osservazioni di Filippo Pananti, etc. Aventures et observations de Philippe Pananti, sur les côtes de Barbarie. Florence, chez Léon. Ciardetti. 2 vol. 8.° 1817.

Dans l'état de souffrance universelle où l'Europe est aujourd'hui jetée, par une disproportion effrayante entre les produits de son industrie et sa consommation; tandis que de toutes parts le pauvre offre son travail, et ne trouve personne qui le demande, personne qui le paye; aucun événement ne seroit plus désirable que celui qui étendroit l'empire de la civilisation, et qui présenteroit à nos manufactures, chez des peuples nouveaux, les débouchés qu'elles ne trouvent plus dans la vieille Europe. Un désordre redoutable s'est répandu dans tout le système de notre économie politique; ce n'est plus par une vaine rivalité de commerce, et pour vendre davantage et à plus haut prix, que les nations civilisées se disputent le marché des consommateurs, c'est pour vivre, c'est pour que la famine ne moissonne pas tous leurs artisans, tous les journaliers de ces nombreuses manufactures, que nous avons peut-être imprudemment multipliées, mais que nous ne pourrions désormais laisser tomber, sans périr avec elles. Si nous voulons éviter des désastres qui font frissonner, et dont nous avons déjà éprouvé les avant-coureurs, il faut nous hâter d'ouvrir de nouveaux et vastes marchés aux produits de nos ateliers; il faut que des peuples accoutumés à nos arts, à nos jouissances, à tous les plaisirs

et les besoins de la civilisation, achètent ces marchandises diverses dont toutes nos fabriques regorgent, et que nous devons vendre, sous peine de mourir de faim.

Aucun pays ne pourroit mieux que la Barbarie répondre à ces désirs des philantropes. Si cette vaste côte d'Afrique, séparée de notre Europe par le bassin d'un grand lac, plutôt que d'une mer, étoit soumise à tout autre gouvernement qu'à celui des brigands qui l'oppriment, elle s'uniroit bientôt à nous par le commerce le plus riche, le plus varié, et le plus profitable aux deux parties du monde qu'il rapprocheroit. Ce beau pays a été à plus d'une reprise le centre d'une grande civilisation; il fut riche, peuplé, industrieux, sous les Carthaginois, sous les Romains, sous les Vandales, et sous les Arabes. Ses communications avec toutes les côtes d'Europe sont bien plus faciles et bien plus promptes que celles de ces mêmes côtes avec les capitales de leurs propres Etats; et le transport des marchandises seroit plus économique de Marseille et Gênes à Tunis et Alger, qu'à Paris ou même à Turin et Milan. Caton présenta au Sénat Romain des figues encore fraîches qui avoient été cueillies sous les murs de Carthage; ce fruit cependant n'est plus mangeable au bout de trois jours. En découvrant les figues qu'il portoit dans le pan de sa toge, Caton fit résoudre la ruine d'une florissante république; combien le même argument ne devroit-il pas avoir plus de force pour nous persuader de rendre à l'existence un empire si proche de nous.

Le magnifique rivage de l'Afrique étoit destiné par la nature à nourrir au moins soixante millions d'habitans, il n'en nourrit pas cinq millions aujourd'hui. Enrichi par tous les dons du ciel, à portée de toutes les jouissances que nos arts pourroient y répandre, il devroit être habité par un des peuples les plus heureux de la terre; il n'est au contraire le séjour que du crime et

du malheur. Nous n'avons point sans doute le droit de forcer nos voisins à adopter notre religion, nos opinions, nos mœurs; mais nous pouvons leur demander de vivre et de laisser vivre; et les besoins mutuels de tous les peuples de la terre, ne peuvent permettre à un seul, de faire d'une vaste contrée le séjour de la mort. D'ailleurs il n'est pas nécessaire de recourir à des principes abstraits sur le droit international, pour savoir ce que l'Europe pourroit faire à l'égard des Barbaresques; ils ont donné aux Princes chrétiens d'assez amples provocations, pour autoriser ceux-ci à se mêler de leurs affaires.

Nous sommes souvent disposés à considérer comme brûlés par les rayons ardens du soleil, tous les pays plus méridionaux que le nôtre; ceux qui connoissent la Barbarie en parlent au contraire comme du pays des enchantemens; c'est ainsi qu'elle s'est présentée au littérateur italien dont nous annonçons l'ouvrage, encore que les circonstances sous lesquelles il y fut conduit, dussent exciter en lui les plus violentes préventions contre l'Afrique. Mr. Pananti, homme de lettres Toscan, qui avoit long-temps séjourné en Angleterre, fut pris par les Algériens comme il revenoit de ce dernier pays, et condamné à l'esclavage. Il eut cependant le bonheur d'être remis en liberté dès le lendemain.

Quelque cruel que fût le sort dont il étoit menacé à Alger, il fut frappé d'admiration à la vue de la côte d'Afrique. « Il n'est, dit-il, aucun pays plus favorisé » par le ciel et par la nature; la côte d'Afrique étoit » regardée autrefois comme étant, après l'Egypte, la » plus abondante et la plus riche des provinces romaines, » et comme un des premiers greniers de la ville qui » régnoit sur le monde. Les écrivains latins la nommoient » l'*âme de la République*, le *joyau de l'Empire*, *speciositas totius* » *terræ florentis*; et les grands de Rome ne connoissoient » pas de rafinement de luxe et de mollesse égal à celui

» de posséder sur cette côte riante, des palais et des » maisons de campagne. »

» Le climat de Barbarie est doux et salubre, quoique » l'air par sa vivacité, soit contraire aux vues foibles et aux » poitrines délicates. Le cours des saisons y est en gé- » néral régulier ; quelquefois il est vrai les chaleurs » sont excessives, mais tous les jours d'été sont rafraîchis » par les vents salutaires du nord. Les maladies n'y sont » point très-communes ; la peste n'y est pas endémique, » elle est toujours apportée de Constantinople. Elle n'y » a point régné depuis vingt-quatre ans, et l'on pourroit » l'exclure de toute la Barbarie, par les mêmes précau- » tions qui en préservent l'Europe. » page 150.

» La chaleur jointe à l'humidité donne de la vigueur » et de la magnificence aux productions du sol de Bar- » barie. L'orge y est la principale récolte des champs, » et la principale nourriture de l'homme. On y voit » abonder le froment, le blé turc, et une espèce de gros » pois chiches qu'on nomme *garencos*. On les mange » grillés et on en fait une grande consommation. La figue » d'Inde qui prend racine avec une extrême facilité, » forme des haies impénétrables, dont les jardins et les » vignobles sont entourés. Les ceps de la vigne s'élèvent » à une grande hauteur; ils s'étendent d'un arbre à l'autre en » superbes festons ; on en voit dont le pied est aussi gros » que celui d'un mûrier. On rencontre des vergers » d'oliviers très-vastes et très-bien garnis ; on y trouve » aussi certains arbrisseaux épineux, dont le fruit res- » semble par le goût et la grosseur, aux olives d'Espagne. » L'olivier sauvage y croît sans culture ; la grenade y » est trois fois plus grosse que celle d'Italie ; les melons » parviennent à un volume énorme ; les figues y abon- » dent, aussi bien que des oranges d'un goût exquis ; les » châtaigniers y sont en petit nombre, et les châtaignes » quoique bonnes y sont petites. Les chênes y sont très- » élevés ; parmi eux on distingue le *quercus ballota* des

» naturalistes, dont les habitans mangent le gland, qui » pour le goût ressemble à la châtaigne sauvage. On le » trouve aussi dans le midi de l'Espagne, et on devroit » l'introduire en Italie. On remarque encore un cyprès » particulier, dont les branches s'élèvent en pyramide à » une hauteur prodigieuse. On y rencontre communément » l'amandier, le mûrier des vers à soie, l'*indigofera glauca* » des teinturiers, la cinéraire des marais, qu'on employe » contre les obstructions et la pierre, la *xenna*, dont » les Africains extraient le suc, pour se teindre les on- » gles des mains et des pieds; la *scilla maritima*, la *bul-* » *bosa*, la *radicata*, le palmier nain, dont les dattes » sont très-petites, le *saccharum cylindricum*, l'*agrostis pun-* » *gens*, et dans les vallées arides, le *cistus odorata*, » l'*erica arborea*, et le superbe cactus, qui offrent aux » brebis un pâturage salutaire, et qui embaument l'air » des plus douces odeurs; le laurier rose réjouit et vi- » vifie les campagnes, lorsque tout est brûlé par les cha- » leurs de l'été. Les collines sont couvertes de timier et » de romarin qui épurent l'atmosphère et remplacent » le bois à brûler. On rencontre de place en place des » bosquets de ces fameuses roses blanches dont on distille » l'essence la plus pure. La canne à sucre réussit parfai- » tement dans ce doux climat; celle qu'on y nomme de » *Soliman* est la plus élevée et la plus pleine de suc » qu'on connoisse sur la terre. On sait que la canne à » sucre n'est point indigène des Antilles, mais qu'elle » y fut portée de Barbarie et de Sicile. Aucun produit » enfin de cette terre fertile n'égale en avantages, pour » la race humaine, le lotus et le palmier.... » page 166.

C'est ce magnifique pays, ce pays si richement doué par la nature, si avantageusement situé pour le bien de l'Europe, si célèbre dans les annales de la civilisation, qu'on abandonne depuis trois siècles à treize ou quatorze mille aventuriers, enrôlés dans une autre partie du globe, étrangers à l'Afrique par leurs mœurs, leur

langage et leurs sentimens, et détestés de ses habitans sur lesquels ils exercent une affreuse tyrannie. Les pirates qui s'y établirent par la trahison du premier Horuc Barberousse, s'y sont maintenus à la honte des nations civilisées; ils ont détruit les arts, les sciences, l'agriculture, le commerce, qui illustroient les Cours des Souverains Maures de l'Afrique, à l'égal de celle de Grenade. Ils profitent de leur souveraineté usurpée, pour armer les vaisseaux corsaires, avec lesquels ils rançonnent les côtes de l'Europe, pillent ses navires, et réduisent ses habitans en esclavage; puis ils employent les trésors gagnés par le brigandage, à appesantir le joug sur les malheureux Africains. Lorsque la nation qui domine sur les mers, poussée à bout par les plus outrageantes provocations, a résolu enfin de réprimer l'orgueil du Dey d'Alger, sa flotte n'a donné qu'une preuve stérile de la bravoure nationale; elle a brûlé une ville qui n'avoit point participé aux crimes de la Régence; puis au lieu de dicter des lois à l'Afrique, et d'y briser le joug des pirates étrangers, elle a reconnu le Dey et ses janissaires turcs, comme s'ils formoient le Gouvernement légitime, elle a confirmé l'esclavage des Maures et des Bérébères, et elle n'a laissé aux nations qui naviguent sur la Méditerranée, d'autre garantie que celle d'un traité qu'il sera impossible de faire exécuter.

Les Européens n'ont pas seulement à se reprocher d'avoir laissé subsister si long-temps les Etats corsaires de la Barbarie, ils peuvent aussi s'accuser de les avoir formés par leur exemple à la piraterie. Les Arabes, il est vrai, à leur premier établissement sur les côtes d'Afrique, furent entraînés en même temps par leur fanatisme et leur amour de la gloire; ils se montrèrent de toutes parts les agresseurs dans leurs guerres avec les peuples de l'Europe. Ils vouloient étendre en tout sens leurs conquêtes; de même qu'ils avoient passé en Espagne, ils avoient fondé des colonies en Sicile, en Sar-

daigne, dans les isles Baléares, et ils faisoient de fréquens débarquemens sur les côtes de France et d'Italie. Mais alors les Européens n'avoient point de commerce; tandis que celui des Arabes étoit très-étendu ; les premiers étoient pauvres et barbares, les seconds opulens et civilisés. Un peuple riche, commerçant et instruit dans tous les arts, n'exerce pas la piraterie contre un peuple indigent, grossier, et qui n'a point de marine. Les Arabes abusèrent de leur supériorité sur les Chrétiens, comme ceux-ci abusent à leur tour de leur supériorité sur les Nègres; mais lorsqu'ils ravagèrent quelqu'une des côtes d'Europe, c'étoit avec le dessein d'y faire un établissement durable ; et partout où ils portèrent leurs armes, ils introduisirent en même temps une civilisation supérieure.

Au reste ces hostilités ne furent pas de longue durée; l'Empire des Maures s'étoit divisé, en Afrique comme en Espagne, entre un grand nombre de Princes indépendans. Une religion illibérale, et un Gouvernement despotique avoient hâté leur décadence; et ils avoient cessé d'être redoutables, avant que les Européens songeassent à le devenir. Cependant les nombreuses cours de Fez, de Tetuan, de Trémézène, de Garbo, de Constantine, continuoient à encourager les arts, et à protéger l'agriculture; leurs relations étoient journalières avec les côtes d'Italie et celles d'Espagne; Amalfi, Naples, Messine, et ensuite Pise, Gènes et Florence, s'enrichissoient par leurs communications fréquentes avec ce beau pays. La flotte vénitienne, qu'on nommoit *du trafic*, faisoit tous les ans le tour de la Méditerranée; elle touchoit successivement à toutes les villes de Sicile, d'Afrique et d'Espagne; et son arrivée à chacune des capitales de la Barbarie étoit le signal d'une foire, à laquelle se rendoient régulièrement, non-seulement les habitans des côtes, mais encore les caravanes du désert. Ainsi tous les peuples qui bordent la Méditerranée,

mettoient à profit son superbe bassin, qui rapproche tant de climats divers, et facilite l'échange de productions réciproquement si nécessaires.

Le fanatisme religieux fit perdre tous ces avantages dans les premières années du seizième siècle. Depuis la décadence de l'Empire des Arabes, les peuples musulmans n'avoient plus de marine; les isles avoient été successivement reconquises par les chrétiens, et le moindre bras de mer étoit une barrière suffisante contre les Turcs, contre les Maures, et contre le soudan d'Egypte. La manière atroce dont les chrétiens se vengèrent sur les côtes de l'Empire Turc, des succès des Osmanlis par terre; les ravages de l'Anatolie et de la Grèce; la récompense d'un ducat par chaque tête rapportée sur les vaisseaux chrétiens, promise par les Papes et le Gouvernement vénitien, sans distinction d'âge ou de sexe, de paysans ou de soldats, firent sentir aux Sultans de Constantinople la nécessité de se donner une marine. Mahomet II commença péniblement à en former une, et se résigna à l'aguerrir par des défaites. Ses vaisseaux avoient cependant un désavantage constant contre ceux des chrétiens. L'exemple des chevaliers de St. Jean de Jérusalem enseigna à ses successeurs que l'école de la marine impériale devoit être la marine corsaire.

L'ordre religieux de St. Jean de Jérusalem, avoit d'abord ouvert un hôpital aux pélerins qui se rendoient à la Terre-Sainte, il s'étoit ensuite animé d'un zèle militaire pour défendre le St. Sépulchre. Lorsqu'il fut chassé de Jérusalem par les Musulmans, et obligé de se réfugier à Rhodes, il changea le service de terre contre celui de mer, et il arma des galères pour servir d'escorte aux pélerins de la Terre-Sainte, et en même temps pour donner la chasse aux Turcs. Dès l'année 1465 la république de Venise se trouva engagée dans une guerre avec l'Ordre, pour protéger contre le pillage des chevaliers, son commerce chez les Musulmans. La prise de

Rhodes, en 1522, contraignit les chevaliers à se réfugier à Malte et à changer encore une fois leur destination. Ils firent du rocher qui leur servoit de retraite, le centre de la piraterie chrétienne; ils armèrent leurs galères en course contre tout vaisseau musulman. Ils auroient cru manquer à leurs vœux religieux s'ils avoient pardonné à aucun peuple infidèle. Leur nouveau séjour les éloignoit des côtes de l'Empire Turc, leur ancien ennemi, et les rapprochoit des principautés Maures qui ne les avoient point offensés. Mais les Maures professoient une religion réprouvée, et c'étoit un motif suffisant de guerre et de haine. Les chevaliers détruisirent leur commerce, ils brûlèrent leurs vaisseaux, ils pillèrent leurs campagnes, et ils attachèrent à la rame les malheureux matelots et les marchands musulmans qu'ils surprirent sur les mers, ou les paysans qu'ils enlevèrent sur les rivages. Les chevaliers se formèrent sans doute par ces expéditions à la vie de mer; ils y développèrent quelquefois l'intrépidité qui les distinguoit, plus souvent la célérité de leurs manœuvres, la ruse et le talent des surprises. Mais dès qu'on cesse d'être aveuglé par le fanatisme religieux, on s'étonne de la puissance du préjugé qui indiquoit comme carrière de l'honneur pour la jeune noblesse, cette école de piraterie, où le zèle pour la foi servoit d'excuse à la cruauté à la cupidité et à l'injustice.

L'exemple de l'ordre de Malte ne fut pas perdu pour les Sultans. Ils trouvoient dans les isles de Grèce une population nombreuse exercée à la vie maritime; jusqu'alors le despotisme n'avoit pu en tirer parti pour former les flottes impériales, mais Sélim et Soliman encouragèrent leurs sujets à armer en course pour attaquer tous les chrétiens, comme les chevaliers de Rhodes, puis de Malte attaquoient tous les Musulmans. Le métier de corsaire, comme celui de partisan dans la guerre de terre, présente aux esprits hardis et entreprenans tous

les charmes de l'indépendance. Des hommes qui auroient mis en œuvre toute leur activité, pour éviter de monter sur la flotte du Capitan Pacha, s'empressèrent au contraire d'armer eux-mêmes des vaisseaux pour faire la petite guerre, et bientôt il se forma d'excellens marins sous la bannière du Croissant. Les deux frères Horuc et Ariadeno, qui portèrent tous deux le surnom de Barberousse, se distinguèrent dans cette carrière.

« Les deux frères Barberousse, (dit Paul Jove, Liv. XXXIII,) » nés à Lesbos d'un père Grec renégat, ne pouvant se » résigner à leur pauvreté domestique, s'emparèrent » d'une demi galère, et confièrent leurs espérances à la » mer; ils s'engagèrent sous le capitaine pirate Camali. » Horuc (*Aroudj*) qui étoit l'aîné, et auquel son frère » Ariadeno (*Khaïr Eddyn*) obéissoit, s'enrichit à ce mé- » tier et acquit beaucoup de butin, d'esclaves et de vais- » seaux. Après s'être associé un grand nombre de pirates, » il se jeta sur la Mauritanie pour la piller. Dans ce » temps le Roi d'Alger disputoit avec son frère la sou- » veraineté de ce petit Etat. Le premier avoit attiré à » sa solde les cavaliers Numides, aujourd'hui nommés » Arabes, le second engagea à prix d'argent Horuc à » le défendre. En peu de jours Horuc triompha dans « cette guerre, à l'aide d'un corps de fusiliers qui inspi- » roit aux Numides une extrême terreur. Le nom des » Turcs devint alors redoutable aux Numides et aux » Maures. Mais Horuc, qui sentoit ses forces et la puis- » sance de son génie, qui avoit appris dans cette guerre » combien les Maures étoient lâches, ignorans dans » l'art de la guerre, et inconstans, jugea, que puisqu'ils » n'avoient entr'eux aucun lien stable, il seroit facile de » les accabler et de les soumettre. Quant aux Numides » ou Bédouins errans, toujours divisés entr'eux, il crut » qu'il réussiroit ou à les attirer à son amitié, ou, s'ils » la refusoient, à les repousser sans peine. Il rompit » donc tout-à-coup la foi qu'il avoit donnée (à Sélim

» Eutemy,

» Eutémy, souverain d'Alger) il fit périr tous ceux qui
» s'opposoient à ses entreprises ; et mêlant ensuite la
» libéralité à la cruauté, il s'empara de tout le royaume
» d'Alger, qu'il aggrandit bientôt par ses conquêtes. »
Son frère Khaïr Eddyn, nommé par les Latins Ariadeno, lui succéda en 1518 ; il régna jusqu'en 1546, qu'il mourût, des suites de son incontinence. C'est l'allié de François I, le redoutable rival d'André Doria, et celui qui a couvert de plus de gloire le nom de Barberousse.

Les deux frères Barberousse, et sur-tout le second, fondèrent la république corsaire d'Alger, à l'imitation de l'ordre de Malte ; ils empruntèrent l'organisation et les statuts de celui-ci, autant du moins que des Turcs pouvoient les entendre. Ils sanctifièrent de même la piraterie par le fanatisme religieux, et ils promirent de même aux soldats, qui combattoient pour la foi, le pillage des infidèles sur cette terre, et une éternité bienheureuse dans le ciel. La souveraineté, à Alger, comme à Malte, fut réservée à la milice étrangère, qui venoit y servir pour l'honneur de la religion : dans l'une comme dans l'autre république, la soldatesque régnante se recruta par des enrôlemens volontaires dans des pays de même croyance, à l'exclusion seulement de celui même où elle régnoit. Dans l'une comme dans l'autre, la milice se réserva le droit d'élire son chef, et le Dey, comme le Grand maître, fut pour les conseils de l'Ordre, le premier entre des égaux, pour les soldats, un général, pour les habitans du pays, un souverain absolu. Les distinctions de naissance n'étant pas connues chez les Turcs, on ne put exiger à Alger les preuves de noblesse qu'on demandoit à Malte ; cependant les Ortes d'Alger se composoient d'hommes libres, tandis que les Janissaires de Constantinople, et les Mammelouks d'Egypte, sont des esclaves affranchis. La religion d'Islam

ne faisant point une vertu de la continence, les Barberousse ne purent lier leurs soldats par un vœu de chasteté; néanmoins le Gouvernement s'oppose à leurs mariages, et il écarte avec jalousie leurs enfans, les *Chiloulis*, de toute part au gouvernement. La république des Cosaques Zaporoves, que les Turcs disent fondée expressément à l'imitation de l'ordre de Malte, poussa plus loin son imitation; elle exclud absolument les femmes, du pays qu'habitoient ses soldats, et d'où ils se répandoient pour ravager la Pologne, la Russie, et toutes les rives de la mer Noire.

Ainsi fut institué l'*ordre religieux et militaire d'Alger*, mais sur une base bien autrement large que celui de Malte. Un grand royaume lui étoit soumis; une population nombreuse, des revenus considérables, des forteresses, des ports de mer distribués sur une longue suite de côtes, le rendoient beaucoup plus redoutable; d'ailleurs il s'élevoit justement à l'époque où la marine marchande des Chrétiens avoit acquis de plus grands développemens, tandis que celle des Musulmans dépérissoit, avec leur commerce; les prises des Algériens devenoient tous les jours plus riches, celles des Chevaliers tous les jours plus pauvres et moins nombreuses. Les deux ordres militaires rivaux, s'attaquoient quelquefois pour l'honneur de leur religion, malgré les vers devenus proverbiaux de la Fontaine; tous deux préféroient cependant la rencontre des vaisseaux marchands; et nous avons vu un homme qui s'étoit trouvé à plus de soixante engagemens sur une galère chrétienne, et qui ne se souvenoit pas d'avoir vu une seule fois un homme blessé sur son bord.

Il ne faut pas chercher ces détails dans le livre de Mr. Pananti. Il s'excuse gaîment de n'avoir point fait les recherches que son lecteur attend peut-être de lui, sur ce que rien n'étoit moins volontaire que son voyage à Alger. En effet, dans quatre pages qu'il a intitulées *His-*

toire et révolutions de la Barbarie (p. 151 — 155) il a accumulé un grand nombre d'erreurs. Mais il a eu des faits sous les yeux, il est instructif quand il les rapporte, et on peut reconnoître, dans son récit même, les traits de ressemblance entre Alger et Malte auxquels il n'a jamais songé; traits qui doivent toujours être modifiés par la différence entre le fanatisme religieux des Turcs, et celui des Chrétiens, et qui semblent quelquefois faire avec l'un, la caricature de l'autre.

« Les Turcs d'Alger, dit-il, sont une milice étrangère, » venue de Constantinople pour défendre le pays, et » le conserver sous la protection et la suzeraineté du » Grand Seigneur des Osmanlis. Mais cette milice auda- » cieuse s'est trouvée la force en main, elle a refusé » d'obéir, et elle est devenue souveraine. Ces soldats » font et défont les chefs du Gouvernement, ils occu- » pent toutes les charges de l'Etat, ils tiennent les Afri- » cains dans l'esclavage, ils oppriment la nation entière, » et leur audace rend Alger un théâtre de révolutions, » où le sang ne cesse de couler. »

» Tous les deux ans la régence d'Alger envoie des vais- » seaux et des commissaires au Levant, pour former de » nouvelles recrues, et remplir les vides que la guerre, » les maladies et les supplices, laissent dans la milice. » On les tire de la plus vile populace de Constantinople, » et des plus grands malfaiteurs. Ils sont tellement mépri- » sés dans le Levant, qu'aucune femme turque ne veut » les suivre en Barbarie. Mais à peine arrivés en Afri- » que, et aggrégés à une milice insolente et domina- » trice, ils prennent un air d'importance, se donnent » le titre d'Effendi, et ont l'orgueil et l'arrogance des » soldats de fortune et des parvenus. Quelque vains qu'ils » soient de leur pouvoir, ils n'ont point honte de leur » humble origine; au contraire, ils semblent se glori- » fier d'être partis de si bas pour monter si haut. Un » Dey disoit un jour à un consul: *mon père saloit des*

» *langues à Péra, ma mère les vendoit à Constantinople,* » *je dois donc me connoître en langues; mais je n'en ai* » *jamais rencontré de plus mauvaise que la tienne.* Quoi- » qu'ils ne soient pas plus de douze à treize mille hom- » mes, ils tiennent dans la soumission cinq millions de » sujets qui les abhorrent, mais qui leur obéissent. Il » est vrai qu'ils ont à faire à un peuple avili, qui met » sa gloire à s'humilier, et qui croit un homme d'au- » tant plus honoré, qu'il est plus esclave.

»La politique ombrageuse du Gouvernement algérien » tend à isoler les soldats turcs, à les détacher de tout » lien avec le peuple maure, et à en faire uniquement » les instrumens et les complices de la tyrannie. Aussi » les mariages entre un Turc et une femme Maure, dé- » plaisent-ils à la Régence, et il y a peu de temps que » le riche Maure Sydi Cador fut mis à mort, pour avoir » donné sa fille en mariage à un Aga. Mais l'amour a » plus de force que toutes les lois; beaucoup de Turcs » épousent les filles des Maures; ils obtiennent la préfé- » rence des riches, qui veulent se donner un appui, et » celle des plus belles femmes. La foiblesse cherche la » protection de la force, et la beauté se plaît à être le » prix de la valeur. Ceux qui naissent de ces mariages, » et qui répondent aux métis et aux créoles des colo- » nies, sont nommés Chiloulis. A Tunis, ils reçoivent » la paie dès leur naissance, et sont considérés comme » soldats; à Alger, ils ne l'obtiennent point avant l'âge » viril. Cependant les Turcs les regardent avec jalousie, » et ne leur permettent jamais de parvenir aux charges » plus élevées. La plupart entrent dans des maisons de » commerce, pour y être agens ou commis, et l'on loue » leur intelligence et leur fidélité. Quoiqu'ils tiennent » aux deux nations, leur préférence est pour les Maures; » ils sont nombreux, unis, et redoutables, et un jour » ou l'autre ils feront une révolution à Alger, où l'on » verra régner un Chilouli, comme un mulâtre et un » nègre règnent à Haïti.» (p. 224 — 227).

» Le gouvernement d'Alger est une république mili-
» taire avec un chef despotique. La régence se compose
» d'un prince de la milice et de l'Etat, qu'on nomme
» Dey, et d'un conseil ou assemblée des principaux of-
» ficiers, qu'on nomme *dowane*, dont nous avons fait
» *divan*. Mais la régence n'est plus qu'un nom, toute
» l'autorité réside dans le Dey. C'est donc un gouver-
» nement mixte, et du plus mauvais de tous les mé-
» langes. On y voit une élection turbulente, avec tous
» les symptômes de la démocratie la plus inquiète, un
» prince investi de l'autorité la plus despotique, une
» aristocratie insolente, composée des principaux offi-
» ciers de l'Etat, enfin un gouvernement militaire, avec
» tous ses abus, toute sa violence, et sa brutale féro-
» cité. »

« Le chef du Gouvernement algérien nommé Dey, est
» toujours tiré du corps des soldats turcs ; il arrive à
» son poste par élection, sans aucune ombre de succes-
» sion héréditaire. Chaque soldat à la mort du Dey, se
» rend au palais, et donne son suffrage. Quiconque est
» proposé, s'il ne réunit pas tous les suffrages, est exclu,
» et l'on continue l'opération, jusqu'à-ce qu'on tombe
» sur un sujet qui obtienne l'unanimité. L'élu doit être
» Dey, qu'il le veuille ou qu'il le refuse, parce que tout
» ce qui arrive sur la terre a été par avance décrété
» dans le ciel, et qu'il n'est point permis à un mortel
» de résister à cette volonté suprême. Mais un séditieux
» peut lever son épée contre son prince et se mettre
» violemment à sa place, car cela aussi, disent les Mu-
» sulmans, avoit été prédestiné dans le ciel, et devoit
» par conséquent arriver sur la terre. »

» On comprend que, dans une assemblée de soldats, à
» laquelle on demande une unanimité absolue, on doit
» voir s'agiter dans toute leur fureur les cabales et les
» factions. Tandis qu'une grande majorité a proclamé
» un chef, les Janissaires mécontens se rassemblent dans

» d'autres appartemens du palais, ils envahissent la salle » d'élection, massacrent le chef désigné, et en substituent un autre, qui tout couvert du sang qu'il vient » de répandre, revêt le manteau royal, et force l'assemblée épouvantée au silence et à l'approbation. Souvent » les soldats soulevés dans leurs casernes, envoient au » Dey leur héraut d'armes avec ordre de sortir du palais. » Dès qu'il obéit, sa tête est abattue. Quelquefois on empoisonne le prince, quelquefois on l'assassine comme » il se rend à la mosquée; souvent un fanatique lui » tranche la tête au milieu de l'assemblée du divan, » et le même cimeterre qui lui a donné l'autorité sert » à la maintenir. Ces chefs féroces, élus au milieu du » sang et du tumulte, répètent ensuite la maxime d'un » Empereur tartare: *Si vous voulez tenir l'Etat en repos,* » *tenez toujours en mouvement l'épée de la vengeance.* »

» Aussitôt qu'un soldat est nommé Dey, il est revêtu » du caftan, espèce de manteau royal; il monte sur » l'estrade, et tous les assistans s'écrient *nous consentons, qu'il en soit ainsi, et que Dieu lui donne prospérité!* Le mufti le proclame *Dey*; on lui lit l'exposé » des devoirs attachés à sa dignité; on lui rappelle que » Dieu l'ayant appelé à gouverner la république, il doit » employer son autorité à punir les méchans, à faire » rendre justice, à procurer le bien et la sureté de » l'Etat, à faire payer exactement les soldats. Les plus » proches baisent la main du nouveau prince, la milice » le salue, on tire le canon pour avertir le peuple, et » la cérémonie est finie. »

» L'élection est suivie d'un renouvellement universel » des hommes en place; le nouveau Dey ne se contente » pas de se défaire de tous ses rivaux, il fait souvent » mourir tous les ministres de son prédécesseur, il s'empare de leurs richesses, il reçoit les présens de ceux » qu'il choisit pour les remplacer; il remplit son trésor, » mais en même temps il répand l'or parmi les soldats,

» il étend son parti, et il consolide son pouvoir. Hali » Dey, élevé au trône après la mort tragique d'Ibrahim, » surnommé le fou, ne fit pas périr à cette occasion » moins de 1700 personnes: on murmura de sa barba» rie, mais loin de réprimer ses fureurs, il prétendit » avoir découvert une conjuration, et fit couler dans » Alger un fleuve de sang. Le chef de ce gouverne» ment ne se regarde point comme élu par l'estime ou » l'affection du peuple; le trône est à ses yeux la con» quête de son bras, ou le don du destin, et il s'a» bandonne aux passions que doit sentir le chef d'une » faction victorieuse. »

» A l'origine de ce gouvernement, le Dey ne devoit » demeurer que six mois en place; mais quand il eut » le pouvoir en main, il ne se sentit pas disposé à le » rendre. Il n'étoit d'abord qu'un lieutenant du Grand » Seigneur, un chef de l'aristocratie militaire, mais re» vêtu de force et de dignité, il se rendit indépendant » et il régna. Quoique son élection se fasse dans les » formes et dans l'esprit des républiques les plus démo» cratiques, son pouvoir est le plus despotique de la » terre. Il prend dans les actes publics le titre d'Excel» lence, et c'est aussi celui que lui donnent ses anciens » compagnons d'armes. Les Maures l'appellent Sultan; » et les étrangers le qualifient de Majesté. »

» Le Dey a le droit de faire la guerre et la paix; il » rassemble le divan quand il lui plaît: il impose des » tributs, il règle toutes les affaires, à l'exception de » celles de religion. Il est juge suprême dans toutes » les causes civiles ou criminelles, et n'est obligé à » rendre compte à personne de sa gestion, ou à com» muniquer ses idées. Résister à ses décrets seroit ré» sister à ceux de la destinée. Comme le ciel lui a donné » tout son pouvoir, on croit aussi qu'il lui a donné » toutes ses lumières, et ceux qui étoient ses égaux » tombent les premiers à ses pieds. »

» La principale occupation du Dey est celle de rendre » justice ; pour cela, il passe la plus grande partie du » jour assis au fond d'une grande salle : son trône, par- » tie de briques, partie de pierres, est recouvert d'un » tapis et d'une peau de lion. Le Dey s'y rend après le » Chaba, ou première prière du matin, qui se fait à » la pointe du jour, et il y reste jusqu'à onze heures » et demie, qu'il se retire pour dîner. Après ce repas, » il révient sur le trône jusqu'à l'heure de la prière du » soir, au coucher du soleil. Il donne audience tous les » jours excepté le jeudi, réservé pour ses affaires do- » mestiques, et le vendredi, consacré aux dévotions de » la mosquée. Chacun peut se présenter à lui. Les *Hojas* » ou secrétaires d'Etat écrivent ses sentences, ou enre- » gistrent ses décrets. Les Bachas, sont derrière son trône » pour recevoir ses ordres, et les faire aussitôt exécu- » ter. Toutes les personnes qui composent l'administra- » tion se trouvent à leur poste, et les unes près des » autres, afin que la communication soit facile et » prompte. Les ministres sont dans une salle du palais » en face de celle du prince ; les moindres officiers » sont assis sur des bancs devant les portes du palais ; » chacun trouve aisément la personne à qui il doit » parler ; et tout se fait en peu d'heures, avec une » méthode, une promptitude, je dirai même un zèle, » qui m'ont paru admirables. » p. 367—373.

S S I

(La suite à un prochain cahier.)

Travels in the Ionian Isles, etc. C'est-à-dire, Voyages aux Isles Ioniennes, en Albanie, en Thessalie, en Macédoine, etc. en 1812 et 1813, par Henri Holland, D. M. F. R. S., etc. Londres, 1815, in-4.° de 550 pages.

(*Septième extrait. Voy. pag.* 222 *de ce vol.*)

(Notre voyageur de retour à Zante, dégage la promesse faite à Ali Pacha de ne pas quitter la Turquie sans lui faire une dernière visite. Il va le voir à Prévésa où il étoit alors; il en est accueilli avec effusion de joie et profite des offres de ce Vizir pour faire une excursion dans la partie supérieure du golfe d'Arta).

Je partis immédiatement dans la barque qui avoit été préparée à cet effet. Mes deux guides albanois, Kapsamouni et Fissouki, étoient deux hommes de bonne mine, mais dont la conduite et les habitudes portoient un caractère de férocité. En avançant dans le golfe, leur amusement favori étoit de tirer sur les barques de pêcheurs, presque uniquement, à ce qu'il paroissoit, pour montrer leur adresse à manier le fusil. Deux ou trois fois, pendant que les malheureux pêcheurs fuyoient en désordre, ils couchèrent les hommes mêmes en joue, en accompagnant cet attentat de l'épithète ordinaire de *Kératas* et de mille autres expressions injurieuses. J'eus peine à les empêcher d'user de procédés plus inhumains encore, dans les villages où nous nous arrêtions sur les bords du golfe, et pour contenir leur violence, il ne fallut pas moins que l'autorité qu'Ali Pacha m'avoit confiée.

Je m'arrêtai fort peu à Vonitza, que sa situation dans

un étroit canal désigne comme occupant le site de l'ancienne Limnœa. Plus loin le rivage s'embellit par une agréable alternative de baies et de promontoires, derrière lesquels s'élève un sol boisé jusqu'aux montagnes du centre de l'Acarnanie. Les forêts les plus voisines de la côte fournissent le bois de construction que l'on exporte du golfe; et plusieurs vaisseaux maltois étoient occupés à en faire leur cargaison.

Ces forêts ont été long-temps le repaire des brigands; et à peine la police active d'Ali Pacha a-t-elle pu les en chasser. Mais on y travaille avec vigueur; et à cet effet des soldats albanois sont stationnés en différens points sur la côte. Comme nous attendions le vent dans une petite baie à l'est de Vonitza, mes gardes et mon domestique grec allèrent à un hameau situé à un mille du rivage. Pendant qu'ils étoient absens, je vis venir à moi une troupe de soldats albanois, au nombre de six, qui me demandèrent impérieusement ce que je faisois là, ou quelque chose de ce genre. J'étois seul et ne pouvois leur répondre; mais heureusement je trouvai sous ma main la pipe de Kapsamouni, qu'il avoit laissée dans la barque. Le chef de la troupe, l'ayant examinée, s'écria que c'étoit la pipe de son frère. Là dessus ils se dispersèrent, entrèrent dans les bois en diverses directions, tirèrent des coups de fusil, et eurent ainsi bientôt rappelé mes gardes et plusieurs autres Albanois. Les deux frères, ainsi rapprochés d'une manière inattendue, s'embrassèrent cordialement; on alluma un grand feu dans le bois, on tua une chèvre, on l'embrocha toute entière avec une broche de bois; et chacun s'assit à terre autour de ce foyer rustique. Il étoit déjà nuit; le feu projetoit une lumière singulière sur les figures sombres des Albanois; de temps en temps de nouveaux camarades venoient à eux du fond des bois. Ce tableau, sur les côtes de l'Acarnanie, n'étoit pas dépourvu d'intérêt. Quand la chèvre fut rôtie, on la coupa, ou plutôt on la déchiqueta, et toute la

troupe fit, autour du feu, un repas grossier et précipité. Dès qu'il fut achevé, je me rembarquai avec mes deux gardes; le reste de la troupe fit une décharge par dessus nos têtes comme un compliment de départ.

Le golfe, à son extrémité supérieure, se partage en deux branches, entre lesquelles est une presqu'isle basse. Nous primes la branche du sud et avançames jusqu'à son point le plus haut, où elle se termine en cercle et forme une belle baie, entourée de collines boisées, qui s'élèvent immédiatement au-dessus de l'eau. Sur une de ces collines, formant une sommité isolée qui se prolonge dans la direction S. E., sont des ruines d'une ville ancienne, qui étoient un des buts de mon excursion. Les murailles d'enceinte, qui sont la principale partie de ces ruines, entourent presque toute la sommité et comprennent un espace irrugulièrement oblong, d'environ un mille sur une largeur beaucoup moindre. Ces murailles sont de construction cyclopéenne; elles sont fort épaisses, et du côté de l'est, où elles sont plus régulièrement bâties, on les voit en état de parfaite conservation, jusqu'à la hauteur de vingt pieds. Deux portes de la ville sont encore visibles. Celle de l'ouest, qui paroît avoir été la principale, est précédée d'une suite de degrés, fort larges et très-bien construits. L'espace compris entre les murailles est couvert d'arbres et de sous-bois fort touffus. Je l'ai parcouru en plusieurs directions sans y trouver ni inscriptions, ni aucune autre espèce de débris, que ceux des murailles elles-mêmes..... Quoique je ne puisse pas affirmer à ce sujet avec certitude, je suis porté à croire que ces ruines appartiennent à l'ancienne ville de Stratos.....

(De retour à Prévésa, l'auteur se détermine à accompagner encore Ali Pacha jusqu'à Joannina; mais avant de quitter Prévésa, il fait une excursion à Nicopolis avec le Vizir, qui lui fournit peu d'observations et une autre aux montagnes de Suli).

Ce fut le premier mars que je partis pour ces montagnes. Le Vizir me donna trois gardes, deux Albanois musulmans, et officiers de son armée, et un chrétien de rang inférieur....... Ce jour là, mon gîte fut à Luro, douze milles au nord de Prévésa. Le pays que je traversai, étoit coupé de collines, assez bien boisé, et richement cultivé. Les maisons de Luro sont presque toutes bâties de boue et de roseaux. Il y a dans le voisinage des ruines de villes et de forteresses, vestiges de l'ancien Epire, et des nombreuses places déchues ou détruites par les Romains.

Après avoir passé la nuit sur la terre qui servoit de plancher à une cabane, je continuai mon voyage en me dirigeant vers la grande forteresse de Suli, située à-peu-près à vingt-deux milles de Luro. Mon escorte ici fut augmentée de deux soldats Albanois que le chef de ma garde s'adjoignit. Après quelques milles à travers un pays coupé et fort boisé, nous entrames dans une vallée ouverte qui court au nord pendant cinq milles; un ruisseau la suit et va se jeter dans le Luro. La vallée est bien cultivée, principalement en maïs; et de grands troupeaux de moutons paissoient au pied des montagnes qui la bornent. Ici, comme partout ailleurs en Grèce, je vis qu'il falloit être sur ses gardes en passant près des troupeaux, à cause de la férocité des grands chiens qui les suivent. Les mêmes précautions sont indispensables, sur-tout en Albanie, lorsque l'on approche de nuit de quelque cabane où il y a des chiens. J'en parle par expérience, ayant eu trois fois mes habits déchirés par leurs dents; et ayant couru de plus grands risques un jour que je n'avois pas de redingote. Ces chiens de bergers, en Grèce, descendent probablement des chiens Molosses, si célèbres chez les anciens pour leur force et leur férocité. Elien les appelle les plus courageux des chiens, et cette épithète répond bien à leur caractère actuel.

Après avoir passé une chaîne peu élevée, j'arrivai au

bord d'un ruisseau qui va se jeter dans la rivière Suli. Deux milles plus loin, j'atteignis la rivière même, qui coule dans une large vallée..... Je la passai à gué à un endroit où elle tourne brusquement au nord, et je montai par le côté de la montagne qui est à l'est du défilé ou de la gorge resserrée entre les rochers, non sans peine ni même sans quelque danger. En suivant le sommet sur une bande de rocher fort étroite, j'arrivai à un endroit où l'on découvre tout-à-coup cette gorge ou plutôt ce profond abîme au fond duquel coule la rivière..... L'idée s'offrit à moi à l'instant que ce devoit être l'Achéron, quoique j'eusse avec moi le géographe Chélétius, qui, ainsi que d'autres auteurs, donne ce nom au Kalama moderne, rivière située plus au nord. Cette première impression que je reçus se trouve confirmée par le témoignage des anciens, qui s'expriment à ce sujet d'une manière si claire qu'il y a quelque lieu d'être surpris que l'on s'y soit trompé. Ils parlent, il est vrai, principalement de l'embouchure de la rivière et du lac Achérusien, qui est voisin du lieu où elle se jette dans la mer; mais ce qu'ils en disent n'est pas moins propre à dissiper nos doutes; et on peut bien croire que l'aspect extraordinaire de cette rivière au fond d'un gouffre a du rapport avec le rôle que l'Achéron jouoit dans l'antiquité. Il seroit superflu de citer ici tous les passages des auteurs anciens, qui éclaircissent ce point de géographie. Il suffiroit peut-être d'en citer un, dans lequel Thucydide (1), dont l'exactitude est si connue, trace la route de la flotte d'Athènes allant de Leucade à Corcyre. Il y indique clairement la situation de l'embouchure de l'Achéron; le lac Achérusien, que cette rivière traverse près du lieu où elle entre dans la mer; le promontoire Cheimerion; et plus au nord, l'embouchure du Thyamis, qui est le Kalama moderne (1). Différens passages

(1) Thucyd. L. I. 46.

(2) Hérodote parle plus d'une fois de l'Achéron comme tra-

d'Hérodote, de Strabon, de Ptolémée, et d'autres, s'accordent en ce point. Il est à remarquer aussi, que les petites isles de Sybata et le port Glykys, situés à l'embouchure de l'Achéron, et qui font partie essentielle de la description de ce fleuve chez les anciens, conservent encore aujourd'hui leur ancien nom. Ce qui prouve encore que la rivière Suli est bien le vrai Achéron, c'est qu'à moins d'un mille de son embouchure, il y a un petit lac, ou une expansion du fleuve, dont la situation correspond parfaitement à celle du lac Achérusien de Thucydide (1); tandis que, dans tout le cours du Kalama, je ne sache pas que l'on trouve un autre lac que celui de Tzerovina, qui est fort éloigné de la côte, et forme, dans le fait, une des sources de la rivière. Cette position ne s'accorde point avec celle de l'étang Achérusien. Et le lac de Joannina, que d'autres ont cru le représenter, n'en diffère pas moins. On ne peut guères douter enfin que le Kalama ne soit l'ancien

versant la Thesprotie : ce qui ne s'applique pas très-exactement au Kalama moderne. Strabon, suivant la ligne de la côte du sud, décrit à la suite des petites isles de Sybotá, et du promontoire Cheimerion, « le port Glykys, dans lequel se jette » l'Achéron, fleuve qui sort du lac Achérusien, et reçoit plu» sieurs rivières, au point d'adoucir l'eau du golfe ». Le port Glykys, ici mentionné, a conservé son nom. — L'énumération donnée par Ptolémée des différentes places de cette côte, correspond entièrement avec la même situation relative de l'Achéron ; et Eustache, dans son *Commentaire sur le* 10e *livre de l'Odyssée*, s'exprime de manière à faire voir clairement que la rivière Suli est bien la même que l'Achéron, entrant dans la mer au port Glykys. (A)

(1) Je n'y ai pas été ; mais j'apprends de Psalida, que ce lac a environ trois milles de long, sur une largeur d'un mille et un mille et demi ; qu'il a peu de profondeur, et qu'il est entouré de montagnes peu élevées. (A)

Thyamis, et nullement l'Achéron de l'antiquité.

On sait assez que les noms d'Achérusia et d'Achéron n'étoient pas limités à l'Epire (1); mais il paroît certain que le lac et la rivière de cette contrée étoient les plus célèbres, et peut-être ceux qui se lioient le plus anciennement à la mythologie. L'histoire de Pirithoüs, de Thésée et d'Hercule se rapporte sans contredit à ce lieu là; probablement aussi celle de la descente d'Orphée aux enfers. Je m'informai à Suli de la qualité de l'eau de cette rivière. On m'assura qu'en certains temps elle avoit un goût et une odeur repoussantes. C'est un fait que je n'ai pu vérifier, et que, par cette raison, je ne dois pas alléguer en preuve de l'identité du Suli et de l'Achéron. . . . .

En approchant de la forteresse ou sérail de Suli, nous passames par deux villages suliotes, entièrement ruinés et déserts... A mon entrée dans l'enceinte du sérail, je fus salué de quatre coups de canon et d'une décharge de mousquéterie.... Mouctar Aga, commandant de la place, me conta quelques anecdotes de la singulière guerre des Suliotes, qui, pendant le cours de dix-sept années, occupa, par intervalles, l'attention et les forces d'Ali Pacha. Les habitans de ces montagnes, par leur situation isolée et agreste, avoient pris le caractère d'une tribu distincte. Ils occupoient dix à douze grands villages, dont le plus considérable étoit à un mille environ de la forteresse (ou sérail) moderne où je me trouvois en ce moment. C'étoient, dans l'origine, des Albanois, de la tribu des Tzamides. Leurs anciens compatriotes

(1) Pausanias (l. 2, p. 196) mentionne un Achérusia près de Corinthe; et Diodore de Sicile (I, 86) en cite un en Egypte, dans le voisinage des Catacombes. Il paroît, par Strabon, qu'il y avoit un Achéron en Elide; et Pomponius Mela (I, 19) cite une rivière de ce nom en Phrygie. Celle d'Italie est bien connue. [A]

étoient devenus en grande partie mahométans; mais les Suliotes étoient restés attachés à la religion chrétienne; à la vérité sous une forme grossière et assortie à leur genre de vie. Leur nombre ne s'élevoit probablement pas au-dessus de 12 000, dont le quart ou le tiers en état de porter les armes. Ils se distinguoient des autres Albanois par un caractère sauvage et une intrépidité à toute épreuve. Les femmes Suliotes partageoient tous les dangers auxquels leurs maris étoient exposés; et supportoient en commun avec eux toutes les souffrances d'une vie dure et agitée. On raconte qu'à une des fontaines de Suli, les femmes puisoient l'eau dans un ordre réglé, d'après la valeur que leurs maris avoient montrée dans le combat; et dans la guerre que leur fit Ali Pacha, quelques-unes se distinguèrent par des traits de bravoure, dont des hommes auroient tiré gloire.

Mais en peignant les Suliotes, il ne faut pas oublier que leur courage étoit celui d'une bande de brigands, qui s'étoit peu-à-peu organisée, et qui combinoit quelques vertus avec le goût de la rapine et des habitudes de férocité. Ils étoient la terreur de la partie méridionale de l'Albanie. Quand ils descendoient de leurs montagnes, pour exercer le pillage et la vengeance, l'alarme se répandoit dans le pays. La région même de Suli n'étoit visitée par personne; ni ami, ni ennemi n'osoit en approcher; elle n'avoit point été soumise au gouvernement turc de l'Albanie. Ali Pacha ne put supporter la pensée qu'un peuple si voisin méprisât impunément son autorité, et poussât ses excursions déprédatrices jusques dans les plaines qui entourent sa capitale. Ses premiers efforts furent foibles et partiels. A mesure que sa puissance s'accrut, il se rendit plus redoutable. D'année en année il continua cette guerre, dont les détails, bien que de peu d'importance, sont soigneusement conservés dans les chansons des Albanois.... Enfin il y porta de très-grandes forces, et même, à ce qu'on assure, jusqu'à

qu'à 15000 hommes, dont il donna le commandement à ses fils Mouctar et Véli. Il parvint enfin à s'emparer d'une montagne élevée, où il fit construire un lieu de retraite et de sureté pour ses troupes. Les Suliotes toutefois ne cédoient pas le terrain; et ce ne fut qu'en gagnant les chefs, que le Vizir put accomplir son entreprise. Ses soldats pénétrèrent dans le village de Suli. Mais les habitans, conduits par leurs prêtres, et animés par les femmes, continuèrent de combattre avec acharnement. Une femme, nommée Cheitho, se fit remarquer par son audace; et l'un des chefs, qui étoit prêtre et se nommoit Samuel, fit, dit-on, sauter le bâtiment où il faisoit bonne défense, quand il vit qu'il ne pouvoit pas le sauver. Entourés de toutes parts, et désormais sans espérance, les uns se firent jour à travers l'armée ennemie et réussirent à lui échapper; les autres se tuèrent de leur propre main; un plus grand nombre encore furent massacrés. On raconte, qu'une troupe de femmes rassemblées au bord d'un précipice, non loin du lieu où est la forteresse actuelle, y jetèrent leurs enfans, préférant pour eux la mort à l'esclavage. Une partie de ces malheureux montagnards trouva un refuge à Parga et à Corfou; et l'on croit que le Vizir ne s'y opposa pas, pensant éviter, par leur retraite, les effets de leur désespoir. Du reste, il est facile de voir que son intention étoit d'extirper du pays la race entière des Suliotes. Il détruisit leurs villages, et, dans le petit nombre d'habitations, qu'il laissa subsister, il replaça des Albanois des provinces du nord. Il y a à-peu-près dix ans que cette guerre est terminée; et l'on ne tarit pas sur les traits de courage et les divers stratagêmes auxquels elle a donné lieu. . . .

Le 4 mars, je quittai la forteresse de Suli. Quoiqu'elle soit comme suspendue au-dessus du confluent du Zagouri et du Suli, il nous fallut descendre près d'une heure,

par une pente fort roide, pour y arriver. Nous traversâmes la rivière et nous dirigeames au sud... Les peupliers, qui s'offroient à nous de temps en temps, nous rappeloient la tradition d'après laquelle cet arbre avoit été rapporté par Hercule des bords de l'Achéron, et de là s'étoit répandu dans la Grèce... Je repassai une seconde fois la rivière, à l'endroit où elle sort des défilés de Suli. Je m'arrêtai deux heures à un corps-de-garde, sur la rive nord, appelée Aia-Glyky, du nom d'une église qui a été détruite pendant la guerre des Suliotes. Je trouvai, parmi les ruines de cette église, sept colonnes de granit égyptien, et plusieurs autres de marbre, dont quelques-unes étoient peut-être d'ordre corinthien, comme semble l'indiquer un chapiteau qui fait partie du mur du corps-de-garde. . . .

De là à Paramithia, il y a cinq heures de marche dans la direction nord, le long d'une large vallée où coule le Paramithia en allant porter ses eaux dans le Suli... La plaine de Paramithia est très-peuplée.... La ville la plus considérable est Carbonari, qui contient, dit-on, près de 800 maisons.

Paramithia est située près de l'extrêmité supérieure de la plaine, au pied des montagnes..... Elle contient environ 9000 habitans, la plupart mahométans.

Je me décidai à faire une excursion vers l'embouchure du Kalama, l'ancien Thyamis..... On a peu de détails sur la géographie de cette partie de l'Epire. On voit en général que la partie de la Thesprotie, qui s'étendoit entre le Thyamis et l'Achéron, s'appeloit Cassiopeia... On peut se souvenir que les terres et les maisons de T. Pomponius Atticus, l'ami de Cicéron, étoient situées dans la plaine voisine de l'embouchure du Thyamis; et que Cicéron et d'autres font de fréquentes allusions à cette circonstance......

Je m'étois arrêté quelque temps à jouir de la vue d'une colline, qui domine quelques ruines; et je m'é-

fois séparé pour cela de mes gardes. En redescendant, j'en trouvai trois, qui s'amusoient à décharger leurs fusils sur des paysans occupés à labourer de l'autre côté de la rivière ; pendant que Tachir (1) maltraitoit de paroles et de coups, avec la dernière violence, un autre malheureux paysan, qui avoit déclaré son ignorance relativement à des trésors cachés dans les ruines, et qui en conséquence refusoit de quitter sa charrue pour servir de guide dans cette recherche. Je délivrai ces pauvres gens, en emmenant mes intraitables Albanois. Je revins à Paramithia, et de là à Joannina. En y revenant je me détournai de la route, pour visiter des ruines d'une ville ancienne, située dans la vallée à l'est d'Olitza. Ces ruines sont les plus remarquables de toutes celles que l'on trouve dans l'Epire ; et elles seroient remarquables par-tout ailleurs dans la Grèce, par le magnifique théâtre qui en fait partie, et qui en grandeur et en beauté ne le cède probablement à aucun autre. L'architecture en est grecque ; les pierres dont il est construit sont fort grandes et travaillées avec le plus grand soin. J'avois pris sur les lieux les dimensions des différentes parties de ce beau monument ; mais j'ai perdu ces notes avec mes autres papiers. Les recherches du major Leake, qui m'avoit précédé, mais dont à cette époque, je n'avois pas connoissance, me laisseront sans doute peu de regrets à former à ce sujet ; s'il m'en souvient bien, j'estimois que ce théâtre pouvoit contenir 12 000 spectateurs. Il avoit cinquante-six rangs de sièges ; d'où résultoit une grande élévation de tout l'édifice, et une étendue proportionnelle de l'avant-scène (*proscenium*), de l'orchestre et des autres parties principales.

A peu de distance du théâtre sont les restes d'un

---

(1) C'étoit un autre garde, fils du commandant de la forteresse de Suli.

petit temple.... Les restes des murailles d'enceinte de la ville entourent une vaste étendue de terrain qui s'élève en pente douce dans la vallée. Près du temple, est une voûte souterraine singulière, en forme de quadrilatère, soutenue en entier par des colonnes. Quelques-unes des pierres que l'on voit ici peuvent égaler celles du trésor de Mycène. Toutes ces ruines ont été jusqu'ici à-peu-près ignorées des antiquaires; et malgré leur grandeur, on ne sait pas bien à quelle ville elles ont appartenu. Quelques littérateurs grecs de Joannina en parlent comme étant les ruines de Cassiopeia; mais cela paroît fort douteux. Je n'ai pas ouï dire que l'on y aît trouvé aucune inscription ni aucune monnoie, qui pût aider à cet égard les conjectures.

A Joannina je fus logé chez un négociant grec respectable. Le long jeûne de quarante-huit jours, que l'église grecque observe avant Pâques, venoit de commencer; pendant la première partie du temps qui y est consacré, le poisson même et le lait, sous quelque forme qu'on puisse l'employer, sont sévérement défendus. Mais on me servit à part des plats de tout genre, préparés à la manière grecque.

Mouctar Pacha, fils aîné du Vizir, que je n'avois point encore vu, étoit à Joannina. Il m'envoya son médecin Koletti pour me dire qu'il désiroit de me voir, et il fixa une heure à laquelle il m'invitoit à me rendre dans son sérail. Quand j'y fus avec son médecin, il étoit à son harem, et nous l'attendimes quelque temps dans l'appartement extérieur. Là nous eumes le spectacle de deux Derviches, qui gesticuloient avec beaucoup de chaleur. On m'apprit qu'ils se disputoient sur leur puissance respective, et sur l'influence de leurs prières. C'étoit une scène aussi dégoutante que ridicule. La querelle, animée par quelques-uns des gens du sérail, alla presque jusqu'aux coups. Il y avoit dans leurs gestes menaçans quelque chose qui approchoit de la stupidité;

ils crioient de toute leur force ; ouvroient leurs longues robes, et de toutes manières manifestoient un caractère farouche.

J'étois rassasié de ce spectacle, lorsque nous fumes introduits dans l'appartement de Mouctar Pacha. Il me reçut d'une manière amicale, mais non avec autant de grâce que son frère Véli..... Au milieu de notre entretien un des Derviches entra; s'assit, sans y être invité, sur un sofa près du feu; ôta son bonnet, et mit à découvert sa tête chauve; puis, après bien des gestes ridicules, il raconta au Pacha sa querelle avec l'autre Derviche. Mouctar en rit aux éclats; puis reprit son entretien avec moi; et bientôt le Derviche se retira, sans aucune démonstration de soumission et de respect.

Mouctar Pacha a plus de quarante ans; il ne ressemble point à son père et à son frère, et sa physionomie a moins d'expression. Il est moins politique que Véli, mais il passe pour un intrépide guerrier, et jouit peut-être plus que son frère de l'affection des Albanois, qui sont l'appui de sa famille. Son principal amusement est la chasse, qu'il fait avec une suite brillante d'hommes et de chevaux. Je l'ai vu aussi déployer beaucoup d'adresse dans l'exercice turc du *djerri*, qui se fait à cheval et exige de la présence d'esprit et de l'activité.

Du sérail de Mouctar, je fus invité, par un esclave noir, à me rendre à celui du Vizir, que je ne trouvai pas occupé à entendre des Derviches, mais bien aux affaires du gouvernement; trois secrétaires étoient assis à terre devant lui, et lui lisoient des papiers contenant des comptes, sur lesquels ils recevoient ses ordres. Il interrompit ce travail pour me questionner sur mon voyage; mais il le reprit bientôt, en me demandant d'attendre qu'il eût achevé. J'y consentis avec d'autant plus de facilité, que jamais le caractère d'Ali et son jugement ne se prononcent plus fortement que dans le travail des affaires. Je lui vis quelques momens de colère,

à l'occasion de je ne sais quelle irrégularité dans les comptes qui lui étoient soumis. Un de ses secrétaires grecs tenta de lui répondre; mais un regard lui ferma la bouche, et deux mots *touto orizô* (je le veux) terminèrent la discussion......

Le Vizir montra le même désir de me retenir en Albanie, qu'il m'avoit témoigné ci-devant; et en partie peut-être pour contenter ce désir, il me proposa de faire une excursion au nord de Joannina; offre que j'acceptai volontiers.

(La suite à un autre Cahier).

THÉATRE.

THE ROSE. La Rose, comédie en trois actes de Miss Maria EDGEWORTH. Londres 1817.

Il y a peu d'intérêt dans cette farce, intitulée *Comic Drama*. Il faut compter sur le nom de l'auteur pour hasarder d'en tirer quelques scènes où elle a voulu peindre les mœurs de la classe vulgaire et faire connoître les préjugés des Irlandais.

La scène est en Irlande. Le théâtre représente une chambre à coucher dans le château de *Baunow*.

(Sir William entre en robe de chambre.)

Sir W. Quoiqu'en Irlande, chaque chose est à sa place ! Tout est rangé comme à Hamden. Brave Gilbert tout jeune qu'il est, il a une exactitude admirable. Ma foi ! quoiqu'il aît l'air d'un homme de bois, c'est un honnête garçon ! Et avec cela, si bon Anglais ! Je ne

conçois pas comme ce pauvre jeune homme, passionné comme il l'est pour son pays de Kent, a consenti à me suivre en Irlande, voyons ce qu'il me dira sur ce pays-ci, quand je le questionnerai, car jamais il ne se plaindroit si je ne le mettois sur la voie. Le voici :

(Gilbert entre).

Sir W. » Dis-moi, Gilbert, comment te trouves-tu de ce pays? Voilà quelques semaines que nous y sommes, tu dois savoir à quoi t'en tenir. Tu n'es pas malheureux ici, à ce qu'il me semble? »

G. » Non, Monsieur, bien obligé. »

Sir W. » Te trouves-tu heureux? »

G. » Oui, Monsieur, bien obligé. »

Sir W. (à part.) Il y a des maîtres qui se plaignent que leurs gens parlent trop : on ne peut pas faire ce reproche à Gilbert; et cependant ce brave garçon trouve bien les mots; il a même une sorte d'éloquence quand il est animé, mais il faut quelque chose qui le mette en train. Essayons encore une fois : voyons, Gilbert !

G. » Monsieur! »

Sir W. » Dis-moi, je te prie, qu'est-ce que ce régiment qui a passé hier dans le village de Baunow? »

G. » Je ne sais en vérité pas, Monsieur. »

Sir W. » Tu as crû que c'étoit des Ecossais, et cela te suffit, n'est-ce pas? Tu ne les aime pas beaucoup les Ecossais? »

G. » Non, Monsieur, pas beaucoup. »

Sir W. » Mais pour l'amour de moi, il faut que tu oublie un peu ce préjugé; car je veux te mener en Ecosse où j'ai de très-bons amis. »

G. » S'il en est ainsi, Monsieur, je ferai mon possible. »

Sir W. » Fais moi le plaisir d'aller à l'auberge pour savoir s'il y a quelques officiers écossais qui y soient logés. »

G. » J'irai si Monsieur le veut; mais ils sont partis ce matin. »

Sir W. » Alors c'est inutile. »

G. » Mais le tambour-major et les musiciens doivent rester deux ou trois jours pour faire des recrues; et puisque Monsieur aime les Ecossais, je pourrois aller voir s'ils sont bien à l'auberge. »

Sir W. » Est-elle bonne cette auberge? »

G. » Mais Monsieur, c'est comme cela : pas trop. »

Sir W. (à part.) » Tout à l'heure, il va parler. — Eh comment donc? J'ai crû que les auberges de ce pays-ci étoient comme celles de la route de Bath. »

G. (retenant un éclat de rire). » Route de Bath, Mr. les auberges de ce pays ne ressemblent pas du tout aux auberges d'Angleterre, Monsieur.

Sir W. » Comment sont-elles donc ces auberges? »

G. » Monsieur, j'aurois honte de le dire. Ce n'est pas une auberge : c'est une écurie. Monsieur. D'abord, il y a un cochon qui ne sort jamais de la cuisine. Ensuite il y a un veau qui va et vient également dans la maison, Enfin les poules qui volent sur la tête des gens, ou qu'on a sous les pieds. Ce n'est pas un endroit pour des chrétiens, Monsieur; on ne peut pas y manger en paix son pain et son fromage. »

Sir W. » Mais tu parles-là de la cuisine, Gilbert. Il y a pourtant une salle à manger. »

G. » Monsieur, on peut l'appeler ainsi si l'on veut; mais il n'y a pas un véritable fermier anglais qui voulût seulement y entrer dans cette salle à manger. Il faut s'y tenir tout courbé ; c'est si bas, Monsieur ! Après cela si l'on veut monter, c'est encore pis. La moitié de l'escalier est toujours pourri ou brûlé, Monsieur. »

Sir W. » Comment brûlé! »

G. » Oui, Monsieur, quand le combustible est rare, ils brûlent leurs escaliers. D'ailleurs, quand on est en haut, on est encore plus mal, parce que les planchers tremblent sous les pieds, il semble que la maison va tomber. Et puis les trous donc ! Si l'on ne prend pas

bien garde, où l'on marche, on s'enfile la jambe dans des trous de toutes les grandeurs. Les murailles sont toutes fendues de la tête aux pieds. Après cela, Mr., quand il pleut, il y a des goutières par-tout; on promène le lit de place en place pour trouver, comme ils disent, *le coin sec.* »

Sir W. » Diantre ! cela va de mal en pis. »

G. » Monsieur, dans l'auberge de l'endroit, ils ont mis le lit contre une fenêtre où tous les carreaux manquent; et voici ce qu'ils font, Monsieur; ils mettent de vieilles jupes et de vieux chapeaux, *seulement pour la nuit*, comme ils disent. *(Il a peine à s'empêcher de rire).*

Sir W. Ris, ris seulement tout à ton aise, Gilbert: cela fait du bien. On arrange souvent beaucoup de choses en riant. »

G. (reprenant son sérieux). » C'est bien vrai, Monsieur. »

Sir W. » Si tu montais une auberge, toi Gilbert, ce seroit bien une autre affaire. Je me souviens que ton père me disoit que tu aurois du goût pour tenir une auberge. »

G. (Ses yeux brillent de joie). » Ah c'est vrai cela, Monsieur ! j'aurais beaucoup de goût pour tenir auberge! mais c'est que Monsieur ne pourroit pas se passer de moi. »

Sir W. » Je me passerai de toi, mon brave Gilbert, si je trouve à t'établir selon ton goût. »

G. » Je serois toujours fâché de quitter Monsieur, quand même ce seroit pour la meilleure auberge de l'Angleterre. »

Sir W. Or çà ! entendons-nous, je parle d'une auberge en Irlande moi. »

G. » Et bien, Monsieur, cela ne fait rien, je serai bien content. »

Sir W. » Ecoute, voici ce que je te propose. Ma nièce, à qui ce village appartient, a une auberge toute neuve. Adresse-lui ta demande, je l'appuierai. »



G. » Bien obligé, Monsieur. J'espère que je ne vais pas sur le marché d'un honnête homme. »

Sir W. » Mais dis-moi je te prie, tu ne pouvois pas souffrir l'Irlande, et voilà que tu penses à t'y établir : qu'est-ce que c'est donc qui est arrivé? »

G. » Monsieur, c'est qu'on m'avoit dit beaucoup de mensonges sur ce pays-ci, et je vois que c'est tout autrement. »

Sir W. » Tu vois que les Irlandais ne sont pas des sauvages. »

G. » Non, Monsieur; sauf les pieds nuds; mais les hommes sont bons, en général, ici. »

Sir W. » Et les femmes? Tu as été surpris qu'elles n'eussent pas des aîles aux épaules. »

G. (Il sourit.) » Et je n'en suis pas fâché, Monsieur, parce qu'elles s'envoleroient, et ce seroit dommage pour quelques-unes. »

Sir W. (A part). » Je comprends maintenant. L'amour en aveugle un si grand nombre, qu'il peut bien en éclairer quelques-uns. *(A Gilbert)*, dis-moi, je te prie, quand tu t'établiras, que tu deviendras l'hôte d'une auberge, il faudra bien qu'il y aît une hôtesse. »

G. » C'est juste, Monsieur. »

Sir W. » Cette demoiselle...... comment l'appelles-tu? la fille de l'aubergiste actuel, mademoiselle......

G. » Gallagher, Monsieur. »

Sir W. » Oui, c'est cela! Gallagher. Elle a là un vilain nom. Tu devrois changer cela. »

G. » Monsieur, je ne demanderois pas mieux. »

Sir W. » Elle est jolie, sais-tu? »

G. » Oui, Monsieur. »

Sir W. » J'ai remarqué, dimanche dernier, qu'elle te parloit en souriant d'un certain air, là.....

G. » Monsieur, je ne me suis aperçu de rien. »

Sir W. » Ce n'est point par curiosité que je te ques-

tionne, Gilbert. Je voudrois pouvoir faire quelque chose pour toi. »

G. » O mon bon maître, vous avez toujours été trop bon pour moi. Je ne sais pas parler, mais je ne suis pas ingrat : Oh pour cela je ne le suis pas ! Mais quant à taire quelque chose à mon maître, s'il vouloit le savoir, jamais ! »

Sir W. » Eh bien parle donc : voyons. »

G. » Monsieur, voici ce que c'est. On dit qu'il y a une fille qui me veut du bien; mais moi je ne l'aime pas, parce que, voyez-vous bien, Monsieur, j'en aime une autre. Mais comme ce n'est pas bien poli, je ne veux pas le lui dire, outre que je ne suis pas bien sûr que celle que j'aime m'aime aussi. Et cela étant, je préfère ne pas la nommer, ne sachant pas à quoi m'en tenir. Mais si Monsieur a la bonté de me donner jusqu'à ce soir, je prendrai courage et puisque j'ai l'espoir d'avoir une auberge, je lui parlerai, c'est décidé. Monsieur, je vous remercie encore de toutes vos bontés, et je ne les oublierai jamais. »

Sir W. Brave garçon !.. Qui est-ce qui auroit dit qu'un homme de bois comme çà pourroit faire un amoureux ? Voilà de ces tours que l'amour joue.

(La scène est dans la salle à manger de l'auberge de Baunow).

Miss Florinde Gallagher seule.

(On voit à terre plusieurs parties d'habillement. Un miroir est appuyé sur un coffre. Miss Gallagher est à genoux devant, et peigne ses longs cheveux).

Miss G.—« Je ne sais pas ce qu'il y a à ce miroir aujourd'hui : il ne me flatte pas du tout. Ces taches semblent être sur mon visage; et mes cheveux ne sont pas

souples comme à l'ordinaire. Il faut que je fasse des papillotes, car cela ne frise point du tout. »

(On entend le tambour dans l'éloignement. Miss G. écoute avec attention).« Mais qu'est-ce donc que j'entends? n'est-ce pas le tambour? J'ai toujours eu l'oreille singulièrement fine pour distinguer le bruit du tambour.... Ah ciel! voici toute la bande! Heureusement ils sont encore au bout de l'avenue, j'aurai le temps d'achever ma toilette avant qu'ils arrivent. Par bonheur, j'ai mon *scarf* tout fraîchement repassé. Je serai irrésistible. Le tambour-major sera à mes pieds avant qu'il soit nuit. Mr. Gilbert ne sera pas trop content, mais ma foi! qu'il s'arrange! Je ne suis pas engagée. Il ne m'a pas parlé clair. Ces Anglais ont le malheur d'être si timides! Ce n'est pas ma faute à moi. S'il se trouve quelque chose de mieux pendant qu'il tourne la langue dans sa bouche au lieu de parler, je ne suis pas obligée de l'attendre... Peut-être que mon père trouvera cela mauvais. Je ne saurois qu'y faire. Ce n'est pas pour rien que j'ai deux cents livres sterling, jour de nôces, que diable! il ne faut pas se faire l'esclave de son père, pourtant! Et puis, le pauvre homme ne tardera pas à se tuer avec sa fureur d'eau-de-vie. Deux verres pour sa matinée; et quelquefois deux ou trois matinées par jour! Allons, le voilà qui brâme. (*On entend chanter Mr. Gallagher*). Un petit moment: vous n'entrerez pas ici, monsieur mon père!

(*elle ferme à la clef.*)

(Christy Gallagher enfonce la porte d'un coup de pied).

Christy.—« Je n'entrerai pas, dis-tu? et qui est-ce qui m'en empêchera? Je voudrois bien voir cela. Allons! la clef de l'eau-de-vie: voyons! »

Miss G.—« O miséricorde! comme vous marchez sur mes hardes, mon père! »

Christy.—« Et je vous prie, mademoiselle, où voulez-vous que je marche? là haut contre les solives, les pieds

en haut et la tête en bas, comme une mouche, n'est-il pas vrai?»

Miss G.—« Ma foi! vous avez toujours la tête en bas; et encore dès le matin. C'est une vergogne.»

Christy.—« Ne parlez donc pas de vergogne: vous ne savez pas ce que c'est. Allons Flory! cette clef.»

Miss G.—» Je m'appelle Florinda, et non pas Flory, et je ne garde point de clef. Il n'y a rien de si commun que de garder des clefs.»

Christy.—« On ne dira pas que je sois un homme commun, car j'ai perdu toutes les miennes. Mais pour celle de l'eau-de-vie, c'est toi qui la tiens; et je parie qu'elle est dans ce coffre là. (*Il va pour chercher dans le coffre*).

Miss G.—« Allons donc! mon père, laissez-moi en repos avec votre clef, et ne venez pas me bouleverser mon coffre.»

Christy.—« Parbleu! je le visiterai. J'ai le droit de visiter partout. Il faut que cette clef se trouve. Voyons! (*Il se met à ôter du coffre les effets et les hardes qu'il contient. Miss Gallagher crie et se désespère:*) De quoi diantre as-tu donc peur? qu'est-ce que c'est que ces simagrées? on diroit, parbleu! que ce coffre est plein de lettres d'amour du grand Turc.»

Miss G.— Il s'agit bien de lettres d'amour! c'est mon bonnet neuf que vous me chiffonnez horriblement.»

Christy (continuant à chercher).« N'ayez pas peur. On aura soin de ce bonnet: il ne lui arrivera rien. (*Il trouve des pommes qu'il tire du coffre une à une*) ah, ah! je savois bien que je trouverois quelque chose de bon dans ce coffre. Voilà justement de quoi faire une tarte aux pommes pour Mr. Gilbert, qui les aime.»

Miss G.—« Si vous voulez une tarte aux pommes, il faut donner vos ordres à Biddy: moi je n'y entends rien.»

Christy.—« Comment donc? ne pas savoir faire une tarte aux pommes! »

Miss G.—« Est-ce pour apprendre la pâtisserie que vous m'avez fait prendre des leçons de danse? »

Christy.—« Ce n'est point moi, c'est votre mère, et bien m'en fâchoit; mais enfin il ne faut pas dire du mal des morts. Quoiqu'il en soit, il faut que Mr. Gilbert aît une tarte aux pommes: j'ai de bonnes raisons pour cela. Biddy! . . . Biddy! »

(Biddy accourt avec une grande cuiller à la main). Que cinq cents diables est-ce donc qui vous empêche d'entendre quand on vous appelle? »

Biddy.—« Comment voulez-vous qu'on entende avec le train que font le chien et le cochon qui se battent ensemble? et puis, ce n'est pas seulement cela, je suis à écumer la marmite et je ne peux pas quitter. »

Christy.—« Ce n'est que pour ces pommes que je t'appelles. Vois-tu, Biddy, il faut faire un gâteau, vite, vite. »

Biddy.—« Un gâteau! en voici bien d'une autre, et mon hachis donc qui n'est pas fait pour ces Ecossais qui vont arriver. Oh! je n'ai pas le temps, c'est impossible! et encore, comme si c'étoit fait exprès, voilà-t-il pas que j'ai perdu mes petits oignons! *(Elle cherche sous le coffre)* Et! quel bonheur! voilà mes petits oignons! qui diantre les avoit mis là? »

Christy.« A la bonne heure! voilà ce que c'est: allons Biddy, courage! Tu es une brave fille, il faut faire le hachis et le gâteau. »

Miss G.—« Ah! par exemple, une brave fille, c'est un peu fort, une chienne de paresseuse qui ne vous aideroit pas à mettre une épingle quand on s'habille, et qui.... *(On entend le tambour qui s'approche)*.

Christy.—« Oh, malédiction! voilà le tambour, et je n'ai pas la clef de l'eau-de-vie. »

Miss G.—« Ah, miséricorde! les voilà et je ne suis

pas prête! Et je ne sais pas seulement où est mon fichu plissé! Et ma tresse donc qui n'est pas faite! Ah mon Dieu! quel embarras! (*Biddy se sauve avec les oignons dans son tablier. Miss G. tresse ses cheveux à la hâte, et Christy cherche toujours la clef.*)

Christy. » N'est-ce pas le diable qui s'en mêle? Il faut que cette clef disparoisse au moment du besoin! On ne peut pas recevoir des Ecossais sans eau-de-vie. »

Miss G. » Ah mon Dieu! mon fichu plissé, où a-t-il donc passé? Vous avez tellement bouleversé tout cela, mon père, que jamais je ne trouverai mon fichu à temps! et puis, il faut remettre tout cela dedans avant que le tambour-major arrive. »

Christy. » Il n'y a rien de plus facile, (*il relève toutes les hardes pêle-mêle, et les jette dans le coffre*).

Miss G. » Mon fichu! mon fichu! (*Elle s'élance pour le prendre, et refait les plis sur son genou.*). Vous allez gâter toutes mes hardes, mon père. Vous pesez dessus comme sur du foin. »

Christy. » Bah, bah! il n'y a pas de crainte. »

Miss G. — » Ah ces maudites épingles! Je ne peux pas en mettre une. Ma main tremble. Biddy! Biddy! venez donc me mettre une épingle à mon fichu. Un peu vîte, allons!

Christy. — (*Montant sur les hardes dans le coffre*). Allons Biddy! monte là-dessus pour fouler ces hardes. »

Miss G. » Non, non! Mais quelle fureur de me gâter tous mes effets, mon père!

Christy. (*Il descend*). Eh bien! arrangez tout cela vous-mêmes à vous deux. Je vous souhaite bien du plaisir. Mais écoute donc Biddy: il faut que j'ouvre cette armoire de l'eau-de-vie, puisque les voilà qui arrivent: donne-moi la pêle qui est là sous la fenêtre: j'ouvrirai bien avec cela. » *Biddy prend la pêle. La fenêtre tombe et les vîtres se cassent*).

Christy. » Eh misérable ! que fais-tu ? Nous n'avons point de vitrier ! »

Miss G. » De toutes les servantes mortes ou en vie, cette Biddy est bien la plus gauche et la plus maussade. Il suffit qu'elle touche quoique ce soit pour le casser. »

Biddy. » Je ne comprends pas comment cela est arrivé : j'avois mis plus de cent fois la pêle sous la fenêtre : jamais je n'avois cassé un carreau. »

Christy. » Allons, c'est assez dire : mettez là un vieux jupon ou quelque autre chose, pour que cela ne souffle pas tant. » *(Il sort).*

Miss G. » Allons, un peu vîte ! C'est bon ! Ferme le coffre à présent, si tu peux. Mon dieu ! dépêche-toi. Et mon autre soulier ? où est-ce qu'il sera ? Cherche vîte Biddy. On l'aura remis dans le coffre. Et le lit ! cours pour l'arranger un peu. Comme que ce soit, c'est bon. Mais auparavant, plante-moi ce peigne derrière la tête, entends-tu ? dépêche. Ahi ! .... tu me le plantes dans la tête, coquine ! .... Tu peux te vanter d'être bien la plus sotte, la plus lourde, et la plus désagréable servante qu'on puisse voir. ..... Voyons ! je vais recevoir mon tambour-major.... Biddy arrange le lit, entends-tu ? ne perds pas du temps. Balaye bien ce verre dans un coin. Mets tout en ordre, parce que c'est ici que je veux le faire dîner, tu comprends. Prends bien garde que tout soit prêt : s'il manque quelque chose, c'est toi qui m'en répondras. » *(Elle sort).*

Biddy seule. » C'est toi qui m'en répondras ! C'est bien facile à dire. Je ne peux pas être par tout, moi. Il n'y a pas, dans les trois Royaumes, une esclave plus esclave que je ne le suis. Se lever avant jour, et se coucher après minuit, pour être sur pied sans remission, et toujours grondée ! jamais une bonne parole ! Il est impossible d'y tenir. Ah ! si j'avois eu le bonheur d'entrer au service de quelque brave gentilhomme ! J'aimerois mieux être le chien de la basse-cour dans une bonne maison que

que d'être la servante de ces gens-ci, et de n'entendre que des injures. *(On entend Miss Gallagher qui appelle Biddy à grands cris)*. — Ici Miss; dans la chambre à manger. Je balaye tant que je peux. » *(On entend Christy qui appelle et qui jure parce que Biddy ne répond pas)*. Voilà l'autre! Ma foi qu'il appelle! je ne peux pas être par tout, et je ne réponds pas. *(Christy vient mettre la tête à la porte et lui lâche un torrent d'injures sur ce qu'elle ne répond ni n'accourt)*. Allons! on y va, on y va! Quel eufer! on ne peut pas y tenir absolument: c'est impossible. *(Elle sort)*.

La scène est dans la cuisine.

Mr. Christy et sa fille. On voit dans le fond du théâtre des gens qui appartiennent à la bande de musiciens.

Christy. » Tout à l'heure, votre dîner va être servi, Messieurs, *(à sa fille)*. Je te disois bien, Flory, que le tambour-major ne venoit pas encore, *(aux musiciens)* Allons, Messieurs, voyons! un verre d'eau-de-vie!

Miss G. Moi je m'en vais, puisque le tambour-major n'arrive pas. Vous le ferez monter, entendez-vous, mon père? aussitôt qu'il arrivera.

Christy. » Messieurs, je vous porte la santé du Roi, et la confusion de tous ses ennemis. Cela vous donnera de l'appétit pour dîner. »

Miss G. » M'avez-vous entendue, mon père? »

Christy. » Oui, tu m'ennuyes! décampe! Biddy, Biddy! chasse-moi donc le cochon qui met la tête à la porte. »

Biddy. » Sauve, sauve! ouf! ouf! *(elle lui fait peur avec son tablier)*. Il est tout comme un chrétien: il s'en va d'abord que je m'approche. »

Christy. » Mets donc de la tourbe au feu, Biddy. C'est aujourd'hui la St.. Patrick. Ces messieurs peuvent avoir froid aux genoux. »

Biddy. » Il y a un de ces messieurs qui me demande

s'ils peuvent tous coucher ici, et si nous avons des lits. »

Christy. „ Parbleu certainement, nous avons des lits : cela va sans dire. Mais c'est que le plancher est un peu trop mûr : je n'oserois pas mettre plus de deux lits en haut. Après cela, en bas, nous ferons place pour cinq; parce que vous entendez bien! il ne conviendroit pas de mettre sur le plancher d'en haut plus de monde qu'il n'en peut porter, et puis de voir arriver tout cela en bas, et de vous donner une mauvaise nuit, en gâtant deux bonnes chambres. . . . . . . Eh bien! qu'est-ce qu'ils disent, Biddy? »

Biddy. » Ils disent qu'ils ne vous comprennent pas. Ils demandent seulement s'ils peuvent avoir des lits, oui ou non. »

Christy. » Oh malédiction! Eh bien non! puisqu'ils sont si difficiles. Dis leur que je n'ai qu'un lit où on peut se mettre cinq. »

(Les musiciens se partagent en deux bandes; il en reste cinq, et les autres s'en vont).

TABLE DES ARTICLES

DU CINQUIÈME VOLUME,

NOUVELLE SÉRIE,

de la division, intitulée : LITTÉRATURE.

EXTRAITS.

LÉGISLATION.

Fin de la Table du cinquième volume, nouvelle Série, de la division, intitulée, LITTÉRATURE.

